O63
v 3
SMRS

PQ
2203
.C36
A96
1842
v.3

AYMÉ VERD.

TIMBRES-POSTE
POUR COLLECTIONS
BORDEAUX

063
v 3
SMP

IMPRIMERIE SCHNEIDER ET LANGRAND,
4, rue d'Erfurth.

AYMÉ VERD

Par Sir Walter Scott,

PRÉCÉDÉ D'UNE

LETTRE DU CAPITAINE CLUTTERBUCK.

TOME TROISIÈME.

PARIS,
W. COQUEBERT, ÉDITEUR,
48, RUE JACOB.

1843

TIMBRES-POSTE
POUR COLLECTIONS
BORDEAUX

CABINET DE LECTURE.
Librairie ancienne et moderne
E. DESBOIS & FILS
Rue Huquerie, 70 - BORDEAUX

AVIS AU LECTEUR.

Aymé Verd devait former seulement deux volumes in-8°. Ces deux volumes avaient été livrés à l'impression page par page, au fur et à mesure que l'auteur écrivait. Il ne restait plus à composer que quelques chapitres de dénoûment, lorsque l'éditeur, effrayé des dimensions de l'ouvrage, adressa à l'auteur le billet suivant :

Edimbourg, le septembre 18 .

« Mon cher monsieur,

« Vous voulez me ruiner. Je n'ai jamais eu sur les bras un roman plus lourd que le vôtre. Vous voilà arrivé à la trentième feuille du second tome, et vous n'avez pas fini. Si vous continuez de la sorte, je n'ai plus qu'une ressource : c'est de déposer mon bilan, de prendre une besace et un bâton ; et, à l'exemple d'Enoch Barbantane, de m'en aller mendier de ville en ville, en prêchant contre les mauvais auteurs et contre les mauvais livres.

« Pourquoi êtes-vous si prolixe, mon cher monsieur? Comment se fait-il que deux volumes de trente feuilles chaque, deux volumes contenant ensemble plus de huit cent soixante-quatre mille lettres, ne vous aient pas suffi pour raconter une histoire que moi, qui vous parle, j'ai

racontée à ma femme en un quart d'heure, ni plus ni moins? Il est vrai que j'ai supprimé dans mon récit vos conversations, vos réflexions morales, vos portraits, en un mot tout ce qui m'a paru inutile. Voici, par exemple, comment j'ai narré votre long chapitre intitulé *le Tête-à-Tête* : « Le veneur, en rentrant chez lui, y trouva le comte « de Sassenage. Ils eurent ensemble un entretien digne « de deux francs scélérats. Landry, qui passait dans le « château pour un saint, n'était qu'un hypocrite, un « complice du meurtre de Jean de Montmaur. Le comte, « qui le connaissait bien, lui proposa de tuer Aymé Verd ; « Landry hésita d'abord, car il était lâche ; mais quand « le vieux seigneur lui eut fait voir qu'il y allait de sa « sûreté, le coquin n'eut plus le moindre scrupule. Il fut « convenu que le lendemain, pendant la chasse, Landry « pousserait l'archer au fond d'un précipice. » Voilà, mon cher monsieur, ce que j'appelle raconter d'une façon intéressante. Il n'y a là aucun détail superflu : tous les mots portent ; l'action marche et la curiosité n'a pas le temps de se refroidir. Remarquez bien ces mots : « Un « entretien digne de deux francs scélérats ! » Que de choses là dedans ! comme cela fait travailler l'imagination du lecteur ! Il refait lui-même l'entretien, et beaucoup mieux que vous ne l'avez fait vous-même. Ah ! si vous m'aviez cru, vous auriez écrit tout votre livre sur ce ton-là. Nous aurions offert au public deux jolis volumes bien frais, bien légers, avec de grandes marges toutes blanches, sur lesquelles les abonnés du cabinet de lecture auraient eu le plaisir de consigner leurs observations. C'eût été une économie de temps, de papier, de frais d'impression, et partant un profit tout clair. Mais je n'ai pu vous faire entrer cela dans la tête.

« Je sais bien, mon cher monsieur, que c'est un talent précieux pour les auteurs, et, à proprement parler, le seul qui les distingue du vulgaire, que de pouvoir délayer en vingt pages une pensée, un récit qui pourrait tenir en dix lignes. Mais à quoi bon un pareil talent lorsqu'on ne sait pas en tirer parti? Vos confrères, monsieur, sont gens plus habiles que vous. Ils font comme les apothicaires. Les apothicaires, vous le savez, remplissent vingt flacons avec une goutte d'essence étendue dans de l'eau claire, et ils vendent chaque flacon aussi cher que s'il contenait de l'essence concentrée.

« C'est ainsi, mon cher monsieur, qu'en usent vos confrères. De vos deux volumes ils en auraient fait au moins quatre. Avec ce procédé un pauvre libraire est, du moins, assuré de recueillir, au bout de l'an, le fruit de ses sueurs et de ses peines d'esprit. Avec ce procédé, un auteur fait feu qui flambe ; il remplit le monde de son nom et de ses ouvrages, et va droit à l'Académie, dont vous ne serez jamais, c'est moi qui vous le dis. Mais cela vous regarde. Que vous soyez long ou court, que vous endormiez votre homme à la première page, ou qu'il vous en faille dix pour arriver à ce résultat, peu m'importe : c'est votre affaire. Pour moi, mon cher monsieur, je ne suis qu'un libraire ; je ne travaille pas pour la gloire ; je fais mon petit commerce le plus honnêtement que je puis, sans m'inquiéter de ce que pensera de moi la postérité. Mon unique ambition, comme je vous l'ai dit bien des fois, est de devenir sur mes vieux jours syndic de ma compagnie et alderman. Pour cela, il suffit d'être riche.

« Je viens donc vous prier de m'envoyer en trois pages votre dénoûment ; comme je vous l'ai démontré, rien

n'est plus facile. J'aime à croire, mon cher monsieur, que vous vous conformerez à mes intentions, à moins que vous n'ayez juré de me mettre sur la paille, et de vous y mettre vous-même, ce qui vous arrivera infailliblement ; car, entre nous, vous faites un sot métier et dont nul ne vous saura gré.

« Je vous prie, mon cher monsieur, d'agréer mes civilités.

« J. B. »

« *P. S.* J'ai trouvé un expédient admirable et qui va fort vous réjouir. Je publierai vos deux volumes tels qu'ils sont, moins cinq ou six feuilles du tome second, lesquelles, si vous y consentez, deviendront la tête d'un troisième et dernier volume. Cet arrangement, mon cher monsieur, a cela d'ingénieux, qu'il concilie à merveille votre intérêt et le mien ; le vôtre, en ce qu'il vous permet de vous livrer tout à votre aise au goût que vous avez de noircir du papier ; le mien, en ce que la vente d'un troisième volume m'indemnisera des frais que j'ai faits pour les deux autres. Vous me demandiez trois feuilles pour votre dénoûment, je vous en accorde quinze ou vingt : c'est un bénéfice auquel vous ne vous attendiez pas. »

REPONSE DE L'AUTEUR.

Édimbourg, le septembre 18 .

« MON CHER MONSIEUR,

« Mon dénoûment est écrit. Je l'ai abrégé autant que

j'ai pu ; mais je crains que le public ne le trouve encore trop long. Quoi qu'il en soit, il restera, s'il vous plaît, tel qu'il est. Je n'ai ni l'envie ni le courage de recommencer mon travail. J'ai filé jusqu'au dernier bout la laine de ma quenouille ; donnez-m'en une nouvelle si vous voulez que je fasse encore tourner mon fuseau.

« En d'autres termes, mon cher monsieur, je suis fatigué d'avoir vécu si longtemps dans la compagnie d'Aymé Verd, de son père, de ses cousins et de toute sa respectable famille. A la longue, vous ne l'ignorez pas, on finit par s'ennuyer, même avec ses meilleurs amis. On sent le besoin de changer de lieu, de respirer un autre air, de voir d'autres visages : c'est ce que j'éprouve aujourd'hui.

« Un romancier, quand il écrit, mon cher monsieur, est sujet à bâiller aussi bien qu'un simple lecteur. Cependant cela ne lui arrive guère, tant qu'il n'a pas, comme je vous le disais, entretenu un trop long commerce avec les personnages de son invention. Dans les commencements, mon cher monsieur, il prend plaisir à les peindre, à étudier leurs caractères, à observer leurs habitudes : heureux moment pour un auteur ! tout lui semble nouveau, tout lui semble beau. Par une grâce d'état, il est la première et souvent, hélas ! la seule dupe de son imagination, en ce sens qu'il s'intéresse aux êtres chimériques qu'il a crées, comme on s'intéresse à des êtres vivants. Il est curieux de pénétrer dans le secret de leurs cœurs ; il se plaît à recevoir et à écrire leurs confidences. Mais quand ils n'ont plus rien de neuf à lui apprendre, le dégoût s'empare de lui, la plume lui tombe des mains.

« J'ai connu, mon cher monsieur, un capitaine au long cours, dont vous avez peut-être entendu parler, car son

nom a fait du bruit; il s'appelait John Popinjay et commandait le brick *le Joyeux Compagnon*. C'était lui-même un gai compère ; quand il recevait des passagers à son bord, il les traitait avec civilité, les invitait à sa table, et leur faisait passer le temps le plus agréablement du monde. Tout en fumant sa pipe, et tandis que le brick voguait à pleines voiles, il leur racontait ses campagnes, ses naufrages, et même, dit-on, les aventures galantes qu'il avait eues sous tous les climats du ciel, ce qui parfois obligeait les dames à se servir de leur éventail, car le digne capitaine, quoiqu'il se piquât de savoir-vivre, était un peu leste dans ses propos. Mais s'il était toujours prêt à conter sa propre histoire, en revanche, mon cher monsieur, il aimait assez à connaître celle des autres. C'était un tribut que chacun des passagers lui devait à son tour, et qu'il obtenait par adresse, quand on ne voulait pas le payer de bonne grâce. Gentilshommes, soldats, ecclésiastiques, négociants, filles, femmes, veuves, il était bientôt au courant des affaires de tout le monde et savait d'où chacun venait bien mieux qu'il ne savait le point où chacun devait débarquer, quoique ce fût lui qui tînt le timon du navire. Mais, disait-il, le meilleur patron ne peut rien contre les vents et contre les étoiles. Bref, mon cher monsieur, avant la fin de la traversée, le capitaine Popinjay avait si bien manœuvré qu'il était l'ami et le confident de tous ses compagnons de voyage. Il baisait la main des dames et tutoyait les cavaliers, ni plus ni moins que s'il eût gardé les vaches avec eux, comme disent nos paysans écossais.

« D'après cela, mon cher monsieur, vous penserez sans doute qu'on devait trouver la traversée bien courte, et que les navigateurs devaient être fort marris lorsqu'il fal-

lait se séparer d'un si aimable capitaine. C'est en quoi vous vous trompez, mon cher monsieur. Je ne sais trop ce qui se passait sur le brick durant les derniers jours de la traversée ; mais je sais fort bien qu'en mettant le pied sur le rivage, tous nos bons amis étaient brouillés ; le capitaine trouvait laides les dames qui lui avaient paru le plus séduisantes, et ne leur épargnait ni les avanies ni les mauvais compliments ; il trouvait bêtes les ecclésiastiques les plus spirituels, tournait le dos aux gentilhommes, et avait des disputes avec les passagers moins endurants, disputes qui se terminaient souvent sur le pré. Or, comme le capitaine Popinjay maniait à merveille le sabre et le pistolet, la chronique rapporte qu'il coucha sur le carreau et enterra la bonne moitié des gens qu'il avait si gaiement transportés des rives du Forth aux rives du Gange, ou de l'Inde en Écosse. Après de tels exploits, vous vous en doutez bien, le digne marin se hâtait de lever l'ancre, et tâchait d'oublier avec de nouvelles connaissances les déceptions que les anciennes lui avaient fait éprouver.

« Vous saurez, mon cher monsieur, que j'ai un peu de l'humeur du capitaine Popinjay. Quand j'arrive au port, c'est-à-dire, pour parler sans figure, quand je touche à la fin d'un roman, je suis à peu près brouillé avec tous mes personnages. Je ne vois plus que leurs défauts ; et pour peu que le voyage dût se prolonger, je crois que je leur ôterais à tous la vie que je leur ai donnée.

« Cet aveu, mon cher monsieur, doit vous faire comprendre qu'il m'est impossible de souscrire à la proposition que vous m'avez faite de composer un troisième volume. Indépendamment des raisons que je viens de vous en donner, et qui me semblent péremptoires, je pourrais

en alléguer une infinité d'autres. Par exemple, je vous dirais que si j'avais eu l'intention de faire un troisième volume, j'aurais disposé le second tout différemment. J'ai coupé mon étoffe de manière à en faire un pourpoint ; je ne puis en faire un manteau, à moins d'y ajouter des pièces d'autres couleurs, ce qui le fera ressembler au manteau d'arlequin. J'ai brisé les fils qui auraient pu me servir à allonger le tissu de mon histoire ; le ministre est mort, la pèlerine est morte, Landry est mort ; je ne puis ressusciter tous ces gens-là dans mon troisième volume, et je ne saurais me passer d'eux. Veuillez peser toutes ces raisons, mon cher monsieur, et bien d'autres que je passe sous silence, mais que votre sagesse vous suggérera ; et je suis convaincu que vous n'insisterez plus.

« J'ai l'honneur d'être, etc. »

Malgré ce refus, il paraît que le libraire insista, et que l'auteur finit par céder. Mais il s'en repentit plus d'une fois ; car, comme il l'écrivait au mois de décembre suivant, il avait perdu toute sa gaieté et toute sa verve. — Néanmoins il acheva péniblement sa tâche, et quand il l'eut finie, il adressa à son éditeur le petit billet que voici :

Édimbourg, le janvier 18 .

« MON CHER MONSIEUR,

« Vous avez lu dans les contes arabes l'histoire de ce magicien qui faisait, quand il le voulait, apparaître des génies. Il débouchait un petit flacon, et il en sortait d'abord une épaisse fumée, qui peu à peu se condensait et

prenait bientôt une forme humaine. Cet être vaporeux s'embellissait rapidement; on voyait de fraîches couleurs naître sur ses joues, le feu animer ses regards, et des ailes légères pousser sur ses épaules. Enfin on le voyait se mouvoir et on l'entendait parler.

« J'ai fait, monsieur, comme le magicien ; j'ai débouché mon flacon ; mais il n'en est sorti que de la fumée.

« Je vous envoie cependant mon manuscrit, puisque je vous l'ai promis ; faites-en l'usage qu'il vous plaira. Mais je vous conseille, dans votre intérêt et dans le mien, de ne le publier que lorsque je l'aurai refondu en entier.

« Je suis, monsieur, etc. »

Nous avons trouvé les lettres qui précèdent attachées avec une épingle au manuscrit d'*Aymé Verd*. Il paraît que ce manuscrit, qui ne fut jamais publié en Angleterre, demeura longtemps enfoui dans les cartons de l'éditeur. Ce dernier n'avait sans doute pas osé livrer à l'impression ce tome troisième, qui, dans le fait, ressemble plutôt à une ébauche qu'à une œuvre achevée. Soit paresse, soit dégoût, l'auteur ne fit pas les corrections qu'il avait promises, et le livre fut oublié. Nous n'avons pas cru devoir obéir aux mêmes scrupules; nous aurions pu retrancher plusieurs chapitres plus imparfaits que les autres et qui nous semblaient ralentir la marche de l'action ; mais nous avons pensé que nous n'avions pas le droit de modifier ainsi l'œuvre d'autrui, et nous avons traduit fidèlement le manuscrit qui nous a été confié. Nous espérons que le public ne nous en saura pas mauvais gré.

AYMÉ VERD.

Il est plus doux d'être trompé
que de tromper soi-même.
— *Vieille chanson.* —

CHAPITRE XL.

Les Prisonniers.

Votre fils, milady, n'est plus en mon pouvoir;
Allez jusqu'à Bristol, si vous voulez le voir.
Il s'y passe, dit-on, des choses singulières.
BEN JOHNSON.

Plus heureux qu'Aymé Verd, le châtelain de Beauséjour avait mené à bonne fin l'entreprise dont il s'était chargé. Lorsqu'il rentra au village, il trouva maître Gaschet assis sur un tambour, et occupé à lire le troisième volume de l'histoire des Mèdes, dans lequel était décrit le fameux combat que Cyrus livra aux Babyloniens. Le savant escholier fit part à son maître des judicieuses réflexions que lui avait suggérées sa lecture, et attribua la défaite de l'ennemi à l'ignorance où l'on était généralement des principes de la stratégie des Mèdes.

— Si nous avions eu, dit-il d'un ton capable, deux ou trois cents éléphants avec leurs tours, une compagnie de Scythes sauvages, armés de massues ou de piques longues de dix coudées, vous auriez vu la belle figure qu'auraient faite les huguenots. Nous aurions dû aussi nous procurer des trompettes en cornes de rhinocéros, semblables à celles du roi Cyrus. Ce grand prince connaissait le prix des trompettes, et ce n'est pas lui qui...

— Taisez-vous, Jérôme, repartit le châtelain. Où étiez-vous pendant le combat? Tandis que je vous croyais à mes côtés, ne preniez-vous pas le chemin de la montagne?

— C'est Pégase qui m'a emporté, répondit Jérôme. Vous le savez, messire : Qui femme et âne mène, ne va pas sans peine, comme dit notre vieux proverbe. Ces deux sortes de bêtes nous conduisent souvent où nous ne voudrions pas aller.

— Fi donc! vous devriez rougir de votre couardise. Si le roi Cyrus, dont vous me cornez sans cesse le nom aux oreilles, n'avait eu sous sa bannière que des braves de votre sorte, on ferait un plus gros livre des batailles qu'il aurait perdues qu'on n'en a fait un de celles qu'il a gagnées.

— Que voulez-vous, messire, dit l'escholier, je

suis de ceux qui pensent qu'une bataille est comme un tableau, bonne à voir de loin. On ne se refait pas. Chacun a sa vocation en ce monde. Depuis que je porte votre maudite lance, j'ai les doigts engourdis, et quand je reprendrai la plume, je ne saurai plus faire un paraphe. Je perdrai ma main et mon état, et c'est vous qui en serez cause.

— Puisses-tu aussi perdre ta langue! dit le châtelain. Mais où est Aymé Verd? ajouta-t-il en promenant les yeux autour de lui.

L'escholier raconta alors au sire de Beauséjour tous les détails de la rencontre du jeune archer avec le comte de Sassenage; du lieu où il s'était retiré, il avait pu en observer les moindres accidents.

— Par saint Joseph! dit le châtelain, Ayme est resté aux mains de ces drôles? Allons, à cheval! il faut que je le délivre... Messieurs, ajouta-t-il en s'adressant à deux gentilshommes protestants qu'il ramenait prisonniers, votre rançon est payée. J'aurais mieux aimé la toucher en écus, car cela eût ajouté quelque chose à la dot de mes filles et augmenté leur trousseau; mais au diable l'argent! Si Sassenage veut faire un échange et m'accorder la liberté d'un ami, je vous rends vos épées.

— Vous allez faire un mauvais marché, dit Gaschet; un seul de ces gentilshommes eût suffi pour l'échange.

— Bah! répondit le châtelain. Monte sur ton âne, belître, et prends ma lance. Il faut plus d'un écu pour faire une pistole, comme dit Sigolène; il faut plus d'un magister de ta force pour faire un savant, et plus d'un huguenot pour faire seulement la moitié d'un bon gentilhomme catholique, comme l'est ce brave archer. En route, messieurs! vous allez m'accompagner jusqu'à la tente de Sassenage.

— A votre place, messire, reprit Jérôme en trottant sur son âne à côté de son maître, j'aurais préféré une bonne rançon à tous les échanges du monde. Quand on a une grosse dot, voyez-vous, on ne manque jamais de trouver des gendres, eût-on pour filles des laidrons, ce que je suis loin de dire de mesdames vos filles, que je comparerais plutôt aux Muses et aux Grâces, lesquelles, faute de dot, je présume, n'ont jamais trouvé de maris.

— Sigolène et Cunégonde ne manquent pas de soupirants, dit le châtelain en éperonnant sa bête.

— Sans doute! répondit Gaschet. Depuis que nous sommes en campagne, j'ai vu rôder autour

d'elles plus d'un cadet des baronnies [21]. Mais, comme le dit fort bien le docteur Cachinnô, dans son traité *des Vertus secrètes et mirifiques des plantes*, pour qu'un bouton donne sa fleur, il faut qu'il s'épanouisse à la rosée. Or un soupirant, messire, n'est que le bouton d'un mari, et les écus sont la douce rosée qui peut faire épanouir ce bouton-là.

— Le docteur Cachinnô et toi, cela fait deux animaux à longues oreilles que je mènerai vendre à la foire, répliqua le châtelain. Tu n'as pas plus d'esprit que de courage.

Comme il fallait traverser en ce moment un sentier couvert, tracé au milieu des halliers, et très-favorable aux embuscades, l'escholier garda le silence. Son maître eut beau lui parler, lui faire des questions, l'honnête pédagogue ne retrouva l'usage de sa langue que lorsqu'il fut arrivé de nouveau en rase campagne.

— Ouf! dit-il alors en poussant un soupir, voilà un chemin aussi long qu'un carême ou que l'hiver en Dévoluy [22]. J'ai cru que nous n'en sortirions jamais. Il me semblait à chaque pas que j'apercevais à travers la haie la gueule d'une arquebuse.

— Eh! que t'importe la mort? répliqua le châ-

telain. N'es-tu pas garçon? Crois-tu qu'il y ait quelqu'un au monde qui tienne à ta vie?

— Non, messire; c'est pour cela que j'y tiens, moi.

— L'arbre stérile a des racines tout aussi profondes que l'arbre à fruits, pensa le châtelain. Mais, ajouta-t-il tout haut, redresse-toi donc, et ne porte pas ma lance comme un bouvier porte son aiguillon.

— Il en arrivera ce qui pourra, reprit Gaschet; mais les cloches des paroisses auront beau sonner le tocsin, du diable si on me reprend jamais à jouer le rôle d'écuyer! J'en ai assez comme cela. Dussé-je me retirer au fond d'une caverne, me nourrir de racines avec Pégase, ou me sustenter en me léchant la patte, comme les ours, je vous jure qu'on ne me verra plus dans une semblable bagarre. Ne dormir que d'un œil, n'être jamais sûr de faire ses quatre repas, entendre siffler les balles à ses oreilles, marcher sans cesse entre la vie et la mort, cela ne saurait convenir à un philosophe, et je trouve que le proverbe a raison.

— Quel proverbe? demanda le sire de Beausé-jour.

— « Aller à la guerre et se marier ne se doit point conseiller. »

— Bon ! repartit le châtelain, voilà deux sottises à la fois, maître Jérôme. Ne sois pas si prodigue et ne dépense pas de la sorte tes richesses, quoique, sur ma foi! tu en aies un fonds inépuisable. Moi je soutiens, au contraire, et je prendrai volontiers à témoin les deux braves gentilshommes qui nous accompagnent, car je me fais caution de leur bravoure; je soutiens, dis-je, qu'on ne saurait donner à un jeune homme deux plus excellents conseils que ceux-là, à savoir : mariez-vous, et faites la guerre.

— L'un des deux suffirait, interrompit Jérôme; car, comme le disait feu mon père : « Qui femme a, guerre a. » Et, bien que ce soit une chose assez triste de faire de sa maison un champ de bataille, j'avoue que j'aimerais encore mieux les tempêtes du ménage que les dissensions civiles. Si cette guerre impie continue, nous allons retomber dans la barbarie, et devenir plus ignares que les Grecs. Déjà toutes les écoles sont fermées. Les enfants, au lieu d'apprendre à lire, passent leur temps à faire des cartouches; les moines portent la cuirasse; on fond les cloches pour faire des canons, et l'on

bourre les canons avec quoi? avec des livres. Oui, messire, ce matin encore, j'ai ramassé sur le champ de bataille, après l'arquebusade bien entendu, une centaine de feuilles volantes, contenant des vers d'un poëte nommé Virgilius Maro, — que je vous prie de ne pas confondre avec Clément Marot, ce rimeur des hérétiques, — des vers que j'ai vainement voulu rassembler. Aux uns il manquait la tête, aux autres la queue, à tous un pied ou une aile : *disjecti membra poetæ*. Quel temps abominable, sire châtelain! Les savants eux-mêmes, comme votre serviteur et ce digne bachelier que nous avons rencontré tant de fois, sont obligés de ficher leur plume à leur bonnet, en guise de panache, et de courir les grandes routes la lance au poing, comme des chevaliers d'aventure.

L'honnête philosophe pythagoricien, qui, ainsi qu'on l'a pu voir, avait conservé quelque chose des mœurs de l'animal timide sous l'enveloppe duquel il prétendait avoir habité l'arche de Noé, continua ses lamentations, jusqu'à ce que l'on fût arrivé auprès de la tente du comte de Sassenage. L'escorte qui devait conduire l'archer à Romans n'était pas encore partie, mais elle était sur le point de se mettre en marche. Philibert, qui avait retourné

prudemment son habit de moine, tenait en main la bride de Pacolet; Aymé Verd, lié et garrotté sur la mule, était entouré d'une douzaine d'aventuriers l'arquebuse sur l'épaule, et ayant ordre de faire feu sur le captif au moindre geste qu'il ferait pour s'évader, à la moindre alerte qu'on pourrait avoir en chemin. Le bon châtelain se sentit ému de pitié en apercevant son jeune ami dans un si triste état. Il voulut s'avancer pour lui serrer la main; mais une sentinelle qui veillait à la porte de la tente menaça de le coucher en joue s'il faisait un pas de plus.

— Par saint Joseph! dit-il en s'adressant à l'un des aventuriers qui se trouvaient là, et qui formaient au comte de Sassenage une sorte de garde prétorienne, où conduit-on ce jeune homme en pareil équipage, pieds et poings liés, comme un agneau qu'on envoie à la boucherie?

— A Romans, répondit le bon larron, car c'était à lui que s'était adressé le châtelain. On l'aurait pendu ce matin, mais, quand on a su ce qu'il était, personne n'a osé y toucher. Il paraît que cela brûle comme bien d'église, rien que d'en approcher le bout du doigt.

— Si l'on brûlait tous ceux qui touchent aux

biens d'église, et même aux vases sacrés, il y a longtemps que tu ne serais plus de ce monde, drôle que tu es! pensa le châtelain en examinant la tournure de son interlocuteur. On brûle les églises aujourd'hui, mais l'église ne brûle personne, ce qui est grand dommage. Mais quel est donc ce jeune homme? ajouta-t-il tout haut, car il ne comprenait pas clairement ce que l'aventurier avait voulu lui dire.

— Il paraît, dit le bon larron, que c'est un déserteur, et c'est là un *cas réservé*. C'est un ancien archer de la compagnie du très-puissant et très-clément baron des Adrets, dont vous avez sans doute entendu parler. Notre pieux capitaine, le comte de Sassenage, a cueilli le fruit et avait grande envie de le manger, du moins à ce que j'ai pu voir; mais il a trouvé le morceau assez friand pour être offert au général. Les petits présents entretiennent l'amitié.

Le châtelain n'en entendit pas davantage. Il comprit que le salut de l'archer dépendait de sa diligence, et que tout était perdu si l'escorte se mettait en route avant qu'il eût vu le comte. Il se hâta donc de descendre de sa monture, et, suivi de son fidèle écuyer, ainsi que des deux captifs,

pénétra sous la tente du chef protestant. Cette tente était formée d'immenses pièces de toile qu'on avait suspendues aux branches de quelques chênes. L'intérieur présentait l'aspect d'une vaste salle ayant pour piliers des troncs d'arbre avec leur feuillage. Çà et là étaient dispersés plusieurs groupes de gentilshommes; les uns jouaient aux échecs, buvaient, riaient et chantaient; les autres écoutaient gravement le sermon de quelque ministre ou s'escrimaient à armes courtoises. Au fond de la salle, devant une table chargée de dépêches, on pouvait apercevoir le comte de Sassenage, assis, le coude appuyé sur le bras d'un fauteuil, la tête dans la main, dans une attitude rêveuse; il portait sur la poitrine un long collier dont chaque grain était une dent humaine, dent arrachée au cadavre d'un de ses ennemis [23]. En voyant paraître le châtelain, et en entendant le nom d'Aymé Verd, il se renversa sur son fauteuil, croisa les bras et se mit à observer d'un œil défiant les nouveaux personnages qui l'entouraient. Rassuré sans doute par cet examen, il exprima son regret de ne pouvoir souscrire aux propositions avantageuses qui lui étaient faites, et renvoya le châtelain à se pourvoir devant le baron des Adrets.

— Autant vaudrait me conseiller d'arracher un sorcier aux griffes du diable, dit le châtelain; je ne suis pas si fou que d'entreprendre l'impossible. Mais nous n'en sommes pas là; Aymé est votre prisonnier, et, d'après toutes les lois de la guerre, vous seul avez le droit d'en disposer.

— Pâques-Soles! dit le comte, je prétends bien user de ce droit.

— Avec générosité, je présume, comme il convient à un gentilhomme, reprit le châtelain.

— Sans doute, avec générosité, dit le comte, car il ne tenait qu'à moi, si j'eusse été son ennemi, d'ajouter ce matin une perle de plus à mon collier; mais j'ai eu pitié de sa jeunesse, et je viens d'écrire à monsieur le colonel-général pour le recommander à sa clémence.

Ces paroles, et le ton sardonique de celui qui les prononçait, firent monter un nuage dans les yeux du bon châtelain. Il était sincèrement attaché à Aymé Verd, et, bien qu'il n'attribuât plus à la passion de l'archer pour Sigolène le combat héroïque de l'alp de Chaliol, il ne s'en croyait pas moins redevable au hardi jeune homme qui avait sauvé sa fille d'une mort certaine.

— Comte, dit-il d'une voix émue, je ne sortirai

pas d'ici que vous ne m'ayez accordé la grâce que je vous demande. Le jeune homme que vous envoyez au baron, ou, pour parler plus juste, au bourreau, m'a rendu un service que je n'oublierai de ma vie. J'ai contracté envers lui une dette qu'il est temps que j'acquitte. Parlez! combien vous faut-il pour sa rançon? Je vous offre mes deux prisonniers, mes terres, le château de mes pères, et si ce n'est pas assez, j'y joindrai la dot de mes filles. Tout ce que je possède vous appartient. Mais, au nom du ciel, ne laissez pas mourir ce jeune homme; il mérite de vous intéresser à tous égards, car il est peut-être à la veille de ses noces.

— Oui, oui, dit le comte en riant, il est à la veille de ses noces; il est fiancé à une respectable veuve, un peu longue, un peu maigre et un peu sèche, que l'on appelle dame Potence. Pâques-soles! si la future n'est pas belle, on peut, du moins, lui rendre la justice de dire qu'elle a procuré la paix à tous les maris qu'elle a eus, ce qu'on ne saurait affirmer d'aucune autre femme de ma connaissance.

— Messire, reprit le châtelain, en cherchant à comprimer son indignation, puisqu'il faut absolument sa proie au vautour, j'appelle ainsi le colo-

nel-général, permettez-moi de prendre la place du prisonnier. Qu'on me lie, qu'on me garrotte, que l'on me conduise à Romans devant François de Beaumont; j'ai assez vécu, et mes yeux sont las de voir ce qui se passe. Acceptez-vous?

Le comte leva les épaules, et, se tournant vers un des gentilshommes qui l'entouraient, donna l'ordre de faire partir l'escorte, si par hasard elle n'était pas encore en route. En entendant ces mots, le châtelain sentit le rouge lui monter au visage; il tira son gantelet, et le jetant aux pieds du comte :

— Misérable hérétique! lui dit-il, tu veux le tuer. Eh bien! relève ce gant, si tu l'oses. Je te défie au combat singulier, à l'espadon ou à la lance, à pied ou à cheval, dans la plaine ou sur la montagne; et si tu n'acceptes pas ce défi, je te déclare un lâche devant tous les gentilshommes qui m'écoutent.

— Landolfe, dit le comte au troubadour, relevez ce gant et rendez-le au châtelain. Comme il n'a guère plus de cervelle que vous, c'est à vous qu'il appartient de répondre à ce défi insensé. Messieurs, ajouta-t-il, faites sonner le boute-selle, et à cheval! on nous attend à Vienne.

En parlant ainsi, le comte se leva, sortit de la

tente et laissa le vieillard vomir tout à son aise contre lui un torrent d'imprécations et d'injures.

Tandis que cette scène se passait, le convoi funèbre, nous pouvons bien donner ce nom à l'escorte qui emmenait notre héros, s'acheminait en silence vers Romans. Il entra dans la ville au milieu du jour. Cette cité populeuse et commerçante n'offrit pas aux regards de l'archer le même tableau qui l'avait frappé lorsqu'il y était venu pour la première fois, la veille de la Saint-Martin. La présence du baron inspirait aux habitants une telle crainte, que toutes les rues étaient désertes, toutes les portes fermées, toutes les maisons silencieuses, à l'exception des cabarets où les soldats allaient porter le butin qu'ils avaient fait pendant la dernière campagne. De loin en loin on rencontrait quelques patrouilles faisant le guet ou conduisant des prisonniers. Le chef protestant avait élu domicile dans une forte tour, bâtie sur des rochers au bord de l'Isère, et qui dominait à la fois les remparts de la ville et la petite plaine du Valentinois. Un corps de troupes nombreux campait aux pieds de la tour, les armes rangées en faisceaux, les chevaux sellés et bridés, attachés le long des murailles; d'autres troupes étaient enfermées dans l'intérieur.

Ce fut en cet endroit que le cortége s'arrêta.

— Allons! messire, dit le fils du pontonnier en coupant avec son couteau les courroies qui retenaient l'archer, nous voilà arrivés. Patience! dans peu de temps, vous serez entièrement libre, foi de Philibert!

— Oui, reprit le bon larron d'un ton nasillard, vous serez libre; vous touchez au bout de votre rôle. Vous avez ce matin paru devant Caïphe, vous allez maintenant voir Pilate; après quoi tout sera fini. Vous passerez derrière la toile et l'on éteindra les chandelles.

— Hélas! murmura Cicindelle en attachant sur le prisonnier un regard decompassion, c'est pourtant dommage! un si beau jeune homme!

— Sapredié! s'écria Gontran en armant deux pistolets, n'est-il pas content? on va lui donner son congé avant la fin de la campagne.

Le capitaine, en achevant ces mots, ordonna à Aymé de le suivre. Ils traversèrent le camp, passèrent sous la poterne, gravirent un escalier en colimaçon, et arrivèrent enfin dans le vestibule de l'appartement du baron, situé presque au sommet de la tour. Ce vestibule ressemblait à un corps de garde; des soldats et des officiers de tout grade

s'y trouvaient réunis, sablant le vin de la Côte dans des vases d'argent dérobés sur les autels des temples catholiques. On y voyait aussi quelques bourgeois, l'œil fixé vers la terre ou regardant avec effroi une fenêtre sans rampe, à travers laquelle on avait coutume de précipiter les prisonniers. Les gens d'armes, à moitié ivres, s'amusaient à prolonger le supplice de ces infortunés en les accablant d'injures et de plaisanteries grossières. Grâce à l'épaisseur des murailles, le bruit qu'ils faisaient n'arrivait pas sans doute jusqu'aux oreilles du colonel qui, ainsi que nous l'avons dit, occupait la pièce voisine.

— Veille sur ce jeune homme; tu m'en répondras sur ta tête, dit Gontran à la sentinelle qui gardait l'entrée. Quant à vous, sire archer, ajouta-t-il, vous allez m'attendre ici quelques minutes. Je m'en vais chez le baron pour lui faire signer votre feuille de route. Cela ne sera pas long. A peine aurez-vous le temps de graisser vos bottes.

Aymé Verd avait pris le parti de ne pas répondre un seul mot aux impertinences des aventuriers ; il se contenta, en cette occasion, de lever les épaules et de détourner la tête. Il aperçut alors, dans un coin de la chambre, Madeleine, la pèlerine, qu'il

avait laissée le matin, partant pour Chatuzanges.

— Ohé! la vieille, lui dit un soldat en la tirant par sa robe, approche; c'est toi qui vas ouvrir le branle, ma commère.

Madeleine s'avança au milieu de la salle.

— Mes bons messieurs les huguenots, dit-elle, je vous en prie, laissez-moi m'en aller; je suis très-pressée, comme je vous l'ai dit, et je devrais déjà être à Chatuzanges.

— Tourne les yeux, vieille sorcière, reprit le soldat en lui montrant du doigt la fenêtre ouverte. Voilà, pour y aller, le chemin le plus court, et, par les cornes de Lucifer! tu n'en prendras pas un autre.

— Je ne le puis pas, repartit Madeleine; il faut absolument que je m'en aille, sinon le pauvre diable qui m'a donné trois sous pour porter un cierge à saint Hilarion ira brûler en purgatoire, dans le cas où il mourrait de la fièvre quarte qui l'a saisi hier au soir. Il paraît que, dans sa jeunesse, il avait volé un écu à un ami, ce dont il s'est heureusement souvenu quand la fièvre l'a pris, car il n'y a rien de tel pour vous rendre la mémoire. Il m'a donc chargé, comme je vous le disais, d'aller nu-pieds à Chatuzanges, en expiation de sa faute,

d'y entendre pieusement la messe et de placer un gros cierge dans le chandelier de l'autel; vous voyez bien qu'il est temps que je parte; et si vous m'aviez laissée aller, je serais déja de retour.

Ce discours excita un éclat de rire parmi les soldats, qui se mirent à accabler Madeleine de questions sur son état et de toute sorte de quolibets.

— Par ma barbe ! lui dit l'un d'eux en regardant son bourdon, que fais-tu de ce bâton, fille d'enfer? Est-ce là-dessus que tu chevauches pour aller au sabbat?

— C'est mon bourdon, monsieur le gendarme, répondit Madeleine; il a été bénit à Saint-Jacques de Compostelle et m'a rendu plus d'un service. Il me sert ordinairement à passer les ruisseaux et à écarter les chiens qui viennent aboyer après moi quand je passe dans les villages.

— Je te réponds que sur la route où tu passeras tout à l'heure tu ne trouveras pas de chiens pour te mordre les jambes, répliqua le soudard en se versant à boire. Mais, ajouta-t-il, que signifient ces coquillages que je vois sur ton chapeau?

— C'est la marque de mon état, répondit Madeleine.

— Tu mens, s'écria un autre soldat; la marque de ton état, c'est ta gourde quand elle est pleine.

— Eh! la belle, dit un troisième, qui t'a ainsi courbé le dos?

— Hélas! répliqua Madeleine en se tournant vers son nouvel agresseur, ce sont les péchés des hommes, mon enfant. Depuis tantôt cinquante ans je les porte dans ma besace, et le poids en est lourd. Ainsi que me le disait un jour maître Bénevent, je suis comme la chèvre que les Juifs envoyaient au désert pour expier leurs crimes. Un marchand a-t-il fait faux poids, un paysan a-t-il moissonné dans le champ de son voisin, une femme a-t-elle trompé son mari, toutes choses, hélas! qui ne sont pas rares, vite ils viennent trouver Madeleine, lui disent quelques mots à l'oreille, en rougissant, car ceux qui ne rougissent plus appartiennent déjà au diable, et quand Madeleine s'en va, elle emporte une pierre de plus dans sa besace.

— Que nous chante cette vieille folle? dit un capitaine d'aventure qui, trouvant que la pièce était un peu longue, se proposait d'en hâter le dénoûment. Çà, ma commère, il faut en finir; il y a là d'honnêtes gens qui s'ennuient et commencent à

bâiller. Volte-face, mille tonnerres! pied gauche en avant, marche!

Madeleine, comprenant à l'attitude et aux paroles plus significatives encore des soldats qu'il fallait renoncer à son voyage de Chatuzanges et se préparer à mourir, fit le signe de la croix, baisa son rosaire et s'approcha de la fenêtre. Quand elle fut arrivée au bord de la galerie dont on avait brisé la rampe, car la croisée s'ouvrait autrefois sur un balcon, elle se retourna vers les spectateurs, et élevant la voix avec ce ton monotone qu'elle prenait chaque fois qu'elle annonçait sa présence dans un village :

— Voilà, voilà la pèlerine! dit-elle. Elle part pour son dernier réméage. Elle s'en va trouver le Père éternel. Qui a des grâces à demander? qui a des péchés à expier? voilà, voilà la pèlerine! Il vaut mieux s'adresser à Dieu qu'à ses saints, quoique les saints fassent de grands miracles.

Madeleine attendit un moment; mais, voyant que personne ne bougeait, car la terreur retenait cloués à leur place les prisonniers catholiques qui auraient peut-être désiré de se recommander à ses prières, elle se retourna de nouveau, entonna le *Miserere*, et se précipita dans l'abîme en tenant

encore à la main son bourdon, comme si elle fût partie, en effet, pour un de ses pèlerinages accoutumés. Quelques secondes après, l'on entendit un bruit sourd, semblable à celui que ferait un sac de mouture en tombant d'une certaine hauteur, et l'un des soldats s'étant aussitôt penché sur le bord de la fenêtre, s'écria : — L'outre est crevée ; le vin s'échappe.

S'opposer à un pareil acte de barbarie eût été, dans la position d'Aymé Verd, non pas un trait de générosité et de courage, mais un trait de folie. Il ne l'essaya même pas, et il le pouvait d'autant moins qu'il s'attendait à périr lui-même dans peu d'instants et d'une semblable manière. Il se tourna pourtant vers un jeune gentilhomme protestant qui se trouvait placé à ses côtés, et n'avait pas prononcé une parole pendant toute cette lugubre scène.

— Eh bien ! messire, lui dit-il à demi-voix, que vous en semble ? sont-ce là ces chrétiens qui devaient faire revivre parmi nous les mœurs de la primitive Église ?

— Hélas ! répondit Montbrun en cachant son visage dans ses mains, ce ne sont pas même des hommes.

— A ton tour, paillasse! dit le capitaine d'aventure, en désignant une nouvelle victime.

Mais l'archer n'eut pas la douleur d'assister une seconde fois à une semblable exécution. Gontran, qui sortait en ce moment de la chambre du baron, lui fit signe de le suivre, et l'emmena avec lui, sans prononcer un seul mot, dans une autre partie de la tour. Ils s'engagèrent de nouveau dans l'escalier noir et tortueux par lequel ils étaient venus, descendirent une trentaine de marches, et s'arrêtèrent devant une porte de fer qui était scellée dans la muraille. Gontran l'ouvrit au moyen d'une clef que lui avait confiée le colonel, et, poussant le prisonnier sur un lit de paille humide, referma la porte à double tour. Il reporta ensuite la clef à des Adrets, et alla rejoindre ses camarades qui l'attendaient. Il trouva le bon larron coiffé d'un chapeau orné de coquilles, ayant une calebasse au côté et un bourdon à la main : le misérable s'était déjà emparé des dépouilles de Madeleine.

— Où vas-tu ainsi déguisé? lui demanda Gontran.

— Je vais faire un réméage à Saint-Barrabas, répondit le bon larron, car notre métier com-

mence à devenir mauvais, depuis que tout le monde s'en mêle. D'ailleurs, dom Philibert, que voilà, m'a assuré que toutes les portes qui, à présent, se ferment devant nous, s'ouvriraient d'elles-même dès qu'on apercevrait le bout de mon bourdon.

— Et notre jeune homme, dit Philibert, qu'en avez-vous fait, frère Gontran?

— Le baron le réserve pour la prochaine fournée, répondit l'aventurier. L'affaire est remise à demain, à l'heure du déjeuner.

— En ce cas, dit le bon larron, nous resterons ici jusqu'à demain.

— Pourquoi cela? demanda Cicindelle, qui n'était heureuse que lorsqu'elle était en route.

— Pourquoi, ma mie? répliqua le changeur; parce qu'il manque un joyau au collier du comte, et que nous avons promis de le lui rapporter. Comprenez-vous?

— Vous avez de bien belles dents, dame Cicindelle, blanches comme du lait, fines comme des perles, dit Philibert en montant sur le dos de Pacolet. Mais l'archer a une dent d'or. Tenez! si vous vous ennuyez de rester ici, venez avec moi; je m'en vais jusqu'à Confolens. Il faut que j'en rap-

porte quelques vieilles paperasses dont le comte a besoin. Donnez-moi la main ; là, êtes-vous bien? serrez-moi la taille, et ne tremblez pas. Quant à vous, ajouta-t-il en s'adressant aux aventuriers, vous irez m'attendre au Péage, chez la mère la Nuit. Vous m'avez gagné hier, vous me devez une revanche. La paix soit avec vous, mes frères!

En disant ces mots, dom Philibert piqua des deux, et s'éloigna au grand trot avec Cicindelle en croupe, tandis que les aventuriers gagnaient en riant le bourg du Péage.

CHAPITRE XLI.

Contenant une dissertation philosophique sur la mort.

> Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle,
> Ma fortune va prendre une face nouvelle,
> Et déjà son courroux semble s'être adouci,
> Depuis qu'elle a pris soin de nous rejoindre ici.
>
> JEAN RACINE.

Nous allons maintenant conduire le lecteur dans le triste réduit où, d'après les ordres du baron, l'aventurier avait renfermé notre héros.

C'était une espèce de casemate de vingt pieds carrés environ, où le jour n'arrivait que par une fente étroite pratiquée dans l'épaisseur du mur. Mais, comme cette ouverture était située au sud-ouest, et que le soleil était en ce moment au plus haut de sa course, il régnait dans la geôle assez de clarté pour en diminuer ou, peut-être, pour en augmenter l'horreur. La voûte en était si basse, qu'on pouvait à peine s'y tenir debout; elle exhalait cette odeur de salpêtre qu'on respire dans les lieux froids et humides. Le faible rayon de soleil qui, chaque jour, pendant quelques heures, animait, dans cet obscur cachot, des millions d'atomes, avait fait germer sur les parois du nord une mousse verdâtre. Mais si quelque moucheron imprudent venait parfois égarer son vol au sein de ce tourbillon lumineux, il ne manquait pas d'aller se prendre dans les piéges que lui avaient tendus de tous côtés des araignées noires et velues. La paille, étendue sur le carreau, était si menue, qu'on voyait bien qu'elle n'avait pas été renouvelée depuis longtemps. Du reste, à l'exception d'une cruche de grès qu'on apercevait dans un coin, elle constituait tout le mobilier du logis. Un tel lieu, il est facile de le croire, n'était pas

fait pour inspirer à ses hôtes des idées gaies. L'archer put donc s'y livrer tout à son aise à la mélancolie de ses réflexions.

Nous n'avons pas besoin de dire que cette mélancolie prenait sa source moins dans la perspective d'une mort prochaine et inévitable que dans le souvenir des scènes affreuses auxquelles Aymé avait assisté depuis quelques mois, dans un sentiment profond des maux qui désolaient son pays, et dont il était impossible de prévoir le terme. Il arrive un moment dans les guerres civiles où la vie devient, en quelque sorte, un fardeau pour les âmes nobles et généreuses. Ce moment est celui où les honnêtes gens, non-seulement ne peuvent plus faire le bien, mais encore ne peuvent plus empêcher le mal. Alors un amer découragement s'empare d'eux, et s'ils ne vont pas d'eux-mêmes au-devant du coup qui les menace, ils l'attendent avec calme et le reçoivent avec joie. Telle était à peu près la situation d'esprit de notre ami. L'incertitude où il était sur le sort de Blanche, sur celui de son père et de tous ceux qu'il aimait, ajoutait encore à sa tristesse. Mais, ne voulant pas se montrer faible à l'heure suprême, il s'efforçait d'écarter de lui ces images chéries, afin de s'oc-

cuper exclusivement des pensées de l'éternité. Il réussit même, car il était doué d'une volonté ferme, à éteindre dans son cœur toute idée de ressentiment et de colère, abandonnant à Dieu le soin de rechercher et de punir les meurtriers de son père.

Lorsqu'il sortit de sa rêverie, le jour commençait à baisser. Le rayon de lumière qui pénétrait dans la prison s'était promené sur les murs comme une aiguille d'or sur un cadran sombre, servant à marquer la fuite du temps, et non à mesurer sa marche ; il jouait encore à la voûte sur une toile d'araignée. Aymé quitta le grabat sur lequel il s'était jeté, et qui avait fatigué plutôt que reposé ses membres, et, s'approchant de la meurtrière, jeta les yeux sur la campagne. Autant qu'il put en juger à la longueur des ombres que projetaient les arbres, à l'éclat pourpré de la rose d'une vieille église champêtre qu'on apercevait dans le lointain, il devait être environ huit heures du soir. Il y avait six heures qu'il était détenu dans cet affreux cachot, et l'on faisait si peu de cas du temps qui lui restait à vivre, qu'on avait entièrement oublié de lui apporter de la nourriture. N'ayant aucun moyen de se faire entendre

au dehors, sachant bien que le bruit de sa voix eût expiré sans écho entre les froides murailles qui le renfermaient, il se résigna à attendre le bon plaisir du geôlier ou celui du bourreau, prêt à accueillir l'un ou l'autre de ces deux honorables personnages avec le même empressement. Il resta debout à la place où il se trouvait, admirant, à travers la meurtrière, la plaine de Valence, les côtes du Rhône, les montagnes du Vivarais, qu'embellissaient les teintes dorées du couchant. La nature ne paraît jamais plus belle à nos yeux qu'à l'instant où nous croyons que la vie va nous échapper, et que nous ne jouirons bientôt plus de la vue de ces admirables scènes sur lesquelles nous jetions la veille un regard indifférent. Aymé, qui, du reste, avait toujours été plus sensible à la beauté d'un paysage que ne le sont ordinairement les gens de guerre, s'oublia donc involontairement dans la contemplation du tableau qui s'offrait à lui, et il n'eût pas changé de position jusqu'à ce que la nuit l'eût entièrement couvert de ses voiles, s'il n'eût entendu tout à coup à son oreille une voix qui le fit tressaillir jusqu'au fond du cœur.

— Ventre-mahom! est-ce toi, mon fieux? dit

cette voix que le lecteur reconnaîtra sans doute à son tour.

Aymé se retourna vivement et se jeta dans les bras du vieux chevalier.

— Quoi! c'est vous, mon père, lui dit-il avec émotion. Mais comment vous trouvez-vous ici? comment y êtes-vous venu?

— Par la sambleu! je n'ai pas passé par la fenêtre, attendu qu'il n'y en a point; je ne me suis pas glissé à travers le trou de la serrure comme le diable qui va tenter une nonnain dans sa cellule. Je suis entré ici comme un gentilhomme doit entrer partout, à savoir par la porte et le front levé, à telles enseignes, mordieu! que j'ai bosselé mon casque à cette voûte, chose fort désagréable; mais, sur mon âme! j'aurais mieux aimé m'y briser le crâne que de te trouver là.

Aymé ne répondit pas; mais, de son côté, comme on le pense bien, quelque plaisir qu'il eût à serrer la main au vieillard qui avait pris soin de son enfance, il eût voulu, en ce moment, le voir bien loin de lui. Néanmoins le père et le fils, car ils n'avaient pas cessé de se donner l'un à l'autre ces doux noms, s'embrassèrent encore une fois et s'assirent sur la paille pour causer plus à l'aise,

attendu que la taille gigantesque du chevalier le forçait à se tenir, comme il le disait lui-même, dans la posture gênante d'un huissier qui présente un exploit à un débiteur. Ils se racontèrent mutuellement leurs aventures, comment ils étaient tombés au pouvoir de l'ennemi. Le lecteur connaissant déjà ces détails, en ce qui concerne notre héros, nous n'y reviendrons pas. Quant à Hugues Verd, son récit dura près d'une demi-heure; mais, en le débarrassant de quelques « ventre-mahom! » de plusieurs sages réflexions sur le maniement des armes, d'un certain nombre d'observations morales à l'usage de la jeunesse, en un mot, de tous les accessoires dont le bon chevalier avait coutume d'orner ses discours, nous pourrons le donner ici en très-peu de lignes. A la vérité, notre narration ne contiendra guère que ce résidu qui reste au fond du creuset, après cette espèce d'opération que les savants nomment l'analyse, et qui consiste à détruire la forme, la beauté, la couleur et les autres attributs dont la nature a doué un corps, pour n'en conserver que la substance, c'est-à-dire ordinairement un peu de cendre ou quelque légère vapeur. On nous pardonnera, en cette occasion, d'avoir recours à un procédé qui

privera certainement la postérité d'excellentes sentences qu'il nous eût été fort agréable de recueillir; mais, arrivés au terme de notre tâche, nous faisons comme un capitaine au long cours qui, ayant trop chargé son navire, et le voyant près de sombrer à l'entrée du port, est obligé de jeter à la mer de précieuses marchandises, afin de sauver le reste de sa cargaison. C'est pourquoi, coupant court à toute digression, et sans rappeler les circonstances que nous avons déjà mentionnées dans un des chapitres précédents, nous nous bornerons à dire que le chevalier Verd, monté sur le bidet de l'apothicaire, n'avait pas tardé à joindre son ennemi. Les deux vaillants champions s'étaient précipités l'un sur l'autre, l'épée à la main, et la victoire avait été assez longtemps indécise. Par malheur, au moment où Hugues Verd allait porter à son adversaire un coup d'estoc que lui avait jadis enseigné Brissac, il arriva un accident qui termina tout à coup la lutte et fit rire aux éclats le comte de Sassenage, quoique ce dernier fût sur le point de recevoir une blessure qui eût pu lui ôter pour longtemps l'envie de rire. Le cheval de maître Prunelle, nourri sans doute dans les principes d'humanité qui doivent convenir à tout

cheval d'apothicaire, accoutumé à voyager dans des intentions purement philanthropiques, ce paisible coursier, disons-nous, effrayé du bruit des casques, des cuirasses et des épées, et craignant de prendre la moindre part à un meurtre odieux, s'abattit des quatre pieds, tandis que le cavalier démonté allait faire une culbute dans la poussière. Avant que le baron de Rochelerpt se fût relevé, i avait déjà sur la gorge la pointe du fer de Sassenage; mais, dans cette situation critique, il eût néanmoins bravement continué le combat, bien décidé à mourir sur place plutôt que de demander quartier, si les gens d'armes protestants, qui venaient d'arriver, ne fussent parvenus à le désarmer, malgré sa résistance. Le comte, au lieu de tirer promptement parti de sa victoire, trouva plaisant d'envoyer son ennemi dans l'autre monde par le même chemin qu'il avait fait prendre à Aymé Verd.

Après avoir achevé cette histoire qui, en plus d'un endroit, lui fournit l'occasion de payer un nouveau tribut de regrets à Rosamonde, le vieux chevalier recommença à s'apitoyer sur la destinée de son fils. La douleur qu'il éprouvait de le voir si près de la mort et de ne pouvoir le sauver était si vive, qu'elle ne s'exprimait point en paroles,

mais par d'horribles jurons qui, de temps à autre, ébranlaient les voûtes de la geôle. Aymé eut toutes les peines du monde à lui faire envisager les choses sous un point de vue chrétien, et à lui persuader que la résignation est une des premières vertus recommandées par l'Évangile. Il réussit cependant, par son exemple autant que par ses discours, à lui rendre ce calme et cette fermeté d'âme que l'ancien compagnon de Bayard n'eût pas perdus en face de mille morts, mais que sa tendresse pour l'enfant de son adoption avait sérieusement compromis. A la fin, le vieillard serra la main à son fils, l'assura qu'il n'ouvrirait plus la bouche sur ce sujet, et ne songerait plus qu'à mettre un peu d'ordre dans sa conscience, afin de se préparer au grand jour. En effet, il se recueillit en lui-même, et fit tous ses efforts pour fixer son esprit sur des matières, qui, par malheur, l'avaient très-peu occupé durant le cours de sa carrière. Mais, en dépit de ses bonnes intentions, il ne réussit qu'imparfaitement dans son dessein. Son imagination, semblable à un vieux coursier qui n'a pas été accoutumé dès sa jeunesse à suivre l'impulsion que veut lui imprimer le cavalier, ne tarda pas à l'emporter dans un autre route, et il se laissa entraîner par

elle si loin du point de départ, qu'il se mit tout à coup à rire à gorge déployée en songeant à la mine que feraient ses créanciers lorsqu'ils apprendraient la nouvelle de sa mort. Les bonnes gens prendraient le deuil et iraient à son enterrement, ce qui, pensait-il, formerait le plus beau cortége et le plus nombreux qu'on eût encore vu à Romans. La vente du château de Rochelerpt et des fiefs qui se trouvaient dans sa mouvance, vente qu'autorisait le décès du seigneur, produirait juste de quoi leur acheter à chacun un petit bout de crêpe pour mettre à leur chapeau.

Ces idées égayaient si fort le bon chevalier qu'il se tenait les côtes pour ne pas étouffer de rire. Mais une nouvelle réflexion le ramena soudain à la gravité; il lâcha un juron énergique, expression ordinaire des mouvements de sensibilité qui se passaient au fond de son cœur, et, après un instant de silence, pria Aymé de vouloir bien réciter à haute voix quelques prières, ajoutant que, pour son compte, de toutes celles qu'on avait voulu lui faire apprendre dans sa jeunesse, il n'avait jamais pu retenir que le mot *amen*. Aymé se rendit de bon cœur au vœu de son père et commença à réciter le chapelet. Comme il ache-

vait la première dizaine, pendant laquelle Hugues Verd répondit plus de trente fois *amen* avec une dévotion qui eût pu édifier une communauté de chartreux, une faible lueur, sortie on ne sait d'où, éclaira tout à coup la prison. Elle s'évanouit ensuite, puis elle reparut plus intense ; l'on eût dit alors qu'elle jaillissait du plus épais de la muraille; mais en y regardant avec attention on s'aperçut qu'elle arrivait tout simplement à travers les interstices de la porte.

— N'avez-vous rien entendu, mon père? dit Aymé.

— Pardon, répliqua Hugues Verd, je crois qu'on relève la sentinelle qui veille sur l'escalier. Il me tarde aussi que ma faction finisse, ventre-mahom ! Nous laissera-t-on ici jusqu'au jugement dernier? Ah ! j'entends une clef qui tourne dans la serrure; voici le moment. Es-tu prêt, Aymé?

— Oui, mon père, répondit le jeune homme d'une voix ferme.

— Eh bien! tant pis ! ne te dérange pas, reprit le chevalier les yeux fixés sur la porte qui venait de s'ouvrir et de se refermer à grand bruit. Nous nous sommes trompés, ce n'est rien. C'est quelque oison comme nous qui s'est laissé prendre et qu'on

est venu mettre au poulailler, en attendant qu'on le plume; tout à l'heure tu vas l'entendre chanter. Ohé! l'ami, ajouta-t-il en s'adressant à un homme qu'on venait, en effet, de jeter dans le cachot, mais qu'il n'avait pu qu'entrevoir à la clarté rougeâtre des fallots que les geôliers tenaient à la main; répondez-moi! qui êtes-vous?

— Par saint Thomas! répondit le nouveau-venu qui s'était assis derrière la porte, qui êtes-vous, vous-même?

— Eh! ventre-mahom! s'écria le baron; je ne me trompe point, nous sommes en pays de connaissance. N'est-ce point vous, maître Placide?

Le bachelier, car c'était lui, en effet, éprouva une double satisfaction en entendant ces paroles; la première, ce fut de sentir qu'il n'était point seul et aurait à qui parler; la seconde, ce fut de reconnaître la voix d'un ami.

— Soyez le bienvenu, continua le chevalier. Nous avions besoin ici, mon fils et moi, d'une personne sage et instruite, qui nous édifiât par ses discours; nous ne pouvions mieux rencontrer. Demandez à Dieu une poule, il vous enverra une oie, comme disent nos montagnards. Mais où donc êtes-vous?

— *Ambulamus in tenebris*, répondit le bachelier qui s'était levé et cherchait, tout en tâtonnant, à se rapprocher des deux captifs. Je n'y vois goutte ; il ne fait pas plus clair dans cette maudite souricière que dans l'esprit de maître Barbantane ou de tout autre prétendu réformé. Mais, entre nous, les pauvres diables sont encore plus à plaindre que les gens qu'ils emprisonnent, attendu que...

Ici le bachelier se cogna la tête contre le mur, ce qui ne lui permit pas d'achever son raisonnement, au grand regret du baron de Rochelerpt qui n'avait jamais connu, disait-il, de plus fort théologien que Placide Gouttenoire, ainsi qu'il en avait pu juger le matin même, dans l'auberge où ils avaient vidé ensemble une douzaine de pintes.

— J'espère que vous ne vous êtes pas blessé, sire clerc ! dit Aymé en saisissant Placide par le pan de sa robe et en le faisant asseoir auprès de lui.

—Rassurez-vous, messire, répondit le bachelier, je ne suis pas de verre, grâce à Dieu ! J'ai vu les carabins de Montpellier avec leurs bâtons, et, dans ces derniers temps, des légions d'hérétiques, me taper sur le crâne comme sur un tambour ; mais

leurs bâtons, quoique plus solides que leurs arguments, sont venus se briser là, *sicut in clypeo sagittæ*, de même que les flèches des Troyens sur le bouclier d'Achille. Me voilà debout sur mes jambes, du moins jusqu'à demain matin.

— Et alors? dit Aymé.

— Alors, reprit Placide, nous ferons ensemble un petit voyage, *more novo*, les pieds en l'air, la tête en bas, manière de marcher assez peu chrétienne et qui doit mettre mal à l'aise la modestie des femmes, comme vous l'entendez bien. Mais quand il s'agit de réformes, les huguenots n'y regardent pas de si près; celle-là va de pair avec les autres. Et par saint Thomas! maintenant que j'y songe, cela justifie parfaitement un vers de Plautus qui m'avait toujours semblé obscur : *Liber captivus avi ferè similis est*, dit-il dans une de ses pièces; « Le jeune homme captif est presque semblable à l'oiseau, » comparaison très-juste, car demain il ne nous manquera que des ailes pour ressembler à des volatiles.

— Quel âge avez-vous, sire clerc? demanda le baron. Hein? Vingt-cinq ans, dites-vous? Vous êtes bien jeune aussi. Ventre-mahom! Il paraît que Dieu donne la vie comme Jean Goutte-

noire, votre père, donne son vin à ses pratiques. Souvent on s'imagine qu'on ne verra jamais le fond de la bouteille, et, dans le fait, il n'y a presque rien dedans; au second verre, on boit la lie.

— *Mista senum ac juvenum densantur funera* (1), répondit gravement le bachelier; les jeunes gens meurent comme les vieillards. Toutes les feuilles n'attendent pas l'hiver pour tomber; à chaque saison le vent en emporte quelques-unes. Qu'est-ce que cela fait? Auriez-vous peur de la mort, messire?

— Non pas pour moi, dit Hugues Verd. Nous sommes de vieilles connoissances. Pendant vingt ans, je l'ai vue de près en Italie et lui ai joué plus de tours qu'à maître Bonnefoy et à ses compères. Mais, après tout, je savais bien qu'il faudrait tôt ou tard lui payer ma dette, attendu qu'elle a à son service, pour faire exécuter ses exploits, des recors plus habiles que ceux de Romans et de La Mure, à savoir la vieillesse, la goutte, la fièvre, la peste, les médecins, les apothicaire, les huguenots et d'autres que j'oublie; et qu'en outre, ce vieil huissier du tribunal d'en haut n'est pas de ceux

(1) Horace.

dont un édit du roi puisse arrêter la baguette. Oui, je le savais, et, ventre-mahom! cela m'était parfaitement égal, entendez-vous? mais j'aurais voulu laisser mon fils après moi.

— Permettez-moi de vous arrêter ici, s'écria le bachelier; *desinit in piscem.* Vous allez gâter tout ce que vous venez de dire, et, par saint Thomas! vous avez dit de bonnes choses, quoique votre comparaison de la mort avec un huissier me semble entachée de mauvais goût, ne l'ayant jamais trouvée dans aucun auteur. La mort, sire chevalier, est un bien pour tout le monde, pour votre fils aussi bien que pour vous, et j'irai même plus loin; au lieu de vous plaindre, comme vous le faites, je soutiens que vous devriez vous réjouir.

— Me réjouir de la mort de mon fils! dit le baron.

— *Primo,* comme chrétien, cela ne fait aucun doute, répondit le clerc; tous les théologiens sont d'accord là-dessus; *secundo*, comme philosophe; *tertio,* comme ayant quelque teinture de l'antiquité. Oui, messire, les anciens ont estimé Priamus très-heureux de ce qu'il avait vu mourir avant lui toute sa race dans les champs d'Ilion. Or, ce Priamus avait presque autant d'enfants que vous

de créanciers, soit dit sans reproche; il en avait plus de trois cents, tant filles que garçons, non compris les brus et les gendres, ce qui faisait, je m'assure, une assez belle procession quand ils allaient au réfectoire. C'est pourquoi Seneca s'écrie : *Felix Priamus!* Heureux Priamus!

> Errat in umbris, interque pias
> Felix animas Hectora quærit (1).

— Que la volonté de Dieu soit faite! *Amen!* dit le chevalier, s'imaginant sans doute que le roi Priam était quelque saint du calendrier, et prenant les vers du poëte latin pour un verset de l'Écriture. Continuez, sire clerc; j'ai besoin de m'étourdir. Et tenez! savez-vous ce qui me fait le plus de peine? C'est l'idée de sauter par cette maudite fenêtre comme un huissier qui entend crier : « Aux bâtons! » Ventre-mahom! Passe encore s'il s'agissait de se rompre le cou, pour sauver l'honneur d'une belle, comme il arriva un jour, ou plutôt par une belle nuit, à cet écervelé de Brissac, lequel ayant été surpris entre deux draps...

(1) Heureux, il erre parmi les ombres et va chercher Hector au milieu des âmes pieuses. (Sénèque.)

— Mon père! interrompit Aymé qui vit avec effroi que le baron allait s'engager dans le récit de quelque aventure galante.

— Est-ce que je vous scandalise, sire clerc? dit le vieillard étonné.

— *Minime*, répondit Gouttenoire, qui, en effet, était loin d'entendre malice à ces paroles.

— Tant pis! reprit Hugues Verd qui prit l'adverbe *minime* pour une affirmation, je vous aurais conté une joyeuse histoire. Mais n'importe! ce n'était pas là que j'en voulais venir. Je disais tout simplement que mon unique regret était de ne pas mourir selon mon envie, à cheval, ventre-mahom! et la lance en arrêt. C'est la plus belle mort qui soit au monde.

— Je ne partage point votre opinion, messire, dit Placide. Bien qu'on ne puisse soutenir qu'il soit déshonorant de mourir sur un champ de bataille, chose qui, néanmoins, arrive aux chenapans comme aux héros, vous conviendrez avec moi que ce n'est pas là le genre de mort que doit préférer un sage.

— Quoi! interrompit Aymé, est-il rien de plus glorieux que de mourir pour sa foi ou pour son roi?

— *Distinguo,* messire, repartit le clerc. Je n'ignore point ce que dit Horatius :

Dulce et decorum est pro patria mori (1).

Oui, sans doute, mourir est une très-belle chose; mourir pour sa foi ou pour son roi en est une meilleure. Mais, comme le dit en un autre endroit ce même Horatius que je viens de citer : *Est modus in rebus.* Il y a mille façons de faire les choses ; *ergo,* il y a mille façons de mourir. On peut être poignardé, empoisonné, brûlé, pendu, noyé, roué, écartelé, assommé, asphyxié, écorché vif, mangé par les bêtes féroces. Ce sont là autant de supplices doux et glorieux, comme nous le voyons dans le Martyrologe. Mais, je vous prie, qu'est-ce qui en fait la gloire? sont-ce les vils instruments dont on se sert pour arracher l'âme du corps? *Nemo dat quod non habet.* Ils ne sauraient donner une chose dont ils sont eux-mêmes aussi dépourvus qu'un poisson de plumes, que Jacques Sauzéas de sens commun et d'argent. Et s'il en était autrement, tous les hérétiques que vous avez tués, tous les larrons qu'a engendrés cette guerre, ainsi que la chaleur en-

(1) Il est doux, il est honorable de mourir pour son pays.

gendre les mouches, mais que la paix pendra, s'il plaît à Dieu, auraient plus de gloire que vous. Comment trouvez-vous ce dilemme?

— Je vous croyais plus de bon sens, sire clerc, dit le baron. La mort de mon compère Bayard ne vous semble donc pas digne d'envie?

— *Nego sequentiam,* répliqua le bachelier avec vivacité; vous n'avez pas compris mon raisonnement, messire, je le vois avec peine. Je dis que l'épée qui a tué Bayard en a tué bien d'autres, voire des poltrons et des lâches, dont on ne sait pas même le nom. Le seigneur Du Terrail n'a tant occupé les voix de la renommée, *famæ loquacis,* que parce qu'il est mort *pro rege et pro patriâ.* Et, en ce sens, je crois que je puis, sans vanité, me mettre au-dessus du chevalier sans peur et sans reproche, puisque, dans le fait, je meurs *pro Deo, pro rege et pro patria,* les huguenots étant à la fois les ennemis du ciel et de la terre, de la sainte Vierge et de la reine mère, et de tous les bons Français.

Le chevalier, quoiqu'il n'entendît guère qu'à demi l'argumentation du savant clerc, opina néanmoins du bonnet en considération de la tirade contre les réformés.

— Ceci posé, continua Placide, je poursuis, et je dis que de tous les genres de mort inventés jusqu'à ce jour, et la liste en serait longue, car la nature, *alma mater,* n'a fait qu'une seule porte pour nous donner entrée en ce bas monde, mais l'homme en a trouvé plus de mille pour en sortir; je dis que celui qui me plairait le plus serait de mourir à table, *inter lagenam et poculum,* pourvu, bien entendu, que je fusse en état de grâce. Oui, je voudrais attendre la mort sur une chaise, devant une table bien servie, comme on attend un ami qui doit venir vous rendre visite. *Mors, amica postrema,* suivant la judicieuse expression du père Fabricius. Et, pour cela, si licence m'était donnée, vous comprenez de reste que je ne choisirais ni un vendredi, ni un jour de carême, ni tout autre saint jour d'abstinence, où l'on peut à peine toucher le pain du bout des doigts et se mouiller les lèvres dans son verre.

Tandis que Placide continuait à exposer ses idées sur ce grave sujet, Aymé Verd porta plusieurs fois la main à sa bouche pour étouffer un bâillement convulsif. Nous devons rappeler ici au lecteur, afin d'expliquer cette action qui, nous n'en doutons pas, pourrait nuire beaucoup à la bonne opinion

qu'on s'était formée de l'esprit de notre héros, nous devons lui rappeler que le pauvre archer n'avait rien mangé de la journée, et que la faim produit souvent les mêmes symptômes que l'ennui. Or un discours, tout substantiel qu'il soit, ne remplit pas un estomac vide. Malgré ses efforts pour tenir son attention éveillée, Aymé sentit bientôt ses yeux s'appesantir, et laissa tomber sa tête sur les genoux du chevalier. La bienfaisante nature venait de lui administrer une potion de ce merveilleux dictame qu'elle distille de ses mains, et qu'on appelle le sommeil; véritable panacée qui tient lieu de nourriture à celui qui a faim, procure la liberté au captif, et cicatrise, du moins pour quelques heures, les plus profondes comme les plus secrètes blessures du cœur. Nous aimons à croire que le sommeil que goûta notre ami opéra pour lui tous ces miracles. Quant à Hugues Verd, il écouta longtemps encore le bachelier, plus longtemps même qu'il ne lui était jamais arrivé d'écouter personne, tant est grand le pouvoir de l'éloquence! Mais, à la fin, cédant lui-même aux fatigues de la journée, il laissa retomber son menton sur sa poitrine, et s'endormit en murmurant: *Amen.* Du reste, il conserva la même attitude, tenant dans

ses mains la tête de son fils, le corps droit et d'aplomb, comme s'il eût été en selle.

Grâce à l'obscurité qui régnait dans le cachot, le digne clerc ne s'aperçut pas que ses auditeurs lui avaient faussé compagnie. Il continua donc à parler à haute voix, à l'exemple des plus célèbres philosophes de l'antiquité qui, suivant le précepte de Socrate, étaient morts en s'entretenant avec leurs amis : *Moriamur cum bonis verbis.* Toutefois, à propos de Socrate, il ne put s'empêcher de blâmer ce philosophe d'avoir refusé les aliments que son ami Critô voulait lui faire prendre; en revanche, il le loua beaucoup d'avoir éloigné les femmes de la prison, et surtout d'avoir voué un coq à Esculape, circonstance, dit-il, qui prouvait son respect pour le clergé à qui revenaient de droit les offrandes faites aux dieux. Nous recommandons cette ingénieuse remarque à la sagacité des futurs commentateurs de Platon. L'histoire de Boëce, composant dans les fers son beau traité *de Consolatione*, fournit au savant clerc l'occasion de s'élever avec véhémence contre Théodoric, roi des Ostrogoths, qui fit mourir cet écrivain. Il n'oublia pas de comparer le baron des Adrets à ce prince barbare, chef des huguenots de son temps (Théodoric avait

embrassé l'arianisme), et d'établir un parallèle non moins exact entre lui-même, Placide Gouttenoire, et le poëte philosophe du sixième siècle. Mais il fut vraiment beau quand il raconta le trépas de Sénèque mourant dans son bain, les quatre veines ouvertes, et causant avec ses amis de l'immortalité de l'âme.

Par bonheur pour la postérité, les amis de Sénèque ne dormaient pas; quelques-uns même écrivaient sur des tablettes les paroles de leur maître à mesure qu'il les prononçait, et en ont fait un très-beau livre. Mais dans le cas dont nous parlons, tout sembla se réunir pour priver la postérité d'un monument qui eût été, sans aucun doute, digne de prendre place à côté des derniers entretiens de Sénèque. Non-seulement il n'y avait ni plume ni encre dans la prison, mais encore il y régnait une complète obscurité. De plus, comme on l'a déjà dit, les deux compagnons du bachelier étaient plongés dans cet état de surdité et d'insensibilité complète qui s'empare des mortels que Morphée a touchés de sa baguette d'ivoire. Nous sommes donc dans l'impossibilité de reproduire aucune des belles choses que débita notre ami Placide, et le regret que nous en éprouvons sera

certainement partagé par tous nos lecteurs. Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'il s'exprima constamment avec une clarté et une précision qui prouvaient combien son âme était tranquille, combien elle était au-dessus de ces craintes vulgaires qu'inspire à toute créature animée du souffle de vie l'approche du dernier moment. Mais, comme il avait coutume de le répéter souvent, les animaux seuls peuvent redouter la mort, n'ayant pas reçu le baptême ni passé dix ans sur les bancs des écoles à étudier la philosophie socratique.

Quand l'aurore parut sur les montagnes et éclaira la prison de ses premières lueurs, le bachelier n'avait pas encore cessé de parler, et il parlait avec d'autant plus de zèle qu'il prenait le profond silence de ses compagnons pour une marque d'attention et de recueillement. On comprend quelle dut être sa stupéfaction lorsqu'il s'aperçut qu'ils dormaient. Il en fut moins mortifié cependant que ne pourraient le croire messieurs les orateurs du barreau ou du parlement à qui, nous donnons ceci comme une pure supposition, il serait arrivé une fois en leur vie de voir sommeiller leur auditoire. Il avait en effet une trop haute opinion de son éloquence pour que rien au monde

fût capable de troubler la satisfaction intérieure qu'il éprouvait quand il ouvrait ou quand il fermait la bouche. La léthargie dans laquelle étaient plongés ses amis devint même pour lui un sujet de triomphe, car il l'envisagea sous un point de vue tellement satisfaisant pour son amour-propre, que nous serons obligés de l'indiquer au lecteur dans la crainte qu'il ne parvienne pas de lui-même à le découvrir. Le digne clerc se dit donc qu'ayant eu pour objet dans son discours de prouver que la mort n'a rien d'effrayant ni de terrible, il avait parfaitement atteint son but, puisque ses compagnons, au lieu de trembler, comme c'est la coutume, ronflaient paisiblement à ses côtés. Ce succès oratoire d'un nouveau genre lui causa une joie aussi pure que celle qu'il ressentit en recevant son diplôme de bachelier. Il se leva donc sans bruit, de peur de troubler un repos qu'il regardait, avec raison, comme son propre ouvrage, et commença à inspecter les murs de la geôle, chose que l'obscurité ne lui avait pas encore permis de faire. Ce n'est pas qu'en cela il fût guidé par le désir, si naturel à un prisonnier, de trouver quelque issue par où il pût s'échapper : il n'y pensait même pas, car, depuis la veille, il se regardait

comme un homme mort. Mais, n'ayant plus autour de lui des oreilles attentives pour écouter les grands secrets que lui avait enseignés la philosophie, et ne voulant pas les enfouir dans la tombe, comme un avare qui enterre son trésor, il résolut d'en faire la confidence non aux roseaux, comme le barbier de Midas, mais aux murailles. Il tira donc son couteau, et se mit à graver sur la pierre une foule de sentences, dont quelques-unes étaient empruntées aux docteurs de l'Église, et la plupart aux poëtes et aux philosophes latins. Il y ajouta une inscription aussi en latin, mais en latin de son cru, que nous prendrons la liberté de traduire aussi fidèlement que possible :

« On dit que les joncs du fleuve dans lequel Orpheus fut noyé par les bacchantes rendirent longtemps des sons harmonieux. C'est ainsi que les pierres muettes du noir cachot dans lequel PLACIDE GOUTTENOIRE, BACHELIER EN THÉOLOGIE, fut méchamment détenu par les huguenots (véritables bacchantes, attendu que ces impies n'ont d'autre dieu que Bacchus), charmeront de siècle en siècle les loisirs des captifs qui lui succéderont dans ce vestibule de la mort (*in hoc vestibulo mortis*), et cela non pas en rendant de vains sons, mais

en leur inculquant des préceptes salutaires et... »

Placide n'eut pas le temps d'achever cette inscription; car il entendit en ce moment le bruit d'une clef qu'on introduisait dans la serrure, et bientôt il se trouva en face d'un personnage que nous ferons connaître dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XLII.

Le Déjeuner du baron.

C'estait finalement un très-bon gentilhomme,
Taillé sur le patron des vieux héros de Rome,
De Rome la payenne, ainsi que l'entendez;
Au jeu, rendant des poincts même aux pipeurs de dés,
Sobre, actif, libéral, mais subject à la lune,
Glissant en amitié, ferme dans la rancune;
Le pourtraict du chrestien, fors qu'il manquait de foy.
Quant et quant il bridait les plus forts sous sa loy.

AGRIPPA D'AUBIGNÉ.

En entendant ouvrir la porte, Placide fut convaincu qu'on venait le chercher pour le mener au supplice, lui et ses compagnons. Il se retourna aussitôt avec le plus grand calme, et vit entrer un homme de moyenne taille, dont l'obscurité ne permettait pas de distinguer les traits. Mais autant

qu'il en put juger lorsque l'étranger se fut arrêté sous le rayon de soleil qui passait à travers la meurtrière, ce devait être un capitaine d'aventure de la suite du baron des Adrets.

Il paraissait assez fortement constitué, quoiqu'il fût dépourvu de tout embonpoint. De larges bottes évasées par le haut et armées d'éperons couvraient ses jambes jusqu'au-dessus du genou; une ceinture de peau, d'où l'on voyait sortir le manche d'un poignard entourait sa taille et sa cuirasse dont l'acier brillait comme un miroir. Sa cotte de mailles était cachée sous un vieux pourpoint de ratine de Vienne, qui avait dû assister à plus d'une bataille, car il était reprisé en maint endroit. Il portait un chapeau de feutre gris, relevé sur le sourcil droit, et surmonté d'une plume blanche. Quelques cheveux grisonnants se montraient sous cette coiffure et annonçaient un homme approchant de la cinquantaine. Quant à sa figure, elle n'avait rien de remarquable que sa laideur. Il avait le nez recourbé comme le bec d'un aigle, les lèvres minces, d'épaisses moustaches noires, des yeux gris et perçants dont il était difficile de soutenir le regard. Mais ce qui ajoutait beaucoup à la fâcheuse impression qu'il produisait à la première vue,

c'était la couleur de son teint. On eût dit qu'il était menacé à la fois d'un coup de sang et d'une attaque de bile. Son visage, d'un rouge foncé, était marqué de taches livides, circonstance qui rappela à notre docte ami le bachelier le portrait que Plutarque fait de Sylla, lorsqu'il compare la figure du dictateur à *une fraise roulée dans de la farine*. Du reste, un observateur plus exercé que Placide aurait peut-être poussé plus loin le rapprochement. En effet, tout l'ensemble de la physionomie de cet étrange personnage décelait un caractère sombre, vindicatif, inflexible, fait en quelque sorte pour exercer une domination absolue sur tous ceux que le hasard placerait de façon ou d'autre dans le cercle de son action, soit une famille, soit une troupe de bandits, soit une armée.

Il s'arrêta au milieu de la prison, leva les yeux et regarda le bachelier sans prononcer une parole. Mais ce dernier, que l'approche de la mort n'avait nullement intimidé, ne crut pas devoir garder plus longtemps le silence.

— Capitaine, dit-il en se retournant vers la muraille pour achever en toute hâte son inscription qu'il tremblait de laisser imparfaite à la postérité, je sais ce que vous voulez. *Ne caveas*. Je suis à vous

dans la minute, capitaine. Par malheur la pointe de mon couteau s'est émoussée. Au dernier moment nos meilleurs amis nous abandonnent. C'est l'usage. *Sic homo*... Entendez-vous le latin, capitaine?

Le capitaine ne répondit pas.

— Par saint Thomas! reprit Placide sans détourner la tête, je vois avec plaisir, capitaine, que vous êtes muet, ce qui n'est pas ordinaire aux hérétiques. Mais comme le disait dame Gudule, ma nourrice : « Défiez-vous du chien muet; il entre en léchant et sort en mordant. » Votre baron des Adrets est comme les satrapes d'Asie qui faisaient arracher la langue aux bourreaux, de peur que ces derniers ne racontassent leurs crimes; et, en un certain sens, capitaine, vous faites bien de garder le silence. Il vaut mieux se taire que de débiter des sottises comme vos prétendus ministres. Se taire est facile, ainsi que le disait encore dame Gudule qui, cependant, parlait toujours. Se taire n'est pas un travail. *Quis minor est quam tacuisse labor* (1)? Je vous suis, capitaine; de grâce, ne vous impatientez pas. J'ai parfaitement entendu

(1) Est-il une tâche plus aisée que de se taire?
OVIDE.

le bruit de vos clefs et sais ce que cela veut dire. Là, j'ai fini, capitaine; me voilà à vos ordres.

Le bachelier, en disant ces mots, ferma son couteau et chercha des yeux l'étranger; mais ce dernier avait disparu. Il n'y avait plus dans le cachot que le vieux chevalier Verd, sur qui l'éloquence de maître Placide avait produit un effet si merveilleux, qu'il dormait encore, et qu'un coup de canon eût à peine suffi pour le réveiller.

— *Sancta Maria, ora pro nobis!* dit le clerc, en faisant le signe de la croix. Je ne m'étais pas trompé : ce prétendu capitaine m'avait fait l'effet d'un compagnon de Lucifer. *Libera nos, Domine, ab insidiis diaboli.* Il aura emporté l'archer à travers la meurtrière. Par saint Thomas! que vais-je répondre à ce bonhomme, quand il me demandera où est son fils? Justement le voilà qui s'éveille. *Bone Deus!*

Mais nous abandonnerons Placide et le chevalier à leurs conjectures, pour nous occuper du sort d'Aymé Verd. Nous aimons à croire que le lecteur ne suppose point qu'il ait été enlevé par le diable, et ne partage pas, à cet égard du moins, les craintes du bachelier. Dans le fait (un romancier devrait avoir honte de le dire), il n'y eut rien de surna-

turel dans la disparition de notre héros. Tandis qu'il dormait, il sentit une main étrangère s'appuyer sur son épaule : cette sensation le réveilla. En ouvrant la paupière, il aperçut auprès de lui le personnage que maître Placide, avec sa perspicacité ordinaire, avait pris pour un capitaine d'aventure. Il éprouva en cet instant une impression analogue à celle de l'Indien qui, ayant passé la nuit dans une caverne, voit, à son réveil, étinceler dans l'ombre les yeux d'une panthère. Il demeura glacé de surprise et de terreur, ayant reconnu, sous le chapeau du prétendu capitaine, la figure sinistre du baron des Adrets.

Nous n'avons pas besoin de dire que ce fut là l'effet d'un premier mouvement dont l'homme le plus intrépide ne saurait être le maître. L'archer, grâce au ciel, ne tarda pas à retrouver le calme et le courage qu'il avait coutume de montrer à l'heure du péril. Sur un signe du baron, il se dégagea des bras de son père, se leva, et sortit de la prison d'un pas aussi tranquille que pouvait l'être celui de son guide.

Ils arrivèrent bientôt dans la chambre qu'occupait, à l'étage supérieur, le chef de l'armée protestante. Elle était vaste et presque nue. Il fallait

avoir, pour l'habiter, le goût que les oiseaux de proie ont pour les lieux élevés, et professer en outre un mépris réel ou affecté pour les commodités de la vie. On y voyait un lit qui n'était guère plus élégant et plus propice au sommeil que celui où l'archer avait dormi. Une table, un fauteuil, une armoire, deux ou trois chaises, le tout en bois de noyer, étaient dispersés dans l'appartement. Un rideau de serge verte était tendu devant la fenêtre, qu'éclairaient les rayons du soleil levant.

La chambre voisine, qu'il avait fallu traverser pour entrer dans celle-là, était déjà remplie de gentilshommes et de soldats protestants, parmi lesquels se trouvaient confondus Gontran, Philibert, le bon larron et le changeur. Ces derniers étaient venus pour assister à l'exécution de notre héros, et, en cet instant, ils jouaient aux cartes sa défroque.

Dès que le baron se vit seul avec Aymé Verd, il lui montra une chaise, comme pour l'inviter à s'asseoir, et prit lui-même place dans le fauteuil. — Te voilà donc, beau déserteur! dit-il ensuite d'un ton brusque. Sais-tu qu'il y a longtemps que nous ne nous sommes vus?

— Si je ne me trompe, monsieur le colonel, ré-

pondit Aymé, il y a environ six mois. C'est un temps qui paraîtra bien court à nos neveux lorsqu'ils liront votre histoire et compteront le nombre de châteaux, de villes, de provinces que vous avez soumis, les ennemis que vous avez vaincus. Mais pour tous ceux qui ont vu, comme moi, les maux que notre pays a soufferts, je l'avoue, ce temps a dû paraître bien long.

— Assieds-toi, reprit le baron. Par saint Georges! nous allons déjeuner ensemble. J'ai appris qu'on avait oublié de te porter à manger dans ta prison, quoique j'en eusse donné l'ordre.

Sans attendre la réponse d'Aymé Verd, le baron frappa sur la table avec le manche de son poignard, et aussitôt un domestique apporta dans un panier une cruche pleine et des provisions de bouche. Tandis qu'il les étalait sur une nappe de toile bise, Aymé se rappela un certain bruit qui avait couru dans l'armée catholique, et auquel il avait refusé d'ajouter foi. On disait qu'il était arrivé plus d'une fois au chef protestant d'inviter à déjeuner ses prisonniers, et de les faire massacrer en sortant de table. Bien qu'il ne partageât pas, sur la manière de faire une belle mort, les idées philosophiques du bachelier, l'archer ne

refusa pourtant pas de faire honneur au festin. Il se plaça en face du baron, but à la santé du roi, et, tout en mangeant avec un appétit aiguisé par une longue abstinence, répondit avec beaucoup de sens et de fermeté à diverses questions que son hôte semblait lui adresser, comme pour mettre à l'épreuve son courage. Lorsque le repas toucha à sa fin, le baron, qui s'était montré fort sobre suivant son habitude, promena ses regards autour de lui comme pour mieux s'assurer que personne ne pouvait l'entendre, et demanda à son jeune convive s'il connaissait le duc de Nemours, le chef de l'armée catholique. Sur la réponse affirmative d'Aymé Verd, il se disposa à l'interroger de nouveau, mais il s'interrompit au premier mot, et changeant tout à coup de sujet de conversation :

— Quel âge as-tu? dit-il à l'archer d'un air inquiet.

— J'avais vingt ans, messire, lorsque je quittai votre compagnie, répondit Aymé.

— Ce qui, entre nous, n'est pas ce que tu as fait de mieux, ajouta le baron. Vingt ans! c'est bien là, en effet, l'âge de la folie. Avoue que tu en es fâché maintenant.

— Moi, monsieur le colonel! je regrette en effet de n'avoir pu combattre sous la bannière

d'un aussi grand capitaine que vous ; mais, à cela près, pourquoi serais-je fâché d'avoir fait mon devoir ?

— C'est parler avec franchise, dit le baron en souriant. Mais, puisque nous voilà sur ce chapitre, je veux te faire une question à laquelle tu vas me répondre sans détour.

— J'écoute, messire, dit Aymé, en remplissant son verre.

— Là, franchement, la main sur la conscience, que penses-tu de moi ?

— De vous, monsieur le colonel ?

— Oui, de moi. Me crois-tu aussi noir qu'on me représente ? Me prends-tu pour l'Antechrist ou pour le diable ? Sur ce point, je puis te rassurer ; tu vois que je n'ai pas le pied fourchu. Voyons ! ajouta-t-il en s'accoudant sur la table : sois sincère. Tu n'y perdras rien. Par saint-Georges ! ne sommes-nous pas de vieux amis ? Qui t'arrête ? Nous sommes seuls, et le vin, dit-on, fait parler les muets. Bois-en un autre verre. J'ai quelques projets sur toi, mais, avant d'en causer, je serai bien aise de savoir ce que tu penses de moi.

— Que vous importe, monsieur le colonel, l'o-

pinion que je puis avoir? répliqua Aymé, surpris d'une pareille insistance.

— Vrai Dieu! tu hésites, comme s'il s'agissait de répondre à une vieille coquette qui t'aurait prié de deviner son âge. T'imagines-tu que la vérité me fasse peur? Ou crains-tu que je ne fasse comme ce prince, qui, s'étant regardé dans un miroir, se trouva si laid, qu'il fit jeter le miroir dans la mer?

— Messire, dit Aymé, il ne faut guère s'attendre à trouver la vérité dans la bouche des hommes, surtout dans les jugements qu'ils portent les uns des autres. Leur vue est naturellement si courte, qu'ils n'ont pas besoin, pour se tromper, d'avoir sur les yeux le bandeau de l'amitié, celui de l'intérêt ou celui de la haine, le plus épais de tous. C'est pourquoi je vous prie de me dispenser de répondre à la question que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser.

— Je t'en dispense, s'écria le baron en se frottant les mains. Par saint Georges! oui, je t'en dispense. Tu as retiré ton cou du lacet avec plus d'adresse qu'une anguille. Ne crains rien à cette heure; je suis charmé de voir que je ne m'étais pas trompé et que l'on peut se fier à toi.

— Je ne vous comprends pas, monsieur le

colonel, dit Aymé au comble de l'étonnement.

— Tu es un garçon courageux et prudent, reprit le baron, deux qualités, crois-en mon expérience, qui se trouvent rarement réunies sous le même pourpoint. Vrai Dieu ! j'ai plié le dos comme une truie qui veut être chatouillée, et tu as retiré ta main. Je t'en félicite. Cela est heureux pour le fils de ton père. Si tu avais eu la bassesse de me louer, comme tant d'autres n'auraient pas manqué de le faire à ta place, tu étais un homme mort. Je n'aime pas les lâches.

Aymé, en entendant ces mots, fut moins ému peut-être par la pensée d'avoir trouvé grâce devant son terrible interlocuteur, qu'à l'idée du piége auquel il venait d'échapper. Il ne savait quel nom donner à cet homme singulier qui s'amusait ainsi à tendre des embûches à un captif, portait une sorte de noblesse dans ce passe-temps barbare, et, chose inouie! trouvait le moyen d'associer dans le même acte la ruse, la cruauté et la clémence. Satisfait d'être sorti sain et sauf d'une telle épreuve, il témoigna le désir de connaître le sort qui lui eût été réservé dans le cas où, au lieu d'un éloge, il eût fait entendre une censure.

— En ce cas, lui dit le baron avec dédain, je

t'aurais pris pour un fou et t'aurais renvoyé avec une marotte et un bonnet à grelots. C'est là, je crois, ce qui eût pu t'arriver de plus heureux. Quand tu seras en lieu de sûreté, continua-t-il avec amertume, quand tu me devras quelque chose, la vie, la liberté, ton avancement dans le monde, alors, jeune homme, il te sera permis de me censurer et même de me calomnier. En attendant, c'est un soin qu'il faut laisser à mes bons amis. Ils s'en acquittent à merveille, comme c'est l'usage. Mais revenons à notre sujet. Tu connais M. de Nemours, n'est-ce pas? Il est campé, à cette heure, à deux lieues de Lyon; je vais te donner un sauf-conduit, trois chevaux, deux écuyers, et tu iras le trouver à l'instant même. Par saint Georges! Son Altesse t'embrassera, j'en suis sûr, car tu lui porteras une bonne nouvelle. Oui, tes paroles seront plus douces à son oreille que ne le serait le bruit des cloches de Saint-Jean et de Saint-Nizier, célébrant son entrée triomphale dans Lyon.

— Quelle est donc cette nouvelle, messire? demanda Aymé, surpris de l'agitation du colonel.

— Vrai Dieu! il faudra bien que je te l'apprenne, car si je te la faisais deviner, tu jetterais

bientôt ta langue aux chiens. Tu annonceras donc au duc de Nemours, écoute bien ceci, que M. de Rohan-Soubise est nommé, à ma place, gouverneur du Lyonnais et du Dauphiné.

— Cela est impossible ! s'écria Aymé, qui n'osait croire, en effet, à une si heureuse nouvelle.

— J'en ai la preuve, dit le baron ; elle est tombée par hasard entre mes mains. Hier, un homme, ou plutôt une brute à moitié ivre, vient m'annoncer ton arrivée et se met à chercher dans sa poche une lettre de Sassenage, dans laquelle, disait-il, il devait être question de toi. Mais il l'avait sans doute oubliée dans quelque cabaret, car, au lieu de cette lettre, il m'en remet une autre où j'ai découvert toute l'intrigue.

En parlant ainsi, le baron tira de sa ceinture le message, le déplia d'une main tremblante de fureur, et le lut à haute voix. Il était de l'amiral de Châtillon au comte de Sassenage. Après avoir lu sans commentaire plus de la moitié de cette longue épître, des Adrets arriva à un passage ainsi conçu : « M. de Soubise est en route ; le conseil a entendu vos justes plaintes. »

— Vos justes plaintes ! s'écria le baron, dont les yeux étincelaient de colère. Et de quoi se plai-

gnent-ils? Ai-je été avide? me suis-je enrichi, comme Crussol et tant d'autres, aux dépens des communes et des églises? On trouverait à peine dans mon armée un gentilhomme plus pauvre que moi. De quoi se plaignent-ils? Ai-je perdu une bataille? L'homme qui pourra se vanter de m'avoir vaincu est encore à naître. Par saint Georges! de quoi se plaignent-ils? — Tiens! prends ce papier, et lis-moi cela tout haut; tu as de meilleurs yeux que moi.

Aymé prit la lettre et continua la lecture que François de Beaumont avait commencée. La tâche était pénible, même dangereuse, car le message de l'amiral contenait en cet endroit une très-longue énumération de griefs, tous plus ou moins fondés, contre la conduite et le caractère de M. le colonel général, et l'on peut croire que les reproches des protestants ne perdaient rien de leur vivacité et de leur acrimonie en passant par la bouche du jeune archer. Ce dernier, au contraire, quelque risque qu'il pût courir, se plaisait à appuyer avec affectation sur toutes les phrases mal sonnantes, à donner une intention ironique aux éloges qui auraient pu tempérer l'amertume du blâme, espérant, par cette tactique, aigrir encore

davantage l'esprit du baron, et l'amener à rompre avec les réformés. Des Adrets écoutait en battant la mesure avec son pied et en jouant de la main droite avec le manche de son poignard. De temps à autre il interrompait la lecture par des exclamation du genre de celles-ci : « C'est faux! c'est absurde! il n'y a pas cela dans la lettre! relis! c'est impossible! vrai Dieu! cela m'avait échappé! » Mais tout à coup il devint plus attentif et cessa de prononcer une parole; il observait tous les mouvements de l'archer avec ce regard fixe du vautour qui épie une proie; il changea de couleur; son teint passa du rouge foncé au blanc terne, tandis que les taches blanches de son visage se teignirent de pourpre, ce qui lui arrivait seulement dans ses plus violents accès de rage. Si l'archer eût pu le voir en ce moment, il eût senti un frisson courir dans ses veines; mais il était tout entier à sa lecture. Il venait de tomber sur un passage dans lequel l'amiral s'élevait avec énergie contre certains actes de férocité que la voix publique reprochait au baron, contre le massacre des garnisons de Montbrison, de Mornas et autres villes, après une honorable défense et une capitulation honorable. Aymé, oubliant sa position et son rôle, s'était

senti transporté d'indignation au souvenir de ces traits de barbarie ; son visage, sa voix, son geste, s'étaient animés de telle sorte, qu'il semblait être devenu lui-même l'accusateur. Les choses allèrent si loin que des Adrets lui arracha tout à coup la lettre et la froissa dans ses mains, comme s'il eût voulu l'anéantir. Puis il se leva et se mit à arpenter la salle à grands pas, en répétant les mots qui l'avaient blessé, et en cherchant à se justifier, soit devant lui-même, soit devant son auditeur stupéfait. Mais sa colère allait en augmentant, et l'on peut dire qu'il était comme un sanglier que le chasseur a frappé, et qui, en se vautrant sur la terre, ne fait qu'enfoncer davantage la flèche dans ses flancs.

Tout à coup il s'arrêta, et, croisant les bras sur sa cuirasse, parut réfléchir profondément. Cette attitude méditative était peut-être moins rassurante pour notre ami que les transports bilieux qui l'avaient précédé. Jamais le baron n'était plus à craindre que lorsqu'il était calme ; de tous les meurtres, de tous les massacres qu'il avait ordonnés, il n'y en avait pas un seul peut-être que l'on pût attribuer à l'ardeur fougueuse de son tempérament ; du moins, cette ardeur était d'ordinaire tel-

lement concentrée et intérieure, qu'il n'en paraissait rien au dehors, et qu'on voyait, s'il nous est permis de nous servir de cette figure, tourner l'aiguille de l'horloge, sans voir les ressorts qui la mettaient en mouvement.

Les accès semblables à celui que nous venons de dépeindre étaient rares chez lui ; il avait réussi à dompter ses passions, non pas en homme sage qui veut les éteindre, mais en homme habile qui veut les gouverner. De même que nos modernes Archimèdes, en retenant dans une prison de fer la vapeur qui cherche à s'échapper, font marcher un vaisseau au milieu de la tempête; ainsi, pour nous servir de cette comparaison peu classique, en ne laissant sortir que par une étroite ouverture les sentiments impétueux qui bouillonnaient au dedans de lui, il était parvenu à tracer sa route et à établir sa domination sur les flots d'une multitude en courroux.

Le sang-froid du baron n'était donc pas, comme nous le disions, du meilleur augure ; il y avait lieu de craindre que sa vengeance, faute de pouvoir atteindre un ennemi éloigné, ne retombât sur le malencontreux lecteur qui avait si bien traduit les sentiments de l'amiral. Heureusement il n'en alla

pas ainsi. Après quelques minutes de silence, François de Beaumont recommença sa promenade, et engagea notre ami à terminer promptement son repas, afin de se mettre en route.

— Tu vas partir, lui dit-il tout en marchant; tu répéteras à M. de Nemours les paroles de l'amiral. Tu lui diras que c'est moi qui t'envoie, moi, cette bête farouche que les huguenots renfermeront bientôt dans une cage, si je les laisse faire. Tu lui diras qu'il ne tient qu'à lui de rétablir la paix dans ces provinces, de mettre un terme à l'effusion du sang. Dans le fait, il n'en a que trop coulé, mais à qui la faute?....

Aymé osait à peine en croire ses oreilles; cependant il se garda bien d'interrompre le baron, qui reprit au bout d'un instant :

— La guerre a ses lois; ce n'est pas moi qui les ai faites. Quand on est en selle, on a la tête et la poitrine couvertes d'acier, ce n'est pas le moment d'être sensible. Par saint Georges! une bataille n'est pas un carrousel; on n'y va pas pour se faire des révérences et obtenir les applaudissements des femmes. On ne saurait avoir l'épée et le chapeau à la main tout ensemble. Entends-tu, mon garçon? quand le feu est dans un quartier, on

abat souvent des maisons que la flamme n'a pas encore touchées. Cela coupe le chemin à l'incendie. Celui qui, par intérêt ou par compassion, voudrait tout sauver, perdrait tout. L'incendie, ajouta le baron d'une voix sourde, c'est la guerre. Quand on a pris d'assaut une ville, il faut abandonner quelque chose à la fureur du soldat; c'est ce qui s'appelle faire la part du feu. D'ailleurs, vois-tu, c'est une mauvaise pitié que celle qui émousse la pointe du fer; elle rend la victoire douteuse. Il faut faire comme le taureau; quand il baisse la tête, il montre ses cornes. Toute autre modestie est dangereuse; ce qui est vertu dans un moine, est faiblesse dans un soldat. — Achève ta bouteille, mon garçon; tu as besoin de prendre des forces : d'ici à Lyon, tu ne t'arrêteras pas. — M. l'amiral n'y entend rien; il prétend gouverner la guerre par des maximes magistrales qu'il a prises dans les livres, et il donne des diseurs pour juges aux faiseurs. Il envoie un Marcel là où il fallait un Fabius. Il saura bientôt ce qu'il en coûte. Eh! qu'aurais-je fait, il y a six mois, avec ces belles maximes? Où en serais-je à cette heure? où en seraient-ils eux-mêmes? vrai Dieu! J'ai jeté la consternation et l'épouvante parmi mes

ennemis. Le seul bruit de mes tambours, la vue de mon panache blanc leur fait tomber les armes des mains et m'ouvre les portes des villes. La terreur est mon alliée; elle marche devant moi comme une messagère, et rend inutile l'usage de mes canons. Vous n'avez plus de places fortes; moi, je n'en ai point de faibles. Et M. l'amiral viendra me reprocher d'avoir été cruel! J'ai épargné plus de sang que je n'en ai versé. Après deux ou trois leçons, les Guizards ont été saisis d'un tel effroi, qu'ils n'ont plus songé à se défendre, et qu'on eût dit qu'ils étaient d'intelligence avec moi. C'est ainsi qu'on rend la guerre moins désastreuse. Quand on a une maladie, il vaut mieux qu'elle soit violente, car alors elle dure peu, et si l'on en revient, on ne s'en porte que mieux. Mais, tous les médecins te le diront, on ne guérit pas d'une maladie de langueur qui vous ronge à petit feu, et vous use lentement le corps et l'âme.

En disant ces mots, le baron, qui paraissait tenir beaucoup à se laver du reproche de cruauté qui lui avait été adressé par l'amiral; le baron, disons-nous, jeta son chapeau sur la table, fit encore deux ou trois tours dans la chambre, puis s'approcha de la fenêtre dont il écarta le rideau. Il

avait peine à dissimuler l'agitation qu'il éprouvait, et semblait partagé entre le remords, la honte et la colère. Aymé, qui l'écoutait, entendit plusieurs fois sortir de sa bouche des paroles sans suite qui trahissaient le trouble de son âme.

— Les lâches! disait-il, faisant sans doute allusion aux protestants, ils m'ont traité plus mal qu'un sergent de bataille! — Si je fusse resté avec les catholiques.... — Mais tout peut s'arranger : qui a fait les huguenots, saura bien les défaire. Quand le potier n'est pas content de son ouvrage, il le brise. Je les briserai. J'ai réglé mes comptes avec les Guise; il faut que je paye ma dette à l'amiral. Es-tu prêt, Aymé?

— Oui, messire, répondit l'archer en se levant. Vous pouvez disposer de moi; je donnerais ma vie avec joie pour contribuer à éteindre la guerre civile.

— Tu as bien raison, repartit des Adrets : et, pour moi, je n'ai jamais eu en vue que de combattre ceux que je regardais comme les ennemis de Sa Majesté. Tu peux croire que j'aurais mieux aimé conduire mes troupes contre l'Anglais ou contre l'Espagnol, que de les mener contre des Français. Mais les huguenots m'ont trompé, moi

et bien d'autres, en nous faisant accroire que le roi était prisonnier des Lorrains. Ce sont eux qui sont véritablement les ennemis du roi, et leur conduite à mon égard en est la preuve. Ils savaient que je n'aurais jamais rien entrepris contre les intentions et contre le bien de notre jeune monarque; c'est pour cela qu'ils m'ont pris en aversion, après tous les services que je leur ai rendus. Mais je suis résolu à empêcher le mal qu'ils pourraient faire; je suis encore, grâce au ciel, maître dans les provinces que j'ai conquises : je veux les remettre en l'obéissance de Sa Majesté. Va, mon enfant, dis cela à M. de Nemours. Je ne demande rien pour moi, si ce n'est une place dans les derniers rangs de son armée; je désire seulement qu'on pardonne à tous ceux qui voudront rentrer dans le devoir, et qu'on en revienne aux termes du dernier édit de pacification. Je m'en vais convoquer les états à Valence, et j'espère que tout sera fini avant l'arrivée de M. de Soubise. Pendant ce temps, tu prépareras M. de Nemours à une entrevue que je désire avoir avec lui. Tu en régleras les conditions. Je me repose sur toi. On peut envoyer le sage en ambassade sans lui rien dire.

Aymé insista pour obtenir des instructions

plus étendues, et, après les avoir reçues, il se fit donner un sauf-conduit signé du baron, afin de pouvoir traverser en sûreté le pays occupé par ses troupes. Mais, comme on le pense bien, il ne partit pas sans avoir fait mettre en liberté son père et le bachelier qu'il retrouva, en descendant, au pied de la tour. Ils furent charmés l'un et l'autre de le revoir; car Hugues Verd le croyait déjà mort, tandis que maître Placide persistait à croire qu'il avait été emporté par le diable. Sachant combien le secret était utile au succès de sa mission, Aymé se garda bien de leur confier tous les détails de son entrevue avec le baron. Il se contenta de leur apprendre qu'il avait obtenu un sauf-conduit pour eux et pour lui-même, ajoutant que la durée de ce sauf-conduit ne leur permettrait pas de séjourner sans risque plus d'une heure dans Romans. Cette heure fut assez bien employée. Hugues Verd et Placide s'en allèrent déjeuner copieusement chez Jean Gouttenoire, tandis que Aymé cherchait à se procurer deux chevaux de plus. Après ces préparatifs, les trois voyageurs se mirent en route. Il y avait à peine dix minutes qu'ils étaient partis, lorsque la sentinelle qui veillait à la porte septentrionale de

la ville vit s'approcher un homme vêtu en moine, et monté sur un mulet.

— Camarade, lui dit le moine, n'avez-vous pas vu passer par ici une troupe de cavaliers ?

— *Ya, mein heirr,* répondit le soldat, qui appartenait à une compagnie de reîtres allemands.

— Dieu soit loué ! s'écria le moine, je pourrai les rattraper, car ils ne doivent pas avoir plus d'un quart d'heure d'avance sur moi; mais un service en vaut un autre, camarade, vous m'avez appris une bonne nouvelle, je veux vous donner un bon conseil. Écoutez-moi bien : quand vous visez un oiseau sur la branche, ne détournez jamais la tête, de peur d'apercevoir les beaux yeux d'une jolie fille, comme dame Cicindelle, ou bien un flacon de vin vieux, ou ce qui est pis encore, un cornet de dés. Vous pourriez rester dans le piége, tandis que l'oiseau s'envolerait. Maintenant, nous voilà quittes. Hi ! Pacolet !

Cela dit, Philibert mit sa monture au grand trot, et eut bientôt regagné le temps perdu.

CHAPITRE XLIII.

Les Frères ennemis.

La montagne s'ébranle ; un écho souterrain
Retentit et se mêle à la voix de l'airain.
L'Aigle, en poussant un cri, s'enfuit à tire-d'aile ;
Elfrid du toit natal voit partir l'hirondelle ;
Bientôt le bruit redouble, et les rochers mouvants
Roulent dans le vallon plus vite que les vents.
Dieu terrible, ô mon Dieu, sont-ce là tes vengeances ?

Elfrid et Berthe, ou la Vallée de Goldau.

Un vase qui tombe va de plus en plus vite à mesure qu'il se rapproche de la terre vers laquelle il est attiré par une force mystérieuse, et sur laquelle il doit se briser en éclats. C'est ainsi que les hommes, lorsqu'ils ont perdu ce que le docteur Philips nomme assez justement l'équilibre moral, tombent dans le gouffre des passions et se précipitent vers leur ruine avec une rapidité effrayante; on dirait qu'une main invisible les pousse et accélère leurs pas. Il n'y a, entre eux et le vase dont nous parlons, qu'une différence, c'est que, malgré la puissance qui les domine et les entraîne, ils sont encore libres de s'arrêter dans leur chute, jusqu'à

ce que Dieu les ait définitivement marqués du sceau de sa réprobation et de sa colère.

Cette remarque peut servir à expliquer pourquoi ce livre, consacré à la peinture du fanatisme et des calamités qui en sont la suite inévitable, va devenir, en approchant du dénoûment, plus serré et plus concis. Il n'est pas plus au pouvoir d'un historien de suspendre la marche des événements qu'il raconte et de différer la catastrophe, qu'il ne dépend du physicien de ralentir la vitesse du vase qui tombe, ou d'empêcher ce même vase de se briser en tombant.

Nous avons laissé Gaspard au moment où, s'étant mis à la tête d'une bande considérable, grossie encore des débris de la compagnie du châtelain, il marchait à la rencontre du baron de Montmaur. Il avait appris les menaces que ce dernier avait proférées contre lui à la vue du cadavre de Barbantane. Les rapports qu'on lui en avait faits, réveillant dans son cœur le souvenir d'une autre injure, il ne put se défendre d'une sorte de joie en pensant qu'il allait enfin se mesurer avec son frère. Ses soldats, dont la plupart, il faut l'avouer, ignoraient contre qui on les conduisait, ses soldats étaient animés de la même ardeur. La soif de la

vengeance se mêlait aussi chez eux à l'exaltation religieuse qui, d'abord, leur avait mis les armes à la main. Il s'en trouvait peu, en effet, qui n'eussent à exercer quelques douloureuses représailles; l'un avait perdu un ami ou un parent; l'autre avait vu ravager sa moisson, enlever ses troupeaux, incendier son village. Séparés d'ailleurs du gros de l'armée qui s'était retiré au delà du Rhône, isolés au milieu des bandes ennemies qui sillonnaient en tous sens le Dauphiné, ils avaient, comme dit Dryden,

> Cet aveugle et sombre courage
> Des gens qui n'espèrent plus rien.

Toutefois ils marchaient avec plus d'ordre qu'on n'en voit régner ordinairement parmi les troupes de volontaires. La présence de Gaspard leur inspirait une insurmontable terreur; à vrai dire, le caractère de ce jeune homme avait tellement changé depuis six mois, qu'il n'était plus reconnaissable. Il était devenu si farouche qu'on osait à peine l'approcher, et que les capitaines d'aventure qui s'étaient ralliés à sa bannière se tenaient à l'écart et le laissaient cheminer seul devant sa nombreuse cohorte.

Gaspard s'en allait ainsi, le front baissé, roulant

dans ses doigts les grains de son chapelet, occupation qu'il s'était créée autant par dévotion que par le besoin de soustraire, en quelque manière, son attention à la lutte que la nature outragée livrait encore dans son âme au fanatisme.

Il avait fait près d'une lieue à travers les montagnes, sans guide, s'abandonnant presque à l'instinct de son cheval, lequel, disait-il, flairait de loin les huguenots, lorsque, craignant de s'égarer, il frappa à la porte d'une chaumière pour demander son chemin. Au bout d'un instant il en sortit une vieille montagnarde qui, après l'avoir écouté, lui déclara qu'il avait fait fausse route.

— Si vous voulez aller au Monêtier, dit-elle, mon bon seigneur, il vous faut retourner sur vos pas jusqu'au torrent de Robiou; quand vous serez là, vous tournerez à gauche, vous passerez devant le moulin d'Aubry et vous remonterez jusqu'à la forêt de Galibier qu'il vous faudra longer pendant une heure. Dieu vous accompagne, mon brave gentilhomme!

— Merci, bonne femme, merci, dit Gaspard. Jour de Dieu! si nous manquions nos gens, ils s'imagineraient qu'ils nous ont fait peur.

En parlant ainsi, Gaspard voulut virer bride;

mais son cheval, comme s'il n'eût pas compris cet avertissement, continua à marcher en avant dans le sentier qu'il avait choisi. Étonné de ce caprice, le cavalier recommença la manœuvre, mais sans plus de succès que la première fois. Il enfonça alors les éperons dans le ventre de sa monture, lui serra la bride en jurant comme un possédé. La pauvre bête se cabra, regimba, hennit, mais persista dans sa résistance; ce que voyant, la vieille montagnarde secoua la tête :

— Tenez, messire, croyez-moi, dit-elle, c'est là un mauvais signe. A votre place, je lâcherais le licou et je laisserais le cheval faire à sa guise. C'est peut-être votre bon ange qui est là sur le chemin et qui l'empêche de passer.

— Cela s'est vu, dit Genest en faisant le signe de la croix. (Le brave montagnard, ayant perdu les traces de son maître et le cherchant à travers la campagne, avait rencontré Gaspard et s'était attaché à lui.) Cette bonne femme a peut-être raison, messire, et vous feriez bien de l'écouter.

— Pardine ! reprit la vieille, il en arriva tout autant l'an dernier au père Aubry ; il était monté sur son âne et voulait guéer le Robiou pour revenir au moulin ainsi qu'à l'ordinaire. L'âne refusa d'avancer,

mais le père Aubry lui donna tant de coups, qu'il le fit céder, et tous les deux se noyèrent dans le torrent. C'est comme je vous le dis, mon capitaine; croyez-en une vieille femme. Je ne sais ni qui vous êtes, ni d'où vous venez, ni où vous allez, mais, je vous le répète, il vaudrait mieux pour vous...

Tandis que la vieille parlait, Gaspard, au lieu de l'écouter, continuait à battre son cheval, lequel paraissait décidé à ne pas obéir. Il est bien entendu que nous ne nous portons pas garant de l'explication que la superstitieuse montagnarde donnait de cette résistance, quoique, à la rigueur, cette explication puisse paraître plausible à beaucoup d'excellents esprits. Mais s'il se trouvait quelques sceptiques parmi nos lecteurs, ils sont parfaitement libres de commenter cet événement d'une autre manière, et d'expliquer la conduite du cheval en cette occurrence, comme Christy Black expliquait toujours celle de sa femme, c'est-à-dire par l'entêtement. Quant à nous, nous nous bornerons à dire que cette querelle se prolongea encore deux ou trois minutes, mais que la victoire resta enfin au cavalier. Las de soutenir une lutte qui pouvait lui devenir fatale, le cheval, sanglant et meurtri,

partit tout à coup comme un trait vers le torrent de Robiou, et Gaspard eut besoin, pour modérer son ardeur, d'autant d'adresse et de fermeté qu'il lui en avait fallu pour vaincre sa résistance.

— Bien sûr, il lui arrivera malheur, dit la vieille en le suivant des yeux. Mais, ajouta-t-elle en fermant sa porte, je l'ai prévenu. C'est tout ce que je pouvais faire. On empêcherait l'eau de couler et l'avalanche de tomber, plutôt que d'empêcher un fou de courir à sa perte.

Gaspard, ayant suivi le chemin qu'on lui avait tracé, arriva un peu avant la tombée de la nuit dans la longue vallée d'Esclou. Cette vallée, qui n'a pas plus d'un quart de lieue dans sa plus grande largeur, est traversée, du nord au midi, par un torrent dont le lit était alors à sec ; elle est fermée au levant par des rochers arides, à l'ouest et au septentrion par une forêt de sapins. De peur de tomber dans une embuscade, le jeune chef avait prudemment cheminé sur les hauteurs et souvent à travers les bois. Mais comme il se faisait tard, il commençait à craindre de ne pas rencontrer l'ennemi, lorsque tout à coup ses soldats poussèrent un cri de joie. Sur les flancs déchirés de la montagne opposée, que doraient en cet instant les derniers

rayons du soleil, ils venaient d'apercevoir une troupe nombreuse de gens armés qui n'était autre que celle du baron de Montmaur.

Dans la position formidable qu'occupaient les deux partis, rien n'eût été plus facile que d'éviter un engagement; mais ils n'avaient pas fait tant de chemin, les uns et les autres, pour en rester là. La seule difficulté était de savoir de quelle manière ils s'aborderaient, les premiers qui descendraient au fond du val devant se trouver nécessairement dans une position très-périlleuse et risquant d'être écrasés par leurs adversaires. Pour sortir d'embarras, les protestants, selon leur habitude, invoquèrent les lumières de l'Esprit saint, en entonnant à haute voix un psaume qui retentit au loin d'échos en échos, et que les catholiques accompagnèrent de sifflets, de huées et d'éclats de rire.

— Misérables païens! s'écria un réformé d'une voix tonnante, essayez de sortir du bois où vous vous cachez comme des merles, et nous vous apprendrons à siffler.

—Descendez vous-mêmes, lâches que vous êtes! répondirent les guisards. Descendez, et nous allons donner de la pâture aux corbeaux.

— N'ayez peur, reprit un huguenot, ils attendent la nuit pour prendre la fuite.

— Ah! vous croyez que vous nous faites trembler, chiens d'hérétiques! Nous prenez-vous pour des femmes? Ce n'est qu'avec elles que vous avez du courage. Çà! descendez, meurtriers, pillards, tueurs d'enfants à la mamelle! descendez!

Tandis que ces interpellations et d'autres semblables se croisaient au-dessus de la vallée, catholiques et protestants, comme s'ils se fussent donné le mot, abandonnaient peu à peu les hauteurs inexpugnables sur lesquelles ils étaient postés. Bientôt, sans s'en apercevoir, ils se trouvèrent au bas de la montagne.

— Chargez! chargez! s'écria aussitôt Gaspard en se précipitant, l'épée à la main, au milieu des ennemis, avec l'impétuosité aveugle et les mugissements du buffle sauvage. Enfoncez-moi cette canaille, et que saint Hugon nous soit en aide!

— Arrive, arrive, bourreau! répondit une voix perçante, qui ressemblait fort à celle de la veuve d'Énoch Barbantane, et qui domina en cet instant tous les cris des réformés. Arrive, brigand! qu'as-tu fait de mon mari? Parle! qu'en as-tu fait?

Bethsabé, car c'était bien elle, Bethsabé, en par-

lant ainsi, montrait le poing à Gaspard et marchait au-devant de lui, sans penser au danger qu'elle pouvait courir. Jolyot, qui ne la perdait pas de vue, essaya de l'arrêter, mais elle le repoussa avec une force prodigieuse et l'envoya tomber à dix pas loin d'elle. Cette circonstance fut heureuse pour le veneur, car le jeune chef catholique, qui arrivait ventre à terre, s'efforça en vain d'arrêter son cheval, en apercevant une femme; la bête, effrayée des cris qu'elle entendait, continua sa route et passa sur le corps de la malheureuse veuve du docteur. A cette vue, les calvinistes, qui cherchaient à se mettre en ordre de bataille, poussèrent un hourra de malédictions.—En avant, Messieurs! et que la volonté de Dieu soit faite, dit Renaud qui, égaré par la sombre doctrine de Calvin sur la prédestination, acceptait comme un ordre de la Providence, comme une fatalité inévitable, la terrible position qu'il s'était faite à lui-même en prenant les armes contre son frère.

— Sus! sus! répondirent les réformés, transportés de fureur. Sus au meurtrier des saints! Le voilà! voilà celui qui s'est enivré du sang des élus.

En peu d'instants, la mêlée devint si épaisse, la

confusion si grande, qu'il eût été impossible au spectateur le plus attentif de suivre de l'œil aucun des combattants. Jamais peut-être, même dans cette sanglante guerre de 1562, la rage entre les deux partis ne fut poussée si loin. On se battait pied à pied, au poignard, à l'épée, à la lance. On vit même des soldats, semblables à des animaux furieux plutôt qu'à des hommes, recourir aux armes qui sont en usage dans les bois, parmi les loups, et se porter avec les dents de mortelles blessures. Il y en eut d'autres qui s'embusquèrent en tirailleurs derrière les arbres, dans le creux des roches, sur les flancs inférieurs de la montagne, et qui, de là, avec une adresse merveilleuse, déchargeaient leurs arquebuses sur la masse à mille têtes qui s'agitait à leurs pieds, comme une immense fourmilière. Par moments, on entendait la voix des deux frères qui tantôt excitaient la fureur de leurs partisans, et tantôt s'appelaient l'un l'autre et se cherchaient à travers la mêlée.

Cependant un événement imprévu vint tout à coup suspendre la bataille et glacer d'effroi les combattants. Le soleil éclairait encore les plus hautes cimes des arbres, le ciel était pur et sans nuage, le vent agitait à peine les feuilles, lorsque

l'on entendit soudain retentir un bruit semblable à celui de la foudre. Au même instant le sol trembla, l'air se remplit de poussière, la vallée de ténèbres, et un vent violent passa sur la face des soldats. Les vautours, les corbeaux et les autres oiseaux carnassiers qui avaient suivi les deux troupes et planaient au-dessus d'elles, en attendant leur pâture, se sauvèrent en poussant de grands cris, et la cloche d'un petit ermitage abandonné, qu'on apercevait à peu de distance, s'agita d'elle-même et rendit des sons lugubres. Avant que les soldats fussent revenus de leur étonnement et eussent pu se rendre compte de ce redoutable phénomène, un grand nombre d'entre eux avaient déjà cessé de vivre, ayant été engloutis sous une masse énorme de rochers qui s'étaient détachés du haut de la montagne et étaient venus s'abîmer sur eux.

Ceux de nos lecteurs qui ont voyagé dans les Alpes ont dû souvent entendre parler de semblables catastrophes; elles y sont assez communes et il n'est peut-être pas une seule vallée qui n'en ait été le théâtre. Les rochers des Alpes ne forment pas partout des masses solides et compactes; il en est qui sont comme entassés sur les cimes et qu'on

dirait avoir été transportés là par les géants lorsqu'ils voulurent escalader le ciel. La présence de ces blocs de granit sur ces hauteurs, et dans les positions bizarres où on les voit, ne peut s'expliquer que par le souvenir des révolutions que notre globe a subies dans des temps reculés. Outre ces vénérables débris qui menacent à chaque instant de s'écrouler, le voyageur voit suspendus sur sa tête d'autres fragments de rochers qui sont le résultat d'éboulements plus récents, et dont on peut attribuer la chute aux coups répétés de la foudre, à la gelée, aux torrents, ou à d'autres accidents naturels. Lorsqu'on les contemple de loin, lorsqu'on les voit s'avancer en promontoire au-dessus des vallées, on ne sait ce qui les empêche de tomber; et, dans le fait, leur équilibre est souvent si fragile qu'il suffit pour le détruire de la faible agitation que cause dans l'air la voix du passant.

D'après cela, il est aisé de s'expliquer l'événement que nous venons de rapporter, tel qu'il arriva vers la fin d'avril 1562, au moment où les deux frères étaient aux prises. Les cris des soldats et les détonations des armes à feu, bruit inaccoutumé dans ces solitudes, étaient une cause plus que suffisante pour déterminer ce cataclysme. Quoi-

qu'il en soit, il arriva, comme nous l'avons dit, que des amas de pierres et des blocs de rocher qui, depuis des siècles, reposaient immobiles sur les sommets voisins, arrêtés peut-être dans leur chute par un grain de sable, s'ébranlèrent tout à coup, et vinrent rouler avec un fracas épouvantable au milieu des deux armées ([24]). On eût dit que la terre indignée voulût à son tour prendre part à ce combat dénaturé, et engloutir sous les débris des montagnes et les deux fils de Jean de Montmaur, et tous ceux qui avaient osé leur servir d'auxiliaires.

Lorsque cette avalanche formidable eut cessé de rouler, lorsque les tonnerres lointains des échos eurent cessé de se faire entendre et que la poussière qui obscurcissait l'air se fut dissipée, ceux des combattants que l'épouvante ou le courage avait retenus dans la vallée d'Esclou se regardèrent, doutant encore s'ils étaient morts ou vivants. Les catholiques se trouvaient réduits au faible contingent d'une compagnie ordinaire; leurs adversaires n'étaient guère plus nombreux. Renaud, sans savoir comment cela s'était fait ni qui avait pu le transporter en ce lieu, était debout, le front pâle, les cheveux en désordre, les bras croisés sur

la poitrine; il était debout, disons-nous, sur la pointe d'un rocher, semblable à l'ange déchu, contemplant le monde qui s'anéantit. Quant à Gaspard, il avait été jeté la face contre terre, mais il n'avait aucun mal, si ce n'est quelques contusions. Il se releva à la voix de son frère qui descendait à grands pas du rocher et ordonnait à ses troupes de recommencer le combat.

— Par saint Hugon! je le veux bien, dit-il en ramassant une épée dans la poussière, car il avait perdu la sienne.

Cependant les deux compagnies restaient immobiles. Ces hommes, si acharnés les uns après les autres quelques instants auparavant, semblaient avoir perdu jusqu'au souvenir de la querelle qui les avait divisés. Devant l'affreux désastre dont ils avaient été témoins, ils étaient comme anéantis. Les plus braves d'entre eux, attribuant à une cause surnaturelle le phénomène qui venait d'avoir lieu, étaient saisis d'une superstitieuse terreur. Le plus grand nombre n'avait guère, en ce moment, d'autre sentiment de l'existence que ce vague besoin de la conservation, le premier instinct qui s'éveille, le dernier qui s'endorme dans le cœur de l'homme. Quelques-uns même, obéissant

malgré eux à cet instinct dont nous parlons, et sourds à la voix de leurs chefs, n'eurent pas plutôt recouvré l'usage de leurs jambes qu'ils se sauvèrent à travers les défilés, sans oser regarder derrière eux. Seul, Renaud de Montmaur possédait encore toute sa présence d'esprit. La secousse qui avait ébranlé son âme ne l'avait point abattue, n'y avait pas éteint les funestes passions qui la dévoraient. Tandis que la haine qui animait naguère ses compagnons s'était évanouie comme un pâle flambeau sur lequel le vent a soufflé, la sienne, au contraire, s'était pour ainsi dire ravivée, comme ces torches résineuses dont la flamme n'est jamais plus ardente que lorsqu'elle est agitée.

— Eh bien! Messieurs, dit-il d'une voix forte, quoique émue, est-ce ainsi qu'on obéit? Ne voyez-vous pas que c'est notre lâcheté à punir les crimes des papistes, à venger la mort des élus, qui vient d'attirer sur nos têtes la colère du Seigneur?

— Ma foi! dit un capitaine d'aventure, en voilà assez pour aujourd'hui! De par tous les diables! êtes-vous enragé, monsieur de Montmaur? Nos gens auraient plutôt besoin de boire un coup que de se remettre à batailler.

— Silence, capitaine! on jurerait que vous avez

peur, dit Renaud avec un sourire de dédain.

—Et oui, de par tous les diables! oui, j'ai peur. Je ne m'en défends pas. J'ai senti un frisson courir jusque dans la moelle de mes os, quand j'ai vu les rochers et les montagnes danser autour de nous, comme un troupeau de chèvres, ainsi que dit le psaume que nous chantions encore ce matin. Vertu-Dieu! j'ai vu bien des choses dans ma vie, vous pouvez m'en croire, mais jamais rien de plus horrible.

— Et Dieu sait ce que cela nous présage! dit un paysan.

— C'est la fin du monde, dit un autre.

— Pour moi, dit un troisième, j'aimerais quasi autant avoir été écrasé sous ces pierres que de voir ce que nous verrons.

— Vous êtes tous des lâches! s'écria Renaud en croisant les bras. Pas un de vous ne sortira de cette vallée, quand je devrais moi-même vous barrer le chemin. Si vous ne vous défendez pas, vos ennemis vous marcheront dessus. Déjà votre couardise leur a donné du cœur. Je les vois qui s'agitent et cherchent leurs armes. Corps de Christ! allez-vous rester là, comme la femme de Lot sur la montagne de Ninive? Pour moi, quand j'enten-

drais sonner la trompette de l'ange, je poursuivrais la tâche commencée, car c'est de la fin du monde qu'il est écrit : Que celui qui est sur son toit n'en descende point; que celui qui est aux champs ne retourne point à sa maison.

Malgré ses exhortations et ses menaces, Renaud eut toutes les peines du monde à déterminer ses soldats à reprendre les armes. Mais, sensibles au reproche de lâcheté qu'il leur adressait, ils finirent, bien qu'à contre-cœur, par se préparer à l'attaque. Dans les dispositions où ils se trouvaient, la lutte ne pouvait être longue. Dès qu'ils virent Gaspard s'avancer, ceux de l'avant-garde lâchèrent pied ; les autres ne firent qu'une courte résistance, et, malgré les efforts du baron pour prévenir une déroute, ne tardèrent pas à prendre la fuite. Mais ils étaient si troublés que leurs jambes fléchissaient en chemin, et qu'il n'y en eut qu'un bien petit nombre qui pût échapper au glaive du vainqueur. Ceux-ci, en effet, enhardis par le succès les poursuivirent jusqu'à l'extrémité de la vallée, en poussant des cris de triomphe.

Renaud désespéré, après avoir essayé en vain de lutter contre le torrent, se vit obligé de le suivre. Pour échapper à la honte d'avoir été vaincu par

son frère, il s'enfonça dans les bois, suivi de deux ou trois serviteurs, lui qui était parti le matin à la tête d'une armée de douze cents hommes. C'est avec cette faible escorte qu'il entra dans Romans, la rage dans le cœur, quelques heures après le départ d'Aymé Verd.

Après cette triste victoire, Gaspard conduisit ses troupes fatiguées dans une bourgade des environs. Il était nuit lorsqu'il y arriva. On fit lever les paysans; on s'empara de leurs lits, et on les laissa coucher à la belle étoile. Le lendemain, quelques-uns des fuyards de la veille vinrent rejoindre la compagnie qui, après avoir déjeuné, recommença ses courses à travers les montagnes.

CHAPITRE XLIV.

Le Doigt de Dieu.

Les autres ennemis n'ont que de courtes haines;
Mais quand de la nature on a brisé les chaînes,
Cher Attale, il n'est rien qui puisse réunir
Ceux que des nœuds si chers n'ont pas su retenir.
On hait avec excès lorsque l'on hait un frère.

JEAN RACINE.

Gaspard se proposait de traverser l'Isère, de re-

drais sonner la trompette de l'ange, je poursuivrais la tâche commencée, car c'est de la fin du monde qu'il est écrit : Que celui qui est sur son toit, n'en descende point ; que celui qui est aux champs, ne retourne point à sa maison.

Malgré ses exhortations et ses menaces, Renaud eut toutes les peines du monde à déterminer ses soldats à reprendre les armes. Mais, sensibles au reproche de lâcheté qu'il leur adressait, ils finirent, bien qu'à contre-cœur, par se préparer à l'attaque. Dans les dispositions où ils se trouvaient, la lutte ne pouvait être longue. Dès qu'ils virent Gaspard s'avancer, ceux de l'avant-garde lâchèrent pied; les autres ne firent qu'une courte résistance, et, malgré les efforts du baron pour prévenir une déroute, ne tardèrent pas à prendre la fuite. Mais ils étaient si troublés que leurs jambes fléchissaient en chemin, et qu'il n'y en eut qu'un bien petit nombre qui pût échapper au glaive du vainqueur. Ceux-ci, en effet, enhardis par le succès, les poursuivirent jusqu'à l'extrémité de la vallée, en poussant des cris de triomphe.

Renaud, désespéré, après avoir essayé en vain de lutter contre le torrent, se vit obligé de le suivre. Pour échapper à la honte d'avoir été vaincu par

son frère, il s'enfonça dans les bois, suivi de deux ou trois serviteurs, lui qui était parti le matin à la tête d'une armée de douze cents hommes.

Après cette triste victoire, Gaspard conduisit ses troupes fatiguées dans une bourgade des environs. Il était nuit lorsqu'il y arriva. On fit lever les paysans; on s'empara de leurs lits, et on les laissa coucher à la belle étoile. Le lendemain, quelques-uns des fuyards de la veille vinrent rejoindre la compagnie qui, après avoir déjeuné, recommença ses courses à travers les montagnes.

CHAPITRE XLIV.

La veille d'un bal.

L'Amiral. — Dites à lord Mertoun que mes gens sont à bord,
Que le vent n'attend pas, qu'il faut...
L'Huissier (*portant un doigt sur sa bouche*). Sa Grâce dort.
L'Amiral (*une heure après*).
Il y va de l'honneur du roi, de sa ruine,
Dites à lord Mertoun que je...
L'Huissier (*fermant la porte*). Sa Grâce dîne.

(*Le premier ministre, comédie.*)

Nous allons maintenant retourner à notre héros, que nous avons laissé trottant sur le grand che-

min, en compagnie de maître Placide et du vieux baron de Rochelerpt. Le village d'Oullins, vers lequel il se dirigeait, est situé à deux petites lieues au-dessous de Lyon, non loin de l'endroit où le Rhône et la Saône confondent leurs eaux, n'ont plus ensemble qu'un même lit,

Et recommencent tous les jours
Leurs vieilles amours,

suivant l'expression d'un ancien poëte. A l'avantage d'une bonne position en temps de guerre, ce bourg réunit d'autres agréments plus doux, et en tout temps dignes d'être appréciés par les honnêtes gens. Le coteau de Sainte-Foy qui le domine est un des vignobles les plus fameux de la vallée du Rhône, et son nom seul suffira pour réveiller dans l'esprit de ceux de nos lecteurs qui appartiennent à l'honorable classe des gourmets les idées les plus riantes. Qu'on ajoute à cela de grands bois remplis de gibier, un ruisseau où l'on pêche d'excellentes écrevisses, en un mot toutes les ressources et tous les plaisirs de la vie agreste, et l'on aura une idée des lieux où le hasard rassembla pour vingt-quatre heures une grande partie des personnages de notre roman.

Depuis deux mois que M. le duc de Nemours était à Oullins, ce petit village était devenu pour lui et pour son armée une véritable Capoue. Le jeune prince y oubliait amis et ennemis, ne songeait plus au siége de Lyon qu'une partie de ses troupes avait commencé, et, de peur que quelque pensée importune ne vînt troubler la douceur de ces loisirs, n'ouvrait pas même les dépêches qu'il recevait de la cour. Il y avait aux environs de son camp une douzaine de châteaux, magnifiques résidences que le voyageur admire encore aujourd'hui, à demi perdues dans le sombre feuillage des châtaigneraies. Jacques de Savoie avait trouvé là toute réunie une compagnie nombreuse et choisie, composée des plus belles dames d'une province qui n'en fournit que de belles. Il passait son temps en visites, en parties de chasse, en cavalcades, vivait non en général d'armée, mais en véritable prince italien, tenant table ouverte, faisant venir à grands frais, pour plaire à quelque belle, des tapissiers, des musiciens, des baladins, des astrologues, et attirant à ses fêtes, de plus de dix lieues à la ronde, toutes les dames et demoiselles qui, pour entendre le bruit d'un violon ou figurer dans un quadrille, ne craignaient pas de se risquer

gagner le bas pays et de pousser hardiment sa pointe jusqu'aux avant-postes du duc de Nemours. Mais ayant eu avis, durant la matinée, des mouvements de quelques corps de troupes calvinistes, il se vit forcé de rebrousser chemin et de s'enfoncer plus avant dans les montagnes du Royannais. Vers midi, au moment où, pour épargner à ses soldats le gros de la chaleur, il se disposait à faire halte dans un de ces beaux bois de noyers qui bordent le torrent de la Lionne, un petit pâtre, tout couvert de sueur, s'approcha de lui, en faisant claquer ses doigts, et l'avertit qu'un parti formidable de huguenots le suivait à peu de distance.

S'étant d'abord assuré, par quelques questions adroites, de la fidélité de cet enfant, Gaspard lui demanda alors à combien il évaluait le nombre des ennemis.

— Foi de Serpolet! dit le pâtre, le diable seul les a comptés et marqués, car, pour le sûr, c'est là un bétail qui lui appartient, et je vous réponds qu'il n'en perdra pas une seule tête. Tout ce que j'en puis savoir, c'est qu'ils sont plus nombreux que les moutons qui broutaient l'herbe de nos vallées, quand les bailes de Provence y amenaient leurs troupeaux ([25]).

— S'il en est ainsi, dit Gaspard, nous serons écrasés. N'y aurait-il pas, dans ces alentours, quelque château fort où l'on pût se jeter, pour se mettre en défense?

— Dame! dit-il, ce ne sont pas les châteaux qui manquent; il n'y en a que trop dans ce pays, comme disait mon père. Mais je ne vous conseillerais pas d'y aller, ni d'en passer trop près. Sans comparaison, c'est comme si je conduisais mes chèvres dans la caverne de Rupé, pour les mettre sous la garde des loups.

Gaspard jeta un coup d'œil sur la vallée, pour voir si elle ne présentait pas quelque position avantageuse qu'il pût occuper, et d'où il lui fut possible de défier l'ennemi. Mais il ne tarda pas à se convaincre que s'il lui était facile d'aller se percher sur quelque pic inaccessible, il lui serait en revanche très-difficile d'en descendre, sans se mettre à la disposition des huguenots. Tandis qu'il cherchait dans sa tête quelque ressource pour échapper au péril de la situation, le jeune pâtre se livrait de son côté à une opération d'esprit à peu près semblable. Son zèle pour la religion catholique, réchauffé par les discours de quelques prêtres que la persécution avait forcés à s'exiler

avec une faible escorte à travers des campagnes infestées de bandes ennemies. Nonobstant ce danger, peut-être à cause du danger même, l'histoire rapporte que les gentilshommes du duc de Nemours ne manquèrent pas de danseuses. Aussi quand Aymé Verd arriva, eut-il beaucoup de peine à trouver un gîte dans les maisons du village. Dans la première où il s'arrêta, la maîtresse du logis, qui, en tout autre temps, eût considéré comme un honneur de recevoir chez elle un gentilhomme de si bonne mine, daigna à peine l'écouter; et comme il insistait, elle lui répondit d'un air affairé que sa maison était pleine, qu'il ferait bien, par conséquent, de se pourvoir ailleurs.

— As-tu vu, Jeanneton, dit-elle à sa servante tandis qu'il s'éloignait avec son escorte, as-tu vu l'équipage de ces gens-là? A cette heure, tous les intrigants du pays, tous les cadets qui n'ont que la cape et l'épée fondent ici comme des sauterelles sur le regain; mais, Dieu merci, ma maison n'est pas faite pour ces aventuriers.

Cependant nos trois amis couraient de porte en porte, essuyant partout de nouvelles rebuffades et ne rencontrant une ombre de politesse que chez les gens qui avaient encore quelque galetas

à louer. Mais la courtoisie des uns n'était guère plus facile à endurer que l'impertinence des autres.

— Va-t'en au diable! dit enfin Hugues Verd à l'un de ces complimenteurs. Dix écus pour une couchée! Te moques-tu de la procession? Dans un mois je vous achèterai toi, ta vache et ta maison pour le même prix, ni plus ni moins. Tas de voleurs que vous êtes, autant vaudrait tomber entre les mains des huguenots. Ils ne vous tondraient pas plus ras. Ah! dix écus, drôle! Plutôt, sur mon honneur, dix bonnes volées de chêne vert!

En parlant ainsi, le vieux chevalier s'apprêtait à rosser, de main de maître, l'hôtelier avide. Il fallut qu'Aymé Verd et Placide lui fissent lâcher prise et l'emmenassent de vive force. Enfin, au moment où ils désespéraient d'avoir d'autre couvert que la voûte éthérée, et d'autre couche que l'herbe des champs, ils virent sortir d'une basse-cour une troupe de cavaliers qui, après avoir pris congé du maître de la maison, s'éloignèrent au grand galop dans la direction du nord. Aymé s'approcha aussitôt de l'aubergiste, et n'eut pas de peine à obtenir de lui qu'il leur cédât pour une nuit, à un prix raisonnable, la place que ces gentilshommes avaient laissée libre.

— C'est pour vous obliger, dit le paysan, car ces jeunes seigneurs m'ont payé leur chambre comme s'ils devaient l'occuper; souvenez-vous donc qu'il faudra décamper demain, à moins que ces fous ne reviennent pas et ne laissent à Lyon leurs os avec leur défroque.

Nos trois voyageurs ne comprirent pas trop ce que signifiaient ces dernières paroles. Mais ils avaient mieux à faire que d'en demander l'explication. Ils entrèrent, s'assirent devant une table, et le bachelier commanda à haute voix le souper. Le repas qu'on leur servit fut assez maigre, mais l'hôte s'excusa en disant que ses commensaux, avant de partir, avaient fait rafle sur toutes les provisions. Quant au vin, quoiqu'on fût au pied même des coteaux de Sainte-Foy, il était âpre et dur, les chanoines de Lyon, alors seigneurs du lieu, réservant pour leurs caves les premières cuvées des meilleurs clos. En un mot, les choses allèrent de telle sorte, que, lorsque le festin fut terminé, maître Placide jura ses grands dieux qu'il n'avait fait de sa vie une si rude abstinence, et que les pères du désert ne se seraient pas accommodés d'un pareil régal.

Ses récriminations duraient encore, lorsque Ay-

mé Verd, suffisamment restauré, songea à se rendre auprès du duc de Nemours, afin de remplir la mission dont il était chargé. Il quitta donc la table, et, s'approchant de l'hôtelier, le pria de lui indiquer la demeure du prince. Tandis que le bonhomme ouvrait la porte et montrait du doigt, à la clarté de la lune, un château qui s'élevait sur la colline, mais dont on n'apercevait que le faîte au-dessus des arbres, le bachelier, qui n'avait pas perdu un mot de l'entretien, se demanda ce que son jeune ami pouvait avoir à faire si tard chez Son Altesse, car Aymé avait caché à ses compagnons de route, et pour bonne cause, le motif secret de son voyage. Après y avoir réfléchi un moment, il ne douta pas que l'archer n'eût un autre but que de courir après la réalité d'un souper dont, les uns et les autres, ils n'avaient pu saisir que l'ombre. Il prit donc son bâton, et, se levant d'un air résolu, se mit en devoir de suivre Aymé Verd. Ce dernier eut toutes les peines du monde à s'en débarrasser, et n'y parvint que grâce à l'assistance du vieux chevalier.

Lorsqu'il eut réussi à dégager les pans de sa cotte de mailles des mains formidables de maître Gouttenoire, il prit, d'un pas rapide, le chemin

que lui avait indiqué l'aubergiste, et arriva en peu d'instants au terme de sa course. Le château où le prince faisait sa résidence était en ce moment encombré de gens de toute sorte, valets, gentilshommes, ouvriers, qui allaient, venaient, et paraissaient fort affairés. Au milieu de cette cohue, Aymé éprouva plus de difficulté qu'il ne s'y attendait à franchir seulement le seuil des antichambres. Son costume, qui était le même qui lui avait servi durant la guerre, et qu'il avait porté en prison, était loin de prévenir en sa faveur. Les huissiers à qui il s'adressait se le renvoyaient l'un à l'autre, si bien qu'au bout d'une heure, il se retrouva en face du premier qui l'avait accueilli, et qui, pour cette fois, daigna lui dire que s'il voulait parler à Monseigneur, il ferait bien de lui demander une audience par écrit, et de se procurer ensuite un pourpoint neuf. Notre ami, en entendant ces mots que l'huissier accompagna d'un sourire insolent, ne put s'empêcher d'entrer en colère, et de lever la main sur le faquin. Mais, au même instant, quelqu'un lui saisit le bras, en éclatant de rire, et lui fit faire un demi-tour sur lui-même. Plus irrité que jamais, Aymé leva les yeux sur le nouveau venu ; mais il sentit tomber son courroux,

en reconnaissant un de ses frères d'armes, ancien archer comme lui dans la compagnie du baron des Adrets.

Ce jeune homme, qui se nommait Gilbert de Chalus, était un des plus beaux fils de l'armée catholique, riche, brave, et toujours gai. Il était vêtu, en ce moment, avec une recherche tout à fait galante, et l'on eût dit qu'il se préparait à aller au bal. Après avoir ri tout à son aise de la colère et de l'étonnement de son ami, il l'embrassa cordialement, et lui demanda des nouvelles de Gaspard. Tout en causant, il l'emmenait à travers les salles du château, vers une vaste pièce dans laquelle étaient attablés d'autres jeunes seigneurs, avec lesquels, disait-il, Aymé serait charmé de faire connaissance. Mais celui-ci s'en défendit, et assura Gilbert qu'il était venu à Oullins pour y traiter une affaire importante, et qui ne souffrait aucun retard.

— Vraiment ? s'écria Chalus, est-ce une affaire d'amour ?

— Non, certes !

— Alors, c'est donc une affaire d'honneur ! Tu n'auras pas un autre second que moi.

— Merci, mon ami, dit Aymé en voyant Gil-

bert porter la main à son épée. Ce n'est pas un service de cette nature que je te demanderai.

— Qu'est-ce donc?

— Une bagatelle.

— Mais encore? As-tu besoin d'argent, voilà ma bourse; elle contient trente pistoles, que je viens de gagner au lansquenet, et qui seront perdues ce soir, si tu ne prends la peine de me les garder.

— C'est moins que cela, reprit Aymé. Dieu merci! je ne manque pas d'argent; ce que je te demande, c'est de me faire parler au prince à l'instant même.

Gilbert recula de trois pas.

— Peste! dit-il, et tu appelles cela une bagatelle! Mais c'est, à cette heure, l'affaire la plus difficile du monde. Tout ce que je puis faire, et il faut que ce soit toi pour que je m'y hasarde, c'est de te conduire à la porte de l'appartement de Son Altesse et de t'aboucher avec l'un des pages.

Aymé, ayant accepté cette proposition, suivit son ami à travers les nombreuses galeries du palais, et, chemin faisant, apprit de lui que le duc de Nemours donnait le lendemain une grande fête à laquelle devait assister toute la noblesse du pays.

Des courriers avaient été envoyés de toutes parts pour mander à Oullins, de trente lieues à la ronde, tous les joueurs de viole et de guitare qui se pourraient rencontrer. Il n'était question, depuis huit jours, que du choix des costumes, des apprêts de la danse et des quadrilles qu'on se proposait de former.

— Figure-toi, mon cher ami, dit le vicomte de Chalus, que j'ai mis en gage ma terre de Roissieu pour me procurer une veste turque et un turban. Les déguisements sont hors de prix à Oullins; un masque de velours vaut deux écus d'or, et pas plus tard que ce matin deux de mes amis se sont battus à outrance pour une houlette et un chapeau de berger qu'ils se disputaient. L'un d'eux a reçu une estocade dans la poitrine et s'est mis au lit pour un bon mois; l'autre dansera comme un bienheureux au bal de demain.

En entendant ces mots, Aymé ne put s'empêcher de pousser un soupir. Il était loin de tirer bon augure, pour ce qui l'amenait à Oullins, de l'air de fête qui régnait dans la demeure du jeune duc; car il savait qu'il y a bien peu de grands seigneurs qui ne ressemblent au Thébain Archias, et qui, au milieu des plaisirs, ne soient disposés à re-

mettre au lendemain les affaires sérieuses. Il ne put même cacher à son ami le sentiment qu'il éprouvait.

— Je vous avoue, Gilbert, lui dit-il, que j'aimerais mieux entendre ici le bruit des mousquets que celui des violons. Est-ce bien là la demeure d'un général d'armée, et que diraient nos ennemis s'ils pouvaient voir ce qui se passe ici?

— Qu'ils y viennent! répliqua vivement Chalus; mais vous êtes trop sévère, mon cher Caton, ajouta-t-il en riant, et vous ignorez que Vénus et les Grâces armèrent elles-mêmes Achille avant que ce vaillant héros vengeât la mort de Patrocle et mît les Troyens en déroute.

Ce souvenir mythologique n'était pas fait pour dérider le front de notre héros, qui avait encore présentes à son souvenir les scènes de désolation qui s'étaient offertes à lui sur toute la route depuis Romans.

— Il faut que je parle au prince, dit-il à son ami, il le faut; il est impossible que les portes ne s'ouvrent pas devant moi et que...

— Tout beau, camarade, dit Chalus; si tu étais une jolie fille aux doux yeux et à la main blanche, je crois que tu pourrais tenir un pareil langage sans

craindre d'être démenti; mais comme vous êtes, beau sire, nenni-da. Du reste, tu vas en juger par toi-même. Holà! Fidelio, ajouta le vicomte en faisant un signe de tête amical à un jeune homme d'une beauté rare qui se tenait debout près d'une fenêtre; voilà un gentilhomme qui arrive de loin et qui apporte des nouvelles importantes. Je pense bien, *carino mio*, que pour l'amour de moi vous le ferez parler à Monseigneur.

— Des nouvelles! s'écria le page avec un accent italien prononcé; des nouvelles! vraiment, est-ce possible? De quoi s'agit-il, *signor mio?* D'où venez-vous? qu'apportez-vous? Mais parlez donc, *per Bacco!* avez-vous quelque petit billet de madame d'Entremont, ou bien apportez-vous la fraise de Monseigneur? *Corpo di monaca!* nous l'attendons cette fraise du diable, et vous êtes le bien venu, *signor cavalieri*, si vous l'apportez.

— Il s'agit de choses plus graves, dit Aymé d'un air mécontent; car il trouvait sa dignité compromise par les hypothèses du jeune page, et commençait à supporter impatiemment les obstacles qu'il rencontrait. Annoncez à Monseigneur qu'un gentilhomme venant du Dauphiné désire lui parler à l'instant même.

— Du Dauphiné? répliqua Fidelio en se grattant le front comme un homme qui cherche à rassembler ses souvenirs; quelles affaires avons-nous en Dauphiné? Sur mon âme, je ne me rappelle pas la plus petite amourette, nous n'attendons pas le plus petit message de ce pays; vrai, je ne sais pas du tout ce qui peut nous intéresser venant du Dauphiné.

— Croix-Dieu! s'écria Aymé en frappant du pied le parquet, parles-tu sérieusement, drôle que tu es? N'as-tu rien entendu dire du Dauphiné? Et la guerre donc, lutin d'enfer, et le baron, et les huguenots?

— Ouf! dit le page en se bouchant les oreilles, qu'est cela? N'avez-vous pas d'autre sujet qui vous amène, *signor cavalieri?* Non; eh bien, Dieu vous garde, et bonne nuit.

En parlant ainsi, le page espiègle souleva une tenture et disparut aux yeux d'Aymé Verd stupéfait. Notre ami ne revint de sa surprise qu'en entendant Gilbert de Chalus se livrer à un accès d'hilarité inextinguible.

Il eut d'abord envie de se fâcher; mais il se rappela heureusement un ancien adage cité par Plutarque et que le bon Amyot traduit ainsi :

Point ne se fault courroucer aux affaires,
Il ne leur chault de toutes nos colères.

Il laissa donc patiemment son ami exhaler sa bonne humeur, sachant que la gaieté, tout au rebours de la tristesse, est un sentiment qui passe vite.

Lorsqu'il jugea que Gilbert avait retrouvé assez de sang-froid pour l'écouter, il lui demanda s'il n'y avait véritablement aucun moyen de parvenir jusqu'à Son Altesse.

— Je n'en connais aucun, répondit Gilbert, à moins que tu ne viennes demain au bal. Alors, tu pourras peut-être lui glisser un mot entre deux rigaudons.

— Un jour de perdu ! se dit Aymé à lui-même. En quelles mains, bon Dieu ! avez-vous remis nos destinées ! L'un veut faire la paix, non pour le bien public, mais pour se venger d'une injure personnelle ; l'autre la refuse, n'a pas le temps d'écouter les propositions qu'on veut lui faire, attendu que cela pourrait retarder d'une heure ou deux son souper, ou quelque rendez-vous d'amour. J'irai à ce bal, ajouta-t-il à haute voix. A quelle heure ? En quel lieu ?

— Ici même, mon cher, répondit Chalus, après

vêpres, bien entendu, car ces dames sont sévères sur l'article de la dévotion. Çà, mais comment feras-tu pour venir à ce bal?

— Parbleu! dit Aymé, comme tout le monde. Je donnerai mon nom à la porte, et j'entrerai.

A ces mots, Gilbert regarda Aymé de la tête aux pieds, et eut peine à retenir un nouvel éclat de rire. L'accoutrement de ce dernier, fort honorable, sans doute, pour un soldat qui quitte le champ de bataille, n'était, comme on sait, guère de mise pour une fête dans laquelle devaient figurer les plus grandes dames de la province. Il était troué en maints endroits, et couvert de poussière.

— Et c'est dans cet équipage que tu te proposes de paraître au bal de Monseigneur? dit Chalus.

— Assurément, dit Aymé. Où veux-tu que j'en prenne un autre?

— Mais, mon cher, tu ne seras pas reçu. On te fermera la porte au nez. Il faudra que tu te contentes d'ouïr sous les fenêtres les sons des violes, et de voir passer, à travers les carreaux, la joyeuse FARANDOLE. Il te faut un habit décent, un chapeau de berger, une robe de mandarin, un bonnet à grelots, un costume présentable enfin, qui te fasse

honneur et ne t'expose pas à la risée de la compagnie.

— Que le diable te confonde ! dit Aymé ; je ne m'imaginais pas, en venant ici, être un personnage si ridicule. Mais, dans le pays des fous, la pire folie serait de vouloir être sage. Va donc pour un chapeau de berger ! Je vais en acheter un de ce pas. Adieu !

— Un moment, un moment, s'écria Gilbert, en rappelant son ami. Où diable vas-tu ? Si tu n'as pas dessein de mettre en gage ton épée et toute ta seigneurie de Rochelerpt, ce n'est pas à Oullins que tu trouveras ton affaire ; encore n'est-il pas certain qu'aucun juif consentît à troquer une aune de rubans contre de pareilles valeurs. Tu n'as qu'un parti à prendre, monte à cheval, et va-t'en à Lyon. Tu te feras peut-être casser la tête en escaladant les murs, mais, bah ! on se fait tuer tous les jours pour moins que cela.

Après ce bon conseil, Gilbert, que le tambour appelait au corps de garde, salua de la main son ami, lui souhaita un bon voyage, et s'éloigna à grands pas. Aymé, resté seul, se demanda s'il ferait bien de suivre l'avis qu'il venait de recevoir ; il en eut un moment la pensée ; mais, tout calculé,

il ne crut pas devoir risquer l'aventure. Ce n'est pas, comme on le pense bien, qu'il fût effrayé des périls dont elle était entourée, mais il craignit de compromettre, en exposant ses jours, le résultat de la mission que le baron lui avait confiée. Il s'achemina donc vers l'auberge tout pensif et cherchant dans sa tête quelque moyen de se procurer le déguisement dont il avait besoin pour aller au bal, appelant à son aide la fée bienfaisante qui, en un pareil embarras, vint au secours de Cendrillon.

CHAPITRE XLV.

Comment le colporteur perdit les traces d'Aymé Verd, et comment il les retrouva.

.... Bon Dieu ! suis-je un Roland,
Ou quelque Ferragus ? C'est fort mal me connaître.
Quand je viens à songer, moi qui me suis si cher,
Qu'il ne faut que deux doigts d'un misérable fer
Dans le corps, pour vous mettre un humain dans la bière,
Je suis scandalisé d'une étrange manière.

MOLIÈRE.

Tandis que notre héros s'en retournait paisiblement à l'auberge, il était loin de se douter du

danger qui le menaçait. Au même instant, ou à peu près, Philibert arrivait à Oullins, suivi du comte de Sassenage en personne. Comment l'honnête colporteur avait rencontré le vieux gentilhomme, l'aventure est assez curieuse pour être racontée.

On se rappelle que le fils du pontonnier jouait aux cartes dans l'antichambre du baron des Adrets, au moment où celui-ci déjeunait avec son prisonnier. Placé près de la porte, et doué par la nature d'une oreille assez fine, notre homme tout en mêlant les cartes, tout en faisant sauter la coupe à la barbe du bon larron, tout en comptant ses points avec une attention scrupuleuse, avait saisi à la volée quelques-uns des propos de François de Beaumont. Le peu qu'il en entendit lui fit deviner le reste, et lui donna la clef du complot formé par le baron. Il comprit que ce dernier avait résolu de faire la paix et il en ressentit dans son âme une joie toute chrétienne.

— Baste! dit-il en lui-même, la misère n'est pas toujours assise à la porte d'un pauvre homme. Trèfle, ajouta-t-il en jetant une carte sur la table; je n'ai que du trèfle dans la main, c'est signe d'argent. Et continuant son monologue, il dit tout

bas : Voilà un secret d'importance; je n'irai pas faire un trou dans la cave, pour l'enterrer; triple sot que je fus le jour où, pour un sac d'écus, je lâchai la lettre de l'Italienne.

Sa partie achevée, Philibert descendit dans la rue, afin de rêver plus librement à l'usage qu'il devait faire du secret dont le hasard l'avait rendu maître. Mais les secrets de cette nature, il ne l'ignorait pas, sont comme ceux de la magie noire. Tel qui pense trouver de l'or au fond du creuset, n'y trouve le plus souvent que de la cendre; un vieux chanoine de Saint-Barnard, qui se mêlait d'alchimie, se brûla les yeux sur son fourneau, au moment où il s'imaginait que le miracle de la transmutation était opéré.

Pour parler sans métaphore, Philibert sentit qu'il devait agir avec prudence, ne pas laisser éventer son secret et ne pas le confier au premier venu ; car, au lieu de la somme ronde qu'il en attendait, il eût pu ne recevoir, pour toute récompense, qu'une bonne volée de coups de bâton. Il y réfléchit donc mûrement et voici quel fut le résultat de ses méditations. Il jura à part lui qu'Aymé Verd n'arriverait pas jusqu'à Oullins, attendu que M. de Nemours une fois averti, les

choses pourraient aller si vite, que lui, Philibert, n'aurait pas le temps de tirer son épingle du jeu. Attaquer l'archer sur la grand'route, au coin d'un bois, le coucher sur l'herbe, le fouiller pour lui prendre ses dépêches, s'il en avait, tel fut le plan auquel s'arrêta le prudent colporteur. Par ce moyen, il devenait seul maître du secret, seul arbitre de la paix et de la guerre. Il pouvait aller trouver Soubise, Montbrun, la Tour du Pin, Crussol, les chefs les plus influents du parti des princes, leur faire connaître les desseins du colonel-général et convertir en beaux philippus d'or chacune des paroles qu'il daignerait laisser tomber de ses lèvres. A la vérité, il courait quelques risques en s'attaquant à un gentilhomme de la mine de notre ami, et si la chose eût été possible, il eût cent fois mieux aimer s'arranger avec lui à l'amiable, et lui abandonner la moité des profits. Mais un marché de ce genre ne se pouvait conclure avec un garçon aussi sot que l'était le jeune archer, du moins dans l'opinion de mons Philibert, et il eût fallu peut-être plus d'audace et de courage pour lui en faire seulement la proposition, qu'il n'en fallait pour lâcher sur lui, à bout portant, la détente d'une escopette. Ce dernier parti était donc

le plus sûr. Il avait, en outre, un avantage que n'avait pas l'autre. Envoyer l'archer dans l'autre monde, c'était s'acquérir des droits à la reconnaissance particulière du comte de Sassenage, c'était mériter deux récompenses au lieu d'une; c'était, comme on dit, faire coup double.

Une fois affermi dans sa résolution, le ci-devant colporteur s'attacha, comme une ombre, aux pas d'Aymé Verd. Il le suivit dans toutes ses allées et venues par la ville, l'attendit dans un cabaret, en face de la maison de Jean Gouttenoire, et prit enfin, comme nous l'avons vu dans un des chapitres précédents, la même route que lui. Il est bon de dire qu'il avait éprouvé un assez vif désappointement en voyant qu'Aymé Verd, au lieu de voyager seul, se disposait à emmener avec lui son père et le bachelier. Cette escorte ajoutait aux périls d'une entreprise déjà assez chanceuse par elle-même. Pour rétablir les choses sur un pied d'égalité, il eut un moment la pensée de s'adjoindre Gontran et le bon larron; mais, réflexion faite, il aima mieux ne pas exposer les jours de ses fidèles amis, d'autant plus qu'il eût fallu d'abord les mettre dans la confidence de toute l'affaire, et ensuite entrer en compte avec eux. Il se contenta de

boire deux coups de plus, et, montant sur Pacolet, sortit bravement de la ville. Il ne tarda pas néanmoins à se repentir de sa témérité; car, lorsqu'il fut arrivé au pont de Sillas, et qu'il aperçut à l'horizon la petite troupe dont il avait, comme on se le rappelle, perdu un moment la trace, il reconnut avec effroi qu'elle était composée de cinq cavaliers. Outre les trois qu'il connaissait, il y en avait deux autres bien montés, bien armés, portant le costume des pistoliers du baron des Adrets. C'était, en effet, le renfort que François de Beaumont avait promis à son envoyé ; promesse qui, par malheur, n'était pas arrivée jusqu'à l'oreille de tous ceux qui auraient eu quelque intérêt à l'entendre.

Philibert resta donc les yeux fixés sur leurs panaches noirs, sans donner d'autre signe du désappointement qu'il éprouvait, sinon qu'il sifflait entre ses dents l'air de la belle Franciscane.

— Allons ! dit-il en cessant de siffler, la partie est perdue. — Hi ! Pacolet, il faut tourner bride. — Jamais je ne l'aurai si belle. Nous avions à traverser les bois de Montchenu, les bois de Mantaille, et le grand bois de la Serpaise. Le coup était sûr. — Hi donc! Pacolet, ne vois-tu pas qu'ils sont

cinq, vieil aveugle? — Cinq! tous armés! Autant vaudrait chercher une rose au milieu d'un buisson. — Aussi, ajouta-t-il avec dépit, quel besoin avait-il, cet écervelé, de traîner tout ce monde après lui? — Hi donc, chienne de bête! — Craint-il qu'on ne lui prenne son argent? Mille voleurs ne sauraient dépouiller un homme nu. — Ah! si j'avais su.....

Tout en raisonnant de la sorte, sire Philibert avait prudemment tourné le dos et s'en retournait vers Romans. Mais il eut à peine fait quinze pas, qu'il eut honte de sa couardise, et soudain, avec une audace digne du preux Roland, lequel, au rapport de la ballade,

. . . . Ne comptait ses ennemis
Qu'étendus morts sur la poussière,

soudain, disons-nous, il enfonça son chapeau sur l'oreille gauche, son talon dans le flanc de Pacolet, et revenant sur ses pas, se hâta de regagner le chemin qu'il avait perdu. Il était décidé à vaincre ou à mourir.

Il suffit de connaître l'humeur de notre chevalier, pour deviner d'après cela qu'il avait à part lui quelque raison de croire qu'il ne mourrait

point. Dans le fait, il venait de former tout à coup un plan de campagne qui, à notre avis, et bien qu'il semble présenter certaine difficulté d'exécution assez grave, donne la plus haute idée de son génie militaire et de la sagacité avec laquelle il jugeait les hommes. Il s'agissait de suivre l'ennemi, d'épier le moment où la troupe viendrait à se diviser en deux bandes, de les attaquer à l'improviste l'une après l'autre, et de coucher tout d'abord sur le carreau les deux pistoliers. Projet périlleux, je l'avoue, mais qui réussit complétement. Il est vrai que, pour arriver à ses fins, mons Philibert ne comptait pas seulement sur ses propres efforts; il comptait un peu aussi sur les hasards du voyage; mais surtout, et c'est en quoi nous trouvons qu'il déploya un talent d'observateur au moins égal à son talent de capitaine, il comptait sur la coopération bénévole du vieux Hugues, laquelle, comme on va le voir, ne lui fit pas défaut.

En effet, au premier bouchon que le baron de Rochelerpt rencontra sur la route, il descendit de cheval et, bon gré mal gré, emmena son fils au cabaret. Quant à Placide, il le suivit sans résistance. Or, c'est de point en point ce que Philibert

avait prévu. Il saisit cet instant pour s'approcher des pistoliers, les aborda d'un air de courtoisie, entra en propos, et de fil en aiguille se trouva bientôt attablé avec eux dans une hôtellerie voisine. C'était là un champ de bataille sur lequel il eût pu défier une compagnie de reîtres d'Allemagne. Il s'y comporta de telle façon, que, lorsque Aymé, prêt à partir, vint chercher nos pistoliers, il les trouva étendus sous la table, hors d'état de se relever.

— Hi ! Pacolet, dit Philibert en se remettant aux trousses de l'archer ; ils ne sont plus que trois à présent. Ces pistoliers, ajouta-t-il en lui-même, ne sont pas des hommes. Je m'en étais fait une meilleure idée. Allons, tout va bien. Quand nous serons au bois de la Serpaise....

Le colporteur n'acheva pas sa pensée. Il se mit à siffler l'air de la belle Franciscane, mais sur un ton si différent de celui qu'il lui avait donné une heure auparavant, qu'on eût juré que c'était un autre air.

Sur les cinq heures du soir, nos amis passèrent sous les murs de Vienne, mais n'entrèrent pas dans la ville, attendu que les portes en étaient fermées. On n'était plus qu'à une lieue du bois

de la Serpaise, la nuit approchait; tout semblait favoriser les desseins du colporteur. Mais quel fut son désappointement, lorsqu'il vit l'archer abandonner brusquement le chemin de la forêt et tourner à gauche vers le rivage du Rhône. Quelques mots échangés avec un passant avaient suffi pour lui faire prendre cette nouvelle direction.

— Ohé! l'ami, dit Philibert au passant, lorsqu'à son tour il arriva près de lui, connaîtriez-vous, par hasard, les honorables gentilshommes à qui vous venez de parler?

— Nenni, répondit le passant. J'ai vu, à la croix de leur pourpoint, que c'étaient de bons catholiques, et je leur ai conseillé de ne pas se risquer dans la forêt, vu que depuis huit jours elle est infestée par une bande de marcassins. Vous m'entendez? M. de Crussol y est avec sa bande, et l'on dit que Sassenage y est arrivé ce matin.

— Sainte Vierge! dit Philibert d'un air hypocrite, et moi qui voulais arriver ce soir à Saint-Symphorien, pour y faire mes dévotions.

— Suivez le Rhône, c'est le chemin le plus long, mais le plus sûr, dit le passant. Bon voyage!

— Dieu vous garde, l'ami! repartit Philibert. Que la peste t'étouffe, chien de papiste! ajouta-t-il

tout bas en piquant son bidet. Puisses-tu trouver le feu à ton logis, ce soir, quand tu rentreras, pour t'apprendre à te mêler de tes affaires!

Le rivage du Rhône, au-dessus de Vienne, n'était jadis, sur une étendue de trois lieues, qu'une suite de landes et de marécages. Les fréquentes inondations du fleuve éloignaient les cultivateurs de ses bords. On n'y rencontrait ni village ni aucune espèce d'habitation, si ce n'est, à de lointains intervalles, quelque cabane de pêcheur assise au milieu des joncs, ou s'élevant sur un léger monticule. Une seule petite auberge, hantée par les mariniers de la côte, avait été bâtie au milieu de ce désert, à l'embouchure de l'Ozon. Les bords escarpés de ce ruisseau offraient un site plus commode et plus agréable qu'aucun autre point du rivage ; ils étaient couverts de vignes, de mûriers, et de quantité d'arbres à fruits. Ce lieu tirait, d'ailleurs, sa principale beauté de l'aspect nu et monotone des environs. La campagne, en effet, était si aride en deçà et au delà qu'il n'y avait pas même un arbre où l'hirondelle pût faire son nid.

Ce n'était pas, comme on le voit, un pays propice aux desseins du colporteur. Il fut obligé de

ralentir le pas de sa mule, et de se tenir à une grande distance des voyageurs, dans la crainte d'éveiller leur attention et d'être reconnu, s'il osait trop approcher. Quand il aurait eu plus de courage qu'il n'en avait, cela ne lui eût servi de rien ; car, s'il eût lâché son coup de pistolet sur Aymé Verd, il serait tombé infailliblement entre les mains de ses compagnons, n'ayant, dans cette plaine découverte, aucun moyen de dérober sa fuite. Ce fut donc avec une vive satisfaction qu'il aperçut de loin le toit de l'auberge dont nous venons de parler.

— Si tu y entres, dit-il à l'archer, mais de manière à n'être entendu de personne, pas même des roseaux que Pacolet foulait sous ses pieds, si tu y entres, tu n'en sortiras pas. Mais, ajouta-t-il en le suivant des yeux, y entreras-tu?

Il s'arrêta un moment, presque hors d'haleine; bientôt une sueur froide coula de son front et un soupir sortit de sa poitrine. — Il y est, dit-il; c'est le diable qui l'y pousse.

Au même instant, il descendit de sa mule, la prit par la bride, fit un long détour, et s'en alla attacher le vieux bidet aveugle à environ un mille de l'auberge, au milieu d'une épaisse oseraie qui croissait au bord de l'Ozon. Il revint ensuite à pas

de loup, se glissa furtivement sous les arbres de la rivière, marcha les pieds dans l'eau, de peur d'être entendu d'âme qui vive, et arriva enfin tout en face de la maison. Là, passant la tête entre les feuilles, il guetta le moment où le devant de la porte serait désert, prêta longtemps l'oreille, pour s'assurer qu'aucun serviteur ne rôdait aux alentours, et sortant de sa retraite, il courut droit à l'écurie. Comme il s'y attendait, il vit trois bons chevaux, encore couverts de sueur, attachés au râtelier, et broutant leur picotin d'avoine. Sans faire ni une ni deux, il tira un couteau de sa ceinture, en aiguisa le fil sur une pierre, et, se baissant un peu, coupa les jarrets de derrière aux trois pauvres bêtes qui, après cette opération douloureuse, tombèrent sur le flanc l'une après l'autre, sans pousser le plus petit gémissement. Cela fait, le fils de Bruno s'approcha de la porte, mais s'imaginant avoir entendu quelque bruit, il n'eut pas le courage de sortir. Il revint sur ses pas, et ne sachant où se cacher, il monta dans la grange à foin où il se blottit derrière une meule. Tout scélérat qu'il fût au fond de l'âme, et déjà endurci dans le crime, ses dents claquaient presque aussi fort que s'il eût répandu du sang humain. A la

fin, cependant, et à force de se raisonner, il parvint à reprendre quelque empire sur ses sens.

— Allons! dit-il, me voilà presque aussi bête que mon père, quand il a ses visions. Si dame Cincidelle était là, elle se moquerait de moi... C'est égal... cela fait quelque chose... crac... crac... Ce maudit couteau ne coupait pas... il est pourtant bien affilé et il faudra qu'il me serve cette nuit... Encore du sang! pouah!... Mais bah! ce n'est pas un péché; après tout, on est en guerre, et ce que j'en fais, c'est pour la cause sainte, comme ils disent... — Pourvu qu'ils n'aillent pas chercher des chevaux... Non! où en trouveraient-ils?... Ils seront forcés de rester ici jusqu'à demain... et à minuit... Nigaud que je suis!.... Ma main tremble, et ta fortune, oui, ta fortune est au bout, Philibert, entends-tu cela, imbécile?... J'ai soif... Je donnerais un écu pour un verre d'eau...

Le colporteur fut interrompu dans cette espèce de monologue par un bruit de voix qu'il entendit dans l'écurie. Il s'enterra aussitôt, si cela peut se dire, sous la meule de foin, n'osant pas souffler, dans la crainte de se trahir. Cependant, quoiqu'il ne pût distinguer ce qui se disait, il comprit parfaitement que son coup était découvert. Les cava-

liers, en venant chercher leurs chevaux, les avaient trouvés dans le bel état où il les avait mis. On faisait grand bruit. On allait, on venait, on s'appelait à haute voix.

— Ils me cherchent, se dit Philibert; ils vont venir ici... Imbécile! je ne me suis pas lavé les mains... j'aurai laissé du sang sur les échelons... au moins, si j'avais retiré l'échelle... Ah! sainte Vierge! ayez pitié de moi : je vous promets d'être honnête homme pour le restant de mes jours.

Quelque sincère que fût la prière du colporteur, et en ce moment, du moins, nous croyons qu'elle l'était, elle ne fut pourtant pas exaucée. Il entendit quelqu'un qui grimpait l'échelle et vit bientôt une lumière inonder la grange. La personne qui portait cette lumière s'arrêta un moment, comme pour examiner les lieux, puis elle fit d'un pas pesant quelques tours dans le réduit, pour en sonder sans doute les recoins. Elle portait des éperons à ses bottes, et l'on entendait par instants un bruit pareil au froissement des brassards contre une cotte de mailles, ce qui fit penser à Philibert que c'était le vieux Hugues en personne. Après quelques minutes de recherches inutiles, l'inconnu reprit la lumière qu'il avait posée sur le plancher et se rap-

procha de l'échelle. Mais, comme s'il se fût ravisé tout à coup, et qu'il eût découvert quelque indice qui lui fît soupçonner la présence du coupable, il posa de nouveau la lampe sur une poutre qui traversait la grange d'outre en outre, et se mit à remuer du bout de son épée la paille et le foin qui couvraient le plancher. Comme il approchait de l'endroit où s'était blotti le colporteur, la peur fit faire à ce dernier un mouvement involontaire qui arracha un cri au perquisiteur.

— Ah! ah! dit-il en soulevant la botte de foin, je ne m'étais donc pas trompé.

— Grâce! grâce! s'écria Philibert en se levant, pour se jeter aux pieds de son juge, grâce, sire chevalier...

Le colporteur en aurait dit bien davantage, car les poltrons sont éloquents; mais il s'aperçut, en ce moment, que le personnage à qui il s'adressait, comme au vieux chevalier, n'était autre que le comte de Sassenage. La surprise qu'il éprouva brouilla toutes ses idées et lui ôta, pour quelques instants, l'usage de la parole.

— Pâques-Soles! s'écria le comte en le saisissant au collet, c'est donc toi, drôle, qui as coupé les jarrets de mon cheval?

— Que me dites-vous là, messire? répondit Philibert stupéfait. C'était donc votre cheval qui était à l'écurie? c'est donc vous qui êtes là?

— Fais le bon apôtre, dit le vieux gentilhomme qui crut que l'étonnement du colporteur n'était qu'un jeu. Je ne serai pas dupe de tes grimaces, fils de Satan, je t'en avertis. Parle franc et net, si cela t'est possible, sinon, Pâques-Soles! je t'enverrai faire un tour dans le pays de Vérité, qui n'est, je t'en préviens, aucun de ceux que la lune éclaire. Ça! d'où viens-tu, double coquin? Qui as-tu vu aujourd'hui? A qui nous as-tu vendus? De quel côté doivent-ils venir, ceux qui nous cherchent? Ne me trompe pas, car tu vas me suivre, et à la première alerte, je t'enfonce ma rapière dans le ventre.

— Vous saurez tout, messire, dit Philibert; mais permettez-moi, d'abord, de vous faire une seule question, et répondez-moi sans vous fâcher, car cela fait perdre du temps.

— Parle, dit le comte en observant avec attention la physionomie du colporteur.

— Vous aviez un cheval à l'écurie, n'est-ce pas? très-bien! Mais les deux autres, à qui étaient-ils?

— A deux de mes amis, dit le vieux gentilhomme; à Crussol et à M. de Montbrun.

— En êtes-vous bien sûr? demanda Philibert d'un ton de bonne foi qui rassura le comte. Oh! ma fortune! ma fortune! ajouta-t-il en s'arrachant les cheveux, cinq cents, huit cents, mille belles pistoles de perdues, sans compter les nobles à la rose, les sous d'or et les sous d'argent! Battez-moi, messire, battez-moi, je ne suis plus bon à rien; je suis un benêt qui pipe les dés pour les autres, un niais qui fais sauter la coupe, pour mettre le roi et le point dans la main de mon adversaire. Hélas! j'ai tout perdu; mon bonheur galope maintenant sur le grand chemin, et Dieu sait si jamais je pourrai le rattraper.

En disant ces mots, le colporteur s'élança vers l'échelle, pour courir après nos amis qui, d'après ses calculs, devaient déjà avoir sur lui une bonne heure d'avance. Mais cette fuite précipitée réveillant les soupçons du vieux gentilhomme, il courut après lui, l'arrêta par le pan de sa robe, et élevant la main, le tint suspendu en l'air au-dessus des pavés de l'écurie. Il l'aurait lâché sans scrupule, s'il n'eût pensé que le drôle lui était nécessaire, et pouvait seul lui servir de guide; car il s'imaginait,

comme on l'a vu, que le colporteur avait mutilé son cheval, pour assurer le succès de quelque stratagème concerté avec l'ennemi, et qu'un parti de catholiques bien armés allait venir le surprendre dans l'auberge, lui et les deux autres chefs protestants. Il fit donc grâce à Philibert, et le jetant sur une botte de paille au fond de la grange, il appela Crussol et Montbrun, les priant d'apporter des cordes pour lier le traître qu'il avait découvert.

— Chut ! chut ! messire, dit Philibert en se relevant sur son séant, n'appelez personne. Je vous dirai tout, et, sur mon âme ! vous ne seriez pas bien aise que d'autres que vous fussent dans la confidence. C'est une affaire qui vous regarde en particulier.

— C'est donc moi seul que tu trahissais, misérable! dit le comte. Holà ! Crussol, une corde, que nous pendions le coquin. Il en arrivera ce qu'il pourra.

— Mon père a bien raison de dire que les hommes sont ingrats, repartit Philibert en arrangeant sa robe; donnez-vous du mal pour eux, rendez-leur toute sorte de bons offices, Dieu vous le rendra peut-être; mais si, de leur part, vous attendez

autre chose que des crocs en jambe et des coups de bâton, vous êtes un grand sot!

— L'impudent! s'écria le comte. M'avez-vous entendu, monsieur de Crussol? ajouta-t-il en se baissant vers le trou de l'écurie. Je tiens le fripon qui a si bien étrillé nos chevaux.

— N'appelez personne, vous dis-je, monsieur le comte, reprit Philibert. Ce que j'en ai fait, c'était uniquement pour votre bien et pour celui de la sainte cause.

— Vraiment! dit le comte en continuant à appeler, vraiment! c'est pour mon bien que tu as tué mon cheval, une bête que j'avais achetée en Allemagne deux cents florins. Pâques-Soles! je ne m'en serais pas douté.

— Eh! messire, ce n'était pas à votre bête que j'en voulais; ce n'est pas ma faute si cette maudite écurie est si noire; et j'ai perdu à cela plus que vous, ne vous déplaise, quoique vous ne sachiez pas encore tout ce que vous avez perdu. En deux mots, puisqu'il faut vous l'apprendre, le chevalier Verd et son fils se sont arrêtés dans cette auberge, il y a une heure, s'en allant à Oullins; vous m'entendez, monsieur le comte?

— Te moques-tu de moi? dit le vieux gentil-

homme étourdi de cette nouvelle. Cet archer que j'ai fait prisonnier, et que tu as dû conduire à Romans...

— Lui-même, sous le bon plaisir de Votre Seigneurie. Il était ici avec son père, aussi libre et aussi bien portant que vous et moi.

— Tu mens, drôle, tu mens! dit le comte qui en croyait à peine ses oreilles. Pâques-Soles! tu en as menti par la gorge! Ah! tu veux te jouer de moi, misérable! ajouta-t-il, ne pouvant contenir sa fureur, à la seule idée d'avoir manqué sa proie. Mille pannerées de diables! tu sauras bientôt ce qu'il en coûte.

— C'est cela, dit Philibert d'un air insouciant, appelez M. de Crussol et M. de Montbrun, pour leur conter l'histoire.

— Tais-toi, misérable, tais-toi! repartit le comte avec vivacité, et en regardant à travers la trappe de la grange, pour voir si personne ne pouvait l'entendre.

— Holà! monsieur de Crussol, dit Philibert en élevant la voix, à mesure que le vieux gentilhomme baissait la sienne, holà! monsieur de Montbrun, poursuivit-il avec insolence, apportez, s'il vous plaît, une corde pour pendre un coquin.

Le comte ne vit d'autre moyen d'imposer silence à son complice que de lui donner sa bourse, ce qu'il fit avec empressement.

— J'ai tort, lui dit-il, j'en conviens. Voyons, parlons raisonnablement, bas surtout, car je ne suis pas sourd. Réponds-moi ; n'est-ce pas que tu me trompes? Cet archer du diable n'est pas venu ici ; cela est impossible, à moins que tu ne lui aies donné toi-même la clef des champs.

— Qu'aurais-je gagné à cela? répondit Philibert en levant les épaules. Votre Seigneurie me prend pour un enfant. J'ai fait ce que vous m'aviez mandé ; je l'ai conduit à Romans ; il a passé la nuit dans la prison, et ce matin, il devait faire le grand voyage que vous savez..... du haut de la tour. Mais pst! il y a des gens qui sont comme les chats; de si haut qu'on les jette, ils retombent toujours sur leurs pattes. Si bien donc que votre jeune protégé, au lieu de sortir par la fenêtre, est sorti par la porte ; il a quitté Romans, ce matin, en compagnie de monsieur son père et de maître Placide Gouttenoire. Je l'ai suivi à la piste, de loin, bien entendu ; et quand il est entré dans cette auberge, je me suis dit : Halte-là, Philibert! voici le moment, mon garçon, si tu as du cœur. L'archer est bien

ici, il faut qu'il y reste... Aussitôt je suis allé au bord de la rivière, à une centaine de pas de la maison, pour attacher Pacolet sous la saulée. Là, je ne sais comment cela s'est fait, je me suis senti un besoin... j'avais la colique, quoi!

— Tu avais peur, dit le comte.

— Pas du tout, reprit Philibert; cela peut arriver à l'homme le plus brave; c'est la suite du péché d'Adam, comme disent nos ministres. Mais, quoi qu'il en soit, messire, je n'ai pas perdu plus de dix minutes. J'ai boutonné ma robe et je me suis glissé tout doucement dans l'écurie...

En cet endroit, le comte fit une grimace dont Philibert ne comprit pas le sens, mais que nous allons expliquer au lecteur. En arrivant à l'auberge, les trois chefs calvinistes, ayant à s'entretenir d'affaires secrètes, avaient ordonné à l'hôte de ne recevoir aucun voyageur, si, par hasard, il en passait quelqu'un devant la porte. L'hôte avait sans doute obéi et renvoyé l'archer avec ses compagnons, sans même leur offrir un verre d'eau. La grimace du comte trahissait le chagrin qu'il éprouvait d'avoir donné cet ordre malencontreux. Mais Philibert, comme nous l'avons dit, n'en com-

prit pas le sens, et continua son récit, sans s'en embarrasser autrement.

— En entrant dans l'écurie, dit-il, je vois trois chevaux... mettez-vous à ma place... j'avais mon couteau sur moi... crac! crac! crac!... Au pis aller, pensais-je, s'ils continuent leur voyage, voici la nuit, j'ai ma mule, je leur échapperai toujours quand le coup sera fait... Vous comprenez, messire? C'était bien calculé, et vous voyez que, lorsqu'il s'agit de vous servir, mon zèle...

— Peste soit de ton zèle! dit le comte avec humeur. Je te conseille de t'en vanter. Un beau chasseur, ma foi, qui tue son propre chien et laisse passer le lièvre entre ses jambes. Un fier médecin, en vérité, qui vous arrache vos bonnes dents et vous laisse les mauvaises. Je m'en serais bien passé de ton zèle, Pâques-Soles! Si tu étais resté à Romans, à brasser les cartes, au lieu de te donner tant de mal, tu m'aurais rendu un meilleur service.

— Oui-da! dit le colporteur piqué des railleries du comte; ce n'est point mon avis, messire. Et bien vous en prend que je me sois donné tant de mal, puisque enfin j'arrive à temps pour vous tirer d'un mauvais pas.

— Que veux-tu dire?

— Je ne sais, reprit Philibert, pourquoi vous en voulez à ce petit archer. Je suppose que quelque astrologue vous aura appris qu'il devait un jour vous porter malheur, qu'il y avait quelque fatale conjonction entre vos deux étoiles. Foi de colporteur! s'il en est ainsi, il faut convenir que cet astrologue savait son métier, ou que, tout au moins, il avait une bonne lunette. J'irai le consulter.

— C'est inutile, dit le comte. Sans être astrologue et sans avoir besoin d'une bien longue lunette, je te dresserai, quand tu voudras, ton horoscope. Mais continue.

— Eh bien, messire, si vous voulez vous fier à moi, vous quitterez cette auberge dès ce soir, à pied ou n'importe comment. Vous prendrez, à travers champs, le chemin de la Savoie, et si vous faites bien, vous ne vous arrêterez que lorsque vous aurez passé la frontière.

— Que signifie ce bavardage? dit le comte en pâlissant. Quel rapport cela a-t-il avec ce jeune fou dont tu me parlais tout à l'heure?

— Suffit! repartit Philibert; tandis que nous sommes là à bavarder, comme il plaît à Votre Sei-

gneurie de le dire, l'archer gagne au large. Chaque pas qu'il fait, c'est un écu qui tombe de ma poche, c'est un cheveu qui tombe de votre tête. La corde que vous demandiez à M. de Crussol, pour pendre un honnête homme, messire Aymé Verd l'emporte dans sa valise, et, foi de colporteur! vous sentirez bientôt à votre gorge si elle est de soie ou de chanvre, vous et d'autres gentilshommes qui se croient bien fermes sur l'arçon.

— Je vois, dit le comte en branlant la tête, que tu deviendras bientôt aussi fou que ton père.

— Vous ne me croyez pas? dit Philibert. Eh bien, monseigneur, s'il faut vous mettre les points sur les *i*, vous saurez que le baron des Adrets est las de la guerre; il veut faire la paix; il consent à embrasser M. de Nemours et MM. de Guise. L'archer porte à Oullins cette heureuse nouvelle. Demain, peut-être, tout sera terminé, et nous irons à la messe pour en rendre grâces à Dieu. Quant à moi, peu m'importe; je passerai partout, en retournant ma robe, en abaissant sur mes yeux mon capuchon. Mais vous, messire, ce que vous avez de mieux à faire, c'est de déguerpir au plus vite; car, ainsi que me le disait un vieux capitaine d'aventure, quand les princes font la paix, il y a tou-

jours autour d'eux quelque dindon, sauf votre respect, à qui l'on tire les plumes de l'aile pour écrire le traité; puis, ajoutait le capitaine, quand le dindon est plumé, on le met à la broche et on le mange.

— Pâques-Soles! dit le vieux gentilhomme en se promenant de long en large dans la grange, tandis que Philibert parlait.

— Comprenez-vous à présent, messire? reprit le colporteur.

— Cent mille pannerées de diables! dit le comte en rongeant ses poings et tout en continuant à se promener.

— Vous voyez qu'il est heureux pour Votre Seigneurie que je ne sois pas resté à Romans; s'il vous en a coûté quelque chose, après tout, mieux vaut la perte du cheval que celle du cavalier. Votre cheval ne vous eût pas tiré du mauvais pas où vous voilà, et sans moi...

— Qui t'a appris ces nouvelles? dit le comte en s'arrêtant brusquement devant le colporteur.

— Qui? dit Philibert.

— Oui, qui? D'où les tiens-tu? Il faut que je le sache.

— Messire, répondit Philibert avec sa prudence

ordinaire, l'on a des oreilles pour écouter et une langue pour se taire. J'en ai déjà trop dit peut-être pour le bien qui doit m'en revenir. D'ailleurs, qu'y faire à présent? Il n'y a plus de remède. Dans une heure, l'archer aura vu son Altesse, et tout sera fini. Dire pourtant, continua le colporteur, tandis que le vieux gentilhomme avait repris sa promenade, dire qu'il n'a tenu qu'à un fil que je fusse, moi qui vous parle, un héros, un saint, le sauveur de la bonne cause; car voyez! si, à minuit, j'eusse tenu cet archer entre mes mains, j'empêchais tout le mal qui va se faire. Je devenais tout à coup, aux yeux des âmes dévotes, un modèle d'honneur, de fidélité, de courage, un nouveau Judas Maccabée, le rempart d'Israël, la colonne du temple de Sion; ce qui ne laisse pas, comme le sait parfaitement Votre Seigneurie, de rapporter de bons profits; tandis qu'à cette heure me voilà Gros-Jean comme devant, un coquin, un scélérat, un fourbe, un Judas tout court. A quoi tient la gloire, messire! à quoi tient la fortune d'un homme!

— Si j'étais sûr, dit le comte en s'arrêtant de nouveau devant le colporteur, si j'étais sûr de ce que tu viens de me rapporter, Pâques-Soles! tu

n'aurais pas perdu ta journée. Tu estimais tantôt ton secret à mille pistoles, je t'en donnerais le double, oui, le double, si j'avais l'assurance que tu ne me trompes pas.

— Je vous jure, foi de colporteur, dit Philibert en levant la main, et par les reliques de mon saint patron...

— Des serments! murmura le comte en hochant la tête. Tu me trompes donc, drôle?

— Le monde devient défiant, dit Philibert avec l'amertume d'un philosophe; que vous faut-il donc, messire, pour vous convaincre?

— Une preuve, répondit le comte de Sassenage. Une preuve, vois-tu, a plus de force pour moi que tous les serments qu'un homme peut prêter. Je ne parle pas des serments des femmes; quand il s'agit d'elles, je me défie même des preuves, et m'en rapporte à peine à mes yeux.

— Ah! il vous faut des preuves? dit Philibert en se grattant l'oreille. Et Votre Seigneurie me promet deux mille pistoles?

— Deux mille pistoles.

— Et quand Votre Seigneurie me les payera-t-elle?

— Demain, repartit le comte; je t'en donne ma parole de gentilhomme.

Philibert hocha la tête à son tour. Puis il enfonça ses mains dans les deux poches de sa robe et en retira les doublures.

— Tenez, messire, dit-il, voici deux poches; l'une est percée, comme vous voyez; l'autre est doublée de peau, et il ne manque pas une maille à la couture. Dans celle-ci, ajouta-t-il en montrant la poche percée, je mets les promesses de mes créanciers, les serments de dame Cicindelle, voire les paroles de gentilhomme. Dans l'autre, je ramasse les écus et les liards. Votre parole, messire! Bonne caution! une pistole rognée, mais payée comptant, aurait plus de poids et vaudrait mieux. Cependant, vaille que vaille! je me fie à vous et je m'en vais vous donner la preuve que vous me demandez. M. de Soubise n'est-il pas nommé gouverneur du Lyonnais, en la place de messire François de Beaumont?

M. de Sassenage regarda le colporteur d'un air étonné; car personne encore, à l'exception de trois ou quatre chefs calvinistes qui étaient intéressés à garder le secret, personne, disons-nous, ne connaissait cette nouvelle.

— M. l'amiral de Châtillon, continua Philibert, ne vous a-t-il pas écrit naguère certaine lettre...

— C'est vrai, dit le comte, et cette maudite lettre, je ne sais ce qu'elle est devenue.

— Faut-il vous l'apprendre? Ce sera cinquante pistoles de plus, si vous y tenez. Cela vous va-t-il? Bon! Eh bien, messire, cette lettre, elle est dans la ceinture du baron des Adrets; vous pouvez aller l'y prendre.

Le comte se mordit la lèvre jusqu'au sang, tandis que le colporteur riait dans sa barbe. Cependant, le vieux seigneur avait tout compris; il ne doutait plus des projets de vengeance du colonel. Aussi, sans s'arrêter à faire de nouvelles questions sur ce sujet: — Ta mule est-elle en état de faire une bonne traite? dit-il d'un air résolu, et comme un homme qui vient de prendre son parti.

— Elle a fait quinze lieues depuis ce matin, répondit Philibert; cependant elle pourrait encore, au besoin, marcher toute la nuit.

— C'est bien, dit le comte. Où l'as-tu laissée?

— A deux pas d'ici, sous la saulée.

— Va la chercher promptement. Donne-lui à manger; Pâques-Soles! si j'avais mon cheval... dans dix minutes... Mais avec ta rosse... Nous n'ar-

riverons jamais... Mais va donc, drôle! que fais-tu là ?

— Si cela vous était égal, messire, de passer le premier, dit le colporteur; M. de Crussol est un peu vif, comme vous savez; je le suis aussi, de sorte que si nous nous rencontrions nez à nez au bas de l'échelle... Votre Seigneurie me comprend... au lieu d'une explication amicale, comme celle que nous avons eue ensemble...

— Bon! bon! dit gaiement le comte en descendant l'échelle avec la légèreté d'un jeune homme, tu ne veux pas être obligé de bâtonner Crussol; tu fais bien. J'arrangerai l'affaire. Mais surtout ne t'amuse pas; il faut que nous retrouvions les traces de cet archer...

Le comte, ayant ouvert la porte de l'écurie, jeta les yeux sur les trois chevaux qui gisaient encore sur le pavé, baignés dans leur sang. Il s'approcha du sien, et passant la main sur sa crinière. — Tu souffres bien, mon pauvre Franz, lui dit-il. Aussitôt le noble animal, reconnaissant la main et la voix de son maître, fit un effort pour se lever; il se dressa sur ses jambes de devant; mais la douleur qu'il éprouva, en faisant ce mouvement, fut si vive, qu'il s'abattit de nouveau en remuant la

queue et en poussant un faible gémissement. — Je ne puis pas te voir souffrir ainsi, dit le comte, et tirant son poignard, il ouvrit la veine à son cheval et à ceux de ses deux compagnons. Puis il sortit, en jurant, de l'écurie. Quant à Philibert, il attendit quelques instants avant d'oser mettre le pied à l'échelle; mais enfin il prit son parti en brave; et, soufflant sur la lampe, il franchit lestement les échelons et courut au bord de la rivière sans regarder derrière lui.

Tandis que la scène précédente se passait entre les deux complices, Crussol et Montbrun étaient sortis de l'auberge. Comme ils soupçonnaient que l'homme qui avait mutilé leurs chevaux était caché aux environs, ils l'avaient cherché longtemps sur la berge du Rhône, parmi les roseaux des marais, sous les ombrages de l'Ozon, partout où ils pensaient qu'il eût pu trouver un abri. Mais, après de longues et inutiles perquisitions, ils avaient repris le chemin de l'hôtellerie, ne sachant trop quelle conjecture former sur le but de cet audacieux coup de main. Quelque danger les menaçait-il? Avaient-ils été trahis par leur hôte lui-même, et devaient-ils se hasarder à passer la nuit sous son toit? La fuite n'était-elle pas pour le moins aussi

périlleuse? Pendant qu'ils se faisaient toutes ces questions plus faciles à poser qu'à résoudre, l'hôte, de son côté, sa femme et leur unique servante, tranquillement assis dans la cuisine, faisaient et défaisaient mille suppositions sur le même événement. Indolents, comme le sont presque toujours les habitants des lieux humides, ils s'étaient à peine dérangés en entendant les cris et les jurons de leurs hôtes. Le maître du logis s'était rendu lentement jusqu'à l'écurie; la servante était venue jusqu'au seuil de la porte de la cuisine pour voir de quoi il s'agissait; la dame du lieu était restée sur sa chaise, continuant à coudre une vieille culotte de son mari, et demandant de temps à autre, sans lever la tête : — Qu'est-ce donc qu'il y a là-bas, Suzanne? Lorsque, finalement, l'on sut ce qui était arrivé, le maître aubergiste, au lieu d'aider les trois gentilshommes dans leurs recherches, revint auprès de sa femme, après avoir déclaré, toutefois, que c'était là une chose fort étonnante, et qu'il ne comprenait pas ce que cela signifiait.

— C'est la première fois que pareille chose nous arrive, dit-il en reprenant son ciseau et en se mettant à creuser un morceau de bois, car il était sabotier de son état.

— C'est la première fois, dit la servante en cherchant son écheveau qu'elle avait perdu dans le trajet qu'elle avait fait depuis sa chaise jusqu'à la porte.

— C'est vrai, dit la maîtresse en tirant son aiguille; après quoi tout le monde garda pendant quelques instants le silence.

— Savez-vous que c'est une aventure bien étrange, dit enfin le sabotier dont l'esprit, vivement excité, commençait à sortir peu à peu de son engourdissement ordinaire. Qu'en penses-tu, Marceline?

— Je me demande qui a pu faire le coup, répondit Marceline en posant la culotte sur ses genoux.

— Notez, dit la servante, à qui depuis longtemps on avait accordé voix au chapitre, notez que la porte de l'écurie était fermée.

— Était-elle fermée? demanda Marceline.

— Elle était fermée, dit l'hôte.

Tel fut, cher lecteur, le point de départ de la conversation dont nous allons tout à l'heure mettre un échantillon sous vos yeux. Mais auparavant nous croyons utile de vous communiquer une petite remarque.

Tout le monde sait que l'homme aime et recherche sans cesse la vérité, ou peut-être pour parler plus exactement, il aime et recherche ce qu'il n'a pas, et au nombre des choses qu'il n'a pas, se trouve par hasard la vérité. En d'autres termes, l'homme est un animal ignorant et curieux; cette dernière qualité est celle par où il se distingue des autres animaux, lesquels n'en savent pas plus que lui, mais ne se tourmentent point de leur ignorance. Tout ce qui a un air de mystère, l'attire, le séduit, le tente. Dès qu'il voit une porte fermée, il veut savoir pourquoi elle est fermée; puis il colle un œil au trou de la serrure; puis il cherche la clef; si la porte n'est qu'entrebaîllée, il se demande pourquoi elle n'est ni fermée ni ouverte; puis il avance timidement, sans bruit, et fourre son nez entre les deux battants pour voir ce qui se passe derrière. Ainsi de suite. De là les découvertes des savants; de là aussi, c'est le revers de la médaille, les indiscrétions, les caquets, les faux rapports, les soucis, les disputes qui dévorent les trois quarts de la vie. Mais ceci est entre parenthèses. Pour en revenir à notre propos, nous disons que l'homme est à la piste de tout ce qu'il ne connaît pas, des faits, des événe-

ments, des vérités, si l'on veut, dont il a l'éveil, mais dont il n'a point le secret. La raison est, à ce qu'assurent les philosophes, l'agent qui, dans ces occasions-là, lui sert à découvrir ce qu'il cherche; ce qui fait que notre ami Yorick, je crois, ou un autre sage de son espèce, compare quelque part la raison à un dénicheur d'oiseaux ou à un chasseur intrépide, comparaison que nous acceptons volontiers, moyennant l'amendement que voici.

Quand la Raison est en quête de quelque oiseau qui lui échappe, myope de sa nature, dépourvue d'ouïe et d'odorat, montée sur deux grosses jambes, elle ne s'en fie point à elle-même, du moins à elle seule, du soin de l'attraper. Elle appelle à son aide son chien de chasse qui se nomme Imagination; elle lui ôte son collier et lui dit : Va! cherche! Aussitôt Imagination trotte en avant, alerte comme un furet, flaire l'air et le sol, découvre la trace; et quand l'oiseau est levé : Apporte! dit la Raison en mettant ses besicles pour examiner la proie. Puis, fière de son adresse, elle remet son collier à Imagination et la ramène au gîte.

Telle est, ami lecteur, la remarque qu'il nous a semblé bon de te communiquer. Mais si tu ne vois pas en quoi elle se rattache au sujet qui nous

occupe, nous allons, en deux mots, te le montrer.

Notre hôte le sabotier, dame Marceline sa femme, et dame Suzanne leur servante, n'étaient pas, pour leur rendre justice, moins curieux qu'aucun de leurs cousins, petits-cousins et arrière-cousins en Adam. Mais ils habitaient un lieu où rarement ils trouvaient l'occasion d'exercer, soit à leur profit, soit aux dépens du prochain, cette belle faculté qui, comme nous le disions, distingue l'homme de la bête. Ils menaient une vie monotone, voyaient chaque jour les mêmes objets à la même place, se levaient le matin, parlaient peu, n'ayant rien à dire, en quoi le lecteur remarquera qu'ils différaient beaucoup de certains auteurs de sa connaissance; déjeunaient, dînaient, faisaient leurs quatre repas, se couchaient, le tout avec la régularité mécanique d'une horloge ; si bien que, lorsqu'un incident extraordinaire venait à traverser le cours de cette existence uniforme, ils en étaient frappés plus vivement, plus profondément que ne sauraient l'être les personnes vivant au milieu des agitations du monde. Aussitôt dame Raison s'éveillait, se frottait les yeux et se mettait en campagne avec son fidèle lévrier. Mais Imagination, ennuyée d'avoir gardé si longtemps la chaîne au

cou, se sentait à peine libre qu'elle partait comme un trait, bondissait, folâtrait, battait tous les buissons, levait dix perdrix et dix lièvres à la fois, n'en relançait aucun, et laissait la Raison s'essouffler à la suivre. La Raison, éperdue, avait beau siffler pour la rappeler, Imagination ne l'écoutait pas ; c'était un chien qui ne manquait pas de flair, mais qui était mal dressé et sans expérience.

On en jugera par le court extrait que nous allons donner de l'entretien qui avait lieu à la cuisine, tandis que le comte de Sassenage et Philibert causaient dans la grange, et que Crussol et Montbrun pataugeaient dans les marais en faisant de leur côté d'autres conjectures.

Nous ajouterons seulement quelques mots, pour mieux faire connaître les personnages. L'hôtelier était vieux, et sa femme n'avait guère plus de ving-sept ans. Avant son mariage, Marceline avait été courtisée par un vigneron qui habitait un village, situé à deux lieues de là, sur l'autre rive du Rhône. Le vigneron était jeune et bien tourné, et volontiers Marceline lui eût donné la préférence ; mais le sabotier gagna sa cause, comme on disait jadis dans la province, en faisant parler pour lui monseigneur le dauphin, c'est-à-dire en faisant

résonner aux oreilles de la belle quelques écus marqués au coin du prince. Marceline devint hôtelière, et qu'elle se repentît ou non du choix qu'elle avait fait, la vérité nous oblige de dire qu'elle oublia en peu de temps le vigneron. Cependant, comme ce dernier demeurait dans le voisinage, il faisait le tourment du vieux sabotier; il ne pouvait aller ni à la messe, ni à la foire, ni à la chasse, que maître Blaise, c'était le nom de l'hôtelier, ne s'imaginât qu'il ne vînt braconner sur sa terre. Il était persuadé que sa femme n'attendait, pour l'épouser, que le moment où elle serait veuve; pure vision, telle qu'il en éclôt dans la cervelle des maris jaloux.

Il est temps maintenant de reprendre l'entretien.

— La porte était fermée, dit l'hôte, la clef en dehors, telle que je l'avais laissée, après avoir donné l'avoine aux chevaux.

— Alors, dit Marceline, elle n'était pas difficile à ouvrir.

— Non, repartit le sabotier.

— C'est égal, reprit la sabotière après un moment de réflexion, ce n'est pas vous, maître Blaise, qui auriez eu le courage de l'ouvrir.

— Non, vraiment, répondit l'hôte qui sentit qu'il y avait dans ce propos une légère pointe d'ironie. Non, vraiment, ce n'est pas moi! Je ne trouve pas que ce soit un haut fait à tenter un honnête homme.

— C'est égal! poursuivit Marceline d'un air rêveur, je voudrais bien connaître celui qui l'a osé. Je suis sûre, maître Blaise, que c'est un jeune homme!

— Oui-da, dit l'hôte en fronçant le sourcil, tandis que sa femme, oubliant ciel et terre, tenant son aiguille immobile entre ses doigts, semblait suivre des yeux, à travers les carreaux de la fenêtre, quelqu'un que personne autre qu'elle ne voyait. Ce quelqu'un-là, lecteur, c'était le premier oiseau que sa chienne d'imagination avait levé. Oui-da! répéta l'hôte, dont le limier trottait encore sans avoir flairé le moindre gibier. Un jeune homme! Et que venait-il faire céans, ce jeune homme? Qu'en pensez-vous, Suzanne?

— J'ai mon idée là-dessus, répondit la servante tout en continuant à tricoter, et sans daigner ajouter un mot de plus.

— J'ai aussi la mienne, murmura l'hôte en se croisant les bras. Je veux qu'on ne m'appelle plus

Blaise, si je ne connais le coquin, et si je ne sais de quelle couleur étaient son pourpoint et son haut-de-chausses.

— Vrai! dit Marceline, sortant à demi de sa rêverie. Qui croyez-vous que ce soit, maître Blaise?

— Ah! carogne! répliqua l'hôtelier d'un ton bourru, en enfonçant son bonnet sur ses yeux, et en lançant sur sa femme un regard où se peignaient à la fois la crainte, la jalousie et le soupçon. (Imagination, à force de trotter, avait dépisté le vigneron.)

Marceline était trop distraite pour faire attention à son mari. Elle entendit à peine la rude épithète qu'il lui avait adressée, et pour le sûr, elle n'en comprit pas le sens, car elle repartit aussitôt : — C'est égal! je gage, maître Blaise, que ce doit être un gentil garçon, qui ne craindrait pas de voir quelqu'un en face, ni à la danse, ni au cabaret, ni.....

— Ni où, ma mie? demanda le sabotier en contrefaisant la voix de sa femme.

Marceline rougit jusqu'au blanc des yeux, baissa la tête et remit en train son aiguille. Mais tout en cousant : — C'est égal! dit-elle à voix basse, je ne

le connais pas; mais, quel qu'il soit, j'aimerais mieux ravauder ses culottes que les vôtres, maître Blaise.

Durant ce temps, le sabotier posait son outil, et, s'avançant vers la fenêtre, jetait à son tour les yeux sur la campagne. — Je ne suis pas riche, pensa-t-il; j'ai épousé une femme qui ne m'a pas apporté en dot un boisseau d'orge, et qui mange plus qu'elle ne gagne; mais je donnerais dix écus pour qu'un de ces braves gentilshommes trouvât le drôle et lui fît prendre dans la mare le bain de saint Frigolet. Vieux fou que je fus, d'épouser une fille pour ses doux yeux! Je ferais mieux maintenant de la renvoyer, nue comme je l'ai prise, avec sa chemise et son jupon, de la renvoyer à ce gueux, puisqu'il l'aime tant. Mes soucis s'en iraient avec elle. Oui, il verra ce que c'est, quand il en aura tâté. Ils feront ensemble un beau ménage! Ni plus ni moins, il m'en a toujours voulu; c'est lui qui m'a tué ma vache, l'an passé, quoique cet âne de médecin prétende qu'elle soit morte du charbon. Sont-ils morts du charbon les chevaux de ces cavaliers? Ah! tu me payeras tout à la fois, gueux! Il pense qu'on ne voit pas ses menées... On passe le Rhône en bateau, ou à la nage, on s'en

va de même... ni vu ni connu... l'eau ne garde point de trace... tout comme la conscience des femmes.... Nage, nage, nage comme un poisson ; je vais prévenir ces braves gentilshommes.

En cet endroit, maître Blaise fut interrompu dans son monologue.

— Que regardez-vous donc là-bas? lui dit sa femme étonnée de le voir rester si longtemps près de la fenêtre. A-t-on découvert l'homme?

— Le diable l'étrangle et vous aussi! répliqua l'hôte avec colère. Je vendrai mon auberge et j'irai m'établir en Dévoluy.

— Quand il vous plaira, maître Blaise, dit Marceline étonnée de l'air rébarbatif de son époux.

— Je n'aurais jamais cru les femmes si scélérates, reprit l'hôte.

Dame Marceline ouvrit de grands yeux, et devinant à la figure de son mari, plutôt qu'à ses paroles, quelle mouche l'avait piqué, elle leva les épaules. Dame Suzanne en fit autant.

— Je n'aurais jamais cru les hommes si bêtes, dit l'hôtelière.

Ces mots furent le signal d'une dispute que nous regrettons sincèrement de ne pouvoir rapporter ici. Le sabotier et la sabotière se reprochèrent

mutuellement tous leurs défauts, prétendirent l'un et l'autre avoir fait un mauvais marché, le jour où ils s'étaient mariés, se noircirent à qui mieux mieux; en un mot, déployèrent dans l'attaque la même habileté qu'un général qui connaît tous les endroits faibles de la place qu'il assiége, et dans la défense, l'embarras et le désespoir d'un capitaine qui, en dépit de ses efforts, voit l'ennemi entrer dans la ville, enseignes déployées, par une douzaine de brèches à la fois. Il n'y pas au monde de combats plus acharnés, plus perfides, plus cruels, que ceux qui se livrent sous le toit conjugal. Toutes les blessures sont dirigées vers le cœur et frappent juste. Heureusement c'était un bon ménage que le ménage du sabotier. Quand on fut au plus chaud de la querelle, dame Marceline tira son mouchoir de sa poche et se mit à pleurer. Maître Blaise aussitôt changea de ton, battit en retraite, et finalement se rendit à discrétion. La paix une fois signée, il reconnut de bonne foi qu'il s'était trompé, et que les soupçons qu'il avait conçus contre le vigneron n'avaient pas, au moins en cette circonstance, l'ombre du sens commun. Imagination avait fait fausse route.

— Mais enfin, dit maître Blaise, quel est donc

le brigand qui a fait le coup? Si je le tenais... Qu'avez-vous à rire, Suzanne? Croyez-vous qu'un homme me fasse peur?... Si je le tenais...

— Si vous le teniez, maître Blaise, dit Suzanne, il vous rirait au nez, et voilà tout ce qui en serait; si vous vouliez le battre, il trouverait encore moyen de vous échapper, quand même vous auriez fermé portes et fenêtres. Il s'en irait par la cheminée, comme la fumée qui sort de l'âtre; il passerait par le trou de la serrure, comme un rayon de soleil; ou bien peut-être, maître Blaise, il irait se blottir comme une puce sous les jupons de votre femme; et quant à le rattraper, voyez-vous, autant vous vaudrait courir après les brouillards du Rhône.

— Vous me faites frissonner, Suzanne, dit Marceline; à votre avis, ce n'est donc pas un jeune homme...

— Bon! un jeune homme! Il est aussi jeune, aussi leste et aussi gai que pas un des garçons qui s'en vont danser aux vendanges de Millery; et cependant, il était au monde avant vous, maître Blaise, et aussi avant votre père.

— Je vous entends, Suzanne, dit gravement le sabotier. Je vois qui vous voulez dire, et sur mon

âme ! vous pourriez bien avoir raison. Hier au soir, avant de me coucher, j'ai ouvert la fenêtre et j'ai aperçu dans le marais une douzaine de lutins qui dansaient parmi les joncs.

— Là ! voyez-vous ! reprit Suzanne en frappant de la main sur son tablier, j'en étais sûre, maître Blaise. Ils n'en font pas d'autres.

La supposition de Suzanne était tellement vraisemblable, qu'on l'adopta tout d'une voix, et que chacun s'empressa de citer à l'appui une foule de raisons et d'exemples qui prouvaient péremptoirement que l'attentat commis contre les trois chevaux des gentilshommes calvinistes ne pouvait être que l'ouvrage des lutins. C'était là un des tours familiers à ces esprits folâtres.

— Décidément, ce sont les lutins, dit le sabotier ; cela est clair. Il faut rappeler ces braves seigneurs ; car ils n'attraperont rien dans le marais, si ce n'est quelque bon rhume.

— N'allez pas si vite, maître Blaise, dit Marceline, dont le lévrier, sans doute plus agile que celui de son mari et que celui de la servante, n'était pas encore las de fureter et de trotter ; n'allez pas si vite ; si c'était quelque voleur qui voulût nous as-

sassiner et nous piller pendant la nuit. Cela se voit tous les jours.

— Suzanne, dit Blaise, donnez-moi l'échelle.

— Pourquoi faire, maître Blaise?

— Je veux descendre mon arquebutte qui est pendue là-haut au-dessus de la cheminée; j'ai peur que le canon ne se rouille.

— Bon! des voleurs! dit Suzanne en apprêtant l'échelle. Où se cacheraient-ils, dame Marceline? Et pourquoi auraient-ils tué ces pauvres chevaux? Ils seraient plutôt montés dessus et auraient gagné le bois avant qu'on s'en soit aperçu tant seulement.

— En ce cas, repartit l'hôte, ce doit être quelque bohémien. C'est une engeance qui ne vit que pour mal faire.

— Ou peut-être, maître Blaise, quelque marinier à qui vous aurez refusé de faire crédit, dit Marceline.

— A moins, dit l'hôte, que ce ne soit l'aubergiste de Millery qui veut discréditer ma maison et m'enlever mes passagers. Le Rhône, cependant, coule pour tout le monde.

— Qui est-ce donc? répéta pour la centième

fois Marceline qui ne savait plus à quelle conjecture s'arrêter.

— C'est ce que je me demande, répondit le sabotier.

De guerre lasse, on en allait revenir à l'hypothèse des lutins, comme étant la plus raisonnable, la plus sensée qu'on eût encore mise sur le tapis. Suzanne triomphait, lorsque tout à coup maître Blaise se frappa le front.

— Je sais qui c'est, dit-il, et nous sommes des sots de tant nous creuser la cervelle. Mais c'est toujours ainsi. Je ne cherche jamais plus mon bonnet que lorsque je l'ai sur les oreilles. Ça! vite, courez, Suzanne! appelez ces gentilshommes.

— Ils viennent de rentrer, dit Suzanne.

Aussitôt maître Blaise, sans répondre aux questions que lui adressait sa moitié, se dirigea d'un air important vers la salle où étaient réunis, en effet, les deux jeunes chefs calvinistes.

Au moment où maître Blaise entrait dans la salle par la porte de la cuisine, le comte de Sassenage y entrait par celle de la basse-cour. Le vieux gentilhomme laissait voir sur son visage une certaine inquiétude. Il venait communiquer à ses amis les étranges nouvelles qu'il avait apprises de

Philibert; mais il ne savait comment s'y prendre pour leur faire cette confidence. Il éprouvait une répugnance invincible à leur expliquer la conduite du colporteur et le plan que ce dernier avait conçu de tuer l'archer pour trafiquer ensuite de son secret. Timide comme un homme qui se sent coupable, il craignait qu'on ne devinât, malgré toutes ses précautions, les rapports qu'il avait eus avec le fils de Bruno, et le nœud mystérieux qui rattachait cette affaire à ses intérêts personnels. Heureusement pour lui, maître Blaise vint à son secours en expliquant l'aventure de la façon la plus plausible, et sans compromettre personne, si ce n'est, comme cela arrive quelquefois, des gens qui n'en pouvaient mais. Maître Blaise raconta que deux seigneurs catholiques, suivis de leur chapelain, s'étaient arrêtés devant son logis, mourant de faim et de soif, ce qui était la vérité; que, suivant le mot d'ordre, il leur avait déclaré qu'il ne pouvait les héberger, et sur ce propos, avait fermé sa porte, ce qui était beaucoup moins exact; car, dans le fait, maître Blaise avait causé plus de cinq minutes avec eux, tandis que le chevalier Verd, à demi renversé sur la selle de son cheval, vidait une bouteille de Millery, et que le prétendu chapelain

faisait sauter les miettes d'un quartier de pain noir. Mais ces circonstances étant étrangères au sujet principal, maître Blaise, pour cette raison, et peut-être aussi pour quelques autres, jugea à propos de les passer sous silence.

— Et qu'est-il arrivé ensuite, maître Blaise? demanda le vicomte de Crussol.

— Je suis rentré chez moi, répondit l'hôtelier. J'ai fermé ma porte, comme je vous le disais, et repris mon ciseau. Mais il paraît que ces voyageurs se sont doutés que vous étiez ici. Quand j'ai eu le dos tourné, ils seront descendus de cheval, et comme j'avais laissé la clef à la porte de l'écurie...

— Le tour est bon, dit Crussol en riant.

— Corps de Christ! dit Montbrun. Je crois que nous aurions pu donner à ces cavaliers une occupation un peu plus digne de deux gentilshommes.

— Messire, dit maître Blaise, je crois...

— Allons! tais-toi, imbécile! dit le comte de Sassenage, charmé de la tournure que l'hôtelier avait donnée à l'équipée de Philibert, mais feignant d'être courroucé contre lui. Va-t'en d'ici, âne que tu es! Tu mériterais qu'on te coupât les deux

oreilles, puisque tu sais si mal t'en servir. L'écurie est à deux pas de toi, un étranger y entre, il en sort, et tu n'entends rien! Va-t'en, te dis-je!

Maître Blaise baissa la tête et s'en retourna à la cuisine beaucoup moins fier que lorsqu'il en était sorti. Lorsqu'il eut disparu, le comte apprit à ses amis que, pendant qu'ils erraient aux alentours, un de ses serviteurs était arrivé du camp et lui avait apporté une fâcheuse nouvelle. Il leur raconta alors en peu de mots les projets du baron, et Philibert, étant arrivé sur ces entrefaites, confirma de point en point tout ce qu'il avait plu au vieillard de lui faire dire.

— Quel parti prendre? dit-il ensuite après avoir renvoyé à la cuisine le colporteur. Notre tête, messieurs, est sur le billot. Comment détourner la hache?

— Vive Dieu! s'écria M. de Crussol, je ne vois qu'un moyen; mais il n'y a pas une minute à perdre. Nous allons rejoindre nos gens dans la forêt; nous y serons en deux heures. Là, morbleu! nous monterons à cheval avec une troupe de gaillards déterminés; nous irons à Romans; nous arrêterons le colonel et nous le ferons s'ex-

pliquer devant un conseil de guerre. Êtes-vous de mon avis, comte?

— Je trouve l'avis fort sage, comme tous ceux que vous donnez, répondit le vieux gentilhomme. Mais vous pouvez rencontrer des obstacles; il faut tout prévoir; je pense donc qu'il serait prudent que l'un de nous se rendît à Oullins pour empêcher l'émissaire du baron de voir le prince.

— Vous avez raison, dit Crussol; sur ma foi de gentilhomme! vous avez raison. La politique est toujours la dernière chose dont je m'avise.

— L'entreprise, continua le comte, n'est pas sans danger; si l'on vient à nous reconnaître... notre procès est tout fait... quatre pistoliers derrière une haie... une pelletée de terre sur la tête, et tout sera dit... Vilaine mort pour un soldat!

— J'irai, messieurs, dit Montbrun avec simplicité.

— Non, certes! dit Crussol, ce sera moi. Je veux essayer mes talents en diplomatie.

— Pâques-Soles! s'écria le comte, vous n'irez ni l'un ni l'autre. La cause que nous servons a plus besoin de vous, qui êtes jeunes, que de moi dont les pieds commencent à se lasser. D'ailleurs,

l'entreprise dont il s'agit demande plus d'adresse et d'expérience que d'audace et de vigueur. Elle convient à un vieillard. L'autre, messieurs, celle de Romans, exige surtout du courage. Elle vous revient de droit. Ainsi nos rôles sont marqués. J'irai à Oullins. Quant à vous, ne perdez pas une seconde; il faut que le colonel soit arrêté avant le point du jour.

Quelques instants après cet entretien, Crussol et Montbrun traversaient à pied la plaine inculte qui les séparait du bois de la Serpaise; tandis que le comte de Sassenage, monté sur le mulet du pontonnier, se dirigeait vers Oullins. Philibert le suivait à quelque distance.

Le vieux gentilhomme n'avait négligé aucune des précautions que le temps et le lieu lui permettaient de prendre pour mener à bonne fin son entreprise. Il avait emprunté de l'argent à ses amis, car il savait qu'en ce bas monde l'argent est le principe, le milieu et la fin de tout. Il avait troqué ensuite ses habits contre ceux de maître Blaise, et lui avait acheté une cargaison de sabots neufs que Philibert avait attachés avec des cordes sur les flancs de Pacolet. C'est dans cet équipage qu'il arriva, à la nuit tombante,

aux avant-postes de l'armée catholique. Il traversa sans peine les tentes de l'armée, répondant en patois du pays, à ceux qui l'interrogeaient, qu'il était un pauvre sabotier qui s'en venait chercher fortune à Oullins. Les uns le laissaient passer sans mot dire; les autres riaient et s'amusaient à l'interroger. Quelques-uns même lui achetèrent des sabots pour en faire cadeau à ceux de leurs amis qui n'avaient pu encore se procurer pour le lendemain des souliers de bal, ou à ceux d'entre eux qui étaient connus pour faire meilleure figure devant l'ennemi que dans un quadrille. A la fin, cependant, le comte et son affidé se débarrassèrent des importuns et entrèrent dans le village. Mais la quantité d'étrangers que l'amour du plaisir avait attirés à Oullins fit qu'ils eurent plus de peine qu'ils ne s'y attendaient à découvrir la demeure qu'avait choisie Aymé Verd. Pendant un gros quart d'heure, ils perdirent leurs pas, et ils commençaient à désespérer du succès de leur stratagème, lorsqu'ils aperçurent au clair de lune, traversant la place du bourg, un homme armé d'un long bâton, et vêtu d'une robe noire qu'il avait retroussée jusqu'à la ceinture, sans doute pour aller plus vite. Après l'avoir examiné un mo-

ment, ils échangèrent un sourire d'intelligence, car ils avaient reconnu l'un des compagnons de route de l'archer, maître Placide Gouttenoire. Quoiqu'ils ne pussent deviner en quel lieu il allait, à pareille heure et d'un air si empressé, ils résolurent de le suivre. S'il ne les conduisait pas tout droit au gîte de son ami, il ne pouvait manquer de les y ramener. Dans cette pensée, ils s'attachèrent à ses pas, et observèrent toutes ses démarches, comme Mac-Leod épia le chien de l'Outlaw qui l'avait outragé, sûr que ce fidèle animal le mènerait dans la caverne où son maître avait trouvé un refuge.

CHAPITRE XLVI.

Tournez le feuillet.

Vieux habits ! vieux galons !
Chanson des rues.

Aymé Verd, étant rentré à l'auberge, souhaita le bonsoir à son père, et se fit conduire par l'hôte-

lier dans la chambre qui lui était destinée. Après avoir fait sa prière, il se déshabilla et se mit au lit; mais attristé comme il l'était du peu de succès de sa mission, effrayé des obstacles qu'il pouvait encore rencontrer, et des maux qui en seraient peut-être la suite, il eut quelque peine à s'endormir. Cependant, vaincu enfin par la fatigue, il ferma les yeux et ne se réveilla qu'au grand jour. La première chose qu'il aperçut, en sautant à bas du lit, fut un paquet qu'on avait posé sur une chaise, auprès de son chevet. L'ayant entr'ouvert par curiosité, il vit que ce paquet renfermait un costume oriental de la plus grande beauté, une robe blanche, une ceinture de soie verte à franges d'or, un large turban, dont l'aigrette aurait pu parer le front d'un émir. Un riche poignard damasquiné et un loup, ou demi-masque de satin noir, complétaient cet ajustement. Cédant à une tentation bien naturelle à un jeune homme, Aymé posa le turban sur sa tête, et se regarda dans un miroir cassé, que la fille de l'hôtelier avait fixé à la muraille, à l'aide de deux ou trois épingles. Cette coiffure semblait faite pour lui, tant elle lui allait bien. Il essaya alors tour à tour les diverses pièces de l'habillement, et l'on peut dire que jamais chef

sarrasin n'eut meilleure mine, et ne porta avec plus de grâce son cafetan. Il allait mettre la dernière main à sa toilette, en chaussant des babouches de satin, délicatement brodées, lorsqu'il vit à ses pieds un petit papier plié en quatre, sur lequel il avait marché plusieurs fois par mégarde. Il l'ouvrit aussitôt et y lut ces mots tracés par une main peu accoutumée à manier la plume, ou agitée, pendant qu'elle écrivait, d'une émotion assez forte : « Ce costume est à vous, c'est un ami qui vous l'envoie ; à ce soir. »

Ce simple billet pouvait fournir matière à bien des conjectures. Aymé Verd en adopta une dont nous laisserons au lecteur le soin d'apprécier la vraisemblance. Il supposa que son correspondant anonyme, en dépit du nom d'ami qu'il se donnait, n'était autre qu'une femme. Le bon goût du costume, les mœurs faciles de l'époque, quelques fautes d'orthographe dans la lettre qu'il venait de lire, enfin le mystère de l'aventure, lui parurent des garants certains de l'opinion qu'il avait conçue.

Si nous avions résolu de peindre un héros de fantaisie, nous dirions qu'il fut insensible à cette découverte. Mais la vérité est que l'archer

dont nous écrivons la fidèle histoire se comporta, dans le premier moment, comme on pouvait l'attendre d'un jeune homme. Il accepta le présent qui lui était fait de si bonne grâce, le rendez-vous qui lui était assigné, et les suites naturelles du rendez-vous. Une rougeur subite anima son visage et le feu des passions brilla dans ses yeux. Que n'étais-tu là, brave Gaspard! tu aurais trouvé une belle occasion de prendre ta revanche, et de rendre à ton sage conseiller une partie de ses sermons.

Cependant Aymé n'était pas de ces gens qui se contentent de prêcher la sagesse; il la pratiquait, autant du moins que cela est possible au milieu des piéges et des tentations de la vie des camps. Si, d'un côté, son imagination était aussi prompte à s'enflammer que celle d'aucun de ses compagnons, comme l'événement vient de le prouver, de l'autre, sa conscience, sa raison, sentinelles vigilantes, n'étaient pas moins promptes à l'avertir. Par malheur, dans le cas dont nous parlons, lesdites sentinelles, occupées alors je ne sais où, endormies peut-être, ce qui peut arriver au plus brave et au plus vaillant soldat, ne s'aperçurent du danger que lorsque l'ennemi s'était déjà logé dans

la citadelle. Elles furent un peu honteuses du tour que le diable leur avait joué ; mais elles n'en firent pas moins leur devoir, et se mirent à carillonner et à faire un tel tapage, que toutes les vertus du ciel les entendirent et accoururent à leur secours. Pour parler sans métaphore, Aymé ne tarda pas à s'apercevoir qu'il oubliait un peu en ce moment la sévérité ordinaire de ses principes. En conséquence, il se dit qu'il se bornerait à remercier la belle dame qui avait daigné lui fournir les moyens d'aller au bal; mais un entretien pouvant avoir ses périls, il résolut ensuite de ne point lui parler et de ne pas même chercher à la voir. Ce parti, dont on ne saurait contester la sagesse, avait pourtant un inconvénient; car il n'était pas très-délicat d'accepter un présent et de ne pas remplir les conditions auxquelles il avait peut-être été offert. Après avoir bien examiné le cas dans tous les sens, Aymé se vit donc placé dans l'alternative, ou de refuser l'habit de bal, ou de l'accepter aux clauses et conditions qu'y avait mises le donateur. Son choix fut bientôt fait. Il avait, comme nous l'avons dit, des principes de conduite qui ne lui permettaient pas d'envisager comme un simple péché véniel ces liaisons d'un

moment, que le caprice noue et dénoue dans l'espace d'une semaine, quelquefois même d'une soirée. Mais eût-il partagé à cet égard l'opinion relâchée du vieux Hugues et de son ami Gaspard, opinion qui était alors, par malheur, l'opinion commune, nous osons affirmer que cela n'eût influé en rien sur sa détermination. L'affaire qui le conduisait au bal était d'une nature tellement sérieuse, et son affection pour Blanche si profonde, qu'il se fût fait un crime de s'engager dans une intrigue galante.

— Au diable le turban ! dit-il en jetant sa coiffure sur son lit ; au diable la robe et la ceinture ! Je ne porterai pas ces habits ; non, je ne les porterai pas. La nymphe qui les a envoyés ici les fera reprendre si bon lui semble.

Satisfait de cette héroïque résolution, Aymé endossa gaiement ses habits de la veille, et descendit à la cuisine. Il pensait y trouver ses compagnons de voyage ; mais on lui apprit que le bachelier n'avait pas couché dans l'hôtellerie, et que le vieux Hugues, ne sachant ce qu'il était devenu, s'était mis à sa recherche. Cette nouvelle n'étonna point le jeune gentilhomme ; plus d'une fois, dans le cours de la campagne, il avait vu maître Placide

passer les nuits à argumenter ou à prêcher, à errer au milieu du camp pour en chasser les femmes de mauvaise vie, pour brûler les jeux de cartes et les dés qu'il voyait aux mains des soldats, quitte à se battre contre ces derniers, si le procédé leur déplaisait ; en un mot, remplissant un rôle qu'on aurait pu comparer, sous quelques rapports, à celui de Pierre l'Ermite dans les croisades. Aymé ne s'inquiéta donc nullement de l'absence de ses deux amis, et se fit servir à déjeuner. Après son repas, il sortit de l'hôtellerie, dans l'intention de faire emplette d'un costume de bal.

La vallée d'Oullins ressemblait alors à un champ de foire. Des marchands accourus de toutes les villes voisines y avaient dressé leurs tentes sur le bord de la rivière, et, pour peu qu'on eût la bourse bien garnie, on pouvait s'y procurer aisément la plupart des objets de luxe et d'agrément dont on avait besoin pour briller à la cour du duc de Savoie. On y trouvait même de charitables juifs qui, prenant en pitié le sort des jeunes seigneurs que le jeu avait maltraités, remplissaient de nouveau leur escarcelle, en échange de quelque chiffon de papier couvert de pattes de mouche, qu'ils se contentaient de leur faire signer. Des guinguettes

étaient ouvertes aux soldats et aux bas officiers de l'armée; des ménétriers, montés sur des tonnes vides, faisaient danser au son de la viole les filles des environs; en un mot, un étranger qui fût arrivé dans ce lieu n'aurait pu se douter qu'il était dans un pays désolé depuis quatre mois par la plus affreuse guerre civile. Tel fut en effet le cachet de cette singulière époque; au milieu des fureurs sanglantes du fanatisme, la vieille gaieté gauloise ne perdit point ses droits, et le moment du péril passé, on voyait renaître partout l'insouciance et la légèreté qui forment, dit-on, un des principaux traits du caractère français.

Ce spectacle inspira à notre ami quelques bonnes réflexions que nous sommes obligé de passer sous silence, mais que chacun de nos lecteurs refera aisément au coin de son feu. Lorsqu'il fut arrivé dans ce village de tentes, Aymé entra dans la boutique d'un marchand d'habits, et le pria de lui montrer quelques travestissements. Le marchand, qui était un petit vieillard à la mine rusée, s'empressa aussitôt d'étaler à ses yeux des vêtements de toute espèce, de toute forme et de tous les siècles, vieilles nippes fanées, débris de la garde-robe d'une troupe de comédiens de campagne, dont il vanta

le bon goût et la fraîcheur avec autant d'aplomb que s'il eût cru parler à un aveugle.

— N'avez-vous rien de mieux à m'offrir? lui dit Aymé en souriant.

— Rien de mieux! s'écria le vieillard offensé. Et où Votre Seigneurie trouvera-t-elle quelque chose de mieux? Voici, ajouta-t-il en montrant un pourpoint usé jusqu'à la corde, une toque noire surmontée d'une plume de coq, voici un costume qui vous ira à merveille et fera valoir comme il faut votre fine taille. Rien de plus gracieux ni de plus léger. C'est un habit de troubadour du treizième siècle.

— Je n'en suis pas surpris, répondit Aymé; c'est là un vrai costume de poëte. Quant à la légèreté, je suis encore de votre avis, attendu que le pauvre diable qui n'aurait pas d'autre vêtement pour se couvrir, risquerait fort de grelotter au mois de juin. Mais cela ne fait qu'ajouter à la fidélité du costume. Je ne diffère donc avec vous que sur un point, c'est sur la bonne grâce de ce pourpoint et de ce manteau court.

— Quant à cela, dit le marchand, ne vous en inquiétez pas. Lorsque vous l'aurez sur les épaules, chacun vous en fera compliment. Un cavalier de

votre mine donne de la grâce à tout ce qu'il porte. D'ailleurs, c'est un bien petit mérite que l'élégance dans un costume, et surtout dans un costume historique. Sa beauté consiste surtout à être exact ; l'exactitude, messire, je ne connais que cela ; une exactitude scrupuleuse. Or, celui-ci a été copié, taillé, cousu fil par fil, point par point, d'après une estampe de la bibliothèque des Cordeliers de Grenoble, représentant le célèbre Floquet de Romans, surnommé en son temps le roi des ménestrels.

— Oui da ! dit Aymé en secouant la poussière cachée dans les plis du manteau. Eh bien, compère, je vous crois ; et quand vous m'assureriez que ce sont là les mêmes atours que Floquet porta aux noces de Guignes III, je vous croirais encore sans peine.

— Oh ! dit le vieillard, il a fait un peu de vent hier, et sous ces maudites tentes, on ne peut se défendre de la poussière. Mais un coup de vergette remettra tout à neuf. Quand le chaperon sera épousseté, le manteau secoué, brossé et mis au grand air, il n'y paraîtra plus. Et puis, le soir, à la bougie, vous n'avez pas d'idée de l'effet que cela produira. On jurera que vos habits sortent de la

main de l'ouvrier. Et certes, il n'y a pas longtemps qu'ils en sont sortis. Je pourrais vous dire qu'ils n'ont jamais été portés; mais à quoi bon mentir? Le fait est qu'ils ont été portés une fois, une petite fois, et pendant une heure seulement, dans une mascarade qui eut lieu, le mois dernier, au château de Grignan. M. le comte d'Adhémar les avait fait faire exprès pour lui; mais la fête fut interrompue par l'arrivée des huguenots. C'est la pure vérité, sûr comme je m'appelle maître Régnier.

— En ce cas, dit Aymé, je serais curieux de voir quelle est la couleur de vos mensonges.

— Du reste, poursuivit le vieillard, si ce costume ne vous convient pas, j'en ai d'autres à vous montrer. Ce sera bien le diable si nous ne trouvons pas ici un habit à votre taille.

Maître Régnier continua alors son exhibition ; il employa avec beaucoup de finesse toutes les ruses du métier, pour amorcer le chaland qu'il avait sous la main, et lui mettre sur le dos quelqu'une des vénérables reliques qui pendaient dans son magasin.

Mais lorsqu'il vit Aymé tourner les yeux vers la porte et se disposer à partir, il le retint par la manche et le conjura de prendre patience encore

un moment. Alors il suspendit au croc les oripeaux auxquels son éloquence n'avait pu rendre la fraîcheur qu'ils avaient perdue, et tira d'un coffre de cuir un nouveau costume. Les marchands, on le sait, ont une tactique assez semblable à celle des grands capitaines, lesquels mettent d'abord en avant leurs plus mauvais soldats, tiennent en réserve leurs meilleures troupes, et ne découvrent ces dernières que lorsque la bataille est désespérée.

Le nouvel accoutrement que le vieillard offrit à Aymé Verd était véritablement beau. Il se composait d'une longue robe de velours cramoisi, brodée d'étoiles d'or, de croissants et d'autres signes cabalistiques; d'un chapeau pointu, également orné d'emblèmes, et du sommet duquel pendait une écharpe de soie bleue, toute constellée d'étoiles; enfin de la baguette divinatoire, d'une grande lunette, et de tous les accessoires qui servent à compléter l'ajustement d'un disciple d'Hermès. Ce travestissement, outre sa richesse, avait encore, comme le fit remarquer le vieillard, cet avantage d'être plus favorable qu'aucun autre aux intrigues du bal masqué.

— Quand vous aurez ce bonnet sur les yeux,

mon gentilhomme, dit le marchand, et que vous paraîtrez au milieu de la fête, les jeunes filles viendront tourner autour de vous, comme les papillons autour d'un flambeau, afin de savoir de vous ce que toute fille est curieuse d'apprendre, ce qu'elle demande aux marguerites des prés, aux cartes, à son miroir, au vent : si son amant sera fidèle, si elle se mariera bientôt. Chacune d'elles vous livrera sa main que vous presserez dans la vôtre, sans qu'elle songe à la retirer. Vous pourrez, selon votre humeur, faire sourire la belle enfant ou faire pleurer ses beaux yeux, lui soutirer adroitement tous ses petits secrets; et quant à ceux des autres, elle vous les dira d'elle-même, ce qui vous sera d'un grand avantage. Enfin il ne tiendra qu'à vous, messire, de la rendre boudeuse pour toute la soirée, de la brouiller avec son amant et avec ses meilleures amies, ou bien de la faire danser jusqu'au point du jour, sans que ses petits pieds se ressentent de la fatigue. Essayez-moi ce costume, mon gentihomme; essayez-le, il n'en coûte rien.

— C'est inutile, dit Aymé; je vois que la chape est trop longue.

— Essayez-la toujours, reprit le vieillard en lui présentant la manche de la houppelande; si elle

a quelques doigts de trop, ma femme y fera un pli. Très-bien! elle ne colle pas sur vos épaules, mais c'est ce qu'il faut. Vos mouvements seront plus libres et votre démarche plus solennelle. Prenez le bonnet maintenant; à merveille! Il faut que vous voyez vous-même comme cela vous sied. Bon! qu'est-ce que ma femme a fait du miroir, à présent! Je ne le retrouve plus. Mais si vous voulez que je fasse signe à ma voisine, la tavernière, une jolie commère, ma foi! elle vous dira si je mens.

— Je n'ai pas besoin de l'avis de vos voisines, repartit Aymé en se débarrassant de la robe; ce déguisement est fort beau, et il serait facile d'en corriger les défauts d'ici à ce soir. Mais il me semble que ce n'est pas celui qui convient le mieux à un jeune homme.

— Pourquoi? dit le marchand. Parce que les jeunes gens sont des fous, j'en demande pardon à votre seigneurie, qui n'ont pas assez d'expérience pour savoir ce qui leur convient. Croyez-moi, prenez ce travestissement, et si vous aimez quelque belle dame, vous pourrez le lui dire à l'oreille, sans qu'un mari s'avise de vous demander compte de l'entretien, ce qui ne manquerait pas d'arriver,

dans le cas où vous commettriez l'étourderie de vous habiller en damoiseau. Vous aurez les priviléges de l'âge et ceux de la science; vous écarterez les jaloux avec votre baguette d'ivoire, comme on écarte les mouches avec un éventail. Je fais une autre supposition. Avez-vous besoin d'avancement dans l'armée? Attendez-vous quelque faveur de monsieur le duc de Nemours? Eh bien, Son Altesse, qui vous a rebuté peut-être sous ce simple habit, déchiré par les lances huguenotes, Son Altesse vous écoutera ce soir avec plaisir. Elle viendra en riant s'asseoir auprès de vous, vous priant de lui tirer son horoscope.

— Si j'en étais sûr! dit Aymé.

— Rien n'est plus sûr, continua le marchand; avec un peu d'adresse, d'ailleurs, et je suppose que vous n'en manquez pas, vous n'auriez pas de peine à l'amener là. Vous conduisez le prince dans l'embrasure d'une fenêtre, et pendant cinq minutes, vous avez l'air de contempler les astres. Vous prenez ensuite un ton d'oracle... ne craignez rien... faites votre éloge à mots couverts, mais noircissez sans déguisement vos rivaux. Et si vous êtes entré cornette au bal, vous en sortirez capitaine. Qui vous retient encore? Peut-être vous

figurez-vous que M. de Nemours ne vous croira pas? Allez, jeune homme, fiez-vous à ma barbe grise. Si fin qu'il soit, il se laissera piper par vos grimaces. Grâce à cette longue lunette que voici, à ces planètes d'or et à ces symboles de magie, il vous supposera plus sorcier que vous ne l'êtes. Et pourquoi non? Est-on plus clairvoyant, est-on moins sot, moins crédule, dans une salle de danse, et à la clarté des bougies, qu'on ne l'est partout ailleurs, à la lumière du soleil? Je vous le dis en vérité, jeune homme, le monde n'est lui-même qu'une grande mascarade où personne ne laisse voir son véritable visage, et où, savants, ignorants, princes, marchands, chacun n'est estimé que d'après l'habit. Ça! êtes-vous décidé?

— Non, dit Aymé avec regret; je sens que je ferais là-dessous une sotte figure. J'arrive à peine à Oullins, je ne connais aucune des dames qui seront à cette fête, et ne suis au courant d'aucune intrigue. Vous avouerez qu'en pareil cas il est difficile de se tirer avec honneur du rôle de sorcier.

— Si c'est là ce qui vous arrête, répondit le marchand qui avait une réponse toujours prête aux objections de ses pratiques, il y a moyen de

s'arranger. Je ne veux pas qu'un brave seigneur comme vous aille acheter chez mes confrères de méchantes guenilles, et laisse à quelque gentillâtre des baronnies sans tournure et sans esprit le plaisir de se pavaner sous ce bel habit. Je puis en un quart d'heure, si vous êtes raisonnable, vous mettre au fait de toutes les aventures galantes de ce pays, vous dire les noms, vous faire le portrait de toutes les dames, de telle sorte que vous puissiez les reconnaître seulement à leur démarche, au son de leur voix, ou en examinant leurs bagues.

— Comment vous êtes-vous procuré de tels renseignements? demanda Aymé avec surprise.

— Honnêtement, messire, honnêtement, répondit le vieillard en poussant un soupir.

— Mais encore? dit Aymé.

— Eh, mon Dieu! messire, que vous importe?

— Il m'importe beaucoup. Sans cela, comment voulez-vous que je vous croie?

— Messire, dit le marchand, quand je vois une étoffe, j'en examine la couleur, la solidité, l'éclat, et si elle me convient, je l'achète, sans m'inquiéter de savoir par quels procédés de petits fils de soie ont été enchaînés ensemble, de manière à former un drap solide, ni comment ils ont reçu ces vives nuances

qui charment mes yeux. Ce sont là, mon gentilhomme, les secrets du fabricant. Cependant, puisqu'il faut vous satisfaire, je vous dirai tout. Ma femme, continua le vieillard après un moment de réflexion et une émotion visible, ma femme est marchande à la toilette; elle vend aux dames des rubans, des colliers, des dentelles, et c'est, je vous assure, un métier qui ne vaut pas le diable. On croit que les grandes dames, parce qu'elles sont riches, achètent les yeux fermés; c'est une erreur; elles liardent tout comme les autres.

— Mais quel rapport cela a-t-il avec ce que je vous demande? dit Aymé en s'asseyant sur le coffret de cuir.

— Un peu de patience, messire, vous allez le voir. Comme je vous le disais donc, ma femme est marchande à la toilette, c'est-à-dire qu'elle use plus de galoches que pas une femme de la paroisse, ce que je lui ai souvent reproché dans mes mauvais quarts d'heure. Mais dans le fait, ce n'est pas sa faute. Nos voisines, qu'on voyait partout du temps qu'elles étaient filles, qui ne manquaient pas une vogue à deux lieues à la ronde, ni un sermon à l'église, ni une exécution sur la grand'-

place, bref, qui étaient toujours en l'air pour se faire reluquer par les galants; à présent qu'elles sont mariées et ont des enfants, elles ne bougent pas plus de chez elles que la crémaillère, aimant mieux avoir les pieds chauds que d'attraper des rhumes à courir la pretentaine. Denyse, au contraire, la pauvre femme! elle est toujours par voies ou par chemins. Depuis le matin jusqu'au couvre-feu, qu'il vente ou qu'il neige, avec des souliers percés et une robe d'indienne, que vous dirai-je, messire? même dans ses grossesses, car les femmes, quand elles ont du cœur, font des choses que nous ne ferions pas, elle trotte, sa boîte à la main, sa balle sur le dos. Elle va de ci, de là, d'une maison à l'autre, du premier étage au cinquième, et le tout bien souvent, pourquoi? pour rentrer le soir au logis, avec la faim et sans avoir vendu ce qui s'appelle une épingle. Je m'en aperçois à sa figure, quand elle rentre; aussi je ne lui demande rien. Je la laisse faire; la voilà qui pose sa balle dans un coin, allume le feu, casse une écuelle en trempant la soupe, soufflette son marmot qui n'en peut mais, puis allume la lampe, fait sécher ses chausses devant le feu et les ravaude pour le lendemain, car elle n'en prend une nouvelle paire que lors-

qu'elle a usé celle qu'elle porte jusqu'à la dernière maille. Pendant ce temps, Jacquot, le seul enfant qui nous soit resté de quatre que nous avons eus, Jacquot, dis-je, voyant sa mère en colère, et n'en sachant pas la raison, le pauvre innocent! va se coucher à tâtons, et moi j'en fais autant, car qu'est-ce qu'un homme peut faire de mieux en pareil cas?

— Et après? dit Aymé.

— Au bout d'une heure, messire, je vois Denyse qui se lève. Après avoir éteint les charbons et balayé la boutique, elle ouvre sans bruit le tiroir à l'argent et compte la recette de la journée, ce qui est, pour l'ordinaire, une besogne assez facile. Cela fait, elle s'approche du lit de Jacquot, arrange les draps, la couverture, et de peur du froid, ôte sa robe et la met sur la couchette. Bon! voilà Denyse en jupon; vous croyez qu'elle va se coucher? Ah bien oui! et ses patenôtres? Elle en a encore pour une heure; cependant il faut bien finir par se mettre au lit. Je la sens qui se glisse entre les draps, aussi froide qu'un saint de pierre. Je ne dis rien; je fais semblant de dormir. Mais elle ne dort pas; elle se tourne et se retourne sur la paillasse, tout comme si elle avait la fièvre. Ce sont là de vilains moments, messire, et autant

vaudrait n'être pas né que de vivre de la sorte. Mais on doit s'attendre à cela, quand on est pauvre et qu'on a la sottise de se marier. Comme je vous le disais donc, je ferme les yeux et je fais semblant de dormir; mais je n'en ai guère envie; à force de sentir remuer cette pauvre femme, ma poitrine se serre comme si on la pressait dans un étau, je sens quelque chose qui me prend à la gorge et qui m'étouffe. Il faut que je soupire pour me soulager. Bah! j'aurais mieux fait de me mordre la langue jusqu'au sang et de me taire. Ma femme n'a pas plutôt entendu ce soupir, qu'elle soupire de son côté, et bientôt, quoiqu'elle se doute bien que je ne dors pas :

— « Maître Régnier, me dit-elle, dormez-vous?

— Dormir! lui dis-je, je défierais bien le diable de dormir à côté de vous, quand il en aurait envie. Qu'avez-vous à vous trémousser de la sorte, comme si vous entendiez les violons? Ne pouvez-vous rester tranquille?

— Ne parlez pas si haut, maître Régnier, vous allez réveiller Jacquot, répond Denyse en me voyant prêt à me fâcher; car, je ne sais pourquoi, messire, entre époux, on n'est jamais plus porté à

se chamailler et à se battre, que lorsqu'on aurait le plus besoin de s'entr'aimer.

— Vous allez réveiller Jacquot, me dit ma femme, bien sûre qu'avec ce mot elle me fermera la bouche. Et, après avoir poussé un nouveau soupir et s'être retournée deux ou trois fois sur le chevet, sans pouvoir trouver une position commode : — Maître Régnier, me dit-elle, qu'avez-vous vendu aujourd'hui ?

— C'est bon, répliqué-je ; dormez, Denyse ; ce n'est pas l'heure de parler de ces choses-là. Le jour est assez long, morbleu ! pour y penser.

— Si vous aviez vendu une paire de chausses tant seulement, vous ne me parleriez pas ainsi, maître Régnier. Pourquoi donc ne pas me dire ce qui en est ? Je le vois bien, vous n'avez rien vendu.

— Eh bien, non, puisque vous voulez le savoir, dis-je alors avec impatience ; non, je n'ai rien vendu, pas même un bouton de guêtre. Êtes-vous bien avancée, maintenant ? En dormirez-vous mieux, Denyse ? Est-ce là l'oreiller de plume qu'il vous fallait ? Jarnigué ! prenez-en donc la moitié, puisqu'elle vous fait envie, et là-dessus je vous souhaite une bonne nuit. Et en parlant ainsi, messire, je me tourne vers la ruelle, bien décidé à ne

plus répondre, et même à m'endormir, car les mauvaises nuits ne rendent pas les jours meilleurs, et cent ans de chagrins ne payent pas un liard de dettes. Mais bah ! j'ai beau compter depuis un jusqu'à mille, et recommencer cinquante fois, j'ai beau fermer les yeux ou les fixer sur la grosse poutre qui traverse ma boutique, et que la lune éclaire à travers la fente des auvents, c'est comme si je chantais. D'ailleurs, Denyse est là, et quoiqu'elle n'ouvre pas la bouche, elle me parle et j'entends tout ce qu'elle me dit. Oui, je l'entends aussi distinctement, aussi clairement que j'entends sonner toutes les heures de la nuit à l'horloge de la paroisse. Ah ! messire, vous êtes jeune et vous êtes riche sans doute, tant mieux pour vous ! sinon je vous dirais : Ne vous mariez pas, faites-vous moine, faites-vous chartreux, faites-vous trappiste ; ne craignez rien ; la robe de laine, le cilice, les jeûnes, tout cela n'est que roses en comparaison des félicités conjugales, comme disent ces bêtas de parpaillots, qui voudraient forcer tout le monde à se marier. Mais peut-être que je vous ennuie, messire ; je vous chante là un vieux refrain que la jeunesse n'aime pas à écouter, surtout quand les ménétriers accordent leurs violons, et qu'on al-

lume déjà les bougies du bal. Que voulez-vous? Vous m'avez demandé une chose qui a remué en moi tous ces souvenirs, et puisque j'ai commencé, il faut bien que j'achève.

— Croyez que je vous écoute avec beaucoup d'intérêt, dit Aymé; quoique je ne sache pas encore quel rapport ces tristes confidences peuvent avoir avec la question que je vous ai faite.

— Vous le verrez bientôt, messire; tout ce que je vous demande, c'est que vous gardiez pour vous l'opinion que vous pourrez avoir de ce qui me reste à vous dire. Où en étais-je donc? Ah! m'y voici. Quand on coud du mauvais drap, il n'est pas étonnant que le fil se casse quelquefois. Je vous disais donc que, ma femme et moi, nous ne dormions pas (et par la nuit que je vous raconte, vous pouvez juger de toutes les autres); après avoir retenu sa langue environ une demi-heure, voilà que Denyse reprend la parole :

— « Maître Régnier, me dit-elle, car elle est sûre que je vais la comprendre, il viendra demain! C'est du boulanger, messire, qu'elle parle.

— Eh bien, Denyse, que voulez-vous que j'y fasse? Faut-il mettre la clef sous la porte et nous en aller?

— Mais l'ouche est pleine, et il nous a juré qu'il n'en referait pas une autre. Et le terme qui arrive dans trois jours! Sainte Vierge! vous n'y pensez pas. Avec quoi payerez-vous le terme?

— Dans trois jours? dis-je. Eh bien, en trois jours, on a encore le temps de se reconnaître. Nous tâcherons d'emprunter une centaine de livres.

— Oui, c'est cela, maître Régnier; vous n'avez pas d'autre corde à votre arc. Mais elle est usée à présent. D'ailleurs, la belle ressource que d'emprunter! Nous ne serions pas à l'aise, mais nous vivoterions, du moins, à cette heure, si nous n'étions pas obligés d'employer le peu que nous gagnons à boucher les trous que nous avons faits. Quand il entre un écu au logis, vite il faut le changer en petite monnaie, et lorsqu'on a donné un à-compte à l'un, un à-compte à l'autre, le soir il ne vous reste pas de quoi acheter une mèche pour la lampe. On ne sait pas ce qu'on fait quand on fait une dette. C'est couper un arbre par le pied pour en manger le fruit.

— Sans doute, dis-je à mon tour, celui qui fait un créancier est comme ce pauvre Martin Laprat qui, s'étant ruiné dans les entreprises, vendit un

petit champ qui lui restait, et acheta un ours qu'il faisait danser dans les foires, avec un fifre et un tambour. Le pauvre homme se croyait délivré de toutes ses peines, car l'ours était bien appris, il donnait la patte et dansait en mesure, aussi bien que pas un bateleur. Mais il fallait nourrir cette maudite bête; quand Martin n'avait gagné dans la journée que de quoi acheter une livre de pain noir, il fallait qu'il lui en donnât d'abord la moitié, sinon elle montrait les dents. Et il arriva un beau jour que Martin Laprat n'ayant rien dans sa panetière, et étant à jeun depuis la veille, voulut raisonner son compagnon pour lui faire prendre patience; mais quand il eut achevé son discours, l'ours se jeta sur lui et lui dévora un membre. Martin réussit à lui faire lâcher prise, au moyen de son bâton, et il l'aurait tué, dans sa colère, car il était armé. Mais quoi! l'ours était son gagne-pain. Il le garda et le fit encore danser pendant un an, mais au son du fifre seulement, attendu qu'il était manchot, et ne pouvait plus, comme autrefois, faire résonner son tambourin. Mon père, qui avait connu Martin Laprat, m'a dit qu'il l'avait vu plus d'une fois passer devant sa porte, et qu'il avait mis plus d'un denier dans sa sébile. Mais il faut

que tout ait un terme. Bientôt Martin Laprat ne revint plus à Grenoble, comme il avait coutume de le faire, et l'on apprit par un paysan que l'ours avait fini par le manger. Ce sont là les créanciers, Denyse, je le sais bien. Mais qu'y faire? Quand on n'a pas d'autre ressource, le plus sage est d'imiter Martin Laprat. D'ailleurs, nous n'en sommes pas là encore, Dieu merci! nous avons des amis.

— Des amis! s'écrie Denyse en s'accoudant sur le traversin; eh! ne devez-vous pas à tous vos amis? Vous me faites rire, quand je vous entends parler de la sorte. Des amis, maître Régnier! il n'en faut plus parler, quand on est logé à votre enseigne. Tant qu'ils vous ont cru à l'aise, cela a été assez bien. Ils vous auraient prêté le double de ce que vous leur demandiez. Mais aujourd'hui il faut voir la mine qu'ils font, quand on va crier misère chez eux. Ils se plaignent plus haut que vous, et cependant la broche tourne devant leur feu toute l'année. Ne pensez pas aux amis, maître Régnier; n'y pensez pas.

— Il me reste, dis-je alors, quelques marchandises qu'on pourrait mettre en gage pour deux ou trois semaines.

— Oui-da, repart Denyse, et comment les reti-

rerez-vous? Voilà-t-il pas un beau commerce! La moitié de vos marchandises a déjà passé chez les juifs, et justement, cela me rappelle que vous en devez encore l'étoffe à maître Trablaine, de Romans!

— Oui, et la façon à maître Arnoul, dis-je à mon tour; que le diable emporte votre mémoire, Denyse! Qu'ai-je besoin que vous me rappeliez tout cela? Avez-vous juré de me rendre fou?

— Il faut pourtant, maître Régnier, que vous trouviez un moyen de nourrir votre femme et votre enfant! dit-elle en se mettant à pleurer.

— Enseignez-le-moi, ce moyen, sorcière que vous êtes! Irai-je dans la rue arrêter les passants, et leur arracher leurs vieux habits pour les forcer à m'en acheter de neufs? Parlez! que faut-il que je fasse? A quoi sert-il, morbleu! de mettre le doigt dans toutes ses plaies, quand on n'a pas l'onguent qui peut les guérir? Cela les élargit et les envenime, et c'est tout ce qu'on y gagne. Mais vous n'êtes bonne qu'à cela, Denyse. Quand vous rentrez au logis, au lieu d'y apporter un bon visage, comme une honnête femme devrait le faire, vous n'y apportez que la mauvaise humeur et les querelles. Oui, pleurez maintenant; il s'agit bien

de pleurer! Voici le jour qui se lève. J'aimerais mieux avoir épousé une sans-souci qu'une femme comme vous. Au moins elle dormirait et me laisserait dormir; en s'éveillant, au lieu de chercher à me mettre la mort dans l'âme, comme vous le faites, elle chanterait, la coquine! et elle rirait pour me ragaillardir. Et vraiment! les affaires n'en iraient pas plus mal, car, voyez-vous, Denyse, ce ne sont pas les larmes de la meunière qui font tourner la roue du moulin.

Voilà, messire, quelles nuits nous avons passées pendant dix ans. Quant aux jours, vous pouvez vous en faire une idée. Au temps du carnaval, cela allait encore, malgré les sermons des hérétiques qui, non non contents de marier les pauvres filles, veulent empêcher les riches de danser, double sottise! Cela allait encore la semaine de Pâques et la semaine de Noël, époques où, selon la coutume, tout le monde change d'habits. Mais le reste du temps, je crois que les gens du quartier auraient mieux aimé sortir en guenilles que de s'acheter un pourpoint. Ne sachant plus à quel saint me vouer, je passais la journée à lire le Grand Albert, car, de manière ou d'autre, je voulais en finir, et j'aurais vendu mon âme au diable, s'il l'avait voulue. Mais

il paraît qu'à présent il ne fait plus de ces marchés-là, comme autrefois. Les âmes sont devenues une marchandise si commune qu'il en a pour rien tant qu'il en veut. Je lisais donc le Grand Albert, un petit livre rouge que m'avait prêté un colporteur de Confolens. Il fallait n'en lire qu'une page par jour, et au bas de chaque page étaient écrits ces mots en lettres vertes : Tournez le feuillet, vous verrez le diable.

Bah ! j'avais beau tourner le feuillet et ouvrir de grands yeux, il ne venait pas plus de diable que de chalands. Tout au contraire, jamais ma maison n'avait été plus triste, plus déserte. Tout en lisant, j'entendais quelquefois la pluie qui fouettait les carreaux de la fenêtre, ou bien le vent qui faisait tomber les tuiles du toit. Alors, messire, je pensais à Denyse, à ma pauvre femme, qui courait le pavé, battue par le vent, battue par la pluie, et, dans ces moments-là, j'appelais le diable encore plus fort. Je ne sais s'il m'entendit ; mais voici ce qui advint.

Il faut vous dire, d'abord, que le livre était assez gros. Chaque page avait une image. La première représentait un homme dans une chambre nue, sans rideaux, sans feu ; un pauvre hère dévoré par la faim, et qui aurait eu grand besoin de venir

s'acheter des habits dans ma boutique. Il lisait le Grand Albert. La seconde représentait le même homme, mais dans une situation bien différente. Il était occupé à vider un sac rempli d'or; quoique le sac fût petit, il paraissait inépuisable, car on voyait le plancher couvert de pièces d'or, de pistoles, de ducats, de philippus, de doublons. L'or tombait de ce sac comme l'eau tombe d'une fontaine. Sur la troisième image, on voyait encore le même homme; il était assis devant une table splendide, servi par des valets à livrée qui portaient dans leurs mains des plats, des assiettes, des bouteilles, le tout si bien peint, que cela vous faisait venir l'eau à la bouche. Sur la quatrième image, l'homme était à cheval et éclaboussait les passants qui, tous, cependant, lui levaient leurs chapeaux et le saluaient jusqu'à terre. Sur la cinquième, messire, il était couché sur l'herbe, dans un jardin; une troupe de jeunes filles légèrement vêtues dansaient devant lui. Enfin, que vous dirai-je? il y avait dans ce livre de quoi faire tourner la tête; on y voyait représentés au vif tous les rêves que fait sur son grabat l'homme qui manque du nécessaire. Mais on n'en possédait que la peinture; pour jouir de la chose, il fallait avoir vu le

diable ; pour voir le diable, il fallait encore tourner le feuillet.

Je trouvais que le livre était bien gros, et je craignais que Satan, en prenant la plume pour l'écrire, ne fût tombé dans le défaut ordinaire des auteurs, qui consiste, comme vous le savez, à vous amuser par des descriptions pompeuses, à vous allécher par des promesses brillantes, à vous faire attendre un dénoûment qui n'arrive jamais, ou qui vous déçoit quand il arrive. Il me semblait qu'il aurait dû se montrer du premier coup, et me donner le sac aux écus, au lieu de me laisser consumer ma vie à regarder des chimères, à poursuivre des ombres sans corps. Cependant, quand j'arrivai à l'avant-dernière page, le cœur me manqua. Les cheveux me dressèrent à la tête. Je tenais le livre dans ma main ; je l'ouvrais, je le fermais, je le cachais dans un coin pour ne plus y toucher. Puis, je le reprenais en tremblant, et mes yeux s'arrêtaient de nouveau sur ces mots terribles : « Tournez le feuillet, et vous verrez le diable ! » — Oui, je le verrai, me disais-je, car il est là, pour le sûr, derrière ma porte : il a la main posée sur le loquet ; je n'ai qu'à remuer un doigt, il va entrer et me demander ce que je veux. — Oh ! que ce livre est

court! Moi qui croyais qu'il ne finirait jamais! Oh! pourquoi n'a-t-il pas quelques feuillets de plus?

— Finalement, dit Aymé, tournâtes-vous le feuillet?

— Oui, messire; mais au lieu du diable en personne, je vis paraître ma femme; elle me mit dans la main une pièce d'or et me dit d'un air joyeux : — Tenez, maître Régnier, mettez ce ducat dans votre escarcelle; je n'ai pas voulu attendre à ce soir pour vous l'apporter.

Je jetai les yeux sur la balle de Denyse, et je vis qu'elle n'avait rien vendu. Cela me surprit; je lui demandai avec inquiétude où elle avait pris ce ducat. Aussitôt, elle entr'ouvrit son corset et en tira une lettre qu'elle me fit voir.

— Quelle était donc cette lettre? demanda Aymé.

— C'était, messire, un billet doux, répondit maître Régnier. La personne qui avait chargé Denyse de le remettre à son adresse, lui avait promis d'autres pratiques, dans le cas où elle s'acquitterait fidèlement de sa commission. Mais Denyse n'y entendait pas malice. Quant à moi, le rouge me monta au visage, et je ne sus d'abord quel

parti prendre. Je tenais la lettre dans une main, la pièce d'or dans l'autre, et d'un air si embarrassé, que Denyse s'en aperçut.

— Y aurait-il du mal à faire cela? me dit-elle.

— Du mal? répondis-je en mettant la pièce d'or dans ma poche. Quel mal voulez-vous qu'il y ait, sotte que vous êtes! Hâtez-vous! portez ce billet là où on l'attend, et portez en tant qu'on vous en baillera. Seulement, n'en dites mot à personne, si ce n'est à moi, car nos voisines sont si méchantes!

— Elles me blâmeraient sans doute? dit Denyse.

— Eh! non, sotte que vous êtes! Mais elles voudraient toutes se mêler de porter des lettres, et dans peu le métier ne vaudrait plus rien.

Le lendemain, messire (1).....

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

(1) Il y a ici une lacune dans le manuscrit de l'auteur anglais ; quelques notes, griffonnées sur la marge, nous ont fait présumer que l'histoire de maître Régnier n'était pas entièrement finie, et devait se rattacher par quelque fil à la trame du roman. Mais deux ou trois feuillets détachés du manuscrit nous ont privés de ce morceau intéressant. Nous avons fait jusqu'à présent d'inutiles recherches pour les découvrir; toutefois nous

— Honni soit, qui mal y pense ! dit Aymé en posant sur sa tête le turban du Sarrasin.

Quelques instants après, il entrait au bal.

CHAPITRE XLVII.

La Mascarade.

Il n'avait oublié qu'un point,
C'était d'éclairer sa lanterne.
FLORIAN.

Tout le monde connaît l'histoire de ce singe qui montrait aux passants la lanterne magique. Il faisait passer sous les regards des curieux les tableaux les plus variés, et y ajoutait même des commentaires propres à en relever les beautés. Mais comme il avait oublié d'allumer un flambeau derrière la toile, les spectateurs n'y voyaient goutte, et les commentaires du singe, naturellement un peu

ne désespérons pas d'en venir à bout. Le cas échéant, nous nous empresserons de communiquer au public cette heureuse découverte.
(*Note du Traducteur.*)

obscurs, comme le sont toujours les commentaires, remplissaient de bruit leurs oreilles, sans répandre sur le tableau la clarté indispensable qui lui manquait.

Pour prévenir une semblable catastrophe, nous croyons nécessaire d'allumer ici notre lanterne, c'est-à-dire de rapporter quelques faits qui nous semblent de nature à jeter un jour propice sur la peinture du bal masqué.

Nous ferons donc quelques pas en arrière, et irons d'abord trouver le bachelier dans l'auberge où Aymé Verd l'avait laissé une heure après leur arrivée à Oullins. Le digne clerc, on s'en souvient, se trouvait alors dans une situation assez critique. Le repas qu'il venait de prendre avait aiguisé son appétit, et les provisions de l'hôtelier étaient épuisées. Il visita lui-même le garde-manger, fureta et flaira dans tous les coins du logis, dans l'espoir de mettre la main sur quelque plat en réserve; mais ayant échoué dans cette enquête, il revint s'asseoir d'un air mélancolique en face du vieux Hugues, et commença à débiter gravement quelques sentences morales sur la sobriété, la tempérance, la frugalité, etc. L'aubergiste et le chevalier Verd l'écoutaient en vidant chopine, et donnaient

de temps à autre des marques non équivoques d'approbation. Mais celui de ses auditeurs que maître Placide avait surtout à cœur de persuader n'était autre que lui-même, ou plutôt son estomac, ce qui rendait la tâche de l'orateur assez difficile; car il avait à peine lâché un raisonnement, qu'il le voyait rétorqué à l'instant même par l'auditeur malveillant dont nous parlons, position dont messieurs les orateurs de la chambre, et, en général, tous les ergoteurs de profession, peuvent seuls apprécier l'incommodi té

— Après tout, dit-il en regardant le vieux chevalier, à la guerre comme à la guerre! Cette poule était un peu dure, mais on a fait de plus mauvais repas. Homerus nous peint ses héros comme des gens vivant de peu et ignorant le luxe de nos tables.

— Il s'agit bien de luxe, maître sophiste! répliqua messer Gaster. Nous manquons à présent du nécessaire. D'ailleurs, ajouta-t-il, ne m'avez-vous pas lu et relu cent fois, dans l'Iliade et dans l'Odyssée, tous les passages où il était question de boire et de manger? Je connais aussi bien que vous les héros d'Homerus, et je tiens que, pour un pauvre estomac délabré comme moi, la fumée

d'un de leurs festins aurait été plus nourrissante que la substance même de notre souper.

— Eh ! mon Dieu ! reprit maître Placide en se tournant vers l'hôtelier, quand on soupe mal, on en déjeune mieux, n'est-il pas vrai, compère ? Un souper léger est recommandé par les médecins comme excellent pour la santé. C'est, disent-ils avec raison, un préservatif contre les indigestions, lesquelles sont très-dangereuses pendant la nuit.

— Bah ! bah ! dit l'estomac, ces raisonnements-là sont bons pour mon voisin le cerveau, qui aime à se repaître de vent et d'autres denrées non moins creuses. Quant à moi, je préfère à tous vos rogatons de philosophie païenne une tranche de jambon fumé. Les sentences, à mon avis, sont un plat de dessert, comme la crème et les confitures.

Impatienté de trouver en lui-même un contradicteur si opiniâtre, maître Placide résolut d'étouffer sa voix ; il éleva donc la sienne au plus haut diapason qu'elle pût atteindre, s'imaginant que ce moyen, qui lui avait souvent réussi avec son célèbre ami, Jacques Sauzéas, de Saint-Étienne en Forez, lui réussirait tout aussi bien à l'égard

de cet adversaire intime, qui lui tenait tête depuis un quart d'heure. Mais tandis qu'il célébrait d'une voix tonnante, et en gesticulant avec feu, tandis qu'il faisait, disons-nous, le panégyrique de la diète, il entendait une maudite voix qui lui disait :

— C'est en vain que tu t'égosilles, ami Placide, je ne suis pas de ceux à qui l'on impose silence. Tu parles d'ailleurs comme un homme à jeun, c'est-à-dire en véritable fou. Vraiment! on croirait, à t'entendre, que je suis un de ces estomacs voraces qui coûtent plus qu'ils ne rapportent; vrai gouffre de Charybde, qui engloutit ce qu'on y jette, sans qu'on en voie jamais rien reparaître. Tu sais bien que tu mens, ami Placide.

Le peu que tu m'as donné, ne te l'ai-je pas rendu avec usure? Ta santé, si précieuse à l'Eglise, cette santé que tu vas détruire, malheureux! n'est-elle pas mon ouvrage? Va-t'en voir si un pauvre diable, exténué par les jeûnes, est comme toi en état de faire résonner un argument, et, dans le besoin, un bâton ferré aux oreilles d'un hérétique! Le moyen? L'infortuné n'a que le souffle sur les lèvres, et s'en va clopin-clopant appuyé sur sa béquille; c'est un membre mort de l'Eglise militante. Au temps où nous sommes, ami Placide,

tout bon chrétien doit faire ses quatre repas, et spécialement quiconque appartient à la sainte milice. Il y aurait de l'égoïsme à en retrancher un seul; un berger maigre, famélique, fuira devant les loups, et laissera manger le troupeau, si, toutefois, il n'est pas lui-même mangé le premier. Eût-il comme toi en partage toute la subtilité d'Aristote unie à la profondeur de saint Thomas, cela ne lui servirait de rien; car, sans de bons poumons, qu'est-ce que la logique? Une méchante arquebuse qui vous rate entre les doigts, tandis que vous essuyez patiemment le feu des autres. Hélas! hélas! quelle honte pour toi, ami Placide, quel déboire, si, dans une dispute théologique, tu allais, faute de voix, laisser le dernier mot à un hérétique!

Cette harangue de messer Gaster fit une telle impression sur le docte bachelier, qu'il termina à la hâte son éloge de la tempérance, et à peu près du même ton que s'il eût prononcé son oraison funèbre. Mais à peine eut-il clos les lèvres, qu'il ouït dans les airs un bruit qui le fit tressaillir d'aise. Il dressa aussitôt l'oreille et ouvrit les narines, comme le coursier de Job à la voix du clairon. Le bruit qu'il entendait était pourtant d'une

nature fort pacifique; c'était le bruit de la cloche d'un couvent. Mais, quoique l'heure de la réfection fût passée, le digne clerc avait reconnu que l'on mettait en ce moment la nappe au monastère. Etait-ce la manière dont on agitait la cloche qui lui avait fait faire cette utile découverte? Ou bien, le vent propice qui avait apporté jusqu'à lui les sons de l'airain bénit, lui avait-il transmis en même temps quelques émanations de la cuisine? C'est ce que nous ne pouvons savoir; mais un fait certain, c'est que maître Placide sortit de l'auberge, sans dire adieu à personne, et fit telle diligence, qu'il arriva au couvent avant qu'on eût fini le *benedicite.*

Dire qu'il soupa avec des nonnes, c'est dire assez de combien de petits soins, de quelles attentions délicates il fut l'objet. Tout en mangeant, il racontait d'un air modeste ses exploits guerriers, les dangers qu'il avait courus, les privations qu'il avait endurées, sa captivité à Romans, récit qui fit pleuvoir sur sa table tous les pots de confiture, tous les sirops, toutes les friandises de la maison. Chacune des tribulations du digne clerc lui attirait une nouvelle douceur. Les nonnes le traitaient comme elles auraient traité un confesseur

de la foi, un martyr échappé aux bourreaux, et que la Providence leur aurait confié, pour le rappeler à la vie. Après le repas, on se rendit au jardin, où maître Placide fut obligé de recommencer sa narration; mais ayant senti au dedans de lui quelques pointes de vanité, il eut soin cette fois de rapporter à Dieu le mérite de ses œuvres, et comme Saint-Paul, qu'il cita en latin, il ne se glorifia que de ses manquements et de ses faiblesses. Ce discours, comme on peut le croire, ne contribua pas peu à augmenter l'estime et l'admiration des nonnes. Aussi, lorsqu'il voulut partir, toutes s'y opposèrent.

— Ah! sire clerc, lui dit une des nonnes, vous allez vous enrhumer, si vous retournez au village à cette heure de la nuit. Restez ici jusqu'à demain, ce sera une bénédiction pour notre prieuré.

Le bachelier fut contraint de céder à ces charitables instances, et après l'office du soir, auquel il assista dévotement, il se disposa à gagner la chambre qu'on lui avait fait préparer; mais, en traversant le parloir, il se sentit tirer par le pan de sa robe, et s'étant retourné avec vivacité, il poussa un cri de surprise en apercevant devant lui une de ses anciennes connaissances, maître Jérôme

Gaschet, ci-devant écuyer du châtelain de Beausé-jour.

— Vous ici, maître Jérôme, lui dit-il en lui serrant la main ; par quel hasard ?

— Ne m'en parlez pas, messire, répondit Jérôme en soupirant. Autrefois, je savais ce que je faisais, et quand je sortais d'un lieu pour aller dans un autre, j'avais toujours quelques bonnes raisons pour cela. A présent, je vais où il plaît à Dieu ! Je ne m'en inquiète plus ! Je suis comme une horloge dont un enfant fait tourner l'aiguille avec le doigt, et qui sonne à tort et à travers, quoique l'ouvrier l'ait fabriquée pour aller juste.

— N'êtes-vous donc plus au service du châtelain ? demanda Placide. C'est pourtant un homme raisonnable, du moins, à en juger par les entretiens que j'ai eus avec lui, ajouta-t-il, oubliant que dans ces entretiens il avait fait à lui seul les frais de la conversation.

— Lui ! dit Jérôme en élevant les épaules ; il est comme tant d'autres, il porte un chapeau, mais c'est pour faire croire qu'il a de la cervelle. Dans le fait, si le bonhomme a jamais eu pour deux liards de bon sens, je crois que ses deux charmantes filles le lui ont fait perdre. A la vérité, il

n'en faudrait qu'une pour détraquer la meilleure tête.

— Vous parlez d'or, maître Jérôme, répondit Placide. Mais, de grâce, apprenez-moi une chose; le châtelain est-il ici?

— Sans doute, dit Gaschet; sans doute, il est ici, pour son malheur et pour le mien. Hier, après avoir échappé à la bagarre que vous savez, je lui disais : Messire, retournons à Beauséjour; voici l'été qui approche, il faut penser à la moisson. Il faut... Mais il m'a coupé la parole en me traitant de belître, suivant son usage. Puis, il s'en est allé à Sorbiers, où il avait laissé ses filles.

— N'étaient-elles pas avec les bernardines? demanda Placide.

— Précisément, messire. En arrivant au monastère, je pensai que nous allions y passer au moins une semaine. Sur cette idée, je mets Pégase au râtelier, je m'en vais faire un tour à la cuisine, et après avoir mangé un morceau sur le pouce, je grimpe au grenier où l'on m'avait assuré que je trouverais quelques bouquins. Il y en avait, en effet, et des meilleurs; mais, ce qui fait peu d'honneur au chapelain de la maison, ils étaient tout couverts de poussière et de toiles d'araignée. Je

les prends l'un après l'autre, je les nettoie, je lis les intitulés ; cela suffit quelquefois pour apprécier le mérite d'un ouvrage, d'autant plus que bien des auteurs mettent tant d'esprit dans le choix d'un titre, qu'il ne doit guère leur en rester pour remplir le reste du livre. Bref, depuis quatre mois, je n'avais pas encore passé de journée plus agréable, si bien que je ne m'aperçus du temps qui s'était écoulé que lorsque je cessai d'y voir clair. Alors, je m'approchai de la lucarne, pour jouir du moins d'un reste de jour, car, lorsqu'on est sous le même toit que madame Sigolène, il ne faut pas penser à brûler de la chandelle. Tout à coup, messire, en jetant par distraction les yeux sur la campagne, qu'est-ce que j'aperçois? Les cheveux m'en dressent encore à la tête, rien que d'y penser. J'aperçois, à un bon quart de lieue, le châtelain de Beauséjour trottant vers le nord, en tête d'une procession de bernardines. Vite je descends les degrés quatre à quatre, et m'en vais droit à l'écurie; la porte était fermée, je l'enfonce. Jugez de mon étonnement! maître Pégase avait disparu tout comme s'il eût pris des ailes, de même que son patron fabuleux. Je cours à la cuisine, personne ; j'appelle, c'est l'écho qui me répond. Aus-

sitôt, je mets mes jambes à mon cou, et je m'élance après les fuyards, au risque d'attraper une pleurésie.

— Où diable allaient-ils? dit Placide.

— Où ils allaient? ils allaient à Oullins. Madame l'abbesse était juchée sur Pégase. Mais toutes les nonnes marchaient à pied en disant leur chapelet; belle ressource contre les loups et contre les parpaillots, dont les bois sont remplis! Et pourtant c'était sous prétexte d'être plus en sûreté, qu'elles avaient quitté le couvent, qui avait de bonnes portes et de bons murs.

— Enfin, dit Placide, je vois avec plaisir que vous êtes arrivé jusqu'ici sans malencontre.

— Grâce au ciel! répondit maître Gaschet, et pour dire la vérité, une fois le danger passé, je n'ai pas été fâché de me trouver ici au milieu d'une armée de bons catholiques. J'étais rompu par la fatigue, et je jouissais d'avance du plaisir de m'étendre dans un lit un peu plus moelleux que ceux sur lesquels j'avais couché depuis un mois. Mais va-t'en voir s'ils viennent! Voilà madame Cunégonde qui apprend que monsieur de Nemours doit donner un bal demain au soir. Aussitôt elle ne ressent plus ni fatigue ni sommeil; elle s'en va réveiller le châtelain qui ronflait déjà, et il faut

que le bonhomme se lève pour et coure au village pour acheter des robes, des rubans, des perles, car madame Cunégonde veut danser.

— Dieu nous préserve ! s'écria le bachelier en faisant le signe de la croix, cette fille a donc le diable au corps. J'espère que madame l'abbesse ne souffrira point ce déréglement ; une novice !

— Novice ! murmura Gaschet, je ne sais si elle l'a jamais été, mais je vous jure qu'à présent elle ne l'est point et n'a nulle envie de l'être. D'ailleurs, quand une fille veut danser, voyez-vous, il n'est abbesse ni grilles qui la pourraient retenir. Le châtelain a donc été obligé de dépenser une belle année de son revenu pour parer ses héritières, car il espère qu'à ce bal elles pourront trouver, comme on dit, une bague à leur doigt. A cette heure, elles sont occupées à préparer leur toilette.

— Je pense, dit Placide, qu'elles sont allées dans un lieu profane pour se livrer à cette œuvre du démon. Je ne les ai vues ni au réfectoire ni à la chapelle.

— Ah bien oui ! dit Gaschet, elles taillent leurs robes, se disputent à qui sera la plus belle ; cela leur tient lieu de souper, de prières et de tout.

Mais je ne m'en soucie guère, et ce n'est pas de cela que je me plains.

— Par saint Thomas ! qu'y a-t-il encore ?

— Il y a, messire, que, non contentes de danser, elles veulent faire danser leur père et me faire danser aussi, moi, Jérôme Gaschet, philosophe pythagoricien. J'ai eu beau leur faire des représentations, elles n'ont pas voulu en démordre ; mais, mesdames, leur ai-je dit, je ne sais point danser. — Eh bien, maître Jérôme, quand nos robes seront terminées, nous vous donnerons une leçon, m'a répondu madame Cunégonde. — Mais...

— Paix ! s'est écrié alors le châtelain ; et, me tirant à l'écart, il m'a dit quelques mots à l'oreille, qui ont coupé court à mes refus. Que voulez-vous, messire ? il est plus aisé à un fou de faire déraisonner un sage, qu'à un sage de faire raisonner un fou. Le pauvre homme a peur que ses deux filles ne trouvent pas un cavalier, comme cela leur est arrivé, dit-on, à plus d'une fête où elles n'ont pas plus remué le pied que les figures peintes sur les tapisseries. Elles sont belles pourtant, et doctes, je m'en flatte ; mais les jeunes gens d'aujourd'hui, comme je l'ai dit souvent au châtelain, ne font danser les belles que dans l'espoir de faire

danser plus tard leurs écus. Quoi qu'il en soit, c'est un grand crève-cœur pour un père de voir ses filles oubliées dans un coin, tandis que tout saute autour d'elles; et bien qu'il n'en laisse rien paraître, car il est trop fier, je l'ai deviné dans ses yeux, du temps qu'il me parlait. Pouvais-je refuser? Qu'eussiez-vous fait à ma place?

— Par saint Thomas! dit le clerc ému par cette idée, je crois, sur ma foi, que j'aurais pris cette nuit ma première leçon de danse, quoique ce soit un gros péché.

En ce moment, la conversation de nos savants fut interrompue par l'arrivée de deux personnes qui entrèrent par deux portes différentes. Cunégonde, vêtue d'une robe de soie jaune, mais moins jaune que son teint, parut à l'huis de gauche, et fit signe à l'escholier de la suivre. Une sœur laie, portant un flambeau à la main, parut du côté opposé, et dit au bachelier :

— Mon révérend, votre lit est bien bassiné et bien chaud. Vous trouverez devant le feu une tasse d'hypocras que madame la prieure a préparée elle-même. Vous la boirez en vous couchant. Cela vous procurera un doux somme. Tenez, prenez le flambeau. Je vous souhaite une bonne

nuit, mon révérend. Ne m'oubliez pas dans vos prières.

Lorsque le bachelier fut parti, la nonne traversa sans lumière plusieurs corridors, et s'en alla à la cuisine, où elle trouva une troupe de mendiants qui étaient venus demander l'hospitalité au monastère.

— Allons, braves gens, leur dit-elle, avez-vous fini de souper? Suivez-moi; je vais vous mener à la grange où vous dormirez comme des bienheureux. Je vous aurais bien donné de bons lits, comme à l'ordinaire; mais nos pauvres sœurs les bernardines, qui sont arrivées ce matin, les ont pris, et il n'y a plus de place, sinon à la grange. Mais où donc est cette bohémienne qui est arrivée, il y a une heure? Elle ne peut pas aller avec vous; je lui céderai mon lit, et je dormirai sur une chaise. Où êtes-vous, petite? Je ne la vois plus. Serait-elle partie?

— Elle est partie, ma sœur, répondit d'une voix légèrement émue une jeune novice qui avait présidé au repas des mendiants.

— Que son bon ange l'accompagne! dit la vieille religieuse avec un soupir. Mais je ne vois pas non plus le sabotier, ni le jeune homme qui l'accom-

pagnait. Savez-vous ce qu'ils sont devenus, sœur Sainte-Claire?

— Ils sont partis, ma sœur, répondit la novice, dont l'émotion était si forte, qu'elle frappa la vieille nonne. Ils sont partis, et je souhaite aussi que leur bon ange les accompagne.

— Doux Jésus! ma sœur, qu'avez-vous? Il me semble que vous tremblez. Voilà ce que c'est, mon enfant, que d'avoir voulu veiller, après avoir voyagé toute la nuit. Il faut aller vous mettre au lit sur-le-champ.

— Non, ma sœur, répliqua la novice; il faut que je voie à l'instant maître Placide Gouttenoire.

— C'est impossible, ma sœur, impossible jusqu'à demain. Le cher frère en Dieu est endormi.

— En ce cas, ma sœur, je vous prierai de me conduire à la cellule de madame la prieure. Il est nécessaire que je lui parle.

— Comme vous voudrez, mon enfant; je suis à vous dans deux minutes. Je vais seulement jusqu'à la grange.

— C'était lui! dit la novice à voix basse, lorsqu'elle se vit seule dans la chambre; c'était lui-même! j'avais peur qu'il ne me reconnût sous

mon voile. Mais que vient-il faire ici? Pourquoi ce déguisement! Oh! j'en suis sûre, j'en suis sûre; Aymé est à Oullins, et ses jours sont de nouveau menacés. Que faire! comment le prévenir? Oh! mon Dieu! mon Dieu! inspirez-moi!

Tandis que Blanche, car c'était elle, et le lecteur l'a sans doute deviné, tandis que Blanche de Sassenage se livrait à ses inquiétudes, le comte et Philibert s'en retournaient au village. Ils n'étaient pas seuls. La bohémienne, qui n'était autre que dame Cicindelle, était sortie avec eux. Durant le temps qu'ils avaient passé au monastère, ils avaient appris ce qu'ils désiraient savoir, c'est-à-dire la demeure d'Aymé Verd. Ils avaient appris, en outre, par des mendiants qui avaient rencontré le jeune archer, que ce dernier n'avait point vu le duc de Nemours, et ne pourrait le voir que le lendemain pendant la fête. Sur ces données, ils formèrent un complot dont on verra bientôt le développement. Il nous suffira de dire, quant à présent, qu'en arrivant au village, le comte acheta un magnifique costume de Sarrasin, et fit écrire par Cicindelle le billet qu'on a lu dans le chapitre précédent, billet qui fut remis secrètement avec le costume dans la chambre d'Aymé Verd.

CHAPITRE XLVIII.

Suite du précédent.

C'est pour vous faire voir l'excellence et l'utilité de la danse et de la musique.

(*Le Bourgeois gentilhomme.*)

A présent que nous avons allumé notre lanterne, nous pouvons introduire le lecteur au milieu de la mascarade. S'il ne prend pas un vif intérêt aux scènes qui vont passer sous ses yeux, au pis aller, il s'ennuiera moins que ne le fit notre héros pendant les premières heures de la fête. Les lieux de plaisir sont ceux où l'on éprouve en général le plus de tristesse, lorsqu'on n'y porte pas un cœur libre et disposé à partager l'ivresse commune. Les bals produisent surtout cet effet-là, car la gaieté bruyante qui y règne participe plus des sens que de l'âme, et ne se communique que par les sens. Une conversation enjouée, le doux contentement qui en résulte, gagnent plus aisément un étranger. Dans un bal, au contraire, il faut, pour y trouver quelque plaisir, se mêler au tumulte, sentir dans sa main la main d'une femme, respirer son haleine,

se lancer dans le tourbillon, et alors on éprouve cette espèce de vertige, d'enivrement, qui est, au fond, l'unique charme de la danse. Mais un spectateur indifférent fait dans ces lieux à peu près la même figure que le malheureux Toby, lorsqu'il débarqua dans l'île de la Gaieté. En voyant des hommes lui faire des gestes qu'il ne comprenait pas, lui adresser la parole dans une langue inconnue, Toby se trouva plus seul que jamais, et se mit à pleurer.

Ce sentiment d'isolement, qui est toujours accompagné de mélancolie, est celui qu'on éprouve dans les lieux de réjouissance, lorsqu'on n'y est pas conduit, comme nous le disions plus haut, par le désir de tremper ses lèvres à la coupe d'ivresse, et qu'on y demeure simple spectateur. Toutefois, un esprit investigateur peut s'amuser un moment à étudier la physionomie des différents personnages qui passent et repassent devant lui. S'il en connaît quelques-uns, il peut trouver de l'intérêt à observer leurs démarches, et à ourdir sur des apparences le frêle et ingénieux tissu des conjectures. Mais dans une mascarade, ce plaisir même lui est refusé. Il ne voit plus que des inconnus, des êtres qui s'agitent, qui rient, qui se

parlent à voix basse, mais qui semblent appartenir à un autre monde que celui que nous habitons. Ce tableau a, au premier coup d'œil, quelque chose de fantastique qui éblouit, mais qui lasse bientôt, et laisse l'âme dans la tristesse.

Telles furent du moins les impressions d'Aymé Verd. En arrivant au bal, il fut d'abord comme fasciné par l'éclat des lumières, par la richesse et la variété des costumes; les parfums les plus exquis, la musique la plus délicieuse, contribuèrent aussi à le charmer. Mais à peine eut-il fait quelques tours dans les vastes salles, qu'il vit qu'il était complétement étranger au milieu de cette foule ; personne ne venait lui serrer la main, et ne souriait à son approche; eût-il eu quelques amis, il ne pouvait ni les distinguer, ni être reconnu par eux. Et comme il n'était pas d'un caractère à aborder le premier venu pour lier conversation avec lui, comme il ignorait l'art si commun dans le monde de parler pour ne rien dire, et d'amuser une femme pendant une heure, sans que ni l'un ni l'autre des interlocuteurs pussent se rappeler le lendemain ce qui les avait si fort intéressés la veille ; en un mot, comme il était encore un peu grossier et un peu sauvage, il ne trouva rien de

mieux que de s'asseoir à l'écart, en attendant qu'il pût saisir l'occasion d'aborder le duc de Nemours, chose difficile, car le prince était le plus infatigable des danseurs.

Il s'assit sur un tabouret, dans l'embrasure d'une fenêtre, songeant à Blanche, qu'il avait quittée l'avant-veille, et qu'il ne reverrait peut-être jamais ; à Gaspard, qu'il avait laissé marchant contre son frère, et du fanatisme duquel il croyait avoir tout à redouter. Ces pensées lui rappelèrent l'objet de sa mission, et des larmes roulèrent dans ses yeux, lorsqu'il vint à songer que le sort de ses cousins et de combien d'autres familles dont le sang coulait peut-être à cette heure, que la paix de trois ou quatre provinces, n'étaient pas considérés comme des choses qui valussent la peine de suspendre un menuet et d'arrêter pour un moment l'archet des ménétriers. Il était tellement indigné par cette réflexion, qu'il eut besoin de toute sa présence d'esprit pour ne pas exprimer tout haut les sentiments qui l'agitaient. Mais à la fin, son esprit se fatigua, et il reporta de nouveau la vue sur la scène mobile qui se déployait devant lui. Il aperçut alors un homme de haute taille, vêtu d'une robe de velours cramoisi, qu'il recon-

nut pour être celle qu'il avait marchandée le matin. Celui qui la portait devait avoir acheté en même temps les petits secrets de maître Régnier, et il paraissait en faire un bon usage ; car il allait tour à tour auprès des plus belles dames de la fête, et à la manière dont celles-ci l'écoutaient, il était aisé de deviner qu'il leur disait de ces vérités qu'on aime ou qu'on n'aime pas à entendre, même dans la bouche d'un astrologue. Une espèce de nain difforme, habillé de rouge comme son maître, portant sur le front deux cornes de bouc, ce qui le faisait ressembler au diable, marchait, ou plutôt rampait à côté de l'astrologue. Celui-ci avait l'air de le consulter, quand on lui faisait une question embarrassante, et le diable, qui était sans doute un diable muet, lui répondait par des signes que son maître interprétait probablement selon son bon plaisir. Tandis qu'Aymé était occupé à observer cette comédie, qui lui donna tout d'abord une mauvaise idée de ceux qui la jouaient, Mercure, ou du moins un homme qui avait emprunté le costume de ce dieu, non sans lui avoir fait subir quelques changements indispensables, vint se placer auprès de lui, et lui adressa d'un air indifférent plusieurs questions

auxquelles Aymé répondit avec sa réserve accoutumée. Un simple mortel, accueilli de la sorte, aurait tourné sur ses talons; mais les dieux sont plus fermes dans leurs entreprises. Mercure s'obstina donc à rester auprès de l'archer, et après quelques propos oiseux, il s'appuya familièrement sur son épaule, et lui indiqua du geste deux femmes qui étaient assises dans le lieu le plus apparent de la salle, mais dans un complet isolement. L'une avait une robe jaune, qui laissait voir des épaules maigres et osseuses; l'autre portait une robe couleur cerise. Un triton montrait à demi sa tête au-dessus du fauteuil des deux belles nymphes, et semblait vouloir se cacher derrière leurs épaules, comme les dieux marins parmi les roseaux. Tous les autres masques s'éloignaient d'elles, sans doute par suite de ce respect mêlé de crainte qu'inspirent naturellement les divinités.

— Connaissez-vous, messire, les deux charmantes personnes que voici? dit Mercure à Aymé Verd.

— Nullement, répondit Aymé en tournant la tête d'un autre côté.

— C'est grand dommage qu'elles soient masquées, reprit le messager de l'Olympe; je suis sûr

qu'elles sont charmantes. N'êtes-vous pas de mon avis? Comme ce costume leur va bien! On dirait les deux sœurs. Oui, je gage qu'elles sont sœurs. Si nous allions les engager pour le prochain quadrille? Hein! qu'en dites-vous?

— Excusez-moi, beau masque, je ne danse jamais, repartit Aymé. D'ailleurs, à ne vous rien cacher, si j'avais envie de danser, ce n'est ni à l'une ni à l'autre de ces deux charmantes sœurs que j'irais offrir ma main.

— Vous pourriez faire un plus mauvais choix, beau masque, répondit Mercure en soupirant; mais, ajouta-t-il en regardant le nain de l'astrologue, qui, en ce moment s'approchait d'eux, qu'avez-vous donc de commun avec ce monstre? Je crois qu'il veut vous parler.

En effet, le nain faisait des signes à Aymé, comme pour l'engager à le suivre. Mais voyant que l'archer n'avait hâte d'obéir, il s'approcha de lui et le tira par le pan de sa tunique.

— Que me veux-tu, Satan? lui dit Aymé. Il faut te suivre? Mais où me mèneras-tu?

Pour toute réponse, le nain fit un geste d'impatience, et Aymé, cédant à une curiosité involontaire, se décida à le suivre. Il obéit d'autant plus

volontiers, que cet incident le débarrassa de son importun compagnon.

Après avoir traversé plusieurs salles, le nain s'arrêta en face d'une femme dont le costume avait quelque chose d'oriental. Elle portait un turban vert; une plume blanche voltigeait sur son front; son cou ne manquait pas de grâce; elle était à demi étendue sur un canapé, dans une attitude pleine de langueur. Sa robe de gaze et son jupon de soie, légèrement relevés, laissaient entrevoir une jambe fine et faite au tour. Le nain salua cette belle odalisque, en s'inclinant jusqu'à terre; puis, après avoir ordonné à Aymé de s'asseoir auprès d'elle, il se retira et disparut dans la foule.

— Est-ce vous, madame, qui m'avez fait l'honneur de m'appeler auprès de vous? dit Aymé qui, en ce moment, se trouva un peu embarrassé de sa contenance, et ne put s'empêcher de rougir jusqu'au blanc des yeux, lorsqu'une voix douce, mais que l'on semblait vouloir déguiser, lui répondit, en style de sérail, que la beauté avait toujours été l'amie de la vaillance.

— J'avoue, madame, dit Aymé, que la vue de votre ambassadeur ne m'avait nullement préparé à l'agréable surprise que j'éprouve en ce moment.

Je vous prie donc d'excuser mon trouble et même le désordre de mes paroles. Quant à ce que vous venez de me dire, ajouta-t-il en prenant place sur le canapé, d'après l'invitation de l'inconnue, je suis d'autant plus honoré d'avoir attiré vos regards, que la vaillance est une vertu commune parmi les gentilshommes qui sont ici, et que vous êtes, sans comparaison, j'en suis sûr, la plus belle des belles qui aient jamais foulé les tapis d'un harem.

— Qu'en savez-vous? dit l'odalisque.

— Je le devine; et rien qu'en entendant votre voix, je le devinerais encore les yeux fermés.

— Ainsi, reprit l'odalisque, vous ne savez pas qui je suis.

— Nullement, madame, et j'oserais même assurer que c'est la première fois que j'ai le plaisir de vous voir. Vous avez une taille, un port, que l'on ne doit jamais oublier, quand on a pu les contempler une seule fois.

L'odalisque ne put retenir un léger éclat de rire.

— Vous avez mauvaise mémoire, seigneur, lui dit-elle en agitant devant son visage un éventail de

plumes. Nous nous sommes vus, il n'y a pas longtemps, et de très-près.

— C'est sans doute en songe, belle péri, repartit Aymé après un moment de réflexion, car je n'en ai pas conservé la souvenance. Cependant, si vous me permettiez de voir vos traits...

— Le cœur a des yeux, répondit-elle en portant la main à son loup. Je n'ai pas eu besoin de voir vos traits pour vous reconnaître dans la foule.

— Mais peut-être, dit Aymé en jetant les yeux sur le costume qu'il portait, car il commençait à soupçonner que c'était la belle odalisque qui lui en avait fait présent, peut-être, madame, aviez-vous pour me reconnaître des moyens... D'abord, vous paraissez avoir le diable lui-même à vos ordres... ensuite...

— Achevez!

— Franchement, madame, n'est-ce pas vous qui m'avez envoyé ce beau costume?

— C'est une question à laquelle je ne répondrai pas, dit l'inconnue; mais si c'était moi, je suppose que vous n'en seriez pas fâché?

— Fâché! dit Aymé avec feu. J'en serais fier. Mais, de grâce, daignez soulever un peu votre masque. Laissez-moi deviner au moins à qui je dois

adresser mes remercîments..... Non? Eh bien, laissez-moi voir, laissez-moi toucher seulement votre main...

L'odalisque laissa languissamment retomber son bras, et abandonna sa main à l'archer. Mais celui-ci n'y eut pas plutôt jeté les yeux, qu'il poussa un cri de surprise. Il venait d'apercevoir au doigt de l'inconnue un anneau magnifique qu'il avait vu briller sur la main de Blanche, la nuit qu'ils avaient passé ensemble dans la grotte du bonhomme Roc.

— Grand Dieu! dit-il, cet anneau...

— Eh bien, dit l'inconnue en retirant la main avec vivacité; qu'avez-vous, seigneur? Cet anneau est à moi.

— A vous! s'écria Aymé en proie à un trouble d'un nouveau genre. A vous, madame! Mais vous n'êtes pas, non, vous ne pouvez pas être... c'est impossible! Depuis combien de temps cet anneau est-il en votre pouvoir?

— Vraiment! dit l'odalisque, on jurerait que cet anneau est un véritable talisman. Il a du moins le don de faire oublier à un galant chevalier l'attention que l'on doit ordinairement à une dame, de préférence aux bagatelles qui forment sa parure.

Mais on étouffe ici, ajouta-t-elle, et si vous voulez bien m'offrir votre bras, nous irons faire un tour dans les jardins.

En disant ces mots, l'odalisque se leva d'un air nonchalant, s'appuya sur le bras d'Aymé Verd et traversa la salle avec lenteur. Mais comme ils allaient franchir le seuil de la porte qui conduisait sur la terrasse, une femme masquée, vêtue de blanc, avec un long voile, à peu près comme on nous peint les antiques prêtresses de Vesta, entrait en ce moment dans le salon. Elle s'arrêta un moment devant l'archer, de manière à lui barrer le passage, et elle l'examina des pieds à la tête avec une attention qui semblait avoir une autre source que la simple curiosité. Aymé, en la voyant, s'arrêta aussi, et son cœur battit vivement, comme si la taille, l'habit, la tournure de l'inconnue eussent réveillé dans son cœur le souvenir d'une personne aimée. Mais quelle apparence, pensa-t-il, qu'elle soit ici, dans ce bal, seule, sans parents, elle qui s'est vouée au cloître pour le restant de ses jours ? En dépit de cette réflexion, il lâcha involontairement le bras de l'odalisque, comme s'il eût eu honte de paraître avec elle devant l'ombre même de Blanche. Mais comme il continuait à l'exami-

ner, l'inconnue, pour qui le trouble d'Aymé avait été peut-être une révélation, mit un doigt sur sa bouche et entra résolûment dans la salle. Aymé la suivit, sans qu'elle l'y eût invité, presque machinalement, et l'odalisque, de dépit sans doute, alla se perdre au milieu des allées du jardin.

CHAPITRE XLIX.

La Maia.

Agnès lui dit : Le clairon sonne ;
Partez, sire, voici l'Anglais !
Il faut sauver votre couronne.
Charles répondit : Belle Agnès,
C'est dans ton cœur qu'est mon empire ;
Je ne veux régner que sur toi.
— A cheval ! à cheval, beau sire,
Sinon vous n'êtes pas mon roi.

(*La Complainte d'Agnès Sorel.*)

Quoique l'inconnue ressemblât beaucoup à mademoiselle de Sassenage, Aymé ne put croire que ce fût elle. Ses yeux le lui disaient; son cœur, qui battait avec force, le lui disait aussi ; mais il n'osait se fier à leur témoignage, tant l'événement lui paraissait invraisemblable. Il suivait cependant la jeune fille à travers les salles du château, en proie à ce sentiment de doute qu'on éprouve dans les

rêves, lorsqu'on voit apparaître un ami défunt, ou quelqu'un dont on était séparé, pendant la veille, par des murs épais ou par une longue distance. L'inconnue s'arrêta enfin, mais non dans un endroit solitaire, tel que l'eût choisi Aymé Verd, s'il en eût été maître; elle s'arrêta dans un salon animé par la présence du jeune prince, et où semblait présider le dieu Comus en personne, tant la gaieté y était vive et bruyante. Elle se glissa légèrement derrière un rideau, monta sur un balcon qu'on avait laissé entr'ouvert à cause de la chaleur, et, ôtant son masque, découvrit son visage doucement éclairé par la lumière qui passait à travers les rideaux. Aymé la contempla un moment, immobile, muet, le cœur partagé entre la surprise et la joie. Il avait reconnu mademoiselle de Sassenage.

— Vous ici, Blanche? lui dit-il, dès qu'il put se faire entendre. Vous à Oullins, dans ce costume, près de moi? En vérité, je ne m'attendais pas à ce bonheur. Mais d'où venez-vous? Comment vous trouvez-vous à cette fête, car c'est une véritable fête pour moi maintenant?

— C'est pour vous, messire, pour vous seul que j'y suis venue, répondit Blanche avec émotion, et

en s'asseyant sous un myrte qui parfumait le balcon. C'est pour vous avertir d'un grand danger qui vous menace. Écoutez-moi, messire, ajouta-t-elle en baissant la voix : vous êtesentouré d'assassins. Gardez-vous de faire un pas hors de cette salle, n'importe sous quel prétexte. Ici, je l'espère, la présence du prince vous servira d'égide. N'écoutez pas les perfides sirènes dont la voix cherchera à vous séduire. Ne vous hasardez pas sous l'ombre des jardins. Il faut, il faut, messire, que vous restiez dans cette salle jusqu'au jour.

Cet avis venait sans doute trop tôt pour frapper l'attention du jeune gentilhomme, et le distraire des pensées plus douces qui l'occupaient. Il le reçut avec indifférence et ne parut touché que du plaisir de revoir celle qu'il aimait. Jamais porteur de bonnes nouvelles ne fut accueilli comme Blanche le fut en ce moment.

— Comme je suis heureux ! lui dit Aymé en la regardant avec tendresse. Il me semble que je fais un songe et j'ai peur de me réveiller. Dites-moi, Blanche, est-il bien vrai que ce soit vous? Mes yeux ne me trompent-ils pas? Parlez encore, que je vous entende. Ne m'avez-vous pas dit que vous étiez venue ici pour moi seul ?

— Sainte Vierge! dit la jeune fille en joignant les mains, il ne m'a pas compris. Je vous répète, messire, que vos ennemis sont ici et qu'ils cherchent à vous attirer dans un piége, pour vous faire mourir. M'entendez-vous ?

— Oui, oui, c'est bien là sa voix, dit Aymé en se parlant à lui-même. Je la reconnais. Elle surpasse en douceur la musique la plus douce. Voilà bien sa main, ajouta-t-il en serrant la main de Blanche dans la sienne. Qui m'aurait dit cela ce matin ?

— Aymé! Aymé! s'écria Blanche troublée malgré elle, à quoi pensez-vous? Voulez-vous me faire repentir d'être venue ici? Je vous parle de choses graves, d'une chose dont la seule idée me glace le cœur; le plus brave chevalier pâlirait en apprenant la nouvelle que je vous apporte. Mais il semble que vous soyez sous un charme, et que les mots que je prononce changent de sens en passant par vos oreilles.

— Hélas! dit Aymé en se rapprochant de mademoiselle de Sassenage, n'avons-nous pas autre chose à nous dire? Qu'importent les dangers que je puis courir! Je suis désormais comme l'oiseau qui trouve un piége sur chaque buisson où il se

pose. Mais cela n'empêche pas l'oiseau de chanter quand il est avec sa compagne ; serai-je plus timide que lui ?

— Messire, dit Blanche en se levant avec agitation, sortons d'ici. Il faut que je parte. Je ne puis rester plus longtemps dans ce château.

Aymé, qui tenait toujours la main de Blanche dans la sienne, retint la jeune fille et la força doucement à se rasseoir.

— Laissez-moi, lui dit-il, laissez-moi jouir du bonheur de me sentir auprès de vous. Qui vous presse de partir ? Nous sommes si bien ici ! Voyez comme la nuit est belle, comme les étoiles sont brillantes ! Restons ici jusqu'à l'aurore ; elle viendra si vite ! Non, ne vous éloignez pas, je vous en conjure ; à présent que je vous ai revue, il m'en coûterait trop de vous quitter, surtout sans vous avoir dit...

— Assez ! dit Blanche en retirant sa main, tandis qu'une vive rougeur se répandait sur son cou et sur ses épaules. Vous oubliez, messire, que celle qui vous parle n'est plus Blanche de Sassenage, qu'elle est désormais la sœur Sainte-Claire. Les ornements mondains dont je suis revêtue ont pu causer votre erreur. Mais en changeant

d'habits, je n'ai point changé d'état, et je vous déclare que je ne puis vous entendre si vous continuez à me parler de la sorte. Aymé, poursuivit-elle d'un ton plus doux, ayez de la raison, ayez du courage. Si ma main, si ma volonté eussent été libres, si j'avais eu un époux à choisir sur la terre, je pense que je puis à présent vous dire cela sans péché (en parlant ainsi Blanche baissait les yeux), je n'en aurais pas choisi un autre que vous. Dieu ne l'a pas voulu ; que sa volonté soit faite ! Regardez donc comme morte, comme n'existant plus, la jeune fille que vous avez connue à Montmaur; supposez qu'elle repose dans le cimetière et qu'une croix s'élève sur sa tombe. Ne me disiez-vous pas tout à l'heure que vous pensiez faire un rêve ? Eh bien, oui, c'en est un que vous faites. La personne qui est devant vous ne conserve pas, ne doit pas conserver dans son cœur la moindre étincelle des feux terrestres qui l'animaient naguère; et s'il en était autrement, ce serait la dernière des pécheresses. Persuadez-vous, messire, que vous avez sous les yeux une morte, à qui il a été permis de soulever la pierre du sépulcre, non pour séduire les vivants par une beauté trompeuse, non pour subir de nouveau elle-même les épreuves de la tentation,

mais seulement pour vous apporter de l'autre monde un avis salutaire.

Ces mots furent suivis d'un assez long silence, pendant lequel Aymé essuya quelques pleurs qui coulaient le long de ses joues. L'entretien recommença ensuite sur un ton plus grave; Blanche apprit à Aymé ce qui lui était arrivé depuis leur dernière entrevue, et lui, de son côté, fit le récit de ses aventures, sans oublier de confier à sa sœur, ainsi que mademoiselle de Sassenage lui avait permis de l'appeler, le motif de son voyage à Oullins, et le regret qu'il éprouvait de ne pouvoir approcher le duc de Nemours. Durant cet entretien, plein de mélancolie, les deux amants furent plus d'une fois sur le point d'oublier leurs sages résolutions, et quelques soupirs, quelques mots plus tendres que les autres, quelques serrements de main involontaires, purent convaincre Aymé que la prétendue morte était encore plus vivante qu'elle n'aurait voulu le paraître. Hâtons-nous de dire ici, de peur de scandaliser personne, que mademoiselle de Sassenage n'était point engagée à Dieu d'une manière irrévocable; quoique résolue à embrasser la vie claustrale, pour se soustraire aux persécutions de son cousin Renaud, elle n'avait encore

prononcé aucun vœu devant l'autel, et dans le cours de la conversation qu'elle eut avec Aymé Verd, elle lui fit même la promesse de différer d'un an ce vœu fatal. Elle crut devoir accorder ce terme aux prières du jeune gentilhomme, bien qu'elle fût convaincue que le temps ne changerait rien aux dispositions du baron de Montmaur, et que les mêmes obstacles qui la séparaient alors de son amant subsisteraient dans une année, et même après plusieurs années. Ils causaient ainsi depuis une demi-heure environ, lorsque Blanche aperçut tout à coup à l'extrémité du balcon deux hommes masqués qui semblaient s'entretenir d'un air de mystère. Elle tressaillit, et, ayant rattaché son loup avec précipitation, elle entraîna Aymé dans la salle de bal.

— Qu'avez-vous, Blanche, lui demanda l'archer, je crois que vous tremblez ?

— Oui, je tremble, répondit-elle en promenant les yeux autour de la salle avec terreur. Tous ces visages masqués me font peur. Tous ces poignards, toutes ces épées, me glacent le sang dans les veines. Oh ! quelle fête ! quelle fête ! Je crois voir partout des assassins.

— Et où sont-ils ? demanda l'archer. Je ne vois

ici que des gens occupés à se divertir, et qui ne pensent guère à nous.

— Où ils sont, messire? Eh! le sais-je? Ils sont partout, auprès de nous peut-être, épiant le moment où ils pourront vous frapper sans être vus. Mon Dieu! je voudrais être loin d'ici; j'avais promis à la supérieure de rentrer avant minuit. Mais à présent, je sens que je ne puis vous quitter. Oui, ajouta-t-elle en serrant le bras de l'archer, je resterai avec vous jusqu'au jour. Je veillerai sur vous; je vous servirai de bouclier contre vos ennemis!

— Mes ennemis! dit Aymé en souriant. Croix-Dieu! je les appellerai désormais mes meilleurs amis. N'est-ce pas à eux que je suis redevable du plaisir que je goûte en ce moment? Sans eux, vous aurais-je revue? Saurais-je sans eux que vous m'aimez? Qui ne voudrait avoir des ennemis semblables à ce prix-là?

Blanche n'entendit pas ces derniers mots. Elle observait les mouvements d'un cavalier qui lui était devenu suspect, par l'obstination avec laquelle il semblait tenir ses regards attachés sur elle et sur son compagnon. Il était vêtu en montagnard tyrolien, costume qui faisait ressortir avantageusement les heureuses proportions de sa taille; sa toque

était surmontée d'une plume d'aigle ; il portait une veste courte, brodée d'argent, et sous la veste un gilet rouge. A en juger par la peau fine et blanche de son cou et de ses mains, par son allure vive et dégagée, ce devait être un homme jeune encore, et de sang noble. Les dentelles et les perles fines qui ornaient ses habits donnaient à croire qu'il était riche. Assis sur un fauteuil, à l'extrémité de la salle, la main droite sur le manche d'un poignard qui sortait à demi de sa ceinture, il s'entretenait d'un air distrait avec deux ou trois autres cavaliers, et suivait des yeux toutes les allées et venues de l'archer et de sa compagne. Celle-ci, à la fin, fut si effrayée de ce manége, qu'elle ne put s'empêcher de communiquer ses soupçons à Aymé Verd.

— Messire, lui dit-elle en lui montrant du doigt, à la dérobée, le montagnard tyrolien, voyez-vous cet homme ?

Aymé jeta les yeux sur le masque et reconnut le duc de Nemours.

— Croix-Dieu ! dit-il, de tous les fous qui sont ici, je puis vous assurer que c'est le plus fou. Depuis l'ouverture du bal, il n'a pas cessé de danser.

— Dans les lieux, dans les temps où les honnêtes gens sont dans l'affliction, reprit Blanche, il est na-

tu rel que les méchants se réjouissent. Mais voyez comme cet homme nous regarde! Grand Dieu! ne passons pas près de lui! Restons ici, Aymé, restons ici.

Le ton d'alarme dont elle prononça ces paroles fit deviner à l'archer les soupçons de mademoiselle de Sassenage. Il eut de la peine à retenir un éclat de rire, et s'empressa de rassurer son amie en lui faisant connaître sa méprise.

— Le duc de Nemours! dit Blanche avec étonnement. En êtes-vous bien sûr, Aymé! Mais pourquoi nous regarde-t-il ainsi?

— Il n'y a que vous qui puissiez ne pas le deviner, répondit l'archer en souriant. Belle comme vous l'êtes, est-il surprenant qu'on vous admire?

— Vous n'êtes pas venu ici, Aymé, pour faire des compliments, ni moi pour en entendre, répliqua la jeune fille avec gravité. Puisque c'est là le duc de Nemours, songez à la mission que vous avez à remplir.

— Son Altesse ne voudra pas m'écouter, dit l'archer. Je crois que je ferai aussi bien d'attendre à demain. D'ailleurs, je vous avoue qu'à présent, si le prince m'ordonnait de partir, je ne sais si j'aurais la force de lui obéir.

— Je ne vous reconnais plus, Aymé, s'écria Blanche. Il faut que ce lieu soit maudit, et que la tête tourne à quiconque y met le pied.

— Nous avons si peu de temps à passer ensemble ! reprit l'archer, dont l'amour faisait taire en ce moment la raison. Voulez-vous me priver des rapides instants de bonheur qui me restent encore ? D'ailleurs, ajouta-t-il, croyant faire par là une vive impression sur l'esprit de Blanche, la précipitation nuit souvent aux plus grandes entreprises ; il ne sert de rien de se presser, le tout est d'arriver. Si les gens dont vous m'avez parlé me voient sortir, ils me suivront, et dans le cas où je viendrais à succomber, croyez-vous qu'ils porteront eux-mêmes au baron des Adrets le message dont je serai chargé ? Si je pars en plein jour, au contraire, le succès de mon voyage est certain ; et je ferai telle diligence, que j'aurai bientôt regagné le temps perdu, si les heures que je passerai avec vous peuvent s'appeler du temps perdu.

— Plus je vous écoute, messire, moins je vous comprends. Vous êtes brave, et si quelqu'un vous entendait, il vous prendrait pour un lâche. Quant à moi, que la sainte Vierge me pardonne ! je vous aime comme une mère, comme une sœur, plus en-

core peut-être. Les dangers que vous courez m'ont fait oublier plus d'une fois la réserve et la timidité de mon sexe, que dis-je? les devoirs même que devait m'imposer le saint habit que je portais. Mais quand il s'agit de rendre la paix à un peuple désolé, vos dangers personnels ne me touchent plus; dussiez-vous mourir sur la route, je vous dirais: partez! et, au besoin, j'attacherais moi-même la selle et la bride de votre cheval.

— Vous êtes un ange, ma sœur! dit Aymé avec enthousiasme. Vous me faites honte quand vous parlez ainsi. Mais j'ose dire que vous vous adressez à quelqu'un qui n'est pas indigne d'entendre ce langage.

En achevant ces mots, Aymé s'inclina devant mademoiselle de Sassenage, et se disposa à aborder le duc de Nemours. Mais avant de voir les suites de cette démarche, nous allons retourner sur le balcon, auprès des masques dont la présence avait effrayé notre héroïne.

— Eh bien, dit l'un d'eux en arrivant sur le balcon, et en s'adressant à un nain difforme qui le suivait; qu'y a-t-il de nouveau? L'appât était-il bon? Le poisson a-t-il mordu à la ligne?

— Oui, docte astrologue, répondit le nain en grandissant à vue d'œil, de telle manière que la robe rouge qui lui cachait les talons lui remonta bientôt au-dessus des genoux; oui, tout a marché d'abord selon vos vœux. Maudite posture, ajouta-t-il en passant la main sur ses mollets; j'ai les jambes engourdies et le dos rompu. Comment donc les courtisans peuvent-ils faire, eux qui, dit-on, rampent ainsi tout le long du jour?

— Trêve de folies! dit l'astrologue d'un ton impérieux. Le jeune homme a-t-il suivi dame Cicindelle? Sont-ils dans le pavillon? Paques-Soles! je crains que la drôlesse ne prenne plaisir au jeu et n'oublie de verser dans la coupe de son amoureux la liqueur que je lui ai donnée? J'ai beau regarder, je ne vois point de lumière aux fenêtres du pavillon.

— Il n'est pas probable qu'il y en ait, répondit le diable, à moins que dame Cicindelle n'ait jugé à propos de mener là-bas un autre cavalier, pour manger votre souper et voir si votre lit est plus ou moins doux que la mousse des bois. Il est vrai qu'on peut fort bien souper et rire sans chandelle; cependant...

— Un autre cavalier! s'écria le magicien avec

colère. Maître Philibert, si vous ne voulez pas que je vous jette du haut en bas de ce balcon, ne vous jouez pas de moi. Soyez bref et clair. Qu'est-il arrivé ?

— Croyez-vous, messire, que j'aie envie de badiner? répondit maître Philibert. Je fais à mauvais jeu bon visage; mais au fond je ne m'amuse guère plus qu'aucun des hôtes de ce château. Je voudrais avoir la puissance de Satan, aussi bien que j'en ai les cornes.....

— Et la malice, ajouta le comte. Mais au fait?

— Au fait, messire, lorsque j'ai vu le pigeon roucouler auprès de la colombe, je me suis rendu au pavillon, selon vos ordres. Le lit était fait, la nappe était mise ; j'ai renvoyé les valets et je suis resté seul, pour servir à table nos galants. Je les attendais d'une minute à l'autre, et en considérant le petit flacon d'opium qui était sur le cabaret, je me disais que, s'il eût été rempli de certain élixir préparé par maître Prunelle, l'archer n'en aurait que mieux dormi, et d'un sommeil dont il ne se fût jamais réveillé.

— J'y avais pensé avant toi, dit le comte.

— Je m'en doutais, messire ; aussi, malgré la tentation, n'ai-je débouché aucun flacon, de

crainte de méprise. Mais tandis que je faisais mes réflexions, j'entends frapper deux petits coups à la porte. Je me hâte d'aller ouvrir, et que vois-je? notre bohémienne toute seule.

— Seule ! et qu'était devenu l'archer? demanda le comte.

— Il a eu assez mauvais goût pour s'attacher aux pas d'une autre belle, avec laquelle il danse peut-être en ce moment.

— Ainsi voilà tous nos plans renversés, dit le comte. Ventre-bleu ! il n'en sera pas ainsi. Où est Cicindelle ?

— Elle voulait souper avec moi, mais vous pensez que je n'en avais guère envie, ne sachant pas comment les plats pouvaient être assaisonnés. Je la ramenai dans le jardin, et nous vous cherchions pour vous rendre compte de ce qui s'était passé ; mais chemin faisant, un beau cavalier lui a offert la main et l'a invitée à danser. J'ai eu beau lui parler à l'oreille et la tirer par sa robe, elle ne m'a pas écouté ; la bohémienne s'est sauvée avec son cavalier, et m'a laissé même son écharpe dans la main. A cette heure, la voilà dans son élément ; elle sautera tant qu'il restera ici un musicien pour

battre la mesure, tant qu'il restera un écervelé comme elle pour lui faire vis-à-vis.

En ce moment, un jeune page du duc de Nemours passa la tête entre les rideaux et appela l'astrologue.

— C'est toi, Fidelio? lui dit le comte.

— Avez-vous consulté les étoiles, signor? Hâtez-vous, Son Altesse s'impatiente. Elle attend votre réponse.

— Qu'elle aille au diable ! pensa le comte en suivant le page. Mais, ajouta-t-il tout bas, il faut se plier aux caprices de cet ours de Savoie, sans quoi il serait capable de m'arracher mon masque.

— Ah ! ah ! vous voilà, savant docteur, dit le prince en voyant approcher l'astrologue. En vérité, votre science est grande, et vous m'en avez donné des preuves. J'ai prononcé le nom de Chalus devant madame d'Entremont ; elle a rougi jusqu'au blanc des yeux, la traîtresse !

— Votre Altesse doit bien m'en vouloir, répondit l'astrologue. Les gens de mon métier, quand ils ont l'honneur d'approcher les princes, ont aussi la sagesse de ne leur dire que des choses agréables.

— Eh! que pouvait-on m'apprendre de plus

agréable? dit le duc en riant. Je te dois une récompense, docteur; si tu viens demain à mon lever, et qu'il te plaise de la demander, tu l'auras. Foi de gentilhomme! je te placerai, si tu le désires, chez Sa Majesté la reine mère, qui est elle-même un peu versée dans l'astrologie, et qui fait grand cas des savants.

— Je ne mérite pas une si haute faveur, répondit l'astrologue. Qu'ai-je appris de si rare à Votre Altesse? Que pourrais-je apprendre à Sa Majesté? Que les femmes sont fourbes, et qu'il est dangereux de s'y fier? En vérité, c'est toute ma science, et je crois que sur ce point notre gracieuse reine en sait encore plus que moi. Votre Altesse elle-même ne pouvait l'ignorer.

— Aussi n'est-ce point de m'avoir répété ce vieux rabâchage que je te remercie! repartit le duc. Quand tous les savants me le diraient, je n'en croirais rien. Je trouve, quant à moi, les femmes trop fidèles; j'étais ennuyé depuis huit jours de la constance de madame d'Entremont. Si je te sais gré d'une chose, c'est de m'avoir fourni un moyen décent de rompre avec elle. Parlez-moi plutôt de l'inconstance des hommes! Tenez! voyez cet ingrat de Chalus! Avec qui danse-t-il?

— Parbleu ! murmura Philibert en regardant la personne que montrait le prince ; c'est avec notre bohémienne.

— Illustre devin, reprit le duc, avez-vous consulté le firmament ? Que disent les astres, touchant nos nouvelles amours ? Pendant que vous étiez à votre observatoire, nous avons interrogé tous nos amis, pour savoir le nom de notre belle vestale. Aucun d'eux ne la connaît. J'espère que votre lunette vous aura mieux servi.

— Monseigneur, répondit l'astrologue, j'ai lu dans le ciel que la nouvelle dame de vos pensées tromperait vos vœux.

— Toujours la même chanson, dit le duc ; tu ne sais pas ton métier, astrologue ; moi, je te jure qu'elle sera fidèle. Mais voyons, qu'as-tu lu ensuite ? Sais-tu qui elle est ?

— C'est une personne de haute naissance, continua le prétendu magicien, et de bonne renommée ; modeste autant qu'elle est belle, et dont le cœur est aussi pur que les étoiles sont brillantes.

— Parbleu ! s'écria le duc, il suffit de la voir pour deviner tout cela. Tu n'as pas grand'peine à faire le sorcier. Je te demande seulement la première syllabe de son nom.

— Adressez-vous à la jeune fille, monseigneur; elle vous le dira elle-même.

— Il y a longtemps que je l'aurais fait, répondit le duc. Mais elle n'est plus seule maintenant. Regarde-la. Quel est donc le cavalier qui est avec elle et qui lui parle si vivement?

Le comte tourna la tête vers l'endroit que lui indiquait le duc de Nemours, et frémit involontairement en voyant la jeune fille dont il était censé avoir tiré l'horoscope, donner le bras à Aymé Verd.

— Connais-tu ce jeune homme? demanda le prince, à qui le trouble de l'astrologue n'avait pas échappé.

— Monseigneur, répondit le comte après une minute de réflexion et après avoir échangé tout bas quelques signes avec son nain, ce que j'ai à vous dire de ce jeune homme ne peut être entendu que de Votre Altesse.

— Éloignez-vous, messieurs, dit le duc; Fidelio, ordonnez aux musiciens de jouer l'air de la farandole.

— Monseigneur, reprit le comte d'un ton grave, quand tout le monde se fut éloigné, je vais vous donner un conseil dont vous ferez tel usage

qu'il plaira à Votre Altesse. Tenez-vous en garde contre ce jeune homme.

— Est-ce qu'il doit nous traverser dans nos amours? demanda le prince léger. Vive Dieu ! sire astrologue, vous saurez, pour votre gouverne, que nous n'avons pas coutume de craindre les rivaux.

— Je parle sérieusement, monseigneur, reprit le comte, et de choses plus importantes qu'une amourette. Si vous m'en croyez, vous tiendrez ce jeune homme à l'écart, et ne lui permettrez pas d'approcher de votre sérénissime personne.

— Est-ce que nos jours seraient menacés? demanda le prince.

— Je ne dis pas cela, monseigneur.

— Non, mais vous cherchez à me le faire entendre. Qui est ce jeune homme? Le connaissez-vous?

— Son nom m'est inconnu, monseigneur; mais écoutez-moi jusqu'à la fin. Vous saurez qu'à la faveur du masque, des gentilshommes calvinistes se sont introduits sous votre toit. Un complot a été formé pour vous perdre, et ce jeune homme est le chef du complot.

— Ça! mon maître, dit le duc avec vivacité, parlez-vous en gentilhomme ou bien continuez-

vous à jouer votre personnage d'astrologue? Expliquez-vous.

— Je vous parle en ami, répondit le comte.

— En ce cas, levez votre masque, et faites-vous connaître.

— Votre Altesse m'excusera, répliqua le comte. Si l'avis est bon, qu'importe qui le donne?

— Mais où avez-vous pris de tels renseignements? demanda le duc de Nemours.

— Je pourrais vous dire que j'ai lu cela dans les étoiles, mais il est temps de finir ce badinage. Le secret que je vous confie, je l'ai arraché par hasard à une femme, en lui disant la bonne aventure. Je suis venu ensuite vous trouver et vous ai conté l'histoire de Chalus et de madame d'Entremont, uniquement pour vous prouver que j'étais assez bien informé, et qu'on pouvait ajouter foi à mes paroles.

— En quoi consiste au juste ce complot? dit le prince.

— On veut vous faire des propositions de paix de la part du baron des Adrets; du moins, c'est là le prétexte dont on se servira pour vous attirer dans quelque salle écartée. Là, on s'emparera de votre sérénissime personne, et le moins qui vous

puisse arriver, c'est d'être emmené captif au camp du baron. Si vous voulez déjouer cette intrigue, je conseille à Votre Altesse d'éviter toute conférence avec les gens qui ne vous seront pas particulièrement connus, ou du moins de ne pas prêter l'oreille aux paroles insidieuses de vos ennemis.

— Vive Dieu ! monsieur, s'écria le duc, il y a un moyen plus simple, c'est de faire arrêter sur-le-champ les traîtres que vous me dénoncez, à commencer par ce jeune homme. Holà ! Fidelio ! ajouta-t-il en appelant son page pour lui donner ses ordres; oui, je m'en vais les faire arrêter..... Mais non ! non ! ce sont mes hôtes. Cela serait indigne ! S'ils sont venus ici dans des intentions coupables, c'est sur eux que la honte en rejaillira. Quant à moi, je ne veux seulement pas les connaître. Je vous remercie, néanmoins, de vos bons avis, sire astrologue. J'en ferai mon profit. Eh bien ! voilà que l'orchestre prélude. Dansez-vous la farandole ? C'est une danse de ce pays que je veux introduire à la cour.

— Cela est parfaitement digne de Votre Altesse, murmura l'astrologue en saluant le prince et en s'éloignant avec Philibert.

En ce moment, Aymé s'avançait vers le prince.

Mais à peine eut-il prononcé quelques paroles, le duc se leva en lui disant :

— Je vous demande pardon, monsieur, mais il n'y a ici ni altesse ni prince. Je ne suis qu'un simple gentilhomme comme vous ; le masque que je porte vous le dit assez.

— En place ! en place ! dit-on de toutes parts, car les ménétriers venaient de donner le signal de la farandole.

Le duc, profitant de cette circonstance, salua l'archer interdit, et s'approchant de Blanche qui était restée seule dans un angle de la salle, il lui offrit la main pour la faire danser. Il accompagna ce geste de quelques paroles aimables qui auraient fait tressaillir d'aise toute autre femme ; mais Blanche, outre le dessein qu'elle avait formé de ne point s'associer aux divertissements profanes de la nuit, avait vu avec chagrin l'accueil qui venait d'être fait à son amant. Elle reçut donc le prince de telle sorte, qu'il se trouva presque aussi embarrassé et aussi interdit qu'Aymé Verd. Cédant ensuite à un mouvement de malice féminine, elle résolut d'accorder à l'archer la faveur qu'elle avait refusée à Jacques de Savoie, et se tournant vers lui :

— Aymé, lui dit-elle, voulez-vous danser ?

— Est-ce tout de bon que vous parlez ? répondit l'archer avec feu.

— C'est tout de bon, dit Blanche.

— Votre main, vite ! prenons notre place.

Mademoiselle de Sassenage allait livrer sa main, lorsque, ayant aperçu dans un coin une jeune fille que tout le monde paraissait oublier, elle changea aussitôt de projet. Elle dit à l'archer qu'elle était ravie de le trouver si bien disposé, et lui montrant la jeune fille, l'engagea en riant à aller l'inviter. C'était, comme Aymé en fit la remarque, une véritable pénitence à imposer à un homme, car la personne en question n'était autre que Sigolène de Jarniost. Tandis que notre héros suppliait Blanche de le dispenser de cette corvée, une scène assez comique se passait à l'autre côté. Le châtelain avait invité Cunégonde, et se flattait que maître Gaschet, à défaut d'autre prétendant, inviterait la sœur cadette. Mais l'honnête escholier était aussi immobile qu'une statue. Les leçons qu'on lui avait données durant la nuit ne lui avaient guère profité ; il n'osait mettre un pied en avant, ni tourner la tête. On avait beau le presser,

le pincer, le stimuler de cent manières, rien n'y faisait.

— Je vous ferai donner votre congé, maître Jérôme, lui dit Sigolène avec colère; vous n'êtes bon à rien. A quoi ont servi les peines que ma sœur et moi nous avons prises cette nuit? Autant aurait valu laver la tête à un âne.

— Damoiselle, répondit Gaschet, ne vous fâchez mie; il y a dix ans que je vous enseigne l'histoire mythologique et vous n'en savez guère plus que le premier jour. Comment voulez-vous qu'en une nuit j'aie appris à danser?

— Je l'ai appris en une heure, maître Jérôme, dit Cunégonde.

— Et cela ne m'étonne point, damoiselle, repartit l'escholier. Il y a des gens qui ont leur esprit dans les mollets; moi, je l'ai dans la tête.

— Danserez-vous, oui ou non? s'écria le châtelain de Beauséjour.

— Non, mille fois non, répondit le philosophe au désespoir et en se cramponnant au fauteuil. Je ne le puis; il me semble que j'ai aux pieds deux in-folio en guise de chaussure. Ne me pressez pas davantage, damoiselle; je vous ferai danser demain, quand nous serons seuls dans votre cham-

bre. Madame Cunégonde pincera de la guitare, dont elle touche si bien, et nous nous trémousserons tout à notre aise, sans témoins, ce qui est bien plus agréable, et sans craindre que personne ne nous marche sur les pieds.

— Tu danseras, te dis-je, s'écria le châtelain irrité; bon gré, mal gré, tu danseras. Et tirant de sa ceinture une baguette qu'il portait en guise de caducée, le dieu Mercure s'apprêta à en appliquer un coup sur les épaules de l'escholier. Celui-ci, voyant le péril, recouvra aussitôt l'usage de ses jambes, mais il ne s'en servit que pour prendre la fuite, ce qu'il fit avec une telle rapidité, qu'il renversa dans sa course deux ou trois personnes, aux grands éclats de rire de la compagnie.

Sigolène, le voyant parti, saisit son père par une main, tandis que Cunégonde le tirait par l'autre.

— Mon père, dit la cadette, c'est à mon tour, Cunégonde a assez dansé.

— En place, mon père, dit Cunégonde effrayée; on va commencer.

Le bon châtelain essaya de se débarrasser de Sigolène, car il pensait qu'en vertu du droit d'aînesse, il devait accorder la préférence à Cunégonde. Mais Sigolène n'ayant pas voulu lâcher prise, et

étant aussi obstinée que sa sœur, il resta immobile, en proie à la plus vive anxiété. Il eût bien voulu les faire danser toutes deux à la fois ; par malheur, l'usage s'y opposait. La dispute se prolongea au point que ni l'une ni l'autre n'aurait pu se mêler à la farandole, si l'archer, cédant aux prières de Blanche, ne se fût résigné à les tirer d'embarras en offrant sa main à Sigolène.

Bientôt la farandole commença (1)

. . . . . .

. . . . . .

(1) Il y a en cet endroit une nouvelle lacune dans notre manuscrit. Nous ne pouvons la combler qu'à l'aide de quelques notes éparses que nous avons trouvées sur une feuille volante, et qui sont comme l'esquisse des scènes qui devaient remplir la fin de ce chapitre. On a vu par la préface que les pages qui précèdent n'étaient elles-mêmes, dans la pensée de l'auteur, que l'ombre de ce qu'il se proposait de faire. Voici ces notes, telles qu'elles nous sont parvenues.

« Description de la farandole. Arrivée du bachelier et du vieux Hugues. Pourquoi ils sont venus. Le bachelier reconnaît dans la farandole la danse crétoise... Le bachelier et le vieux Hugues dans la salle à manger...

« La danse est suspendue.... Blanche invite Aymé à danser. — Je ne l'ai pas voulu tout à l'heure, lui dit-elle, parce que mon devoir me le défendait. J'ai changé d'avis, et j'espère que Dieu me le pardonnera. Je vais faire comme Hérodiada, mais pour un motif que les anges mêmes avoueraient. Connaissez-vous la Maïa ? — Oui. — Eh bien, donnez-moi votre main. Ils s'avancent ensemble au milieu du salon ; l'orchestre n'avait pas cessé de jouer.

« Il jouait un air tour à tour vif et tendre, très-favorable à une vieille danse des montagnes, peu connue des grandes dames, et cent fois plus gracieuse que le menuet, le rigaudon et les autres danses à la mode. Aymé la dansait aussi bien qu'elle ; profitant donc de la liberté qu'offre une mascarade, ils se placent au milieu de la salle, presque en face du

siége élevé qu'occupe le prince, et commencent à exécuter la vieille bourrée dont nous parlons. Blanche y déploie toutes les grâces dont la nature l'a douée, et en même temps une retenue, une modestie presque aussi passées de mode que la bourrée. Aymé ne devine qu'à demi les intentions de son amie, cependant il la seconde à merveille. Bientôt on fait cercle autour d'eux, et l'on entend courir dans la foule un murmure d'admiration. Le pas fini, Blanche fait une profonde révérence à Son Altesse et va s'asseoir à la place qu'elle a quittée. Mais, comme elle l'avait prévu, le prince abandonne son siége et s'empresse de venir la féliciter. Il s'assied même auprès d'elle pour la complimenter plus à son aise, et avec une chaleur qui témoigne de la sincérité de ses louanges. C'était précisément ce que Blanche attendait ; elle pique un moment la curiosité du duc par les saillies d'un esprit vif et enjoué , et quand elle est sûre de l'avoir attaché, pour ainsi dire, au pan de sa robe, elle change de ton et parle des malheurs du Dauphiné, réveille en lui l'amour de la gloire un peu étouffé par l'amour du plaisir; enfin elle l'amène au point qu'elle n'a plus qu'un mot à dire pour le déterminer à accorder sur-le-champ une audience à l'envoyé du baron. Cette audience est courte; le prince, jaloux d'Aymé, désirant continuer son entretien avec Blanche, accepte toutes les propositions de des Adrets, et lui assigne un rendez-vous pour le lendemain à mi-chemin d'Oullins et de Romans. Il ordonne ensuite à Aymé de partir sur-le-champ, sans attendre la fin du bal. Aymé veut faire ses adieux à Blanche, mais il ne la voit plus : elle a disparu aux regards du prince comme aux siens.

« Cependant elle n'a point encore quitté le bal. D'après le rôle que le nain a joué à l'égard d'Aymé Verd, elle a deviné que la robe de l'astrologue cachait le comte de Sassenage. Elle a cherché le magicien dans toute la salle, et l'a rencontré justement au moment où il se préparait à sortir sur les pas de l'archer. Elle se penche à son oreille et l'appelle par son nom. En s'entendant nommer, le comte demeure immobile de surprise.

« Voyons, beau magicien, lui dit Blanche, devinez qui je suis ? vous ne le pouvez pas. Eh bien , moi qui ne me pique pas d'être sorcière, je vais vous dire qui vous êtes.

— Parlez plus bas, dit le comte.

— Je parlerai bas, messire, dit Blanche, mais je vous préviens que vous êtes perdu s'il tombe un cheveu de la tête de ce jeune homme.

— Que voulez-vous dire?

— Vous m'entendez bien ; ainsi je vais vous suivre, vous resterez

auprès de moi jusqu'au jour, et alors je vous dirai moi-même qui je suis. »

Le comte écoute ces paroles avec un étonnement qui bientôt se changea en une sourde fureur. Il écoute, cependant, sans répondre, l'histoire de ses crimes que Blanche lui fait subir depuis alpha jusqu'à oméga. Le soleil se levait lorsqu'elle eut achevé cet épouvantable récit. Tous les danseurs avaient quitté la salle dans laquelle ils se trouvaient, et Blanche songeait avec joie qu'Aymé était sauvé, sauvé pour jamais. Le comte lui rappela alors la promesse qu'elle lui avait faite de se faire connaître; mais voyant qu'elle hésitait, il lui arracha son masque avec colère. Qu'on juge de sa surprise, lorsqu'il reconnut sa nièce. Il n'eut pas la force de prononcer une seule parole.

— Vous me connaissez maintenant, monsieur, lui dit Blanche. Je ne crains pas votre courroux. Je n'ai qu'un mot à dire, et votre perte est assurée. Si je ne le fais pas, ce n'est point par égard pour vous, c'est par pitié pour ma vénérable tante. Allez, monsieur, partout où vous serez, je veillerai sur vous, et vous me répondrez sur votre tête de la vie d'Aymé de Montmaur. »

En achevant ces mots, Blanche remet son masque et s'éloigne d'un pas solennel.

CHAPITRE L.

Retour à Montmaur.

Le voyageur s'arrête avec tristesse,
Donne des pleurs au sort de la comtesse,
Toutes les fois qu'il passe dans le val
Où s'élevaient les tours de Cumnor-Hall.

J.-W. Mickle.

Tandis que ces événements se passaient à Oullins, la plus grande partie du Dauphiné gémissait sous la sombre domination du baron des Adrets;

quelques chefs seulement, au nombre desquels était Gaspard, tenaient encore la campagne, résolus de défendre jusqu'à l'extrémité la cause du roi et celle de l'Église, également compromises dans cette guerre. Mais ils étaient séparés les uns des autres et ne pouvaient plus agir de concert.

Après le combat de la vallée d'Esclou, Gaspard, comme nous l'avons dit, ne songea point à poursuivre son frère. Il passa la nuit dans un village des environs, et le lendemain il s'avança vers l'Isère, dans le dessein de passer la rivière et de regagner le bas pays.

Mais ayant eu avis, durant la matinée, des mouvements de quelques corps de troupes calvinistes, il se vit forcé de rebrousser chemin et de s'enfoncer plus avant dans les montagnes du Royannais. Vers midi, au moment où, pour épargner à ses soldats le gros de la chaleur, il se disposait à faire halte dans un de ces beaux bois de noyers qui bordent le torrent de la Lionne, un petit pâtre, tout couvert de sueur, s'approcha de lui, en faisant claquer ses doigts, et l'avertit qu'un parti formidable de huguenots le suivait à peu de distance.

S'étant d'abord assuré, par quelques questions adroites, de la fidélité de cet enfant, Gaspard lui

demanda alors à combien il évaluait le nombre des ennemis.

— Foi de Serpolet! dit le pâtre, le diable seul les a comptés et marqués, car, pour le sûr, c'est là un bétail qui lui appartient, et je vous réponds qu'il n'en perdra pas une seule tête. Tout ce que j'en puis savoir, c'est qu'ils sont plus nombreux que les moutons qui broutaient l'herbe de nos vallées, quand les bailes de Provence y amenaient leurs troupeaux [24].

— S'il en est ainsi, dit Gaspard, nous serons écrasés. N'y aurait-il pas, dans ces alentours, quelque château fort où l'on pût se jeter, pour se mettre en défense?

— Dame! dit-il, ce ne sont pas les châteaux qui manquent; il n'y en a que trop dans ce pays, comme disait mon père. Mais je ne vous conseillerais pas d'y aller, ni d'en passer trop près. Sans comparaison, c'est comme si je conduisais mes chèvres dans la caverne de Rupé, pour les mettre sous la garde des loups.

Gaspard jeta un coup d'œil sur la vallée, pour voir si elle ne présentait pas quelque position avantageuse qu'il pût occuper, et d'où il lui fût

possible de défier l'ennemi. Mais il ne tarda pas à se convaincre que, s'il lui était facile d'aller se percher sur quelque pic inaccessible, il lui serait en revanche très-difficile d'en descendre, sans se mettre à la disposition des huguenots. Tandis qu'il cherchait dans sa tête quelque ressource pour échapper au péril de la situation, le jeune pâtre se livrait de son côté à une opération d'esprit à peu près semblable. Son zèle pour la religion catholique, réchauffé par les discours de quelques prêtres que la persécution avait forcés à s'exiler dans ces déserts, la connaissance qu'il avait des vallées, lui avaient permis plus d'une fois, pendant la guerre, de rendre d'importants services à la cause royale, soit en égarant les huguenots ou en espionnant leurs pas, soit en servant de guide à leurs adversaires. La légèreté de ses pieds et son extrême jeunesse lui avaient rendu cette tâche moins périlleuse qu'elle ne le fut pour un grand nombre d'autres montagnards, et, en particulier, pour Madeleine la pèlerine. En cette occasion, il paraissait fort embarrassé; car, ainsi qu'il l'avait déjà annoncé à Gaspard, il avait vu les protestants se diviser en deux bandes, dont l'une était allée, par un chemin de traverse, occuper l'unique dé-

filé qui se trouve, en cet endroit, dans le bassin de la Lionne. Cependant, après quelques minutes de réflexion, il fit claquer ses doigts et se mit à danser devant Gaspard.

— Là ! dit-il enfin, que me donnerez-vous, sire capitaine, si je vous tire de ce mauvais pas ?

— Eh ! que veux-tu que je te donne ? répondit Gaspard, en considérant le petit pâtre dont la physionomie offrait un mélange singulier d'audace, de naïveté et de finesse.

Serpolet, pour toute réponse, montra du doigt une énorme paire de pistolets, qui étaient pendus à la ceinture du capitaine.

— Mes pistolets ? dit Gaspard avec étonnement.

Le berger fit un signe de tête affirmatif.

— Qu'en feras-tu ?

Le berger sourit d'un air qui donnait suffisamment à entendre quel usage il se proposait de faire de ces armes [25].

— Jour de Dieu ! dit Gaspard en détachant ses pistolets de sa ceinture. As-tu envie de tuer un huguenot ? Tiens, les voilà, mon enfant. Mais, à présent, souviens-toi de ta promesse. Où vas-tu me conduire ?

— Nous allons prendre un chemin que les hu-

guenots ne connaissent pas, répondit Serpolet, en bondissant sur les rochers comme un jeune chevreau qui sent pousser ses cornes ; ce chemin nous fera gagner sur eux deux bonnes heures. Nous irons de ce pas dans un château, où il vous sera facile d'entrer, car on en a retiré la garnison.

— Ne va pas si vite, dit Gaspard, qui craignait encore, mais sans fondement, d'être la dupe du petit pâtre. Marche à mes côtés, et si tu fais mine de t'éloigner, prends garde à toi, tes jambes ne te sauveront pas.

— Par saint Chaffrey ! repartit le jeune berger, piqué de ce soupçon ; allez en avant, sire capitaine, moi je vous suivrai.

Gaspard se tut et laissa le jeune chevrier marcher à sa guise. Ils arrivèrent bientôt au bord d'un ruisseau, formé par une cascade qu'on entendait bruire à peu de distance, et encaissé entre des rochers tellement élevés et tellement rapprochés l'un de l'autre, qu'il régnait sur les flots une profonde obscurité. Serpolet, qui avait les jambes nues jusqu'au genou, mit les pieds dans l'eau et se glissa, comme une anguille, dans la crevasse du rocher, en faisant signe à Gaspard de le suivre. Celui-ci hésita un moment, car il ne savait trop en

quel lieu allait déboucher cet étroit passage à travers lequel deux hommes ne pouvaient cheminer de front. Il rappela le berger, mais celui-ci ne l'entendit pas. A la fin, risquant le tout pour le tout, il se décida à enfiler le premier cette sombre galerie, et ce ne fut pas sans une vague appréhension que ses soldats le suivirent l'un après l'autre. Cependant, après une centaine de pas, le passage s'élargit peu à peu, la lumière y pénétra, et il fut permis d'apercevoir, à l'extrémité, un sentier plus facile sur le rivage. Gaspard, ayant rejoint son guide, lui témoigna sa reconnaissance en lui donnant une poire à poudre et des balles. Il était évident que les huguenots, dans le cas même où ils auraient un conducteur aussi expérimenté que le petit pâtre, n'oseraient pas s'engager après eux dans ce défilé, et seraient obligés de faire un immense détour ponr retrouver leurs traces.

— Où me conduis-tu, mon enfant? demanda Gaspard complétement rassuré, désormais, sur la fidélité de son guide.

— A Montmaur, répondit le chevrier. C'est un beau château qui n'est qu'à deux ou trois lieues d'ici, et où vous ne trouverez à cette heure que des femmes.

Gaspard tressaillit. Il ne se croyait pas si rapproché qu'il l'était du manoir paternel, dans lequel il n'avait pas remis le pied depuis qu'il en avait été chassé par son frère. Il avait résolu de n'y pas rentrer avant d'avoir tiré vengeance de l'affront qu'il y avait reçu. A présent sa vengeance était à peu près satisfaite, et cependant il eut d'abord la pensée d'ordonner à Serpolet de le conduire dans un autre lieu. Mais le désir de revoir sa vieille mère, de mettre les siens en sûreté à l'abri des remparts de l'antique forteresse, l'emporta bientôt, et il continua sa route sans mot dire.

— Où allons-nous, frère Aubin? demanda Genest à l'un de ses voisins. Où diable allons-nous?

Frère Aubin était un vieux chartreux qui, après le sac de son couvent, s'était fait soldat. Mais il n'avait pas cessé pour cela d'observer rigoureusement la règle de Saint-Bruno, et en particulier la loi du silence. Il laissa donc sans réponse la question du brave montagnard.

— Par Notre-Dame des Neiges! reprit ce dernier, notre capitaine a-t-il perdu la tête de se laisser ainsi conduire par un enfant?

— Eh! qu'importe, si c'est Dieu qui conduit l'enfant? répondit le moine, qui, après cette

réplique, n'ouvrit plus la bouche durant tout le voyage, en dépit des efforts que fit Genest pour le tenter.

Nous allons maintenant quitter Gaspard et sa troupe, et, à cheval sur notre plume, comme une sorcière sur son manche à balai, nous nous élèverons dans les airs, bien au-dessus des torrents, des rochers et des montagnes, et franchirons avec la rapidité de la pensée l'espace qui nous sépare encore du château de Montmaur. Le lecteur ne sera peut-être pas fâché de nous suivre dans cette vieille demeure, et d'apprendre, comme dit Peters Bow, de quel côté la girouette était tournée au moment de l'arrivée de Gaspard. Mais ceci nous obligera à faire d'abord un retour sur le passé.

Quatre grands mois s'étaient écoulés depuis le jour où le jeune archer, après une violente querelle avec son frère, s'était vu expulsé du toit natal. Il était parti si précipitamment, qu'il n'eut même pas le temps, comme on s'en souvient, de faire ses adieux à sa mère. Le lendemain de ce jour funeste fut peut-être plus triste encore pour la vénérable châtelaine.

Après une nuit des plus agitées qu'elle eût passées depuis longtemps, elle qui n'en passait plus

que de mauvaises, nuit terrible pendant laquelle elle avait cru voir ses fils se disputer et se battre sous ses yeux, elle fut réveillée en sursaut par un bruit inaccoutumé. Elle écarta ses rideaux, prêta l'oreille, et, pendant un moment, n'entendit d'autre bruit que celui du balancier de l'horloge. Ayant jeté les yeux sur le cadran, aux pâles clartés de la veilleuse qui brûlait sur sa table de nuit, elle vit qu'il n'était que cinq heures du matin. Elle pensa donc qu'elle s'était trompée, et laissa retomber sa tête sur l'oreiller, mais sans pouvoir retrouver le sommeil. Bientôt, cependant, le bruit qu'elle avait cru entendre recommença, et elle distingua nettement le son des cloches de Ladvieu qui, depuis plus de huit jours, étaient restées muettes. Mais ce bruit, qui autrefois réjouissait son cœur, la jeta dans des transes mortelles. En effet, ce n'était pas le chant matinal de l'angélus qui retentissait dans la vallée, c'était le tocsin d'alarme.

— Paschale ! s'écria madame de Montmaur en sautant à bas du lit, Paschale ! Et tout en appelant la chambrière, elle s'habilla à la hâte et s'approcha de la fenêtre. Alors elle aperçut dans le lointain

la flamme rougeâtre d'un incendie qui, semblable à une aurore boréale, projetait sur la neige des montagnes ses sanglantes lueurs. En détournant la tête, elle découvrit sur d'autres points de l'horizon des feux semblables, et vit courir dans les airs d'épais tourbillons de fumée.

— Qu'est-ce que cela signifie, ô mon Dieu ! dit-elle en sortant de sa chambre, car Paschale lui paraissait trop lente à venir. Elle descendit rapidement l'escalier et arriva dans la cour, où elle rencontra la caméristé s'entretenant avec maître Gaschet.

— Eh bien ! lui dit-elle avec effroi, que se passe-t-il donc ? Qu'ont-ils à sonner le tocsin ? Quels sont ces feux qu'on aperçoit là-haut ?

— Madame, répondit Paschale, je n'en sais rien. Mais voici maître Gaschet qui prétend que ce sont des villages qui brûlent.

— Grand Dieu !

— Oui, reprit la chambrière, et c'est mademoiselle Bethsabé qui a fait ce bel ouvrage. Elle n'a pas été contente d'avoir fait chasser notre curé, et mis tout sens dessus dessous dans cette maison ; elle n'a pas été contente d'avoir brouillé notre

maître avec son frère, elle est allée crier chez tous les seigneurs du pays, chez les parpaillots, bien entendu, qu'on voulait brûler son mari, si bien que, pour prévenir ce grand malheur, ces messieurs ont juré de mettre le feu aux quatre coins de la province. Et voilà que ça commence.

— Allons! tu es folle, dit la baronne tremblante de frayeur. Ce sont les feux de la Saint-Jean que les bergers allument dans les pâturages.

— Et depuis quand, madame, allume-t-on aux Rois les feux de la Saint-Jean? répliqua maître Gaschet. Tout cela n'est que trop vrai, et il n'y a pas même de quoi s'en étonner, car les huguenots, il faut leur rendre justice, ne nous ont pas pris à la sourdine. Il y a longtemps qu'on entendait le bruit de leurs sabots, et surtout la voix de leurs ministres qui gémissaient d'avance, comme Isaïe, sur la destruction de Babylone. Or, pour être bon prophète, il n'est rien de tel que d'exécuter soi-même ses prophéties, comme faisait Raimbaude la boiteuse qui empoisonna les bestiaux du baron de Marclopt, après avoir prédit à ce seigneur qu'il ferait une grande perte dans l'année, ce qui n'a pas empêché Raimbaude d'être brûlée vive comme sorcière. Mais, pour en revenir à ce que disait la

chambrière, vous saurez que les hérétiques se sont déjà emparés de Valence, où ils ont massacré M. de la Mothe-Gondrin, et qu'ils vont mettre aujourd'hui le siége devant Romans, et sauver maître Barbantane, afin d'établir une sorte de compensation. J'espère pourtant, ajouta l'escholier, qu'ils arriveront trop tard.

Il est des coups si accablants, qu'il ne sert de rien, pour ainsi dire, d'y être préparé. Lorsqu'ils vous frappent, ils vous causent autant de surprise qu'une catastrophe imprévue. Ce fut ce qui arriva, en cette occasion à madame de Montmaur. Elle demeura immobile et interdite, à la nouvelle que lui donnait maître Gaschet de l'insurrection protestante. Cependant elle n'entrevit d'abord dans cet événement que les malheurs publics dont il devait être la source, et dont la mort du gouverneur du Dauphiné, ainsi que l'incendie qui, en ce moment, projetait dans le ciel ses éclairs sinistres, n'étaient en quelque sorte que le prélude.

— Mon Dieu ! dit-elle en élevant ses mains vers le ciel, ayez pitié de ce bon peuple. Qu'allons-nous devenir, si vous nous abandonnez?

— Nous allons devenir hérétiques, murmura Paschale. Pour moi, me voilà déjà à moitié con-

vertie. Çà! madame, ajouta-t-elle en offrant son bras à la châtelaine, il fait froid; rentrez chez vous. Peut-être que tout cela ne sera rien, et que nous en serons quittes pour la peur. Plutôt que de venir nous conter ses vilaines histoires, maître Gaschet aurait mieux fait de passer son chemin. C'est lui qui a mis les cloches en branle et réveillé tout le village. Mais qui sonne le tocsin est en lieu de sûreté. Tant que je verrai trotter à travers champs maître Pégase, je me tiendrai pour assurée qu'il n'y a pas le moindre danger. Adieu, maître Gaschet.

— Un moment, dit la baronne en retenant Paschale qui semblait vouloir l'emmener de vive force; un moment! laissez-moi interroger cet homme. Il est possible, en effet, qu'il y ait de l'exagération dans les nouvelles qu'il apporte. Maître Jérôme, dites-moi seulement ce que vous avez vu par vos yeux.

— Sauf votre respect, madame la baronne, répondit Jérôme en ôtant son bonnet, j'ai vu.....

— Vous n'avez rien vu du tout, interrompit Paschale avec vivacité, et en clignant des yeux, pour faire entendre à l'escholier qu'il ferait bien de se taire. Non, vous n'avez rien vu, si ce n'est le bout de votre nez et le fond de votre escarcelle. A

quoi bon tenir madame exposée au froid et à la bise, pour lui apprendre que vous êtes un poltron qui prenez les taupinières pour des montagnes, et quelques signaux allumés de loin en loin sur des rochers, pour des villages qui brûlent?

— Paschale, dit la baronne, pourquoi voulez-vous l'empêcher de parler?

— Laissez-la donc aller, s'écria Jérôme. Sauf votre respect, madame la baronne, la langue d'une femme est comme la roue d'un moulin; tant que le vent souffle, il faut la laisser tourner. Avez-vous fini, ma mie? Je disais donc à madame que j'avais vu.....

— Quoi! dit Paschale en marchant avec force sur le pied de Jérôme, qu'avez-vous donc vu, maître Gaschet? Dépêchez-vous de nous l'apprendre, sinon vous arriverez à Beauséjour après l'heure du déjeuner.

Stimulé par cet avertissement, l'escholier, qui d'ailleurs n'avait rien compris aux signes d'intelligence que lui faisait la chambrière, se hâta d'annoncer à madame de Montmaur qu'il avait rencontré, la veille, son fils cadet à la tête d'une bande de paysans catholiques, et que le jeune archer leur avait fait jurer de ne déposer les ar-

mes qu'après l'entière extermination des huguenots.

— Mon Dieu! que les savants sont bêtes! dit Paschale en voyant pâlir sa maîtresse. Allez-vous-en, maître Jérôme! vous n'êtes bon qu'à faire des sottises. Tenez! voilà madame qui va se trouver mal.

La vieille châtelaine, en effet, sentait ses jambes fléchir, et fut un moment sur le point de tomber. Aux terreurs qu'elle ressentait comme femme et comme chrétienne, venaient de se joindre les cruelles appréhensions de la mère qui a un fils sous les drapeaux. Mais ce n'était pas tout, et il semblait que Dieu eût voulu répandre sur elle, jusqu'à la dernière goutte, la coupe d'amertume. Elle se rappela qu'elle avait un autre fils, et malgré les justes reproches qu'elle avait à lui faire, son sein se troubla à l'idée qu'il allait la quitter et prendre parti à son tour dans cette affreuse guerre. Mais au lieu de servir dans les mêmes rangs que son frère, il allait combattre contre lui. Après la scène de la veille, s'ils venaient à se rencontrer.... Madame de Montmaur sentit ses cheveux se dresser sur sa tête.

— Non! non! dit-elle en rassemblant toutes

ses forces; non! ils ne se rencontreront pas; car, avant de franchir le seuil de cette porte, il faudra que Renaud passe sur le ventre de sa mère.

Aussitôt, oubliant maître Gaschet, la baronne prit le bras de la caméristе, traversa la cour d'un pas ferme, et monta jusqu'à l'appartement du baron. Mais, en passant devant les écuries, elle en retira la clef, qui était restée dans la serrure, et la mit dans son escarcelle avec un sourire de joie; puis, sans se faire annoncer, elle entra chez son fils.

La chambre était déserte; le lit, dans lequel on voyait que Renaud avait couché, était froid, et l'armure de guerre, qui ordinairement était suspendue au-dessus de son chevet, avait disparu, tandis qu'on apercevait sur un fauteuil le pourpoint noir et le chapeau de feutre qu'il avait coutume de porter. La vieille châtelaine, en promenant les yeux autour d'elle sur les murailles nues, rencontra à la fin une figure triste et sombre dont les regards semblaient suivre tous ses mouvements. Elle jeta un cri, car elle avait cru reconnaître Jean de Montmaur. Mais, Paschale ayant poussé les volets de la fenêtre, elle put s'assurer que ce n'était que le portrait du défunt. La toile était renfermée dans un cadre d'ébène et couverte

d'un crêpe de deuil. Après avoir contemplé un instant cette image, qui réveillait en elle les plus affreux souvenirs, elle abandonna le bras de Paschale et entra dans la pièce voisine. Elle parcourut successivement les cinq ou six chambres qui composaient l'appartement de son fils, et, les ayant trouvées vides, elle revint auprès de la chambrière.

— Il est parti, lui dit-elle d'un ton calme, mais avec un serrement de cœur inexprimable. Il aurait pu me dire adieu. Les enfants sont cruels. (Elle garda un moment le silence et resta immobile, les yeux fixés sur les vêtements du baron.) Enfin ! ajouta-t-elle en laissant échapper un profond soupir, que faire à cela, Paschale?

La chambrière était si émue qu'elle n'osait ouvrir la bouche. Elle avait assez d'expérience pour savoir que les douleurs, en apparence les plus calmes, sont souvent les plus poignantes, et que c'est aux endroits les plus profonds de son cours que le fleuve fait le moins de bruit. Elle n'essaya pas de consoler sa maîtresse, mais elle chercha à l'emmener loin de ces lieux. La vieille dame la suivit en silence et arriva bientôt dans son appartement.

— A quelle heure madame veut-elle déjeuner? dit timidement la chambrière en s'arrêtant à la porte.

La baronne leva les yeux sur elle, comme si elle n'eût pas compris cette question. Mais, passant tout à coup la main sur son front, comme pour rappeler sa mémoire : — Eh bien , ma fille, répondit-elle, nous déjeunerons à l'heure accoutumée. Je descendrai au tinel quand la cloche sonnera.

La pauvre dame, comme on s'en doute bien, n'avait guère envie de manger ; jamais elle n'avait eu moins d'appétit. Mais elle pensa à sa nièce et craignit de l'affliger en laissant voir tout ce qu'elle souffrait. Elle résolut donc de ne rien changer aux habitudes de la maison. D'ailleurs, en paraissant au tinel, elle reverrait la place où ses fils s'étaient assis la veille, et peut-être entendrait-elle parler d'eux. Cependant, dès que Paschale fut sortie, madame de Montmaur sentit son courage l'abandonner. Elle tira à la hâte les verrous, et, tombant à genoux sur son prie-Dieu, se mit à fondre en larmes.

Il devait s'écouler encore deux heures jusqu'au moment du repas. Madame de Montmaur eut le

temps de sécher ses pleurs, de laver son visage, de faire sa toilette pour se rendre au tinel. Ce dernier soin pourra paraître singulier dans une occasion semblable ; mais, comme nous l'avons dit autre part, la baronne n'était pas du nombre de ces femmes qui ont, en quelque sorte, besoin d'afficher leur douleur, soit pour exciter dans les autres un sentiment de compassion qui les flatte, soit pour chercher ailleurs une force qu'elles ne trouvent pas en elles-mêmes. Son orgueil lui rendait insupportable l'idée de devenir un objet de pitié, elle qui, par son rang, par sa fortune, non moins qu'en sa qualité de mère de deux brillants gentilshommes, aurait dû plutôt exciter la jalousie de toutes les femmes. Ajoutons que, par suite de la même faiblesse, elle n'aurait pas voulu que l'on crût dans le monde qu'elle était malheureuse par la faute de ses enfants. Elle s'efforça donc, suivant son usage, de dérober son chagrin à ses serviteurs, quoiqu'elle se doutât bien qu'ils n'avaient rien à apprendre à cet égard, ayant été témoins de la dispute de la veille et des épisodes du même genre qui l'avaient précédée. Pendant le déjeuner, elle causa avec Blanche et avec Peyrache des événements de la nuit, et sa bonne contenance ne se

démentit pas. Mais, dans le fait, ce repas fut pour elle un vrai supplice; et, plus d'une fois, sa fermeté faillit l'abandonner, surtout lorsqu'il lui arriva de porter les yeux sur les siéges vides où Gaspard et Renaud avaient coutume de s'asseoir.

Le reste de la journée s'écoula dans une morne attente. On espérait de recevoir des nouvelles de Romans; il n'en arriva aucune. On apprit, le surlendemain seulement, que la ville avait été prise d'assaut et le ministre délivré; mais on ne put savoir quel rôle les deux frères avaient joué personnellement dans cette entreprise, ni ce qu'ils étaient devenus.

CHAPITRE LI.

La Mère de deux Héros.

Ce toit, comte Robert, jadis était tranquille;
Mais voilà les effets de la guerre civile!
Parcours toute l'Ecosse, entre dans chaque bourg
Va-t'en sous l'humble chaume ou dans la fière tour,
Tes yeux verront partout de pareilles misères;
Ton oreille entendra les sanglots de nos mères.
Marche vers Holy-Rood, comte, et par saint Dunstan!
Je veux être pendu si tu n'en vois autant.

ANONYME.

Malgré cette incertitude, madame de Montmaur passa toute une semaine sans donner aucun signe

des sentiments qui agitaient son cœur. Elle allait et venait dans le château, donnait ses ordres comme autrefois, et l'on eût dit que rien n'était changé autour d'elle. Peu à peu cependant on vit percer dans ses traits une certaine inquiétude. Elle ne pouvait rester en place, répondait avec distraction, se levait de table avant la fin des repas. La guerre avait déjà envahi toute la province et avait pris partout ce caractère de cruauté sauvage que lui avait imprimé à Valence le baron des Adrets. On n'entendait parler que d'incendies, de pillage, de garnisons massacrées, de capitulations violées, de femmes et d'enfants livrés à la fureur et aux outrages des soldats. Les cris des infortunés, cris que la foule, semblable au taureau d'airain de la fable, grossissait encore en les répétant, venaient retentir jusque sous les voûtes du solitaire manoir et redoubler les terreurs de la vénérable châtelaine. Ses fils étaient-ils parmi les victimes ou parmi les bourreaux? Cruelle alternative dans laquelle elle demeura plongée pendant un mois, et qu'elle supporta, au moins en apparence, avec la tranquillité stoïque des femmes spartiates. Mais, à la longue, cette fermeté fit place aux angoisses les plus vives, et, comme nous le disions, des

symptômes manifestes vinrent, malgré elle, trahir son trouble et sa douleur. Elle avait attendu vainement soit un émissaire, soit une lettre, qui l'informât de la conduite et du sort de ses enfants. L'un et l'autre s'étant abstenus de lui écrire, comment devait-elle interpréter ce silence? Telle était la question qu'elle se posait chaque matin et chaque soir, assise au coin de son feu, l'œil fixé sur les branches qu'un froid vif faisait petiller dans l'âtre, question à laquelle elle n'osait faire une réponse.

Lasse enfin d'attendre toujours des nouvelles qui n'arrivaient jamais, elle se décida à sortir de la réserve qu'elle s'était imposée, et envoya pendant plusieurs jours de suite des messagers sur toutes les routes, dans tous les lieux où elle se flattait qu'on pourrait se procurer des renseignements sur ce qu'elle désirait et redoutait tout ensemble de savoir. Dès qu'elle apercevait de sa fenêtre un de ces messagers, revenant au manoir, elle volait au-devant de lui, impatiente de lire d'avance sur sa physionomie ce qu'il allait lui annoncer. Puis, lorsqu'elle l'avait rejoint, elle s'asseyait sur une pierre du chemin, et n'osait plus l'interroger. La plupart du temps, le pauvre ser-

viteur avait fait un voyage inutile ; d'autres fois, il apportait une nouvelle qui était contredite le lendemain par un autre émissaire.

La difficulté des communications, au milieu de l'hiver, et dans un pays sillonné par des troupes ennemies, la terreur qui régnait au loin, la rapidité des marches et des contre-marches de François de Beaumont expliquent suffisamment ces témoignages contradictoires. Ajoutons que la plupart des capitaines des deux armées étaient entièrement inconnus dans les lieux où ils passaient, et que lorsqu'une bande traversait un village, les habitants ne croyaient pas se tromper en assurant que celui qui marchait à la tête n'était autre que le baron des Adrets, ou M. le duc de Nemours, selon le parti auquel appartenait ladite compagnie. Ajoutons encore, pour être vrai, que plus d'un des envoyés de la baronne, craignant de s'aventurer à travers champs, s'arrêta prudemment dans quelque bourgade peu éloignée du château, et arrangea au retour quelque récit plus ou moins vraisemblable, pour faire croire qu'il avait rempli sa mission.

La situation de cette pauvre mère inspirait néanmoins une pitié véritable à tous ceux qui l'entou-

raient. On ne pouvait se défendre d'être ému, en voyant le sourire mélancolique qui effleurait ses lèvres, chaque fois qu'elle saluait en passant un de ses vieux serviteurs, ou une des personnes qu'elle avait connues dans des temps plus heureux; car le bonheur ici-bas étant un bien purement négatif, on est porté à considérer comme des jours heureux ceux où l'on a le moins souffert. Blanche et Paschale ne la quittaient pas; elles la suivaient dans ses promenades sur la terrasse, promenades qui avaient lieu tous les jours, en dépit du vent, du froid et de la neige. Elles lui tenaient compagnie pendant la veillée, tâchaient d'éloigner de son esprit les idées noires, et surtout la forçaient à s'occuper des soins de la vie matérielle qu'elle négligeait chaque jour de plus en plus. Ces marques d'affection, qui avaient d'abord touché la vieille châtelaine, parurent bientôt lui devenir moins agréables. Elle fit quelques efforts pour cacher l'impatience qu'elles lui causaient; mais il lui fut impossible de se vaincre. Elle finit même par prendre tout à fait en aversion la pauvre chambrière, jusqu'à ne pas accepter un verre d'eau, quand il lui était offert par ses mains. Mademoiselle de Sassenage eut aussi à souffrir de ce changement

d'humeur; pour plaire à sa tante, elle était souvent obligée de changer de robe trois fois par jour, prenant tantôt une robe trop claire, « comme si elle eût voulu aller au bal, » et tantôt une robe trop foncée, « comme si elle eût voulu porter le deuil d'un parent. » — Dieu merci! lui disait la châtelaine, il n'y a personne de mort dans la famille, vous le savez bien. Est-ce pour me tourmenter que vous vous habillez de la sorte?

Heureusement, quand elle s'apercevait de ces injustices, madame de Montmaur se hâtait de les réparer et demandait pardon à sa nièce du chagrin qu'elle lui avait causé. — Il faut m'excuser, mon enfant, lui disait-elle, je suis vieille et je souffre; il n'en faut pas tant pour rendre la vie ennuyeuse à soi-même et aux autres. — Ma tante, répondait Blanche, je ne m'ennuie jamais auprès de vous, et vous ne m'avez rien fait qui vaille une excuse. — Je sais, je sais, mon enfant, que vous êtes un ange, l'ange consolateur que Dieu a placé auprès de moi dans sa miséricorde. Vous ne ressemblez guère à cette petite effrontée de Paschale qui... — Ma tante, je vous assure que vous vous trompez sur le compte de cette jeune fille; elle est pleine de dévouement pour vous. — Allez! mon enfant, ne

vous y fiez pas; c'est une hypocrite : je la connais mieux que vous. — Je vous répète... — Laissez-la donc dire, mademoiselle, disait Paschale, en tirant Blanche par le pan de sa robe, laissez-la dire, ne la contrariez pas, puisque cela la soulage. Quand elle dit du mal de moi, elle ne pense pas à autre chose, et c'est autant de gagné.

Un matin, en entrant chez sa tante, Blanche trouva la vieille dame assise dans son fauteuil, les lunettes sur le nez et tenant un livre à la main. Ce livre était une Bible qui avait appartenu à son mari, et dans laquelle Renaud avait appris à lire. Elle l'avait retrouvée au fond d'un vieux tiroir de commode où, par hasard, elle s'était avisée d'aller fouiller, sans trop savoir pourquoi; ou du moins si elle l'avait su, la découverte du livre le lui avait fait oublier. En apercevant son antique reliure, elle l'avait aussitôt reconnu, et cette vue la reportant à une époque bien éloignée où elle pouvait encore se croire heureuse d'être mère, elle s'était emparée du bouquin et l'avait porté à ses lèvres. Puis elle avait pris ses besicles et s'était assise, voulant feuilleter ce volume sur toutes les pages duquel les yeux de son enfant s'étaient reposés, et qui lui semblait en-

core imprégné du doux parfum de son haleine.

— Vous arrivez à propos, ma chère, dit-elle à sa nièce. Asseyez-vous près de moi. Nous allons lire un chapitre de la Bible; ce sera notre prière du matin; car, la sainte Vierge me pardonne! je n'ai pas fait la mienne aujourd'hui. Voyons! que me conseillez-vous de lire?

— Ma tante, répondit Blanche avec embarras, car elle eût préféré une autre lecture, je connais peu les saintes Écritures. Vous m'avez appris vous-même que c'était un livre qu'il ne fallait ouvrir et fermer qu'avec crainte; si vous me le permettiez, j'irais chercher mon *Imitation*.

— Non, mon enfant, non, reprit la baronne en retenant sa nièce par le bras; c'est précisément le livre que je tiens que je veux lire; je sens que cela me fera du bien. Mais vous m'avez donné une idée. Je vous ai vue quelquefois, quand nous avions du chagrin, ouvrir l'*Imitation* au hasard, et vous tombiez toujours sur quelque passage qui nous consolait. Nous y trouvions soit un reproche, soit un avertissement, soit un conseil, en un mot le baume dont nous avions besoin. Je veux faire le même essai sur ce livre.

En parlant ainsi, la baronne ouvrit le volume,

ou plutôt le vit s'ouvrir de lui-même, car la page sur laquelle elle porta les yeux était ternie et semblait avoir été méditée plus souvent que les autres, ce qui avait brisé en cet endroit le dos de la couverture.

— Le *Livre des Proverbes,* dit-elle en assurant ses besicles sur son nez, chapitre XVIII, verset 19. — « Les frères, dans leur haine, sont moins accessibles que les plus hautes citadelles..., et leurs querelles sont inflexibles... comme les barres d'airain aux portes des villes. »

La baronne acheva la lecture de ce verset d'une voix tremblante; puis elle laissa tomber le livre de ses mains. Blanche était interdite et n'osait plus ouvrir la bouche.

— Eh bien! mon enfant, dit enfin madame de Montmaur en regardant sa nièce.

— Eh bien! ma tante, balbutia la jeune fille, qui ne savait comment détruire l'impression que ce verset avait produite sur l'imagination de la châtelaine.

— Qu'en pensez-vous? Vous qui riiez des mauvais présages dont je vous parlais naguère, qu'en pensez-vous, à cette heure? Que dites-vous des cruches de la bohémienne?

— Quand on s'embarrasse des présages, répondit Blanche, on en voit partout et on les interprète à son gré.

— Oui, répondit la baronne en souriant, cela est vrai, mon enfant. Mais ici, croyez-moi, c'est plus qu'un présage. Nous avons interrogé Dieu, et c'est Dieu qui nous a répondu.

— Non, ma tante, s'écria Blanche; gardez-vous de cette pensée. Ce livre est une œuvre impie où la parole sainte est altérée. Ne voyez-vous pas que c'est une traduction imprimée à Genève par les ordres de Calvin? Ah! je comprends maintenant combien l'Église a été sage en défendant de lire les Écritures, si ce n'est dans les textes sacrés. Pour boire dans le torrent une eau pure, il faut remonter jusqu'à la source.

— Il est bien singulier, dit la baronne, que je sois tombée justement sur ce passage-là. Cela ne serait pas arrivé à une autre personne. Mais vous savez ce que disait notre parent, le commandeur de Malte : A navire brisé, tout vent est contraire.

Blanche eut beau faire, elle ne parvint pas à chasser de l'esprit de la baronne le souvenir du verset fatal. Il s'y était gravé si profondément, que,

malgré elle, la vieille dame le répétait à voix basse, le soir, au coin du feu, tandis que sa nièce, pour la consoler, lui lisait à haute voix un des plus beaux chapitres de l'*Imitation*. Elle le redit encore toute la nuit sur son oreiller, et au point du jour, la première chose qu'elle fit, fut d'envoyer aux quatre vents tous les serviteurs du château, pour lui rapporter des nouvelles. Vers midi, aucun d'eux n'étant de retour, et ne pouvant modérer son impatience, elle pria Blanche de l'attendre dans son appartement, et traversant la cour, franchissant le pont-levis, elle descendit elle-même dans la vallée, prit au hasard le premier chemin qui s'ouvrit devant ses pas, et ne s'arrêta que lorsqu'elle eut rencontré un voyageur. C'était un vieux bourgeois de la ville de Romans, que nos lecteurs ont déjà entrevu au commencement de cette histoire, dans l'auberge du *Dauphin*, et que l'on appelait maître Trablaine. Madame de Montmaur ne le connaissait pas. Cependant elle saisit la bride de son cheval, au risque de se faire écraser, et le regardant d'un air égaré, lui demanda s'il avait vu ses enfants.

Le bon bourgeois, voyant une femme d'un âge respectable, d'un maintien noble et d'une mise

qui annonçait une haute naissance, la voyant, disons-nous, dans un pareil état, se sentit ému de compassion.

— Madame, lui dit-il, il n'est rien que je ne fasse pour vous servir. Dites-moi qui vous êtes, et si, en ce moment, je ne puis vous apprendre ce que sont devenus vos enfants, je m'en informerai et vous le ferai savoir.

Dès que la châtelaine se fut nommée, la figure du bourgeois se rembrunit.

— Est-ce vous, lui dit-il, qui êtes la mère de cet homme farouche qu'on nomme Renaud de Montmaur?

— C'est moi, répondit la vieille dame, en frémissant de l'air et de l'accent du voyageur.

— Ah! reprit maître Trablaine, j'en suis bien aise. Je vois que la mère de l'assassin n'est guère plus heureuse que celle de l'homme assassiné. Je ne sais ce qu'est devenu votre fils, madame, et Dieu veuille l'éloigner de mon chemin! Mais je vous dirai que j'avais un fils, moi aussi, et que le vôtre l'a tué sur les murs de Romans. Ainsi, qu'il soit maudit!

La baronne fut obligée de s'appuyer contre un arbre, pour ne pas tomber à la renverse sur le

chemin. Elle y resta longtemps après que maître Trablaine eut disparu à l'horizon de toute la vitesse de son cheval. Elle y fût restée jusqu'au lendemain, abîmée dans sa douleur, si elle n'eût été tirée de sa rêverie par un bruit de pas qui se fit entendre à peu de distance. Elle leva la tête et vit s'avancer une troupe de cavaliers; mais aucun d'eux ne put satisfaire sa curiosité. Elle erra ainsi jusqu'au soir, arrêtant tous les passants et leur demandant des nouvelles de ses fils. Les uns levaient les épaules de pitié, et, la prenant pour une folle, continuaient leur chemin sans lui répondre. D'autres, plus miséricordieux, lui conseillaient de rentrer chez elle, et offraient même de l'y accompagner. Quelques-uns, en entendant prononcer le nom de Montmaur, faisaient comme maître Trablaine, et appelaient la malédiction du ciel ou sur l'un ou sur l'autre des deux frères.

Tandis que ceci se passait, Blanche, inquiète de l'absence de sa tante, la cherchait, l'appelait dans tous les coins du château. Étonnée de ne pas la rencontrer, elle interrogea les soldats qui veillaient aux portes, et apprit avec effroi qu'elle était descendue au village vers midi, et qu'on ne l'avait pas revue.

— Paschale, dit-elle à la chambrière, venez avec moi. Et les deux jeunes filles, agitées des plus funestes pressentiments, coururent au bourg où elles se procurèrent avec peine quelques renseignements sur la route qu'avait prise la châtelaine. Enfin, après avoir suivi les vagues indications qu'on leur avait données, elles furent assez heureuses pour la rencontrer avant la nuit. Madame de Montmaur, accablée de fatigue, s'était reposée sur les marches d'une croix de pierre mutilée par les protestants, et n'avait pas eu la force de se relever. Elle se trouvait à une lieue environ loin du manoir, et n'avait pris aucune nourriture depuis le matin; mais elle ne s'en apercevait pas, et ne sentait pas même le froid qui engourdissait ses membres. La neige et le givre couvraient sa robe, son chaperon et ses cheveux.

— Sainte Vierge! ma tante, que faites-vous là? lui dit Blanche en l'embrassant. Si vous saviez les inquiétudes que vous nous avez causées! Voilà tantôt six heures que vous êtes partie. Mais, je vous en prie, comment êtes-vous venue jusqu'ici avec vos douleurs de rhumatisme?

— Je vous défierais à la course, jeune fille, s'il s'agissait d'aller au-devant de mes fils, répondit la

châtelaine. Mais n'avez-vous que cela à me dire? Peyrache n'est-il pas de retour?

— Non, ma tante, dit Blanche en aidant la baronne à se lever; ni lui, ni aucun de ceux que vous avez envoyés. Mais patience! ils ne tarderont pas, et peut-être, cette fois, apporteront-ils quelque bonne nouvelle.

— Patience! patience! murmura la baronne. C'est ce que la goutte d'eau dit au rocher qu'elle creuse, ce que le marteau dit à l'enclume qui gémit, ce que le bourreau dit au condamné. Patience! Ils n'ont pas d'autre mot à la bouche. Mais combien de temps la patience doit-elle durer? Est-elle, avec le malheur, la seule chose de ce monde qui n'ait point de terme? Ne m'en parlez plus.

— Mon Dieu, ma tante, comme vos mains sont glacées, dit Blanche en cherchant à détourner la conversation. Hâtons-nous, car la nuit va nous surprendre en chemin. Nous trouverons, au bas de la colline, un village où l'on nous prêtera une charrette pour continuer notre voyage. En attendant, ce petit trajet vous réchauffera. Vos pieds doivent être froids comme du marbre.

— Oui, dit la châtelaine en suivant sa nièce, comme la terre qui couvrira mes os. Et plût au

ciel que cela arrivât bientôt! Ce jour-là, mon enfant, vous pourrez mettre une robe blanche et des roses sur votre tête, car ce sera le premier où votre tante aura goûté le repos. Mais je vois que je vous afflige, parlons d'autre chose.

— Volontiers, ma tante, répondit Blanche. Je vous dirai donc que j'ai rencontré ce soir, à la porte du château, les filles de votre ancien ami, M. de Jarniost, Cunégonde et Sigolène, qui venaient nous faire leurs adieux. Elles vont se retirer au couvent des Bernardines. Ce n'est pas qu'elles aient dessein de prendre le voile, comme je me l'étais figuré d'abord; elles n'abandonnent pas si aisément leurs prétentions au mariage. Leur unique but est de... Mais vous ne m'écoutez pas, ma tante?

— Ah bien oui! dit Paschale, qui marchait derrière sa jeune maîtresse, et tâchait de se soustraire aux regards de la baronne, à qui sa présence eût pu déplaire. Il y a longtemps qu'elle ne vous écoute pas. Je gage qu'elle n'a pas même entendu le premier mot de ce que vous lui avez dit.

Effectivement, madame de Montmaur était retombée dans cette noire mélancolie qui était son état habituel. Elle marchait d'un pas assez ferme,

mais sans trop savoir où elle allait, et sans paraître en avoir le moindre souci. On arriva au village dont Blanche avait parlé; Paschale fit préparer la charrette, et la vieille baronne y monta d'un air indifférent. Cependant, le mouvement de la voiture, les nombreux cahots qu'occasionnait le mauvais état des chemins, la rappelèrent insensiblement à elle-même.

— Que cette voiture va lentement! dit-elle. N'êtes-vous pas de mon avis, Blanche? Nous n'arriverons jamais à Montmaur, et peut-être que Peyrache nous attend. Si vous voulez m'en croire, nous avons de bonnes jambes, nous descendrons ici et achèverons la route à pied.

— Si vous le voulez, ma tante, j'y consens, dit Blanche. Cependant vous devez être fatiguée...

— Moi! pas du tout! répliqua la châtelaine en se disposant à descendre. Mais, se ravisant aussitôt, elle se rassit sur la botte de foin que Paschale avait fait étendre sur les planches pour lui servir de siége. Pardonnez-moi, reprit-elle en serrant la main de sa nièce; je suis une égoïste, et ne pense qu'à moi. C'est vous, mon enfant, c'est vous qui devez être lasse. Restons ici. Nous arriverons assez tôt pour apprendre de fâcheuses nouvelles.

— Il ne faut pas ainsi désespérer, ma tante.

— Ah! mon enfant, j'ai espéré si longtemps! Mais l'espérance est l'amie de la jeunesse et du bonheur; c'est un oiseau qui aime à chanter au milieu des fleurs et de la verdure, et ne se fixe jamais sur le vieux tronc que la foudre a dépouillé de ses rameaux. L'espérance s'est enfuie de mon cœur comme l'eau s'échappe d'un vase brisé, quelque effort qu'on fasse pour la retenir.

Ici la baronne s'arrêta un moment; la lenteur et les cahots de la charrette paraissaient lui causer une vive impatience. Elle se retourna et dit au paysan qui les conduisait de fouetter son cheval et d'aller plus vite.

— Voilà deux grands mois qu'ils sont partis, reprit-elle ensuite, et personne encore n'a pu me donner de leurs nouvelles. Sont-ils morts? sont-ils vivants? Je l'ignore.

— C'est bon signe, ma tante. Si un malheur était arrivé, vous n'auriez pas tardé à en être informée. Une mauvaise nouvelle fait son chemin toute seule, et n'a pas besoin de messager. On croirait que ce sont les oiseaux du ciel qui se chargent de la répandre dans l'espace, tant elle arrive promptement à son adresse.

— Oui, je me suis répété cela plus d'une fois, dit la baronne, et tout à l'heure encore je me le redisais. Mais, ma chère Blanche, c'est là une triste consolation. Supposez que le malheur dont nous parlons n'ait pas eu lieu hier, qui nous assure qu'il n'a pas eu lieu ce matin? qui nous dit qu'à l'heure même où nous causons froidement ensemble, un de mes fils n'est pas prisonnier, ou blessé à mort dans une rencontre? Chose horrible ! je suis là, je vis, je bois, je mange, je marche, comme à l'ordinaire... et peut-être je n'ai plus d'enfants!

Madame de Montmaur cacha sa tête dans ses mains, serra les lèvres, et eut quelque peine à étouffer ses sanglots.

— Hélas! ma tante, dit mademoiselle de Sassenage, combien de mères aujourd'hui sont dans la même incertitude que vous ! J'en connais plus d'une, seulement dans notre village, et, j'ai honte à le dire, elles vous donneraient des leçons de fermeté.

— C'est que leur croix n'est pas si lourde que la mienne, murmura la baronne. Je porte envie à la plus misérable d'entre elles.

— Croyez-vous qu'elles n'aiment pas leur sang autant que vous pouvez aimer le vôtre ?

— Et quand cela serait, reprit la châtelaine en relevant la tête avec une expression de dédain, que m'enseigneraient-elles, les femmes dont vous parlez? A voir mourir les miens d'un œil sec? O mon Dieu! je voudrais avoir sept fils, comme la mère des Machabées; et, s'il fallait rendre témoignage à votre saint nom, s'il fallait seulement défendre contre l'étranger la liberté de ces bruyères, je les sacrifierais tous jusqu'au dernier, sans verser une larme sur aucun d'eux.

La figure de la vieille dame s'était animée pendant qu'elle parlait; le feu de l'enthousiasme brillait dans ses yeux. Mais tout à coup ses bras levés retombèrent sur ses genoux, son regard s'éteignit, et des rides profondes sillonnèrent son visage. Elle répéta à voix basse quelques mots, parmi lesquels Blanche crut entendre le nom de fratricide, et bientôt le silence ne fut plus interrompu que par le bruit du vent dans la forêt et le grincement monotone des roues de la charrette. La neige avait cessé de tomber, et le ciel s'était éclairci. La lune, qui se levait à l'horizon, permettait déjà d'apercevoir dans le lointain les tours du vieux donjon, dont la masse noirâtre se détachait dans les airs, entre l'azur du firmament et le blanc tapis

des montagnes. A cette vue, la baronne s'attendrit.

— Voilà l'heure, dit-elle, où ils revenaient de la chasse. Nous étions là-haut, à la fenêtre, les attendant pour souper. Blanche, vous le rappelez-vous ?

— Si je me le rappelle ! dit Blanche.

— Où sont-ils maintenant? reprit la baronne avec mélancolie. Qui a préparé leur souper? qui a fait dresser leur lit? Ne les reverrai-je plus dans cette vallée? n'entendrai-je plus la voix des chiens m'annonçant leur approche? Hélas! tout est fini. La flamme de mon foyer est éteinte et ne se rallumera plus. Dieu n'a pas été miséricordieux envers moi : il ne m'a pas mesuré le vent, comme à la brebis tondue ; il m'a laissée en butte à l'orage, comme le pin sur la montagne, et voilà que l'orage m'a brisée.

On était arrivé au bourg de la Ladrien. Paschale, sautant lestement à bas du char où elle s'était blottie derrière la botte de foin, vint offrir son bras à la baronne, pour l'aider à mettre pied à terre et à grimper ensuite la côte qui menait au château. Mais la vieille dame fit semblant de ne pas l'apercevoir et ne voulut accepter d'autre appui que celui de sa nièce. Après un léger repas, qu'elle

prit par complaisance plutôt que par besoin, elle alla enfin se coucher, non toutefois sans avoir fait un long détour pour visiter la meute de Renaud, caresser les pauvres bêtes, qui hurlaient chaque soir en la voyant, et semblaient lui redemander leur maître.

CHAPITRE LII.

Départ de Blanche.

Au bruit de mon rouet j'entremêle ma voix ;
Voyez comme le lin s'allonge sous mes doigts !
Qu'en ferai-je ? dit-on. Dès demain avant l'aube,
Du lin que j'ai filé je veux faire une robe.
Pour qui? pour mon enfant. Les cordons seront bleus.
J'aime cette couleur; c'est celle de ses yeux.
L'étoffe sera rouge... Oh ! non, je la veux blanche.
Comme nous serons beaux! quelles chansons! quels ris!
Quand notre Habby sera de retour au logis !
Nous mettrons, ce jour-là, nos habits du dimanche.

L'Absence d'Habby.

Plusieurs jours s'écoulèrent encore, pendant lesquels l'anxiété de la baronne ne fit que s'accroître. Enfin une lettre arriva, et madame de Montmaur, en l'ouvrant, faillit mourir de joie, car elle avait reconnu sur le cachet les armes de Renaud. Quoique conçue en termes très-laconiques, on eût dit que cette épître avait été dictée par maître Bar-

bantane, tant elle était farcie de citations bibliques, tant il y respirait un sombre fanatisme. Le baron, après avoir parlé des succès des huguenots et des revers des catholiques, à peu près dans les mêmes termes qu'eût employés un chef des douze tribus guerroyant contre les Amalécites, le baron, disons-nous, annonçait à sa mère qu'il viendrait se reposer quelques jours à Montmaur, et amènerait avec lui Énoch Barbantane, pour recevoir l'abjuration de Blanche. Du reste, il ne faisait pas la moindre allusion à son frère. Mais, à la première lecture, la pauvre mère ne comprit clairement qu'une seule chose, c'est que son fils suivait de près le messager et arriverait le lendemain. Aussitôt elle appela Blanche, fit venir Paschale, à qui elle parla avec douceur, mit sur pied toute la maison, et ordonna les plus grands apprêts pour recevoir dignement le maître du logis. Elle se multiplia elle-même, se montra tour à tour à l'office, à la faisanderie, au four, à la fontaine, et ne s'arracha à ces occupations que pour aller s'enfermer un moment dans sa chambre, afin de relire la lettre qui tremblait dans sa main. Cette seconde lecture, par malheur, ne produisit pas sur elle un effet aussi agréable que la première. Elle fut également affligée de ce

qui s'y trouvait et de ce qui ne s'y trouvait pas.

— Sainte Vierge ! dit-elle en ôtant ses besicles, à quoi pense-t-il ?... Voilà que j'aimerais autant qu'il ne vînt pas... Quel besoin de traîner toujours après soi ce brouillon de ministre ?... Je gage que c'est lui qui lui aura soufflé l'idée de faire abjurer sa cousine... Ils vont la tourmenter, et Dieu sait ce qui arrivera... Et pas un mot de son frère ! Cela lui aurait coûté si peu de me dire seulement où il est... Mais les hommes sont tous les mêmes. Qu'ils aient une idée ou une passion dans la tête, ils ne voient que cela : le reste n'existe plus. Ils s'inquiètent bien de ce que peut souffrir une pauvre mère... Au moins, ajouta la baronne en se levant, s'il était là, je l'interrogerais ; mais son messager est déjà parti. Miséricorde ! que cette nuit sera longue.

Ballottée ainsi entre le désir et la crainte de revoir son fils, madame de Montmaur redescendit à l'office pour surveiller encore les préparatifs, ce qu'elle fit néanmoins avec moins d'empressement et de joie qu'elle n'en avait montré d'abord. Les projets du baron sur mademoiselle de Sassenage l'inquiétaient si vivement, qu'elle résolut de soustraire sa nièce, par tous les moyens, au danger qui la menaçait. Après y avoir mûrement réfléchi,

elle tira à l'écart la jeune fille, et l'embrassant avec tendresse :

— Blanche, lui dit-elle, il faut nous séparer. Vous n'êtes plus en sûreté sous ce toit, mon enfant. Vous allez partir. Vous m'avez entretenue quelquefois de l'intention que vous aviez de vous consacrer à Dieu : c'est un dessein que j'approuve. Notre voisin, M. de Jarniost, vous emmènera ce soir avec ses filles au couvent des Bernardines.

Blanche objecta que, malgré son désir d'entrer dans la solitude, elle n'avait jamais pensé à quitter sa tante, tant que sa présence pourrait lui être utile. Mais la baronne lui montra le message de Renaud, et la voyant pâlir :

— Vous le voyez, mon enfant, ajouta-t-elle, il n'y a pas de temps à perdre. D'ailleurs, que feriez-vous ici avec une vieille femme chagrine, radoteuse, acariâtre ?... Ne le sais-je pas ? Je ne suis plus ce que j'ai été, et il est des instants où j'ai peine à me reconnaître moi-même. Partez donc ! Il n'est pas prudent de rester dans le voisinage de l'arbre qui va tomber.

Les apprêts du voyage furent bientôt terminés. Le châtelain de Beauséjour avait été prévenu, et à la tombée de la nuit, escorté de sa compagnie et

flanqué de ses deux filles, il s'était rendu derrière le village. Madame de Montmaur avait voulu accompagner sa nièce jusqu'aux portes du château, puis elle était descendue au bas de la montagne, et finalement elle était arrivée jusqu'à l'endroit écarté où l'attendait le châtelain. Là, il fallut pourtant se dire adieu. La baronne s'y résigna avec fermeté, quoiqu'elle aimât Blanche presque autant que ses fils, ne l'ayant pas quittée depuis sa plus tendre enfance.

— Pardon, mon enfant, lui dit-elle en l'embrassant pour la dernière fois; pardon, pour tous les chagrins que je vous ai causés. Vous avez été pour moi une fille tendre, ma meilleure, ma seule amie; et en échange des consolations que vous répandiez sur mes vieux jours, j'ai versé dans votre jeune âme toute l'amertume qui débordait de la mienne. Mais j'espère que vous ne m'en voulez pas.

— Ma tante! s'écria Blanche dont le visage était baigné de larmes.

— Allons! reprit la châtelaine en s'essuyant les yeux, pas de faiblesse! Mes vœux vous accompagneront partout où vous irez; de votre côté, mon enfant, ne m'oubliez pas dans vos prières. Quel-

que chose me dit que j'en aurai grand besoin. Sire châtelain, ajouta-t-elle en se tournant vers M. de Jarniost, je vous la recommande ; c'est la prunelle de mes yeux que je vous confie ; c'est l'orgueil de mes cheveux blancs.

— Soyez tranquille, baronne, répondit le châtelain avec émotion. Je ne ferai pas de différence entre elle et mes filles.

— Ouais ! murmura maître Gaschet en caressant les oreilles de Pégase, il y en a pourtant beaucoup de différence. Je n'ai pas arrosé pendant dix ans deux belles plantes, pour qu'on vienne les comparer à une marguerite sauvage. Il y a, Dieu merci, quelque distinction à établir entre mes élèves et une petite péronnelle qui ne sait ni A ni B, et qu'on embarrasserait fort, si on lui demandait seulement de quel côté le roi Alexander penchait la tête, chose pourtant que tout le monde devrait savoir.

Cependant le moment était venu de se quitter. Blanche se mit à genoux sur la neige, et pria sa tante de lui donner sa bénédiction.

— Recevez-la, mon enfant, répondit la baronne, en étendant ses mains sur la tête de la jeune fille, et en adressant au ciel une fervente prière. Et

maintenant, poursuivit-elle en la relevant, nous ne nous reverrons plus que dans l'autre patrie. Allez en paix, Blanche de Sassenage; votre sort sera plus doux que le mien ne l'a été : vous ne serez jamais ni épouse, ni mère.

Cette dernière observation ne fut pas très-goûtée par le châtelain, et encore moins par Cunégonde et par Sigolène; mais ils eurent la discrétion de se taire, jusqu'à ce que la baronne fût assez éloignée pour ne plus les entendre.

Le lendemain, aux premières lueurs de l'aube, madame de Montmaur était sur la terrasse, épiant l'arrivée de son fils. Une heure s'écoula, puis deux, puis trois, puis la matinée, puis le soir, et Renaud ne parut pas.

— Il arrivera demain, se dit la baronne, quand la nuit fut venue; je me serai trompée sur le jour qu'il m'avait marqué.

Dès qu'elle se fut retirée dans sa chambre, son premier soin fut de relire encore une fois le message de Renaud.

— Cela est étrange, dit-elle, en épelant, de crainte de se tromper, le passage dans lequel le baron annonçait sa visite. « J'arriverai demain. » Il devrait être ici. Demain, c'était aujourd'hui.

Tout en faisant cette réflexion, la châtelaine porta involontairement les yeux au bas de l'écrit. Bientôt elle devint pâle comme le papier qu'elle tenait à la main. La lettre était datée du 13 février, et l'on était déjà au 2 mars.

Cette découverte, qu'elle eût faite beaucoup plus tôt, si elle eût été moins troublée, la jeta, comme cela était naturel, dans la plus horrible perplexité. Qui avait pu empêcher Renaud de tenir sa promesse? Que s'était-il passé depuis quinze jours? Et comment une lettre, d'une date si ancienne, ne lui était-elle parvenue que la veille?

Il eût été facile de trouver à ces circonstances plusieurs explications qui n'auraient eu rien de bien alarmant. Mais celles qui se présentèrent à l'esprit de la châtelaine étaient toutes plus sombres les unes que les autres. Dire qu'elle retomba dans les incertitudes et les angoisses de la veille, ne serait pas dire assez; le désespoir du naufragé qui, à l'entrée du port, se voit remporté en pleine mer, donnerait une faible idée des tourments auxquels son âme fut en proie.

A partir de ce moment, elle ne connut plus le sommeil, car aussitôt qu'elle fermait les yeux, elle était agitée de songes si affreux, qu'elle se réveillait

en sursaut, et ne pouvait plus se rendormir. Le jour n'était pas moins triste pour elle que la nuit. Le départ de Blanche l'avait laissée dans une solitude à peu près complète. Désormais, il n'y avait plus personne à qui elle pût parler de ses ennuis, personne qui eût sur elle assez d'empire pour l'obliger à prendre soin de sa misérable vie.

Jusqu'alors, dans ses moments de défaillance, la prière l'avait soutenue; mais cette ressource des malheureux n'en était plus une pour elle. Quand elle voulait prier, elle remuait les lèvres, articulait de mémoire quelques paroles, roulait machinalement dans ses doigts les grains de son rosaire, et c'était tout ce dont elle était capable. Son cœur était tellement accablé sous le fardeau, qu'elle n'avait plus la force de l'élever jusqu'à Dieu. Elle se contentait de dire par intervalle, quand elle se croyait seule, et en poussant un profond gémissement : Mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de moi !

Souvent elle passait des jours et des semaines entières, retirée au fond de sa chambre, sans voir âme qui vive, ne prenant quelque nourriture que pour satisfaire les plus pressants besoins d'un corps exténué. D'autres fois, elle se promenait toute seule

à travers les salles désertes du château, tantôt avec une gravité majestueuse, tantôt courant çà et là, l'œil hagard, et semblable à une lionne qui a perdu ses petits.

De pareilles souffrances ne pouvaient longtemps durer. Bientôt elle fut saisie d'une fièvre violente, accompagnée de délire, se mit au lit, et tout le monde crut qu'elle ne s'en relèverait pas. Mais la fièvre se calma peu à peu, et le délire seul sembla persister, car la tête était plus malade que le corps. Un soir que Paschale venait de la quitter, la jeune chambrière rencontra Peyrache sur l'escalier, et le vieux serviteur, qui avait été absent pendant quelques jours, lui demanda des nouvelles de sa maîtresse.

— Oh ! répondit Paschale, elle va mieux. Dieu a eu pitié d'elle, bonnes gens ! Elle est folle.

— Folle ! s'écria Peyrache en reculant d'un pas.

— Oui, folle, reprit la chambrière. Mais sa folie n'est pas méchante, comme celle de tant d'autres. Tenez, écoutez-la ! Elle est assise sur son lit, et la voilà qui chante une bourrée, la vieille bourrée de Montmaur, qu'on dansa, dit-elle, le jour de ses noces.

N'ein dormion o mieis d'oun pra.

Folle n'était peut-être pas le mot; mais la chose n'en valait guère mieux, quoique sous un certain rapport la situation d'esprit de madame de Montmaur pût être envisagée comme un bienfait de la Providence. La baronne était tombée prématurément dans cet état de seconde enfance, qui est ordinairement le partage de l'extrême vieillesse. Elle semblait avoir entièrement perdu la mémoire de ses chagrins, et ne se rappelait, avec lucidité, que les temps de sa jeunesse.

Sa grande occupation consistait à filer; elle se levait de grand matin, afin de pouvoir vider sa quenouille dans la journée, ce qui faisait dire à Paschale que la pauvre dame filait son suaire; car, sans cela, elle n'eût pas été si pressée. Tout en tournant son fuseau, elle contait à la chambrière de vieilles histoires, lui détaillait le trousseau qu'elle avait eu en se mariant, combien de robes, combien de chemises, combien de paires de draps, et ne s'interrompait de temps à autre que pour demander où étaient ses fils. Quand on lui avait répondu qu'ils étaient à la chasse :

— Ah ! c'est vrai, disait-elle, je l'avais oublié, et elle n'y pensait plus.

CHAPITRE LIII.

Le Siége.

Apprenez-moi quel est ce chef au blanc panache
Qui dirige vers nous les pas de son coursier ?
Il porte sur l'épaule une pesante hache
Dont le soleil levant fait reluire l'acier.
(*La Bataille de Cuton-Moor.*)

C'est dans cet état d'insensibilité que Gaspard trouva sa mère, lorsqu'il arriva dans le château. Mais en voyant cette vieille femme, le dos voûté, les traits amaigris, l'œil cave, ayant une mèche de cheveux blancs qui sortait de dessous son chaperon, et se jouait sur sa figure, il s'arrêta sur le seuil de la porte, et n'osa faire un pas de plus. Après l'avoir considérée quelque temps en silence :

— Ma mère, lui dit-il à voix basse et d'un air d'hésitation, est-ce vous ?

La baronne n'entendit pas distinctement ces paroles. Cependant elle arrêta son fuseau, et levant la tête :

— Qui m'a appelé ? dit-elle.

Et aussitôt, ayant aperçu son fils, elle le regarda fixement, mais sans paraître savoir qui il était.

Peu à peu, néanmoins, une certaine émotion se trahit sur son visage, comme si les traits de ce jeune homme eussent réveillé en elle des souvenirs pénibles, mais longtemps effacés.

— Est-ce bien vous, ma mère? répéta Gaspard d'un ton un peu plus haut.

Au son de cette voix, la châtelaine laissa échapper de ses mains sa quenouille et son fuseau. Elle examinait encore son fils d'un air incertain; puis, tout à coup, deux grosses larmes jaillirent de ses yeux.

— Ah! mon Dieu! dit-elle en suffoquant, le voilà!

Nous ne peindrons pas la joie de cette pauvre mère lorsqu'elle serra dans ses bras ce fils qu'elle croyait perdu. Elle avait recouvré, comme par miracle, l'usage de toutes ses facultés. Elle fit asseoir Gaspard auprès d'elle, et commença à l'accabler de questions sur ce qu'il avait fait depuis le jour de son départ. Mais, le voyant tout couvert de sueur et de poussière, elle sortit et revint au bout d'un instant avec des provisions. La joie qu'elle éprouva en le regardant manger n'a d'égale que celle qu'éprouve une jeune mère la première fois qu'elle contemple sur son sein et nourrit de son

lait son enfant nouveau-né. Gaspard, de son côté, n'était pas moins ému, mais d'une autre manière; il s'étonnait de trouver sa mère tellement vieillie, et ne pouvait comprendre d'où venaient les ravages qu'il remarquait sur sa figure.

— Comme vous êtes changée, ma mère ! lui dit-il enfin, car il ne put contenir plus longtemps l'expression de sa surprise.

La baronne aurait bien pu lui dire ce qui l'avait changée de la sorte; mais elle ne le fit pas. Elle songeait en cet instant à Renaud, et brûlait de savoir de ses nouvelles. Passant, dans sa joie, d'une extrémité à l'autre, elle ne doutait pas qu'il ne fût vivant, et formait, malgré elle, le désir de le revoir assis auprès de son frère, sans penser qu'ils eussent jamais été ennemis.

— Grand Dieu ! répéta Gaspard, comme vous êtes changée !

— Cela n'est rien, mon ami, répondit-elle en souriant. On ne peut être toujours jeune, quoique à présent il me semble que je rajeunisse et que j'aie dix ans de moins qu'hier. Vraiment, ajouta-t-elle en jetant les yeux sur un siége vide qui était à sa gauche, il ne manque plus que quelqu'un ici pour que je sois complétement heureuse.

A la contenance de son fils, madame de Montmaur s'aperçut que tout ressentiment n'était pas éteint dans son cœur. — Allons, mon ami, reprit-elle aussitôt, ne froncez pas le sourcil. Chacun de nous n'a-t-il pas quelque chose à se faire pardonner ?

—Je ne sais ce que vous voulez dire, ma mère, ni de qui vous voulez parler, répondit le jeune homme d'un ton sec.

— De la rancune, Gaspard ! Fi ! cela n'est pas bien ! Je veux vous voir d'autres sentiments. Un gentilhomme, un soldat, armé comme vous l'êtes pour la défense de la croix, doit savoir oublier les injures. L'homme sage les écrit sur le sable avant son sommeil, et le vent de la nuit les efface.

— A votre santé, ma mère ! dit Gaspard en portant son verre à ses lèvres.

— Non ! reprit la châtelaine, en arrêtant son bras et en laissant voir sur ses traits une vague inquiétude, vous ne boirez pas à ma santé avant d'avoir bu à la sienne. Faites-le, Gaspard, et je suis sûre que le vin vous en paraîtra meilleur.

— Par saint Hugon ! ma mère, avez-vous juré de me renvoyer d'ici ? s'écria Gaspard en posant son verre sur la table et en se levant comme

pour sortir. Mais sa mère le saisit par la main, et attachant sur lui un regard pénétrant :

— Où est-il? dit-elle. Qu'est-il devenu ?

—Si ce n'est que cela qui vous intéresse, madame, répondit le jeune homme d'un air indifférent, je crois pouvoir vous assurer qu'il se porte bien et est en lieu de sûreté. Et maintenant ne m'en demandez pas davantage, si vous ne voulez attrister les heures que nous avons à passer ensemble.

Cette réponse, sans satisfaire complétement la mère, la soulagea pourtant d'un grand poids; car, en voyant l'archer refuser de boire à la santé de son frère, elle avait conçu l'affreux soupçon qu'il l'avait tué. Elle rendit intérieurement grâce à Dieu de ce que ses craintes ne s'étaient pas vérifiées, et le reste de la soirée s'écoula d'une manière paisible. — Après tout, se disait la châtelaine, Renaud a eu de grands torts envers lui, et cela ne saurait s'oublier si vite. Mais, avec le temps, cela viendra.

Elle s'endormit dans cette pensée. Quand elle se réveilla, il faisait une chaleur excessive. Elle ouvrit sa fenêtre et dit, en jetant les yeux à l'horizon :

— Nous aurons de l'orage ce soir.

Tout à coup un tourbillon de poussière s'éleva dans le lointain : elle crut que c'était le vent qui

se levait; mais, quand la poussière se fut dissipée, elle aperçut distinctement une troupe nombreuse de cavaliers et de piétons qui débouchaient en ce moment sur la route seigneuriale, et s'étendaient au loin dans la campagne. Elle descendit à la hâte sur les remparts, pour avertir son fils de ce qui se passait, car il lui avait appris qu'une bande de huguenots était à ses trousses, mais qu'il espérait de l'avoir dépistée. Elle le trouva debout, tout armé, entouré de ses gens, et observant la marche de l'ennemi, car on avait reconnu qu'on avait affaire à des calvinistes.

— Comme ils sont nombreux! dit-elle en s'appuyant sur l'épaule de son fils.

— Allez-vous-en, ma mère, allez-vous-en; ce n'est pas ici votre place. Allez vous enfermer avec vos femmes dans l'arrière-bâtiment, et bouchez-vous les oreilles. Par saint Hugon! si vous restez ici, je sors du château et vais attendre les autres dans la vallée. Mais, ajouta-il en se retournant avec inquiétude, Genest tarde bien.

— Me voilà, capitaine, me voilà, répondit le montagnard en arrivant.

— Eh bien?

— Eh bien! nous avons fouillé la maison de-

puis la cave jusqu'aux greniers, et nous n'avons pas trouvé assez de poudre pour tuer un moineau. Il paraît qu'ils ont tout emporté.

— C'est bien! dit Gaspard; il faudra ménager ce qui nous reste. Dieu merci, le château est fort et les pierres ne nous manqueront pas. Çà! ma mère, il est temps de partir.

— Et pourquoi voulez-vous que je parte? répondit la châtelaine avec fermeté. Croyez-vous qu'un peu de bruit me fasse peur? Je veux rester ici, mon fils, je ne veux pas vous quitter. Mettez la main sur mon cœur; il ne bat pas plus vite que le vôtre. Ce n'est pas quand vous ferez votre devoir, que vous me verrez trembler pour vous.

Cependant les huguenots avançaient toujours, et plus ils avançaient, plus leurs rangs paraissaient grossir. Bientôt l'avant-garde fut à la portée du regard. Un gentilhomme, armé de toutes pièces et monté sur un cheval noir, cheminait à la tête; on ne pouvait voir son visage, à cause de la visière de son casque; mais à sa taille, à son air, on l'eût pris pour le baron de Montmaur.

— Connaissez-vous ce chef? demanda la châtelaine.

— Non, ma mère, répondit Gaspard, en frémis-

sant, mais sans quitter des yeux le cavalier.

— Regardez-le bien... regardez-le bien... Ne trouvez-vous pas qu'il ressemble..... qu'il ressemble à quelqu'un que vous connaissez! Le voilà qui lève la tête et qui nous regarde... Oh! mon Dieu! Si c'était lui... Mais, si c'était lui, ajouta-t-elle, en continuant à observer les démarches du cavalier, il aurait mis sa monture au galop et serait déjà ici. Il y a si longtemps que nous ne nous sommes vus!... Il aurait reconnu le toit de sa maison... ces lieux qui lui appartiennent, et où, grâce au ciel, il n'a pas un seul ennemi. N'est-il pas vrai, Gaspard?

— Allez-vous-en, ma mère! allez-vous-en! repartit le jeune homme d'un air égaré. Je ne vois là-bas qu'une nuée d'hérétiques. Sur mon âme! je ne vois pas autre chose. Ainsi, au nom du ciel, allez-vous-en. Emmenez-la, Paschale.

Pour ne pas entendre la réponse de la châtelaine, Gaspard s'éloigna à grands pas, et alla, sur un autre point de la place, hâter les préparatifs de la défense. Il était plus troublé qu'il n'eût voulu l'être; l'émotion de sa mère l'avait gagné. Malgré lui, de temps à autre, il reportait la vue sur le cavalier dont la tournure l'avait frappé si vivement,

et une voix secrète lui disait que c'était son frère, un frère qu'il avait chéri, et qui, à cette heure, humilié, vaincu, désespéré, errait comme un aveugle autour de sa propre demeure, sans pouvoir la reconnaître. Il croyait revoir la taille haute, le maintien noble de ce grave jeune homme avec lequel il avait chassé si souvent, et qui lui avait donné tant de marques d'affection. Alors, pour étouffer les battements de son cœur, il se disait que c'était une illusion, que Renaud n'aurait pu, en si peu de temps, remplacer les soldats qu'il avait perdus dans la vallée d'Esclou; il cherchait à se rappeler les injustices de son frère; mais il avait beau faire, son émotion allait croissant, à mesure qu'il considérait avec plus d'attention le cavalier.

— Qui donc es-tu, toi qui me troubles ainsi? dit-il en le considérant du haut des remparts. Si tu étais celui que veut ma mère, celui qui m'a chassé comme un chien loin du seuil paternel, celui que j'ai vaincu, je n'éprouverais pas ce que j'éprouve... — Pourquoi baisser ainsi la visière de ton casque? Pourquoi me cacher tes yeux, tes traits, ton sourire? As-tu peur que je ne te reconnaisse? Comme te voilà, tu me rappelles quelqu'un que j'ai aimé et des joies qui ne sont plus. Ah! si

tu es le baron de Montmaur, découvre ton pâle visage, fais-moi voir ton front hautain, tes lèvres dédaigneuses, fais-moi entendre ta voix, et alors... oui, alors je sens que ma haine reviendra.

Mais le cavalier, quel qu'il fût, ne donna pas à Gaspard la satisfaction qu'il demandait. Il rangea seulement ses troupes autour de la montagne, s'entretint longtemps avec quelques gentilshommes, et sembla leur indiquer du doigt les endroits forts et les endroits faibles de la forteresse. Puis il se perdit dans la foule.

Gaspard envoya un homme au village pour demander aux huguenots quel était le motif qui les amenait, et leur déclarer que, s'ils ne pliaient bagage au plus vite, il les traitait en ennemis. On lui fit répondre par un autre messager qu'il eût à livrer la place dans les vingt-quatre heures, à défaut de quoi on donnerait l'assaut le lendemain avant midi. Le reste du jour et la nuit suivante s'écoulèrent, de part et d'autre, en préparatifs d'attaque et de défense. L'orage que l'on craignait n'éclata point; mais le lendemain, à neuf heures, la chaleur était si forte, qu'elle énervait le courage des soldats. D'épais nuages s'amoncelaient lentement sur la cime des montagnes, et se traînaient avec

pesanteur au-dessus de la vallée. Gaspard envoya Serpolet demander à sa mère les clefs du cellier, et fit rouler sur la terrasse une énorme tonne, afin que les travailleurs pussent se rafraîchir. Mais ayant appris du jeune pâtre que la baronne était sur les murailles, il se résolut d'employer la ruse pour l'éloigner. Il se rendit auprès d'elle, et affectant l'insouciance et la gaieté :

— Allons ! mère, dit-il, voici l'heure du déjeuner. Par saint Hugon ! faites sonner la cloche à toutes volées ; cela fera enrager les parpaillots. Çà ! votre bras, ma mère, appuyez-vous sur moi et soyez calme. Ce soir, tous ces corbeaux auront pris leur volée.

Il conduisit ainsi la châtelaine tremblante jusque dans le tinel, mais essaya en vain de la distraire par ses propos, lesquels n'accusaient, d'ailleurs, qu'une joie factice. Elle ne lui répondit pas; néanmoins, à la manière dont elle l'observait, il crut comprendre qu'elle lui disait : N'as-tu pas vu ton frère ? Cette question, qui lui semblait écrite dans tous les traits de son faciturne convive, lui causa un embarras extrême. Il mangea peu, tenta de s'étourdir en buvant beaucoup, entonna une chanson grivoise, et, à la fin, ne pouvant supporter

les regards que sa mère tenait toujours fixés sur lui, se leva brusquement et sortit de la salle, en lâchant un juron énergique.

— Gaspard, s'écria la vieille dame en se levant à la hâte, où allez-vous? Gaspard!... attendez-moi!

Et elle suivait les pas du jeune gentilhomme de toute la vitesse de ses jambes; mais, lorsqu'elle voulut franchir le seuil de la porte, elle rencontra deux soldats qui lui barrèrent le passage.

Alors elle appela son fils, avec les mêmes cris que l'aigle de la montagne qui, le soir, a trouvé l'aire désert. Mais son fils se boucha les oreilles, doubla le pas, et s'enfuit sans détourner la tête.

— Madame! madame! dit Paschale à qui la douleur de sa maîtresse fendait le cœur; madame! ne criez pas ainsi, ou je vais crier de mon côté, car je n'y puis plus tenir.

— Ah! Paschale! Paschale! l'as-tu vu partir? As-tu vu son geste? As-tu vu ses yeux? Sainte Vierge! que va-t-il se passer?

La baronne, en disant ces mots, se laissa tomber dans un fauteuil et cacha son visage dans ses mains. Croyant qu'elle pleurait, la chambrière se retira à l'écart pour en faire autant, car le voisi-

nage des huguenots lui inspirait une frayeur mortelle, terreur que la scène précédente n'avait pas peu contribué à augmenter. Mais bientôt la châtelaine se leva, fit deux ou trois tours dans la chambre, en proie à une agitation qu'il serait difficile de décrire. Elle s'arrêta enfin devant la jeune fille et la saisit par le bras. Elle avait l'œil sec et brillant; il était aisé de voir qu'elle n'avait pas versé une seule larme.

— Paschale, dit-elle, regarde-moi... parle... dis-moi si je veille ou si je dors... Il me semble que tout ceci n'est qu'un songe... Il me semble que je fais un mauvais rêve.

— Plût au ciel, madame la baronne! Cela vaudrait mieux pour nous tous, car, après tout, les rêves ne sont que des rêves, et l'on aurait beau songer que l'on est morte, on ne s'en porterait pas plus mal. Mademoiselle Cunégonde rêve toutes les nuits qu'elle est mariée; cela ne l'empêchera pas de rester fille jusqu'au jugement dernier. Non, madame, non, vous ne rêvez pas, les hérétiques sont devant le château, et si messire Gaspard les laisse entrer, qui peut savoir ce qu'ils feront de nous? Rien que d'y penser, j'en ai la chair de poule.

— Ainsi donc, reprit la châtelaine en continuant à se promener, tout est vrai... Le père a semé les vents; il faut que les fils moissonnent la tempête... Oh! que le cœur d'une mère est une chose étrange!... J'ai cru, j'ai cru à cet affreux événement, longtemps avant qu'il n'arrivât, et ai tout fait pour le conjurer... Et à présent, à présent que le voilà, à présent que je le touche du doigt... je n'y crois plus, je ne puis plus y croire. Tout mon sang se révolte et me crie que c'est impossible. — Paschale, ajouta la baronne après quelques minutes de silence, as-tu remarqué ce cavalier, monté sur un coursier noir, et qui semble être le chef de la troupe?

— Oui, madame.

— A qui ressemble-t-il? reprit la châtelaine, comme si elle eût voulu s'assurer davantage de son malheur.

— Madame, je ne saurais vous dire... tous les huguenots se ressemblent... et, comme nous l'assurait un jour maître Placide, ils ressemblent tous au diable, qui est leur père commun.

— Mais encore? reprit la châtelaine avec angoisse. Ne crois-tu pas que c'est... Cela ne t'a-t-il pas rappelé... enfin, n'as-tu pensé à personne en

le voyant?... Tiens! ajouta-t-elle avec vivacité, en étendant la main vers un siége de cuir à clous dorés, qu'on apercevait au bout du tinel, et qui dominait tous les autres par sa hauteur; souviens-toi bien... ne l'as-tu jamais vu là-bas... assis dans ce fauteuil?...

Paschale poussa une exclamation de terreur.

— Madame, s'écria-t-elle en se frappant le front, c'est lui! Ce n'est pas un autre que lui! Sans vous, cette idée ne me serait jamais venue; mais à présent... Ah! saints du paradis! qu'allons-nous devenir?

— J'en étais sûre, dit madame de Montmaur avec un sourire amer. Eh bien, qu'as-tu à pleurer, Paschale?... regarde-moi... moi, je ne pleure pas... je suis tranquille... à force de pleurer, on finit par perdre les yeux... Fais comme moi... sois calme... sois ferme... ferme comme le rocher que battent les vents... et qui résiste...

Tandis que madame de Montmaur parlait ainsi, Paschale la voyait avec effroi changer de visage. La vieille dame devenait plus pâle à chaque mot qu'elle prononçait. Enfin, après avoir lutté un moment, elle tomba roide dans les bras de la camériste éperdue. Celle-ci s'empressa aussitôt de la

coucher sur un fauteuil et d'aller chercher de l'eau fraîche pour lui bassiner les tempes; mais tous ses soins paraissaient devoir être désormais inutiles; la châtelaine ne faisait pas un mouvement; sa bouche et ses yeux étaient fermés; on l'eût prise pour une morte.

Aux cris de douleur de la chambrière, un des deux soldats qui gardaient l'entrée sentit son cœur ému, et, passant sa tête à travers la porte, demanda ce que cela signifiait. Paschale, en se retournant, reconnut son ancien ami Genest.

— Ah! maître Genest, lui dit-elle, si vous avez un peu de compassion, laissez là votre arquebuse, courez sur la terrasse, et dites à messire Gaspard que sa mère se meurt; dites-lui qu'elle se meurt. O mon Dieu! qu'il se hâte! qu'il vienne à l'instant! il n'y a pas un moment à perdre.

Madame de Montmaur était encore immobile et glacée, et Paschale priait, à genoux devant son fauteuil. Il ne régnait plus dans la chambre qu'une espèce de clarté sombre qui n'était ni le jour ni la nuit, et ne ressemblait pas même au crépuscule. Les nuages qui chargeaient l'atmosphère avaient pris cette couleur de soufre qui annonce l'approche de l'orage. L'air était lourd;

des éclairs lugubres venaient de temps à autre illuminer les vitraux, et l'on entendait dans le lointain les sourds mugissements du tonnerre. La tempête devait avoir déjà éclaté dans les hautes vallées dauphinoises.

CHAPITRE LIV.

La Crise.

> Eh bien, madame, eh bien, qu'il vienne, et qu'on lui donne
> Toutes les sûretés qu'il faut pour sa personne.
>
> JEAN RACINE (*les Frères ennemis*).

Eh bien, dit Paschale en apercevant Genest, où est messire Gaspard ? Lui as-tu parlé ?

— Je n'ai pu l'approcher, répondit Genest. Il va, il vient, il court sur les remparts, comme le tourbillon dans les gorges de Rochelerpt. Impossible de courir aussi vite que lui, impossible de le saisir, sans compter que cela serait peut-être dangereux. Mais, par Notre-Dame des Neiges ! ce n'est pas le danger qui m'a arrêté.

— Au fait, dit Paschale.

— Au fait, ne pouvant le joindre, je lui ai crié du plus près que j'ai pu : Messire, votre mère s'en va ; elle se meurt ; venez la voir.

— Et qu'a-t-il répondu?

— Il n'a rien répondu, dit le montagnard. Il s'est mis à courir encore plus vite ; mais, à parler net, il est possible qu'il ne m'ait pas entendu. Le vent souffle et fait plus de bruit sur la montagne que deux cents joueurs de cornemuse qui s'y seraient donné rendez-vous, pour faire assaut à qui jouerait le mieux.

— Ainsi, reprit Paschale avec tristesse, la baronne de Montmaur n'aura pas même la consolation d'embrasser ses enfants avant de mourir. La voilà aussi abandonnée qu'une Égyptienne qui meurt au coin d'un bois, sans parents, sans médecin, et sans prêtre.

— Non ! non ! dit Genest, j'ai pensé à cela, et ai prié frère Aubin de me suivre. Quoiqu'il parle peu, ce qui est rare pour un savant, frère Aubin n'a pas son pareil pour guérir une maladie et bien chanter un *Requiem*. S'il vous dit : Paschale, faites ceci ou faites cela, n'en demandez pas davantage et faites-le : madame est sauvée. Mais s'il tire son chapelet et se met à genoux, allez chercher un drap blanc, du fil et une aiguille : madame est morte.

En cet instant, un vieillard vêtu d'une longue

robe de laine blanche entra dans le tinel. Il s'approcha lentement de la baronne qui gisait sur un fauteuil, lui prit la main, compta les pulsations de son artère, et laissant retomber cette main déjà à moitié glacée, resta immobile, les yeux fixés sur le visage de la malade.

— Eh bien, frère Aubin, qu'en pensez-vous? demanda la chambrière avec anxiété.

Pour toute réponse, le moine ordonna à Genest de transporter madame de Montmaur dans une autre chambre et de la coucher sur un lit. Il se fit conduire ensuite dans l'officine du manoir, c'est-à-dire dans le lieu où étaient renfermées les plantes salutaires et les remèdes dont les gens riches avaient coutume de faire provision, lorsqu'ils habitaient à une certaine distance des villes. Il en revint bientôt tenant à la main une fiole pleine d'une liqueur dorée, qu'il versa goutte à goutte entre les lèvres de la malade.

— Qu'est-ce là, frère Aubin? demanda Paschale. Croyez-vous que cela ne fera aucun mal à ma maîtresse? Croyez-vous que cela lui fera du bien?

Frère Aubin ne jugea pas à propos de manquer aux devoirs de sa règle pour satisfaire la curiosité d'une femme, quelque légitime, d'ailleurs, que

cette curiosité pût paraître en cette occasion. Il se retira sans avoir prononcé une parole, reprit son arquebuse qu'il avait laissée à la porte du tinel, et s'en alla occuper sur les remparts le poste périlleux qui lui avait été assigné. Genest l'ayant suivi, Paschale se trouva de nouveau seule avec sa maîtresse. Elle ne savait trop que penser de la conduite et du silence de frère Aubin, ne comprenant pas, en véritable fille d'Ève, qu'il y eût aucune loi au monde qui pût empêcher un homme de parler, surtout dans le cas où cet homme aurait quelque chose de bon à dire. Elle résolut, néanmoins, de ne pas quitter la vieille dame, quoi qu'il advînt, et, en conséquence, prit place auprès d'elle sur un escabeau, épiant d'un œil inquiet le moindre signe qui viendrait détruire ou confirmer ses craintes. Le breuvage du chartreux fut plus efficace qu'elle ne l'avait espéré. Bientôt la chambrière remarqua une légère rougeur sur les joues pâles de la châtelaine, et vit une sueur abondante couler sur son front. Ces symptômes favorables devinrent de plus en plus sensibles, et au bout d'un quart d'heure environ, madame de Montmaur poussa un profond soupir, ce qui annonçait suffisamment qu'elle avait repris connaissance. Ses

souvenirs, néanmoins, n'avaient rien de précis, et par un jeu singulier de la mémoire, ou peut-être par suite du trouble que la crise d'où elle sortait avait pu occasionner dans ses facultés, elle se trouva reportée à deux mois en avant, c'est-à-dire à l'époque où elle n'avait encore aucune nouvelle de ses fils. Elle se souleva avec peine sur son séant, s'accouda sur son oreiller, et demeura quelques instants pensive. Mais bientôt, ses idées s'éclaircissant à mesure qu'elles se succédaient, comme les flots du torrent à mesure qu'il s'éloigne de sa source limoneuse, elle se rappela qu'elle avait vu Gaspard, qu'elle lui avait parlé, qu'elle avait vu une troupe de gens armés au pied du château...

— Oui, dit-elle, en se parlant à elle-même, je ne me trompe pas... ce n'est pas un rêve, j'ai vu..... O mon Dieu! ajouta-t-elle, en se prenant le front à deux mains, ôtez-moi la mémoire, ou rendez-la-moi tout entière.... j'étais sur les murailles.... j'avais Gaspard auprès de moi... et où était donc l'autre?... car je l'ai vu aussi... Aussi vrai qu'il y a un ciel au-dessus de nos têtes, je l'ai vu..... mais où?

Madame de Montmaur garda un moment le silence; puis tout à coup, ayant retrouvé le fil qui

lui échappait, elle sauta à bas du lit en jetant un cri de terreur.

— Ils vont se battre, dit-elle, ils vont se battre! Et rajustant à la hâte ses vêtements en désordre, elle se disposa à sortir. Mais Paschale, plus prompte que l'éclair, se mit devant la porte et lui barra le chemin.

— Vous ne sortirez pas, madame, vous ne sortirez pas! dit-elle avec énergie. Où voulez-vous aller, malade comme vous êtes?

La châtelaine, au lieu de répondre, prit la suivante par le bras, et avec une force dont elle n'avait jamais été capable, la repoussa jnsqu'au fond de l'appartement. Elle ouvrit ensuite la porte et s'achemina gravement à travers les sombres corridors.

Il s'écoula quelques minutes avant que la chambrière fût revenue de sa surprise; mais aussitôt qu'elle eut recouvré sa présence d'esprit, elle s'élança sur les traces de sa maîtresse et la rejoignit enfin au bas de l'escalier.

— Où allez-vous, madame? où allez-vous ainsi, sans chaperon et sans coiffe? lui dit-elle en s'attachant à ses pas.

Madame de Montmaur, en effet, avait oublié,

dans sa précipitation, de remettre sur sa tête le chaperon de feutre qu'elle avait coutume de porter, suivant l'ancienne mode dauphinoise, en sorte que ses cheveux, mal attachés par un ruban de soie qui s'était dénoué durant la crise, commençaient à tomber sur ses épaules. Cette chevelure blanche, agitée par l'orage, imprimait à son visage un caractère plus touchant et plus auguste.

— Madame, continua Paschale, voyant que sa maîtresse ne l'avait pas entendue, vous allez tomber, vous pouvez à peine vous soutenir. Donnez-moi au moins votre bras.

Cette observation fut aussi inutile que la précédente. Madame de Montmaur allait toujours, et d'un pas si assuré et si rapide, que la chambrière avait peine à la suivre. On arriva sur l'esplanade. La baronne n'eut pas la peine de chercher longtemps Gaspard. Celui-ci l'ayant aperçue du haut d'un parapet, vint à sa rencontre. Sa physionomie, sa démarche, trahissaient la plus vive agitation. La mère et le fils s'abordèrent au pied d'un châtaignier en fleurs qui ombrageait une citerne creusée dans le roc. Quelle que fût sa curiosité, Paschale n'osa pas s'avancer jusque-là, et s'assit à quelque distance sur un banc de pierre.

Il est naturel de supposer que madame de Montmaur et le jeune archer avaient un but déterminé et savaient l'un et l'autre ce qu'ils avaient à se dire au moment où ils s'approchèrent. Cependant, quand ils furent face à face, ils ne se dirent rien; la baronne ne put articuler une parole, et, prenant la main de son fils, se contenta de la serrer en silence dans la sienne, en attendant sans doute que son émotion fût passée.

— Gaspard! dit-elle enfin en jetant sur lui un regard suppliant.

— Ma mère! répondit Gaspard en baissant les yeux, n'ayant pas la force de les tenir fixés sur la figure vénérable de la châtelaine.

— Gaspard! reprit la baronne en élevant la voix, ne cherchez pas à me tromper. Votre frère est là-bas, vous le savez; n'est-ce pas qu'il y est?

— Eh bien, oui, ma mère, il y est, répondit le jeune homme sans lever la tête. Et il ajouta au bout d'un instant : — Que voulez-vous que j'y fasse?

— Je veux, mon fils, je veux que vous me juriez sur cette croix qui pend à votre chapelet que vous ne vous battrez pas contre lui.

— Je ne suis point allé le chercher, ma mère, répliqua le jeune homme d'une voix sourde; qu'il s'éloigne comme il est venu, je vous promets de ne pas le poursuivre.

— Et... s'il ne s'éloignait pas, mon fils, qu'est-ce que vous feriez?

— Ne me le demandez pas, ma mère, je n'en sais rien. Maudit soit le jour où je suis venu chercher un refuge dans cette maison! maudit soit le jour où j'y ai mis le pied après quinze ans d'absence! maudit, maudit soit le jour qui m'y a vu naître!

En parlant ainsi, le jeune gentilhomme avait passé la main dans l'ouverture de son pourpoint et se déchirait les ongles sur l'acier de sa cotte de mailles.

— Mais enfin, Gaspard, reprit la châtelaine, vous ne pouvez rester dans cette position. N'est-il aucun moyen d'en sortir?

— Aucun, ma mère; je n'en connais aucun.

— Si l'on vous offrait, par exemple, une capitulation honorable?

— Cela est déjà fait. J'ai refusé.

— Que dites-vous là?

— Oui, ma mère, j'ai refusé..... Savez-vous ce

que l'on me proposait?..... De livrer le château avec sa garnison à la merci des hérétiques..... une lâcheté, quoi! Jour de Dieu! ajouta Gaspard avec une colère concentrée, je tiens ce château au nom du roi, dont le drapeau flotte sur ces murailles; au nom du pape, qui a promis les indulgences à tous ceux qui prendraient les armes contre ces abatteurs de croix, contre ces pillards de monastères, contre ces profanateurs de tombeaux, contre ces violateurs des choses saintes, et tant que j'aurai un souffle de vie, j'y resterai. Par saint Hugon! avant de subir les conditions honteuses que l'on me propose, avant de voir le soleil éclairer sur ces tours l'étendard de ces hérétiques, j'aimerais mieux avaler la lame de mon poignard.

— Laissez là votre orgueil, dit la baronne, et consultez votre cœur. L'orgueil est un cheval aveugle qui conduit aux abîmes le cavalier téméraire qui se confie à lui, au lieu de le guider. Voyons, Gaspard, revenez à vous; soyez généreux, comme autrefois. Ne vous rendez pas complice des égarements de votre frère. Considérez les malheurs que pourrait entraîner votre résistance.

— Ma mère, ils retomberont sur la tête de celui qui les aura provoqués. En défendant cette place

contre des rebelles, je ne fais que remplir le devoir d'un fidèle sujet. Ce n'est pas ma faute s'il se trouve parmi ceux qui m'attaquent des gens qui ne devraient pas y être. Ma résolution est prise. Je ne capitulerai à aucune condition. J'aime mieux tomber sur la brèche en baisant la croix de mon épée, que de me voir égorgé sans défense, comme un mouton à la boucherie, ainsi qu'il arriva à ceux de Montbrison, de Mornas, de Pierre-Latte, qui avaient eu le malheur de croire à la valeur des capitulations signées par des apostats. Vous ne les connaissez pas, ma mère. Le mensonge, la trahison, l'assassinat, c'est là le pain dont ils se nourrissent. Et qu'y a-t-il d'étonnant? Un traité n'est pas plus difficile à interpréter que la Bible; on y voit ce qu'on veut. Quand on a renié sa foi, on peut renier sa parole; il n'en coûte pas davantage.

— En d'autres termes, Gaspard, si je vous comprends bien, tout cela signifie que vous êtes décidé à mettre à feu et à sang la maison de vos pères, plutôt que de reculer de l'épaisseur d'un cheveu. Vous jetez dans la balance, d'un côté, les sentiments généreux, les affections de famille, les prières de votre mère; de l'autre, un misérable orgueil, et il se trouve que c'est l'orgueil qui l'emporte.

Gaspard, sans se l'avouer à lui-même, sentit que le reproche était juste, car il rougit jusqu'au blanc des yeux. Mais plus une passion est forte, plus elle est habile à se dissimuler; semblable à l'araignée qui a refait la toile derrière laquelle elle se cache, avant que la servante qui l'avait balayée ait seulement tourné les talons.

— Que me reprochez-vous, ma mère? dit-il. Est-ce moi qui ai mis le siége devant ce château?

— Et pourquoi en avez-vous fermé les portes? reprit la baronne. Quand vous avez reconnu votre frère, il fallait les ouvrir. N'est-il pas le maître en ces lieux?

— Sans doute, dit Gaspard. Il me l'a bien prouvé... Mais, s'il veut venir ici en qualité de baron de Montmaur, je ne demande pas mieux que de le recevoir. J'ai fermé la porte à un capitaine huguenot... je l'ouvrirai à deux battants au fils de mon père. Voici l'orage qui s'apprête... il faisait plus mauvais temps que cela quand il me mit dehors... Qu'il vienne, qu'il se fasse accompagner, s'il le veut, par vingt de ses serviteurs... J'irai l'attendre sur le pont-levis et je lui offrirai la main : que puis-je faire de mieux?

— Rien, mon fils, rien, dit la baronne. C'est moi qui veux lui porter ce message.

— Vous, ma mère !

— Oui, moi; faites-moi ouvrir. Je n'ai pas besoin d'escorte : Paschale seule me suffira.

La vieille dame, à ces mots, fit un signe à la chambrière, et, après avoir franchi le pont-levis, descendit légèrement la côte qui menait au village.

CHAPITRE LV.

La Conférence.

Me voici donc tantôt au comble de mes vœux,
Puisque déjà le ciel vous rassemble tous deux.
Vous revoyez un frère après deux ans d'absence,
Dans ce même palais où vous prîtes naissance ;
Et moi, par un bonheur où je n'osais penser,
L'un et l'autre à la fois je vous puis embrasser.

JEAN RACINE.

Madame de Montmaur trouva Renaud dans le jardin du presbytère; il se promenait silencieusement, tandis que son cheval, attaché à un arbre, broutait l'herbe verte qui croissait dans le sentier. Le jeune calviniste parut légèrement troublé

en apercevant sa mère ; mais celle-ci n'eut pas l'air d'y faire attention, et, après l'avoir embrassé avec une tendresse véritable, lui demanda d'un air étonné pourquoi il n'était pas venu au château.

— Après quatre mois d'absence, lui dit-elle, pendant lesquels vous semblez avoir oublié que vous aviez une mère qui tremblait sur vous, vous arrivez à Ladvieu, et c'est par hasard que j'en suis instruite. Au lieu de me rendre visite, vous ne vous informez pas même si je vis ou si je suis morte. Ingrat ! il fut un temps où, au retour d'une chasse dans le Vercors, vous montriez plus d'empressement. Vous avez donc bien changé, mon fils ? Vous avez donc oublié qu'il y a, à deux pas d'ici, une maison qui est la vôtre, et dans cette maison une mère qui vous aime, des serviteurs qui vous sont dévoués ? Vous ne savez donc pas que vous avez là-haut un lit avec des draps blancs, une chambre bien tenue, une table où votre couvert a été mis tous les jours ? Vos pieds ont donc oublié le chemin de cette vieille demeure, en même temps que votre cœur oubliait ses tristes habitants ?

— Non, ma mère, non, répondit le baron, ga-

gné par la sensibilité de ce langage ; je n'ai rien oublié de ce que vous me rappelez. Pendant cette guerre longue et cruelle, j'ai souvent soupiré en pensant à vous, et mes regards se sont tournés plus d'une fois vers ces hautes tours, comme ceux des Hébreux vers la montagne de Sion.

— Je vous reconnais là, Renaud, dit la châtelaine en faisant asseoir son fils sur un banc de gazon. Mais, ajouta-t-elle, dites-moi quelles sont ces troupes que j'ai aperçues dans cette vallée. A qui obéissent-elles ?

— A moi, ma mère, répondit le baron.

— A vous, mon fils ! Et pourquoi, je vous prie, entourer ainsi ma demeure de cet appareil guerrier ? Est-ce pour m'effrayer ? Vous allez sourire... mais je vous avoue que toutes ces armes me font peur... Ne pourriez-vous, Renaud, éloigner vos gens de cette vallée ?

Le baron fronça le sourcil en entendant ces mots, et jeta sur sa mère un regard méfiant.

— Madame, lui dit-il en l'observant toujours, n'avez-vous pas reçu, il y a une heure, le message que je vous ai envoyé ?

— Un message, dit la châtelaine ; il ne m'est

point parvenu. En vérité, Renaud, vos messages ont bien du malheur; voilà le second qui s'égare en route. Mais quand on est si près l'un de l'autre, à quoi bon un messager? Pourquoi ne pas venir vous-même? Cela m'aurait rendue si heureuse!... Je devine. Après une si longue absence, vous avez craint que votre visite soudaine ne me causât un coup trop violent... Mais à quoi pensez-vous donc? Vous ne me répondez pas?

Renaud, en effet, était assez embarrassé pour dire à sa mère le motif qui l'avait amené. En envoyant un de ses officiers à Gaspard, il l'avait chargé aussi de quelques paroles pour la châtelaine; mais l'ambassadeur n'avait pu remplir cette partie de sa mission. Réduit à s'expliquer de vive voix, le baron éprouvait donc, comme nous le disions, un embarras extrême; car l'homme que la passion entraîne, mais qui n'a pas le cœur entièrement perverti, marche ordinairement à son but les yeux fermés. Au lieu d'envisager l'action en elle-même, et toute nue, il ne la voit jamais qu'à travers un nuage de sophismes qui servent à en diminuer, sinon à en cacher l'horreur. Cette sécurité trompeuse s'évanouit dès qu'on se voit forcé, par quelque circonstance, par les questions d'une per-

sonne qu'on aime ou qu'on vénère ; dès qu'on se voit forcé, disons-nous, d'énoncer en termes clairs et précis le but qu'on se propose, et de le montrer dégagé de tous ces voiles spécieux sous lesquels on aimait à l'envelopper. Madame de Montmaur avait prévu cette situation ; c'est pourquoi elle avait feint de tout ignorer, dans l'espoir de forcer son fils à reculer lui-même devant l'accomplissement de son dessein, sans qu'il eût à rougir devant elle de l'avoir conçu. Mais voyant qu'il ne répondait pas, elle se hâta de continuer, afin d'achever son ouvrage :

— Vous ignorez peut-être, dit-elle, que votre frère est ici. Il n'a pas fait comme vous ; à peine arrivé, il est venu se jeter dans mes bras. Vous ne lui en voudrez pas pour cela, j'espère ? cela est si naturel ! Mon Dieu ! je le lui disais hier au soir à souper : Il ne manque plus ici que Renaud pour que je sois complétement heureuse ! Et vous voilà : tous mes vœux sont remplis ! C'est la Providence qui vous a envoyés pour me faire oublier toutes les peines que j'ai endurées pendant votre absence ; car j'ai bien souffert, Renaud, et vous devez vous en apercevoir à mon visage.

— Il est vrai, ma mère, vous avez bien changé !

— Maintenant, reprit la châtelaine, tout est oublié. Me voilà comme la poule qui a rassemblé ses poussins sous ses ailes, et qui chante de joie et d'orgueil. Quand reviendrez-vous au château, Renaud? Quoique ces temps soient durs, nous avons encore des provisions pour vous recevoir. Nous pourrons tuer le veau gras pour fêter votre bienvenue, et comme la forêt n'est pas loin d'ici, il nous sera facile d'avoir dans deux heures un jeune chevreuil.

— Merci, ma mère, merci, dit Renaud; j'ai promis au ciel de jeûner aujourd'hui.

—Eh bien, dit la baronne, rien ne vous empêchera de venir trinquer avec votre frère et d'oublier vos vieilles discordes, si, par hasard, vous vous en souvenez encore. Je lisais l'autre jour dans la Bible... Vous voyez que je lis la Bible à présent... C'est justement celle où vous avez appris à lire, Renaud... Vous savez, ce vieux volume relié en parchemin... tout plein de belles images... Cela me parlait de vous... Je lisais, dis-je, un psaume du roi David qui m'a vivement touchée :

« Qu'il est bon, dit le saint prophète, qu'il est doux que les frères habitent ensemble. La paix fraternelle est comme le parfum répandu sur la

tête d'Aaron, qui descendit sur son visage et se répandit sur le bord de ses vêtements. La bénédiction du Seigneur descend sur eux, comme la rosée d'Hermon sur la colline de Sion, et la vie éternelle leur est promise. » Vous avez dû lire souvent ce beau cantique, mon fils? moi, je l'ai appris par cœur.

Le baron de Montmaur, en entendant ces mots, se leva avec agitation et se promena à grands pas dans le sentier étroit qui traversait le milieu du jardin. Un combat violent devait se livrer dans son âme, et la châtelaine en attendait l'issue avec une anxiété qu'elle avait grand'peine à dissimuler. Enfin, après avoir flatté de la main la croupe de son cheval, pour se donner le temps de surmonter son trouble, Renaud se rapprocha de sa mère.

— Ainsi, lui dit-il, vous n'avez pas vu le messager que je vous avais envoyé ?

— Non, mon fils, dit la châtelaine, qui remarqua avec effroi que la voix de Renaud était profondément altérée; mais que me voulait donc ce messager?

— Il était chargé de vous apprendre... de vous inviter... Mais à quoi bon vous le dire?... Puis-

que vous voilà, ma mère, sa mission est remplie. Je désire que vous restiez auprès de moi.

— Volontiers, mon fils, dit la châtelaine vivement émue ; mais l'orage s'avance ; ne trouvez-vous pas que nous serions mieux..... dans votre château ?

— Non, ma mère, nous sommes bien ici, dit Renaud, en passant et en repassant devant le banc de gazon sur lequel la baronne était assise. Si la pluie vient, vous pourrez vous mettre à l'abri dans cette maison. Je vais donner des ordres pour qu'on vous y prépare à souper et un lit pour la nuit.

— Je ne vous comprends pas, Renaud, dit la baronne, qui s'aperçut avec douleur qu'elle avait échoué dans ses efforts ; vous voulez que je passe la nuit dans cette maison ? A Dieu ne plaise ! je veux retourner au château.

— C'est impossible, ma mère ! c'est impossible !

— Et pourquoi cela ? demanda la châtelaine.

— Pourquoi ?... pourquoi ?... Il est inutile que vous le sachiez à présent... Et tenez, toute réflexion faite, vous ne resterez pas ici... Je vais vous faire conduire à Romans.

— Rêvez-vous, mon fils? à quoi bon ce voyage? Je n'ai rien à faire à Romans; vous le savez bien; je n'y connais personne. D'ailleurs, à mon âge, on tient à ses habitudes, on n'aime pas à se déplacer. On ne transplante pas les vieux arbres aussi aisément qu'un jeune cep qui prend racine partout, même sur un rocher. Avec votre permission, mon fils, je resterai, et, ajouta la vieille dame en se levant (car elle comprenait que Renaud reculait devant l'idée d'assiéger le château tant qu'il serait habité par elle et même tant qu'elle se trouverait dans son voisinage), je veux y retourner à l'instant.

— Vous ne le pouvez pas, ma mère, répliqua Renaud avec impatience; vous ne le pouvez pas!

— Et qui m'en empêchera? dit la baronne avec fermeté, en se dirigeant vers la porte.

— Ce sera moi! s'écria Renaud en l'arrêtant. Au nom du ciel, ma mère, ne me forcez pas à user de violence à votre égard. Dieu m'est témoin du respect que je vous porte; mais si vous insistez, je serai obligé d'appeler mes serviteurs et de vous mettre sous leur garde.

— Appelez-les, mon fils, appelez-les! dit la châ-

telaine. Nous verrons s'il s'en trouve un qui ait assez d'audace pour lever la main sur moi ! Il est vrai, ajouta-t-elle avec dédain, qu'ils ont reçu à cet égard des leçons, des exemples, dont ils auront sans doute profité. Cependant je serai aise de le voir. Appelez-les donc, mon fils ! car je vous déclare que vous aurez besoin de ce renfort pour me retenir ici malgré moi.

— Ma mère ! s'écria Renaud pâle et tremblant de colère, ne me poussez pas à bout, je vous en prie ; ne me poussez pas à bout, ajouta-t-il en serrant avec force dans sa main gantée de fer le bras débile de la vieille châtelaine.

— Du courage, mon fils !... cela est digne d'un capitaine, d'un capitaine protestant, d'essayer la force de son bras sur un champion de ma sorte... Cela est digne du fils de votre père de porter la main sur des cheveux blancs...

Tandis que la baronne parlait ainsi, avec un sourire d'ironie, Renaud, exaspéré par ses discours, et n'ayant pas la force de répondre, serrait toujours plus fort, en s'efforçant de repousser sa mère vers le banc qu'elle avait quitté.

— Vous me faites mal ? s'écria enfin la châtelaine, vaincue par la douleur.

A ce cri, le baron laissa retomber le bras de sa mère, et vit qu'il avait imprimé sur le poignet une marque bleuâtre.

— Corps de Christ! dit-il en se frappant le front, ce n'est pas cela que je voulais. Ma mère, je vous demande pardon. Je n'avais pas la moindre intention de vous faire du mal.

— C'est moi, Renaud, qui vous demande pardon, répondit la baronne en lui tendant la main. Je vous ai offensé; j'ai eu tort; dites, me pardonnez-vous? Mais aussi, ajouta-t-elle, pensant que le moment était favorable pour gagner sa cause, car il n'y a rien de plus rusé que le cœur d'une mère; aussi, mon fils, pourquoi m'empêcher de rentrer au château? Quel bizarre caprice! Ne feriez-vous pas mieux d'y venir avec moi? Allons, prêtez-moi votre bras comme autrefois. Cette côte est escarpée, et mes jambes commencent à vieillir. Venez donc visiter vos pauvres chiens, qui s'ennuient comme moi de votre absence; venez voir votre Hector, ce bon lévrier qui, chaque fois que je passe, me regarde avec des yeux qui, en vérité, me tirent des larmes. Oh! soyez tranquille, rien ne leur a manqué pendant que vous étiez loin du

château. C'est moi-même qui ai eu soin de leur pitance.

Tout en disant ces mots la baronne s'était relevée et cherchait à entraîner doucement son fils hors du jardin. Mais lorsqu'il fut arrivé près de la haie de clôture, devant la cloison d'osier qui servait de porte, celui-ci s'arrêta, et attirant sa mère à son tour : — Ma mère, lui dit-il, je vous le répète, vous ne pouvez, en ce moment, retourner à Montmaur.

— Et pourquoi donc? dit la baronne.

— Eh bien, puisqu'il faut absolument vous le dire, reprit Renaud dont le front était inondé de sueur, le château va être assiégé dans une heure.

— Vous plaisantez, Renaud! assiéger votre propre maison? et pourquoi, s'il vous plaît? A qui faites-vous la guerre? Aux hirondelles qui ont fait leur nid sur les tours, apparemment, ou à mes vieilles servantes, qui viendront défendre avec leurs fuseaux les murs de cette demeure, où leurs mères sont mortes et où elles veulent mourir en paix. Mon Dieu! si vous tenez à les chasser, vous n'avez pas besoin d'une armée formidable, ni de canons, ni de fers de lance. Mais peut-être, ajouta-

t-elle sans vouloir aborder le point de la question, peut-être que ce sont ces pierres noires qui vous déplaisent et fatiguent votre vue. Tel qu'il est pourtant, ce manoir a plu à votre père et aux pères de vos pères. Mais enfin, si vous voulez l'abattre et en construire un nouveau, vous en êtes le maître. Vous feriez bien néanmoins d'attendre pour cela que votre mère eût fermé les yeux; car ces lieux, tout vilains qu'ils puissent paraître, sont pleins de souvenirs qui me sont chers. Je ne saurais m'accoutumer à des murailles blanches qui ne diraient rien à mon cœur.

— Je ne vous adresse aucun reproche, ma mère, dit Renaud; mais vous eussiez évité ce malheur-là si, en mon absence, vous n'eussiez pas fait de ma maison un repaire de brigands.

— Qui appelez-vous ainsi, mon fils? repartit la baronne en rougissant, car elle sentait approcher la crise. Voulez-vous, par hasard, parler de votre frère et des gens qui l'accompagnent?

— Je ne vous demande pas qui ils sont, dit Renaud, ni d'où ils viennent.

— Et moi, dit la baronne avec énergie, je vous répète que c'est votre frère, Renaud, votre frère, entendez-vous? le fils de mes entrailles, le sang de

mon sang; il a sucé le même lait que vous, il a dormi dans le même berceau, il porte votre nom, il porte vos armes : c'est votre frère, Renaud; il faut que vous entendiez ce nom qui paraît vous déplaire; et maintenant, je vous le demande, est-ce lui, est-ce Gaspard que vous poursuivez? Soyez donc franc une fois en votre vie, et laissez à d'autres le subterfuge et le mensonge.

— Madame, répondit Renaud irrité de ces dernières paroles, le subterfuge et le mensonge n'ont jamais souillé les lèvres qui vous parlent. J'ai aimé la vérité et je l'ai cherchée, comme le chamois altéré cherche la source rafraîchissante. J'ai veillé sur les hauteurs pour attendre le lever du jour, et j'ai rassasié mes yeux de lumière, pendant que vous étiez plongée dans les ténèbres au milieu desquelles vous marchez encore. Quand je ne trouvais autour de moi, dans ce château où j'ai grandi, que des êtres conjurés pour ma perte; quand mère, frère, amis, s'éloignaient de mon cœur, ou ne s'en approchaient que pour en arracher les divines semences, la vérité m'a consolé; elle a été ma mère, ma sœur, mon amie et mon guide.

— Et voilà pourquoi, dit la baronne, vous refu-

sez de répondre nettement à la question que je vous ai faite. Mais je vous serrerai de si près, que vous ne m'échapperez pas. Encore une fois, Renaud, est-ce votre frère, oui ou non, que vous poursuivez?

— C'est lui, madame.

— Ah! j'en étais sûre! je le savais, et pourtant je n'y pouvais pas croire. Mais bon sang ne peut mentir. Vous êtes bien le fils de Jean de Montmaur. Et que vous a-t-il fait, cet enfant, pour que vous vous acharniez ainsi après lui? Quel est son crime? que lui reprochez-vous? Parlez donc! A-t-il battu le ventre de sa mère? a-t-il souillé son écusson? Mais répondez donc enfin! Je vous écoute.

— C'est vous qui l'avez perdu! dit Renaud d'une voix sombre.

— Moi, grand Dieu!

— Je n'ai voulu que son bien et le vôtre. Je l'ai demandé au ciel le jour et la nuit, et sans vous, sans vos leçons, sans vos exemples, nous marcherions à cette heure sous le même drapeau. Je l'aurais appuyé sur mon sein; il serait ma force, mon bouclier, ma main droite. Vous ne l'avez pas voulu; vous avez fasciné ses yeux et endurci son

âme. Quand il est venu ici, après une si longue absence, ce n'était qu'un bloc de marbre brut; je voulais le tailler pour en faire un autel de parfums; vous en avez fait une auge à pourceaux. C'était l'airain bouillant dans la fournaise et attendant la main du fondeur. J'en aurais fait un des sept chandeliers du temple; vous n'avez su en faire qu'un grelot sonore. Portez donc la peine de votre péché! Si l'arbre donne des fruits amers, c'est vous, madame, qui l'avez planté, c'est vous qui l'avez greffé, c'est vous qui l'avez arrosé.

— Ainsi, dit la châtelaine, voilà son crime! Vous ne lui pardonnez pas d'être resté fidèle à la foi. C'est pour cela que vous avez juré de le perdre et de vous perdre avec lui.

— Qu'il reconnaisse ses erreurs, et j'oublierai tout, dit Renaud; oui, tout, même le sang qu'il a répandu.

— Vous savez bien que vous demandez l'impossible, répliqua la baronne avec vivacité.

— Alors, madame, que la volonté de Dieu s'accomplisse! Dans une heure je donnerai l'assaut.

Madame de Montmaur allait répondre, lors-

qu'elle vit entrer dans le jardin une troupe d'officiers et de soldats protestants. L'un d'eux, qui portait un riche costume de gentilhomme, et qui n'était autre que notre ancienne et très-vilaine connaissance Gontran de Monsupt, s'avança vers Renaud, comme s'il eût été chargé de porter la parole au nom de ses compagnons.

— Capitaine, dit-il en levant la tête, voyez-vous ce nuage qui passe là-haut? voyez-vous cet autre qui le suit? Sur mon honneur! on dirait que dans un instant il va pleuvoir des moines, tant le ciel est noir. Croyez-vous que les fidèles serviteurs de Dieu qui vous accompagnent ne seraient pas beaucoup mieux là-haut, à l'abri de ces tours, que dans cette vallée qui, avant une heure, sera inondée?

— Le délai que j'ai accordé aux assiégés n'est pas expiré, répondit Renaud.

— Sapredié! reprit le bandit, c'est à midi que vous avez envoyé là-haut le bon larron, qui, par parenthèse, n'est pas revenu, ce qui me fait craindre que le pauvre diable n'ait été crucifié pour une bonne fois, et n'ait été rejoindre les martyrs de notre sainte cause. Quoi qu'il en soit, vous l'aviez chargé de donner aux assiégés soixante minutes de réflexion, cinquante-neuf de trop à mon avis. Le

temps s'est écoulé, et si vous voulez bien, capitaine, consulter l'horloge du village, vous verrez qu'il est deux heures et demie. Le baron tourna la tête vers le clocher de la paroisse, dont les dévastateurs avaient respecté l'horloge et le cadran, et reconnut que Gontran disait la vérité.

— Oui! pensa-t-il, l'aiguille a marché, elle a marché sans obstacle, car elle ne sait pas où elle va; elle suit la route qui lui a été tracée par la main de l'homme, et nous, créatures libres et intelligentes, nous discutons avec notre auteur, et reculons devant le but qu'il nous a marqué, au moindre obstacle, à la moindre épine que nous rencontrons sur la route. Déjà deux heures et demie! Oh! comme cette aiguille a marché vite!

— Eh bien, messire, dit l'aventurier en interrompant les réflexions de Renaud, êtes-vous disposé à donner le signal?

— Oui, oui, dans un instant, répondit Renaud.

— Pourquoi pas sur-le-champ, capitaine? Voulez-vous attendre la pluie? Foi de gentilhomme, si nous différons sans cesse, les papistes se moqueront de nous.

— Vous avez raison, Gontran, repartit Renaud

sur qui cette dernière observation parut avoir produit plus d'effet que les précédentes. Il faut donner l'assaut à l'instant même. Avez-vous fait préparer des échelles, des cordes, des haches, des marteaux? Les coulevrines sont-elles en état? C'est bien, faites ranger les troupes et battre les tambours.

Madame de Montmaur avait écouté ce dialogue sans l'interrompre. L'expression d'incertitude qu'elle avait remarquée un moment sur le visage de Renaud avait réveillé ses espérances. Mais lorsqu'elle entendit les dernières paroles que nous venons de rapporter, elle poussa un cri, et, tombant aux pieds de Renaud, le supplia de révoquer ses ordres. Les protestants qui allaient sortir du jardin se retournèrent en entendant ses sanglots, et la plupart d'entre eux ne purent s'empêcher d'être émus en voyant une femme vénérable agenouillée sur la terre nue, et couvrant de larmes les mains du jeune calviniste. L'étonnement et la curiosité les retinrent en ce lieu, et ce ne fut pas sans un attendrissement mêlé d'horreur qu'ils apprirent qu'ils avaient sous les yeux la propre mère de Renaud. La vieille dame prodiguait à son fils les noms les plus doux, lui rappelait ses jeunes an-

nées, et, tout en essuyant ses larmes avec ses cheveux gris, le conjurait d'avoir pitié d'elle, d'avoir pitié de lui-même.

— Non ! non ! lui dit-elle, vous ne commettrez pas ce crime, car c'est un crime que vous méditez, Renaud, et le plus grand de tous, un crime que réprouvent également et la religion et la nature, qui fera frémir les anges et les hommes, et ne réjouira que les démons. Quel étrange abus avez-vous donc fait de l'Évangile, si vous n'avez su en tirer que des maximes de haine et de vengeance ? Non, vous êtes chrétien, mon fils, vous en aviez autrefois toutes les vertus, et je ne pouvais m'empêcher de vous admirer, tout en gémissant sur vos erreurs. Vous ne m'écoutez pas, Renaud ? vous détournez la tête ? Ayez pitié de moi, mon fils ! Ne me faites pas maudire ces flancs qui vous ont porté, ces mamelles qui vous ont nourri.....

En cet instant, la voix de madame de Montmaur fut couverte par le roulement des tambours.

— Aux murailles ! messieurs, dit Renaud en s'adressant aux capitaines qui étaient restés dans le jardin. Et vous, madame, ajouta-t-il en s'adressant à sa mère, puisque vous n'avez pas voulu aller à Romans, vous resterez ici. C'est la punition que

Dieu vous réservait pour l'expiation de votre endurcissement dans l'idolâtrie. Puisse-t-il vous pardonner en considération de vos douleurs!

— Taisez-vous, monsieur, vous blasphémez! s'écria la baronne en se levant avec indignation. Ce n'est pas Dieu, c'est Satan lui-même qui vous inspire. Vous me parlez de religion, et la colère brille dans vos yeux, éclate dans votre voix, et le limon impur des passions terrestres s'agite et fermente dans votre cœur.

— Ma mère, dit Renaud, dont le bruit du tambour et des clairons avait exalté l'enthousiasme prêt à s'éteindre, je n'ai jamais cherché que la gloire de Christ, et...

— Taisez-vous, monsieur! interrompit la châtelaine avec véhémence. Je vous dis que vous blasphémez. Je lis dans votre âme comme dans un livre dont le vent fait tourner les feuillets. Vous haïssez votre frère, Renaud, et voilà aujourd'hui le seul sentiment qui vous anime.

— David aimait Absalon, ma mère, répondit Renaud en frémissant, et cependant il marcha contre lui. Le patriarche aimait son fils, et cependant il le conduisit sur la montagne et alluma de sa main le bûcher qui devait le consumer. Aux jours où

nous sommes, nul se s'appartient. Nous servons un maître sévère, et il nous tient entre ses doigts comme le moissonneur tient le fléau. Il faut que nous frappions indistinctement sur tous les épis qui couvrent l'aire. Malheur ! malheur à celui qui se baisserait pour choisir un fétu dans la gerbe et le dérober au maître du champ ! Malheur à celui qui oserait reconnaître un frère dans un homme couvert de la livrée du péché et du sang des justes massacrés !

— Trêve d'hypocrisie, monsieur ! dit la châtelaine avec mépris. Si vous vous trompez vous-même, vous ne parviendrez plus à me tromper. Quand le faucon s'est laissé prendre dans les filets du chasseur, quand il a quitté le nid du rocher pour habiter une cage ténébreuse, il en sort quelquefois couvert d'un chaperon; mais il a beau planer dans la nue, on entend le bruit de la sonnette qu'il porte à ses ergots. Élevez-vous si haut qu'il vous plaira; déployez les ailes du prophète... j'entends, j'entends le bruit de la sonnette que le démon a attachée à vos pieds afin de vous reconnaître. Je vous prenais pour un chrétien sincère, quoique égaré dans sa route. J'en demande pardon à Luther et à Calvin, j'en demande

pardon à tous les soldats qui m'écoutent, vous n'appartenez plus à aucune religion, à aucune secte chrétienne, et les païens mêmes rougiraient de vous recevoir dans leurs temples.

— Vous ne savez ce que vous dites, ma mère ! s'écria Renaud, en proie à un trouble extraordinaire ; vous ne savez ce que vous dites... Taisez-vous.

—Non, non, poursuivit la châtelaine, vous m'écouterez jusqu'au bout. Vous n'avez plus pour vous l'excuse du fanatisme, si le fanatisme fut jamais une excuse. Le feu qui vous consumait s'est éteint après avoir détruit tous les nobles sentiments que Dieu avait déposés dans votre cœur... Il s'est éteint, et n'a laissé après lui que de la cendre et une fumée épaisse qui remplit encore vos yeux et vous empêche de voir où vous marchez ; mais je soufflerai hardiment sur cette vaine fumée, je porterai le flambeau dans cette âme ténébreuse où vous n'osez plus descendre ; je vous crierai assez haut pour que vous puissiez l'entendre : Renaud, vous n'êtes plus chrétien ! Renaud, vous haïssez votre frère !

— Soldats, dit Renaud en s'adressant aux hommes qui l'entouraient, bâillonnez cette femme,

liez-lui les pieds et les mains, enfermez-la dans cette maison, et qu'elle n'en sorte que lorsque tout sera fini.

Au lieu d'exécuter cet ordre, les soldats consternés ouvrirent leurs rangs avec respect devant la châtelaine, qui s'éloigna en disant qu'elle allait s'ensevelir sous les ruines de sa maison. Renaud voulut courir après elle, mais on lui barra le passage. Les chefs de compagnie que le baron de Montmaur avait recrutés, après sa défaite dans la vallée d'Esclou, l'avaient suivi sans trop savoir où il les conduisait.

Ils avaient bien pu apprendre, durant la matinée, qu'ils se trouvaient devant le château de Montmaur; mais ils étaient loin de se douter que les défenseurs de ce château eussent Gaspard à leur tête, et s'imaginaient que Renaud était, à cet égard, dans la même ignorance. Ils pensaient que le gentilhomme catholique dont ils poursuivaient les traces depuis la veille, se voyant près d'être atteint et trouvant sur son chemin une forteresse dépourvue de garnison, s'y était jeté à la hâte, et trouvaient assez plaisant que le seigneur de Montmaur fût obligé de faire le siége de sa propre demeure, pour en déloger l'ennemi. La scène dont

ils venaient d'être témoins les avait tirés de cette erreur, et la plupart d'entre eux, soldats mercenaires ou autres, étaient indignés que Renaud eût voulu les associer, sans les en prévenir, à sa criminelle entreprise. Ils le lui déclarèrent hautement, et ajoutèrent que, s'il ne renonçait pas à son dessein, ils étaient résolus à l'abandonner, ce qu'ils firent peu de temps après, ne laissant derrière eux qu'un ramassis d'aventuriers de la moralité desquels Gontran de Monsupt, le Changeur et le Bon Larron donneront au lecteur une juste idée.

CHAPITRE LVI.

Le Doigt de Dieu.

> Les autres ennemis n'ont que de courtes haines;
> Mais quand de la nature on a brisé les chaînes,
> Cher Attale, il n'est rien qui puisse réunir
> Ceux que des nœuds si chers n'ont pas su retenir.
> On hait avec excès lorsque l'on hait un frère.
>
> JEAN RACINE.

Mais, tandis que ceci se passait, la vieille châtelaine, accablée de douleur, gravissait péniblement la côte qui menait au château. Gaspard l'attendait sur le pont-levis. Du plus loin qu'il l'aper-

çut, il reconnut à sa contenance et à son visage qu'elle apportait de mauvaises nouvelles.

Malgré son âge, malgré son chagrin, elle marchait cependant d'un pas assez ferme.

— Mon fils, dit-elle à Gaspard, lorsqu'elle fut arrivée auprès de lui, m'aimez-vous?

— En pouvez-vous douter, ma mère? répondit le jeune homme.

— Je m'explique, reprit la châtelaine; m'aimez vous plus que vous n'aimez vos passions?

— Ma mère, répondit Gaspard, il n'est rien que je ne fasse pour vous prouver combien vous m'êtes chère.

— Vous allez m'en donner la preuve à l'instant, et si vous m'accordez ce que je vous demande, Dieu versera sur vous le trésor de ses bénédictions.

— Parlez, ma mère.

— Il faut que vous acceptiez les conditions que Renaud vous a faites. Il en est temps encore. Jetez bas les armes, rendez-vous.

— Ma mère, vous me conseillez une lâcheté.

— Non, mon fils, répondit la châtelaine; ce que j'attends de vous exige du courage, et je crois que vous en avez. Rendez-vous, laissez là votre épée,

quittez votre cuirasse et votre cotte de mailles, ôtez la plume de votre chapeau. Cela fait, descendez la montagne, allez trouver votre frère, et quand vous serez près de lui, mettez-vous à genoux, à genoux, entendez-vous? à genoux sur la terre comme un homme qui demande grâce... Allons ! mon fils, hâtez-vous ! Voilà l'heure de montrer que vous n'êtes pas un lâche..... Vous pleurez?..... c'est bon signe, Gaspard !.... Voyons..... encore un effort sur vous-même..... vous allez remporter une victoire qui fera tressaillir les anges d'allégresse.

— O ma mère, ma mère ! dit Gaspard tremblant d'émotion, et en ôtant la plume de son chapeau, il faut bien que je vous aime !

Madame de Montmaur observait son fils avec un mouvement d'orgueil. Après avoir jeté sa plume au vent, il ôta sa cuirasse ; il se dépouilla de sa cotte de mailles, tandis que sa mère l'encourageait du geste et de la voix. Enfin, il porta la main sur la poignée de son épée, tira lentement la lame du fourreau ; mais tout à coup, s'arrêtant :

— Ma mère, dit-il, je ne le puis ; je ne le pourrai jamais.

— Gaspard, reprit la châtelaine, je vous en sup-

plie. Apprenez à ces huguenots ce que c'est qu'un chrétien... ils ne le savent pas... apprenez à Renaud ce que c'est qu'un fils, ce que c'est qu'un frère... Le malheureux l'a oublié... Du courage, mon enfant! le bien-aimé de mon cœur! tu as versé ton sang pour la cause de l'Église, mais voilà, voilà les sacrifices qu'elle aime... Va, ne crains rien, je descendrai avec toi... je me mettrai à genoux avec toi... je mourrai à genoux près de toi, s'il faut mourir.

Gaspard était sur le point de céder aux prières de sa mère; mais au moment où il allait arracher son épée, il entendit sonner le clairon, et, tournant la tête, aperçut Renaud qui s'approchait de la montagne. Aussitôt ses dispositions changèrent; il saisit sa mère dans ses bras et s'élança vers le château. Il monta rapidement un escalier de pierre, entra dans la première chambre qu'il trouva ouverte, déposa son fardeau sur un fauteuil, et, fermant la porte à double tour, redescendit quatre à quatre les marches de l'escalier.

— O mon Dieu! s'écria la baronne en s'approchant de la fenêtre pour rappeler son fils. Mais la fenêtre était grillée et ouvrait sur un chemin opposé à celui que devait suivre Gaspard. O mon

Dieu ! ajouta la châtelaine en levant les yeux vers le ciel sillonné d'éclairs, vous qui tracez dans l'espace la route des vents et des nuages, ne pouvez-vous aussi incliner où bon vous semble le cœur de l'homme? N'est-ce pas vous qui avez rendu l'agneau docile aux bêlements de la brebis, et les lionceaux, dociles comme des agneaux quand la lionne les appelle ? La nature entière vous obéit, et l'avalanche qui roule du haut de la montagne sur le toit de la veuve se détourne à votre voix. Pourquoi l'être que vous avez comblé de vos faveurs est-il le seul qui vous résiste ? Ah ! rendez-le aussi froid, aussi insensible que le marbre; rendez-le comme la brute, l'esclave de l'instinct; ôtez-lui la raison, le flambeau lumineux dont il a fait une torche dévorante ; ôtez-lui la liberté, ce pouvoir redoutable que vous avez ravi aux anges mêmes, de peur qu'ils n'en abusassent. Reprenez, ô mon Dieu ! reprenez tous les dons que vous lui avez faits. Il s'en est servi contre vous, il s'en est servi contre lui, et voilà le fils d'Adam devenu la plus misérable des créatures !

Après avoir achevé cette prière, madame de Montmaur resta quelques instants immobile, une main appuyée sur les barreaux de la fenêtre, les

yeux fixés sur l'étroit horizon qui s'ouvrait devant elle.

La chambre où elle était prisonnière recevait le jour du couchant et se trouvait, par conséquent, située du côté le plus escarpé de la montagne. A travers la croisée, on apercevait les toits rouges de quelques bâtiments peu élevés, ordinairement habités par les serviteurs, et plus loin, au delà de la dernière cour, un pan de muraille flanqué d'un ravelin. A la hauteur des créneaux, on voyait de temps à autre briller la pointe d'un sabre, ce qui annonçait que le lieu était gardé par une sentinelle. L'orage était près d'éclater. Le jour devenait de plus en plus sombre. Deux vents contraires semblaient se disputer l'empire de l'air et ébranlaient la vallée du bruit de leurs combats. Parfois ils s'engouffraient dans les corridors déserts, en poussant des gémissements comme deux ennemis qui se poursuivent ou s'égorgent. Les chiens effrayés hurlaient dans leur chenil et les vaches mugissaient dans les étables. Les portes, les fenêtres s'ouvraient et se fermaient avec fracas, comme dans une maison abandonnée, et l'on entendait crier sur les toits les girouettes rouillées par la pluie.

Madame de Montmaur était plongée dans cet état de stupeur qui suit les grandes crises de l'âme. A force d'être tendues, les cordes s'étaient relâchées. La vieille dame avait l'air aussi tranquille que si rien d'extraordinaire ne fût arrivé. Elle écoutait avec indifférence le bruit de la tempête, et suivait d'un œil distrait le va-et-vient de la sentinelle, dont la vue du sabre étincelant parut lui causer une impression pénible. C'était là une occupation toute mécanique, la seule dont elle fût capable en ce moment. Au bout de quelques minutes, cependant, ses regards semblèrent prendre une autre direction. Ils s'arrêtèrent sur le bastion ou ravelin qui s'élevait en saillie hors du rempart. Elle se souvint que c'était là que Renaud avait failli perdre la vie quelques mois auparavant, un mur en ruines s'étant écroulé sous ses pieds. C'était là que les deux frères, suspendus sur le précipice, avaient lutté ensemble de générosité et de courage, l'un voulant sauver l'autre aux dépens de ses jours, et Renaud se dévouant à la mort pour ne pas entraîner Gaspard dans sa chute. On pouvait apercevoir encore, entre les créneaux, le prunier sauvage qui avait été témoin de ce combat fraternel; il étendait ses branches

vertes au-dessus de l'abîme, et était tout chargé de fleurs.

— Hélas! pensa la pauvre mère, pourquoi le pied ne leur a-t-il pas glissé sur la pente du gouffre? Pourquoi ce rameau frêle ne s'est-il pas brisé dans leur main? ils seraient morts en s'embrassant.... Ils reposeraient, à cette heure, dans la même tombe;.... et moi, désormais, seule sur la terre, je bénirais encore le jour où Dieu me rendit mère.

En disant ces mots, la baronne sentit une larme brûlante couler sur ses joues. Elle pleurait encore, lorsqu'un bruit semblable à celui de la foudre ébranla tout à coup le château jusque dans ses fondements. Madame de Montmaur frissonna depuis la plante des pieds jusqu'à la pointe des cheveux. Une sueur froide inonda son front; ses larmes se séchèrent; elle prêta l'oreille. Bientôt une seconde détonation se fit entendre, et la secousse fut si violente, que tous les vitraux de la fenêtre se brisèrent en éclats. La châtelaine poussa un cri terrible, et s'élançant vers la porte, chercha à l'ouvrir d'une main convulsive; mais la porte était fermée à double tour. Elle courut vers la fenêtre en appelant au secours; le vent emporta

ses paroles dans les airs, et personne ne lui répondit. D'ailleurs, la plupart des serviteurs avaient quitté le château ou s'étaient rendus sur les remparts. Éperdue, désespérée, entendant toujours retentir à ses oreilles la voix du canon, madame de Montmaur retourna vers la porte et essaya tour à tour de la soulever sur ses gonds, de briser le battant de chêne ou de faire sauter le penne de la serrure. Tous ses efforts furent vains ; elle déchira ses ongles, enfonça des épines dans ses doigts, ensanglanta la boiserie, sans faire céder d'un cheveu la lourde et épaisse cloison.

Le lecteur n'attend pas de nous que nous décrivions ce qui se passait alors dans l'âme de cette mère infortunée. La plume doit renoncer à exprimer ce que l'esprit peut à peine concevoir, ce que le cœur humain ne pourrait ressentir sans se briser à l'instant. Nous ne raconterons pas davantage les détails du siége que soutint le château et du combat fratricide qui se livra sur les remparts. Un pareil tableau exciterait sans doute la verve de nos beaux esprits modernes, qui, en introduisant la potence sur la scène, ou en décrivant scrupuleusement dans leurs livres l'agonie des mourants, en étalant le triste spectacle des convulsions d'un

corps que la vie abandonne, ont cru agrandir ainsi le domaine de l'art. Bien loin de pouvoir nous élever jusque-là, nous avouons en toute humilité que nous avons déjà senti plus d'une fois la plume nous tomber des mains, tandis que nous retracions les dernières scènes de ce chapitre. Nous avons craint de dépasser les limites que s'imposent encore certains auteurs méticuleux qui, n'ayant pas oublié entièrement les leçons du collége, ont la faiblesse de croire à l'autorité de leur professeur, tout comme s'ils avaient encore à redouter la férule; qui même se surprennent parfois à lire Horace, et à trouver que ses préceptes sont assez d'accord avec le goût et avec le bon sens.

Les anciens poëtes tragiques, lorsqu'ils avaient conduit leur drame jusqu'au dénoûment, après avoir présenté au spectateur tout ce qu'il y avait de pathétique, d'émouvant, et par conséquent de moral et d'instructif dans la situation de leurs personnages, reculaient devant la mise en scène du meurtre qui devait servir de conclusion à la pièce. Mais comme ils ne pouvaient, d'un autre côté, laisser le public dans l'ignorance du sort du héros ou de l'héroïne, ils avaient la ressource d'amener sur les planches un confident, une nourrice ou quel-

que personnage du chœur, lequel racontait à la foule assemblée, plutôt qu'aux acteurs qui l'entouraient, ce qui s'était passé derrière la toile. Privés de cette ressource, n'ayant à notre disposition ni chœur, ni confident, ni nourrice, nous serons obligés de passer sous silence cette partie de notre histoire, et de laisser au lecteur le soin de l'arranger à son gré. Pour aider son imagination dans ce travail, nous nous bornerons à dire que Renaud et Gaspard furent trouvés le lendemain parmi les morts. On jugea par leurs blessures, et d'après la position de leurs cadavres, qu'ils avaient dû mourir en combattant l'un contre l'autre; ils s'étaient, comme on dit, enferrés.

Ils s'étaient rencontrés dans la chambre même de Renaud, et leur sang avait rejailli sur le portrait de leur père.

Le château avait été à moitié dévasté par un incendie, lequel incendie avait été allumé, les uns disent par le feu du ciel, les autres par les aventuriers qui composaient l'armée victorieuse. L'appartement du jeune baron avait beaucoup souffert; cependant le parquet était intact, et l'on eût dit que les flammes avaient reculé d'horreur de-

vant la place où s'était consommé un crime aussi contraire aux lois de la nature.

Quant à madame de Montmaur, Genest et Paschale l'avaient transportée mourante au château de Beauséjour.

CHAPITRE LVII.

L'Orage.

Vous me pardonnerez, mais je croyais qu'en somme,
Vous aviez tout à fait oublié le bonhomme.
Vieille comédie.

Cependant le baron des Adrets avait déjà quitté Romans lorsque Aymé Verd y arriva, chargé de la réponse du duc de Nemours. Le colonel-général avait eu vent du complot formé contre lui par Crussol et Montbrun, et s'était jeté dans une place forte au milieu d'une garnison dont la fidélité lui était connue. Ce fut là qu'Aymé l'alla trouver, après avoir couru après lui pendant deux jours. Il lui rapporta les propres paroles du prince. Ce dernier acceptait le rendez-vous qui lui était offert, et assurait le baron de la protection royale.

A ce mot de protection, le baron sourit avec dédain.

— Bien malheureux est celui qui ne se protége pas lui-même, dit-il; il court grand risque de se trouver au dépourvu un jour ou l'autre. Quant à moi, ajouta-t-il en frappant sur son épée, voilà le seul protecteur auquel je me sois jamais fié, et il ne m'a jamais failli dans l'occasion. Je continuerai donc à compter sur lui et non sur les promesses d'un courtisan.

Après cette boutade, le baron des Adrets remercia Aymé Verd et l'invita à passer quelques jours à Saint-Vallier; mais le jeune gentilhomme avait hâte de s'appartenir à lui-même. Il prétexta des affaires importantes, et, partagé entre l'admiration et le blâme, quitta le redoutable chef qui avait fait trembler tant de provinces et dont la seule défection allait causer la ruine d'un parti puissant et victorieux. Après avoir laissé reposer sa monture pendant quelques heures, il se remit en chemin malgré les instances de l'hôtelier, qui prétendait que le temps était noir comme la gueule du loup et qu'il n'était pas prudent de quitter l'abri d'un bon toit pour aller chevaucher en rase campagne. L'intention de notre ami était de re-

joindre sa légion, qu'il avait laissée quinze jours auparavant dans la haute Provence. Il se dirigea donc vers le Midi en suivant les bords du Rhône, et marcha longtemps sans apercevoir personne, si ce n'est une espèce de colporteur qui le suivait de loin et semblait vouloir faire route avec lui.

Les pensées d'Aymé Verd étaient aussi sombres et aussi tristes que le ciel orageux sous lequel il cheminait. Depuis sa dernière entrevue avec mademoiselle de Sassenage, il avait, pour ainsi dire, renoncé à la faible part de bonheur que tout homme peut se promettre sur la terre où nous vivons. Il ne se repentait pas d'avoir fait le sacrifice de l'héritage de ses pères et d'avoir épargné de la sorte à la vieille châtelaine et à Gaspard la douleur que leur eût causée inévitablement la découverte du crime de Jean de Montmaur; mais, ce sacrifice accompli, il ne pouvait s'empêcher de murmurer contre sa destinée qui, dès l'enfance, l'avait privé de toute sa famille, et qui, plus tard, ne l'avait conduit dans la demeure de ses ancêtres que pour y trouver un éternel sujet de regrets et d'affliction.

Nous ne justifierons pas notre héros du reproche que lui adresseront quelques censeurs de

n'avoir montré d'abord un peu de bon sens et de sagesse que pour tomber ensuite sous l'empire d'une passion que les philosophes blâment dans tous leurs écrits, et dont un poëte ancien qui devait bien la connaître, a osé dire sur la fin de ses jours :

L'amour ne peut régner que sur une âme oisive (1).

Nous sommes certains que nos lectrices se chargeront elles-mêmes de cette justification. Aucune d'elles ne s'étonnera d'apprendre que le grave disciple du pédagogue vaudois se sentait ému jusqu'aux larmes à la seule idée de l'abîme qui allait le séparer de Blanche, et qu'il attachait parfois les yeux sur les monastères qu'il rencontrait sur sa route, comme le marin, battu par la tempête, regarde au loin le port où il espère de trouver un refuge. Aymé, en effet, se trouvait dans une de ces situations difficiles où l'avenir ne nous apparaît plus que dépouillé des prestiges dont il est entouré d'ordinaire pour les gens les plus misérables et où la solitude, l'oubli du monde et le recueillement semblent les seuls remèdes qu'on

(1) *Et in vacuo pectore regnat amor.* OVIDE.

puisse désirer à ses maux en attendant un remède plus efficace et plus sûr.

Cependant l'orage dont l'avait menacé l'hôtelier approchait d'instants en instants. Les sommets des Alpes et des montagnes du Vivarais avaient disparu depuis longtemps derrière d'épais nuages, et la plaine qui s'étend depuis l'embouchure de l'Isère jusqu'à Valence était, pour ainsi dire, couverte d'une voûte obscure qu'illuminaient parfois des éclairs rapides, et sous laquelle roulait avec lenteur le bruit du tonnerre. Un vent frais agitait les saules et les osiers qui bordaient le Rhône ; les hirondelles inquiètes rasaient la terre et la surface des eaux, tandis que les oiseaux de proie fuyaient à tire-d'aile dans la direction du nord en poussant des cris d'épouvante. Aymé Verd jeta les yeux autour de lui pour voir s'il ne découvrirait pas quelque cabane où il pût attendre que l'ouragan fût passé. Mais aussi loin que la vue s'étendait dans la campagne, on n'apercevait aucune trace d'habitation humaine ni même un rocher assez haut pour servir d'abri contre une averse. Les champs étaient déserts, et il n'y avait sur la route d'autre voyageur que le marchand ambulant dont Aymé avait déjà remarqué la présence. Le colporteur marchait d'un

pas ferme et dégagé, mais il ne paraissait pas pressé de rejoindre notre héros. Celui-ci se résigna donc à continuer son voyage et hâta le pas de son cheval dans l'espoir de rencontrer enfin une de ces tavernes qui servent de rendez-vous aux bateliers du Rhône et qui sont échelonnées de distance en distance sur les bords du fleuve; mais il avait fait à peine un mille quand l'orage éclata dans toute sa fureur. La pluie, mêlée de grêle, tombait par torrents; le fracas du tonnerre ne cessait de se faire entendre, et les éclairs se succédaient avec une telle continuité, qu'ils tenaient presque lieu de la lumière du jour. Bientôt Aymé Verd, malgré son sang-froid et son expérience, eut peine à rester maître de sa monture; elle se cabrait sous lui et secouait le frein de manière à briser les rênes. Il réussit néanmoins à la maintenir sur la voie pendant quelques minutes, mais nous ne savons trop ce qui serait arrivé si, à la lueur d'un éclair, il n'eût vu tout à coup se dresser devant lui une maison de chétive apparence sur la porte de laquelle était suspendue une enseigne avec cette devise : *A l'étoile du matin.* Aymé sauta incontinent à bas de son cheval, et, s'approchant de la chaumière, s'assura qu'elle était habitée; on pouvait

apercevoir une faible clarté à travers les fentes de la porte. Satisfait de cette découverte, il frappa vivement sur les ais hospitaliers, mais on ne se hâta pas de lui répondre. Ce ne fut qu'après avoir frappé de nouveau à plusieurs reprises qu'il vit enfin l'huis s'ouvrir lentement, et paraître sur le seuil un homme de petite taille dans lequel il crut reconnaître le pontonnier de Confolens qui, six mois auparavant, lui avait loué pour guide un vieux mulet aveugle. Le maître de Pacolet tenait à la main une lampe qu'il garantissait de l'autre main contre les injures du vent.

Nous aimons à croire que le lecteur n'a point oublié ce personnage dont il a été, d'ailleurs, question plus d'une fois dans le cours de notre récit. A sa première et unique apparition sur la scène, il ne s'était montré à nous que comme un vieillard morose et quinteux, habitué à médire des choses de ce monde. On sait maintenant qu'il devait cette humeur sombre autant au souvenir du crime qu'il avait commis qu'à la pente naturelle de son caractère.

Lorsqu'il aperçut Aymé Verd, dont un rayon de la lampe éclairait la figure, il tressaillit visiblement. La ressemblance du jeune gentilhomme avec Ponce IV était si frappante en ce moment, qu'elle

ne tarda pas à jeter le complice de Sassenage dans une étrange erreur.

— Entre, dit-il d'un ton chagrin, entre, le compagnon de mes nuits, le compagnon de mes jours, entre. Je ne t'avais pas vu d'aujourd'hui et j'espérais de ne pas te voir. Est-ce que les ombres voyagent par un temps semblable? Ah! tu n'avais pas besoin de venir. Ils font assez de bruit là-haut pour m'empêcher d'être tranquille, et il n'y a pas un coup de leur maudit tonnerre qui ne m'ébranle jusqu'au fond de l'âme comme si j'entendais la trompette du jugement.

Aymé Verd, étonné de ce langage, suivit Bruno dans l'intérieur de la maison, après avoir attaché son cheval sous une espèce de hangar qui servait d'écurie.

— Assieds-toi sur ce banc, continua le pontonnier en posant sa lampe sur la table; tu ne crains pas plus l'orage que ne le craignait ma femme quand il s'agissait d'aller danser une bourrée à Confolens, à Saint-Just ou ailleurs. Elle mettait un mouchoir sur sa tête, retroussait sa jupe et partait ainsi, malgré la pluie et le vent, malgré l'eau et le feu; elle aurait traversé le Rhône sans

pont et sans bateau si elle eût entendu sur l'autre bord une vielle ou une musette.

En parlant ainsi, Bruno reprit sa place sur un escabeau, baissa la tête et demeura plongé dans une sorte d'abattement. Aymé Verd attendit un moment qu'il voulût bien s'occuper de lui; mais voyant qu'il ne semblait pas même l'avoir aperçu il lui adressa la parole et lui demanda un gîte pour la nuit.

A ces mots, le pontonnier se leva et prêta l'oreille comme un homme qui croit avoir mal entendu. — Qui est-ce qui a parlé? dit-il sans oser regarder son interlocuteur, est-ce toi? Que veux-tu? un gîte? c'est pour me railler, sans doute, car tu sais bien que je ne puis pas te le refuser. N'entres-tu pas à toute heure chez moi, même quand la porte est close? ne viens-tu pas t'asseoir quand tu le veux au chevet de mon lit? ne t'ai-je pas entendu geindre pendant des nuits entières sans pouvoir te chasser, et ne restes-tu pas près de moi, au gros du jour, tandis que les esprits de ténèbres ont tous décampé devant l'étoile matinière? Ah! mon Dieu! mon Dieu! Jeanne aussi me disait : « Voulez-vous que j'aille à la fête de Saint-Just? voulez-vous que j'achète une guimpe mordorée? »

Mais que je le voulusse ou non, elle arrivait toujours la première sur la pelouse, et sa guimpe reluisait comme une chape de damas. Et encore, avec elle, je pouvais me fâcher dans mes mauvais moments; je prenais le manche à balai et je la faisais sauter plus haut qu'elle n'avait sauté au bruit du fifre et de la cornemuse; mais, avec toi, j'ai beau me mettre en colère, j'ai beau crier, tu es sourd comme les morts, et tu restes mon hôte malgré moi. Pourquoi ne me laisses-tu ni trêve ni repos? Suis-je le seul coupable? ne t'ont-ils pas frappé comme moi? Va-t'en! j'ai peur. Va-t'en! rentre dans la terre d'où tu n'aurais jamais dû sortir, ou s'il faut que tu erres dans ce monde, va trouver les autres, les autres. Assieds-toi à leur chevet, montre-leur tes blessures sanglantes; meurs cent fois sous leurs yeux. Les laisses-tu donc tranquilles, tandis que tu viens me tourmenter, ou bien les ombres sont-elles partout en même temps ainsi que le Dieu qui les mène et les fait sortir de la tombe?

— Croix-Dieu! pensa Aymé Verd, qui ne put se défendre d'une secrète horreur, cet homme est un grand fou, s'il n'est pas un grand criminel. Holà! sire pontonnier, ajouta-t-il tout haut, regardez-

moi bien et reprenez vos sens; je ne suis point une ombre et n'ai que faire de vos sornettes. Est-ce de la sorte que vous recevez les voyageurs? Donnez-moi un lit, car je suis trempé jusqu'aux os et veux aller me reposer.

Le ton avec lequel Aymé Verd avait prononcé ces paroles fit tressaillir Bruno. Il jeta vivement les yeux sur le jeune gentilhomme, mais en l'apercevant il sembla hésiter encore.

—Qui êtes-vous, messire? lui dit-il d'une voix altérée, qui êtes-vous? que venez-vous chercher dans cette maison? Au nom du ciel! ajouta-t-il, quel est le nom que vous portez, la mère qui vous a nourri, le père qui vous a élevé?

Notre héros, surpris de ces questions, ne crut pas devoir, néanmoins, garder le silence. Il répondit à son hôte qu'il était le fils d'un gentilhomme du Valgodemard et qu'il s'appelait Aymé Verd de Chambéon.

— Ainsi, dit Bruno, vous êtes né dans les montagnes? vous êtes le fils d'un gentilhomme des Alpes?

— Comme vous le dites, sire pontonnier, répliqua Aymé qui, ainsi que le lecteur le sait déjà,

était bien résolu à taire à jamais le secret de sa naissance.

A cette réponse le vieillard secoua la tête avec tristesse, et, allumant une lampe à celle qui brûlait sur la table, conduisit le jeune gentilhomme dans une chambre voisine où il le laissa après avoir balbutié quelques excuses au sujet de la réception qu'il lui avait faite. Aymé ne put s'empêcher de trouver quelque chose d'étrange dans la conduite du pontonnier; mais, dans ces temps de désordre, il n'était pas rare de rencontrer des gens dont les malheurs avaient troublé la raison. Il plaignit donc le vieillard, et après avoir épuisé mille conjectures, il ne tarda pas à s'endormir d'un profond sommeil.

CHAPITRE LVIII.

Tel père, tel fils.

Dans cette maison solitaire,
Gordon, Gordon que viens-tu faire?
La mort cruelle suit tes pas
Et pour toi le soleil ne se lèvera pas.
CAMPBELL.

Bruno avait été fortement ému par la scène que

nous venons de rapporter. Il voulut d'abord reprendre sa place auprès de la table et continuer la lecture qu'il avait commencée, mais son esprit était dans cet état d'agitation qui ne permet pas au corps de rester en repos. Il ferma donc le volume que sa main tremblante pouvait à peine tenir, et, se levant presque malgré lui, s'approcha de l'étroite fenêtre qui donnait sur le Rhône. L'orage était encore dans toute sa force. Le tonnerre grondait au-dessus de la maison, et la lueur des éclairs blanchissait par intervalle les carreaux de papier huilé qui garnissaient la croisée.

— Comme il lui ressemble! dit-il, ce sont les mêmes traits, le même regard sombre, la même taille haute et fière. Si l'enfant existe encore, ne serait-ce point lui?

Cette pensée ne fit que traverser l'esprit de Bruno.

— Allons donc! ajouta-t-il, à quoi bon me tourmenter ainsi? Qui peut reconnaître la goutte d'eau dans la mer et l'oiseau de passage qui s'est échappé de nos filets?

En disant ces mots le pontonnier passa la main sur son front avec effort et prêta l'oreille aux bruits qui se faisaient entendre au dehors.

— Pourquoi tremblé-je ainsi? dit-il après un moment de silence; j'ai vu les parpaillots s'emparer de ma maison et préparer la corde pour me pendre, et je n'ai pas tremblé. Je ne crains pas les larrons, ma porte s'ouvre la nuit comme le jour, et cependant chaque fois que cette fenêtre s'éclaire, je deviens plus timide qu'un enfant, plus tremblant que la feuille.

Nous ne savons si une voix intérieure répondit à cette question, mais le pontonnier se tut et poussa un sourd gémissement. Enfin, peu à peu, ses idées semblèrent avoir pris un autre cours, car il s'avança vers la porte, et, après l'avoir ouverte toute grande, regarda un moment la pluie qui tombait.

— Pauvre Philibert! dit-il, je ne serais pas fâché qu'à cette heure il fût là-haut dans sa chambre dormant sur les deux oreilles. Il ne fera pas bon coucher dehors cette nuit, et Dieu sait où il aura trouvé un gîte!

Le pontonnier avait à peine achevé ces mots, qu'il crut entendre à quelques pas au milieu des ténèbres une voix qui ressemblait à celle de son fils.

— Père! père! disait-elle, me voilà, ne vous

mettez pas en peine. Je suis charmé de voir que vous pensez à moi de temps en temps. Vous savez le proverbe : « Loin des yeux, loin du cœur ; » mais vous êtes un brave homme et vous n'êtes pas si méchant que vous en avez l'air.

— Est-ce toi? coureur d'aventures, gibier de potence? s'écria Bruno qui n'avait pu retenir un mouvement d'inquiétude et de tendresse pour son fils absent, mais qui, en le voyant sain et sauf, avait retrouvé aussitôt toute sa colère et toute sa rancune. Que fais-tu là comme un renard qui rôde autour d'un poulailler? faut-il que j'aille te chercher et que je te fasse entrer ici à coups de bâton ?

— Chut! chut! au nom du ciel! répliqua Philibert ; avez-vous besoin de sonner toutes les cloches pour mon arrivée? Répondez-moi plutôt et à voix basse, comme un amoureux qui conte fleurette à sa belle : le jeune homme est-il couché?

— Quel jeune homme?

— Ce voyageur qui vient d'entrer il y a un moment.

— Que t'importe? vagabond, répliqua le pontonnier; oui, il est couché; mais, pour ce qui te regarde, j'ai bien envie de te fermer la porte

au nez, et de t'envoyer passer la nuit dans les marais, afin de t'apprendre à courir la pretentaine.

Avant que Bruno eût pu exécuter cette menace, si toutefois il y avait songé un seul instant, Philibert s'était glissé dans la maison. Il se débarrassa promptement de la balle qu'il portait sur le dos, secoua ses habits qui étaient trempés de l'eau du ciel, et s'assit devant la table. Il savait que son père allait, selon une coutume invariable, commencer l'entretien par des reproches et des plaintes. Le pontonnier, en effet, après avoir fermé la porte, ne tarda pas à donner carrière à sa mauvaise humeur.

— Va-t-en, mauvais drôle, s'écria-t-il, va-t-en, je ne veux pas te voir; tu n'es jamais venu dans cette maison que comme un oiseau de malheur pour m'annoncer quelque chagrin. Que veux-tu cette fois? Est-ce la dernière de mes pistoles? Viens-tu me dépouiller jusqu'à la chemise pour payer tes fredaines? Attends au moins que j'aie rendu l'âme, vagabond, et sois tranquille, tu n'attendras pas longtemps.

— Père, dit le colporteur en jetant un regard inquiet vers la chambre qu'occupait Aymé Verd,

grondez tant qu'il vous plaira; mais, au nom du ciel, ne parlez pas si haut.

— Oui! les enfants! reprit Bruno, les enfants! donnez-vous mille peines pour les élever; chagrinez-vous quand ils sont malades; tirez-vous le sang des veines pour leur faire plaisir: sitôt qu'ils se croient assez grands pour voler de leurs propres ailes, ils vous plantent là et vous ne les revoyez plus que lorsqu'ils ont besoin de vous. S'ils sont gais et contents, d'autres que vous les voient rire; s'ils boivent une bouteille, d'autres que vous trinquent avec eux; c'est tout au plus s'ils se souviennent qu'ils ne sont pas venus au monde tout seuls; mais quand ils n'ont plus ni sou ni maille, quand ils ont usé la semelle de leurs chausses et que les taverniers leurs refusent crédit, ah! pour le coup, la mémoire leur revient, et vous les voyez arriver tout penauds comme des gueux qui demandent l'aumône. Tais-toi, langue de vipère, ajouta le pontonnier en voyant que son fils ouvrait la bouche pour se justifier; tais-toi, et que Dieu te punisse de m'avoir laissé comme tu l'as fait pour vivre à ta guise et courir le pays avec des gourgandines.

— Prenez garde, père! interrompit Philibert,

vous allez trop loin, vous vous repentirez ensuite de ce que vous aurez dit.

— Non! non, reprit le pontonnier; si tu avais vécu avec moi, mes chagrins n'auraient pas été si lourds de moitié; je n'aurais pas dépensé le peu d'argent que j'avais à payer les gens de justice, et à te sauver de la corde; entends-tu, vagabond? Mais tu m'as abandonné comme une vieille barque à moitié défoncée et qui fait eau de toutes parts; tu m'as laissé seul comme si j'étais un lépreux ou un excommunié, et j'aurais pu mourir sur mon grabat, sans avoir personne pour m'assister, après avoir eu autour de moi trois grands enfants et une femme. Va! va! malheureux, le diable te rendra tout le mal que tu m'as fait.

Tout en grondant de la sorte et en menaçant son fils de le laisser périr de faim et de soif, Bruno tira de l'armoire des provisions et une cruche de vin qu'il plaça sur la table avec deux verres. Cependant il n'avait pas encore exhalé toute sa bile, car il continua à gronder, même après avoir pris place en face de Philibert. Ce fut seulement lorsqu'il vit ce dernier laisser intacts les mets qu'on venait de lui servir, et fixer de côté et d'autre des yeux hagards, ce fut alors seulement que la ten-

dresse paternelle l'emporta tout à fait sur son vieux ressentiment. C'était la première fois qu'il arrivait à Philibert de refuser la nouriture que son père lui offrait.

— Qu'est-ce que cela signifie? s'écria le pontonnier en lui versant à boire; ne vas-tu pas te tourmenter à cette heure? crois-tu que je regrette le pain que tu manges ici? Allons, mordieu! puisque cela te chagrine, ne parlons plus du passé. Ce n'est pas l'eau qui coule sous le pont d'Avignon qui brisera mon bateau et emportera ma traille. Quand une chose est amère, il ne faut pas toujours la remâcher; et bien fou est celui qui se gratte où il a mal. Voyons! mange un peu de cette anguille, bois un coup et conte-moi tes ennuis.

Philibert, qui semblait en proie à une agitation fébrile, refusa de manger, mais il vida coup sur coup plusieurs gobelets remplis jusqu'aux bords.

— Père, père, dit-il ensuite tandis que son visage changeait de couleur à plusieurs reprises, je ne suis pas venu ici pour rien. J'ai à vous parler, et Dieu m'est témoin que ce n'est pas d'une bagatelle.

— Eh! qu'attends-tu, mon garçon? interrompit Bruno frappé de l'altération qu'avaient subie les

traits de son fils; de quoi s'agit-il? As-tu quelque affaire avec ces coquins de douaniers? Les gens du roi se sont-ils mis à tes trousses? Ah! je t'avais bien dit que cela finirait mal; mais parle, de quoi s'agit-il? Crois-tu que je veuille abandonner le fils de ta mère, bonté divine! Je ne crains qu'une chose, c'est qu'il ne me reste pas assez d'argent pour les contenter, ces misérables!

— Non, gardez vos écus, père, reprit Philibert, il ne s'agit ni des douaniers ni des gens du roi. Écoutez-moi, ajouta-t-il en baissant la voix et en jetant de nouvuau les yeux vers la chambre d'Aymé Verd, croyez-vous qu'il puisse nous entendre?

— Qui donc? demanda Bruno.

— Pardieu! le jeune homme le voyageur.

— La porte est bien fermée, dit Bruno; d'ailleurs je suis sûr qu'il dort, celui-là, malgré le bruit de l'orage.

— Eh bien....

Philibert voulut continuer, mais les paroles se refusaient pour ainsi dire à ses lèvres. Enfin, il but une nouvelle rasade et se sentit plus maître de lui-même. Il n'osa pas néanmoins aborder la confidence qu'il voulait faire à son père, et, pour faire

entendre sa pensée, il jugea à propos de recourir à quelques détours, ce qui lui était d'ailleurs assez ordinaire.

— Père, dit-il, avez-vous connu Jean Liotard, l'aubergiste de Valence, qui l'an dernier fut accusé d'avoir tué secrètement le sire de Commercy ?

— Oui, je l'ai connu, repartit Bruno en pâlissant ; mais qu'est-ce que cela a de commun avec ce que tu as à me dire ? Jean Liotard a payé sa dette aux hommes, et ce n'est pas à nous de le juger.

— On dit qu'il s'est repenti à sa dernière heure, reprit Philibert, et qu'il ira droit au ciel, comme s'il n'avait pas à se reprocher la mort d'un homme. Mais qu'avez-vous donc, père, ajouta-t-il en voyant le trouble du pontonnier, qu'avez-vous ?

— Rien ! rien ! dit Bruno ; parle, je t'écoute, mais laisse là Jean Liotard. Qu'y a-t-il besoin de s'occuper de lui et de troubler son repos ?

— Pardieu ! reprit Philibert, qui parut satisfait de la réponse du pontonnier, je ne lui veux point de mal, je veux dire seulement que c'était un grand sot, et que, si l'on a découvert la besogne qu'il avait faite, c'est bien sa faute. Quand on choisit l'heure propice, les murs n'ont pas d'oreilles,

la nuit n'a point d'yeux, et la rivière point de langue, pour répéter ce qu'elle a vu. Dieu merci! les morts ne parlent pas, et je n'en ai jamais vu sortir de dessous terre, pour porter témoignage devant la justice.

— Non! ils ne sortent jamais de dessous terre, n'est-ce pas? dit Bruno. Quand on croit les voir, c'est une vision, et voilà tout, c'est la vision d'une tête malade, et il faut la chasser comme le vent chasse le brouillard du Rhône; mais ne songeons plus à cela, et dis-moi ce qui t'amène.

— Eh bien, poursuivit Philibert, après avoir vidé encore une fois son gobelet, j'ai fait un rêve cette nuit!

— Un rêve! s'écria Bruno; te moques-tu de moi, tête légère?

— Non, non, reprit le colporteur, les rêves disent vrai souvent, et je vous ai entendu répéter plus d'une fois que la vie n'était qu'un mauvais songe; vous saurez donc ce que j'ai rêvé l'autre nuit. Nous étions, vous et moi, assis auprès de cette table comme nous le sommes en ce moment; la pluie et le vent battaient le châssis de la fenêtre, et il y avait un voyageur endormi dans la chambre bleue.

— Après? dit le pontonnier.

— Après! vous voulez donc savoir ce qui arriva? poursuivit Philibert ; à quoi bon? les rêves sont des chimères comme le plaisir et le bonheur en ce monde, et il ne faut pas plus s'en occuper que du nuage qui passe et de l'eau qui s'écoule. Mais où en étais-je? ajouta-t-il en se versant encore à boire et en vidant son gobelet comme s'il eût eu besoin d'y puiser plus d'assurance. Ah! je me souviens, nous étions assis sur ces mêmes bancs; tout à coup nous entendons frapper à la porte; vous allez ouvrir, sans demander qui va là, et nous voyons entrer un homme, pâle comme la mort, lequel s'avance vers nous sans prononcer une parole, et dépose sur la table un gros sac d'argent dont le son nous fait tressaillir tous les deux.

— Hélas! dit Bruno en haussant les épaules, qui rêve d'or et d'argent doit s'attendre à misère pour le lendemain.

— Ne m'interrompez pas, reprit Philibert; l'homme au visage pâle tira ensuite de dessous son manteau des armes bien aiguisées et les mit à côté du sac d'écus, puis il nous montra la porte de la chambre bleue et nous crûmes comprendre

à un signe qu'il nous faisait..... nous crûmes comprendre que nous pouvions gagner en un moment toute la fortune que renfermait le sac.

— Et comment cela? demanda Bruno qui ne put se défendre d'un horrible pressentiment.

— Je n'ai pas besoin de vous le dire, père, reprit le colporteur; le jeune homme dormait, il n'y avait, je crois, qu'à l'empêcher de s'éveiller.

Le pontonnier laissa échapper un sourd gémissement.

— Que croyez-vous que vous lui répondîtes, père? poursuivit Philibert avec un mélange de hardiesse et de frayeur. Ma foi, vous refusâtes d'abord tout net et voulûtes même le chasser; mais lorsque le vieux Sassenage eut étalé sous vos yeux trois mille écus tout neufs.....

— Sassenage! s'écria Bruno en se levant avec agitation. Ah! tout cela n'est pas un rêve, monstre d'enfer! Qu'est-ce que cela signifie? Où l'as-tu vu, ce tentateur? Que me veut-il? Est-ce qu'il n'en a pas assez? Que veut-il à ce jeune homme? parle! que lui veut-il? Il n'en a donc pas fini avec le sang? Il songe donc à en verser encore au moment de paraître devant son juge?

— Allons! pensa Philibert en se levant, voilà

le moment difficile à passer, mais il n'y a pas de tempête qui ne s'apaise, et celle-là aura sa fin comme les autres. Écoutez, père, ajouta-t-il tout haut, les mille écus sont à Romans qui nous attendent. Mais vous voulez les gagner, j'en suis sûr; ainsi prenez votre hache. Vous avez appris à la manier en radoubant votre ponton. Quant à moi, j'ai là ce qu'il me faut.

En parlant ainsi, Philibert s'approcha de la balle qu'il avait déposée contre le mur. Malgré les efforts qu'il faisait pour surmonter son émotion, ses mains tremblaient tellement, qu'il eut de la peine à détacher les courroies qui retenaient le couvercle. Cependant il y réussit à la fin et tira du fond de son havre-sac deux pistolets chargés.

— On en prend un dans chaque main, dit-il, vous verrez, ce sera l'affaire d'une seconde. En un moment tout sera dit. Nous jetterons ensuite le corps dans le fleuve. La nuit est noire, le pays est désert. A coup sûr, quand le jour se lèvera, il n'y paraîtra plus.

— Tais-toi, misérable! s'écria Bruno qui, en entendant son fils, avait senti ses cheveux se dresser sur sa tête; tu ne sais ce que tu dis. Il n'y a pas de nuit si noire, de fleuve si profond, qui

puisse ensevelir le meurtre et la victime. Laisse ces armes! laisse-les, te dis-je! Mieux vaudrait pour toi te jeter dans le Rhône et y périr d'une affreuse mort, que de frapper cet homme et de porter ce crime le reste de tes jours. Le vieux drôle t'a donc ensorcelé, toi aussi? Il t'a donc fait croire tout ce qu'il a voulu? Encore une fois, que veut-il à cet enfant? Qu'a-t-il besoin de le tuer? Et s'il veut qu'il meure, pourquoi ne se charge-t-il pas lui-même de la besogne?

— Entre nous, dit Philibert, il paraît que le jeune homme est le fils de Ponce IV de Montmaur, lequel... mais cela ne vous importe guère et nous fait perdre un temps précieux. Prenez la lampe, mon père, et ouvrez doucement la porte. Je vous promets de ne plus vous quitter d'un pas désormais; nous irons vivre où vous voudrez, nous boirons ensemble autant de bouteilles qu'il vous plaira, et je jouerai avec vous jusqu'à notre dernier écu. Mais auparavant il faut le gagner.

— Non! s'écria Bruno en se jetant entre Philibert et la porte de la chambre bleue; non, cet enfant ne périra pas comme son père; mon fils ne sera pas un assassin, mon fils ne souffrira pas ce que j'ai enduré. Ah! s'il t'a jeté un charme, nous

irons trouver la sorcière ; si tu as besoin d'argent, nous vendrons le bac et tu en emporteras le prix, pour le dépenser à ta façon. J'irai mendier mon pain ensuite. Mais tu ne seras pas un assassin. Les assassins ne dorment plus, les assassins ont peur la nuit, ils ont peur le jour ; ils craignent la lumière et les ténèbres, ils n'ont jamais un instant de repos, et ils souffrent d'avance tous les tourments de l'enfer.

— Père, qu'en savez-vous pour en parler ainsi? demanda Philibert.

— Ce que j'en sais? s'écria le pontonnier. Malheureux! connais-tu la main qui a porté à Ponce IV le premier coup? Non? Eh bien, cette main, la voilà! Dois-je en savoir quelque chose? Dis, réponds.

— Parbleu, répliqua Philibert, vous voyez donc bien qu'on n'en meurt pas; au reste, si vous avez des scrupules, laissez-moi faire, je m'acquitterai tout seul de la besogne.

En disant ces mots, le colporteur voulut repousser son père qui lui barrait le passage; mais Bruno, exaspéré, se jeta sur lui et, lui serrant la gorge avec une vigueur peu commune, le força à s'arrêter.

— Sacredieu! vous m'étranglez, père; lâchez-

moi, s'écria Philibert d'une voix etouffée. Mille écus, je veux avoir les mille écus. Ah!... ah!... vous m'étranglez. Lâchez-moi!

—Non, misérable! répliqua le pontonnier sans abandonner sa proie et en serrant au contraire avec plus de force le cou de Philibert, tu ne vendras pas ton âme comme j'ai vendu la mienne; non, tu ne vendras pas ton repos pour un peu d'argent qui s'en va comme de la fumée.

— Père! père! s'écria Philibert dont les yeux commençaient à sortir de leurs orbites; damnation! me lâcherez-vous, vieux scélérat! j'étouffe.

—Ah! poursuivit Bruno sans l'écouter, tu veux marcher sur mes traces! tu veux tuer un homme sans défense! tu veux tuer le fils comme j'ai tué le père! tu veux tremper tes mains dans le sang! Non! non! il y a assez d'un meurtrier dans la famille. Tu auras beau crier, tu auras beau te débattre comme un possédé, je te tiens, entends-tu, fils de Satan? je te tiens et je t'étranglerai, s'il le faut, plutôt que de te laisser faire un seul pas.

Cependant Philibert sentait qu'il allait perdre la respiration; il chercha à se dégager par un dernier effort, mais ce fut en vain. Il voulut crier, la voix lui manqua entièrement, et il ne put faire entendre

que des sons rauques et inarticulés. Il attacha alors sur son père des regards terribles et essaya d'armer un pistolet, mais sa main n'en avait plus la force. Enfin, après un moment de lutte, il resta immobile comme un faible oiseau dans les serres de l'aigle, et ne donna plus d'autre signe d'existence que les sourdes convulsions qui, d'ordinaire, accompagnent l'agonie. Bruno n'avait pas lâché prise; il semblait en proie à une rage frénétique et continuait à maudire son fils et à l'étreindre avec plus de violence. Lorsqu'il vit néanmoins les yeux de Philibert se fermer et ses lèvres pâlir, tandis que son visage prenait une teinte violette, il craignit d'avoir serré trop fort; ses doigts se relâchèrent, et il saisit Philibert par le collet de son pourpoint.

— Ah! je savais bien que je te ferais tenir en repos, bête malfaisante, dit-il; tu te tais maintenant; tu tombes en faiblesse, comme ta mère quand je lui frottais les épaules avec du bois trop vert. Veux-tu le tuer encore? Parle! y songeras-tu jamais? Voyons, réponds-moi.

En parlant ainsi, Bruno secouait fortement son fils, mais celui-ci garda le silence. Sa tête était retombée sur sa poitrine et suivait tous les mou-

vements que l'on imprimait à son corps. Le pontonnier la releva vivement, mais elle retomba en arrière, et la bouche s'entr'ouvrit sans proférer aucun son.

— Philibert! s'écria le vieillard d'une voix tremblante, Philibert! cela est un mauvais jeu, parle! réponds-moi! Dieu tout-puissant! que la jeunesse est folle! Philibert! tu veux me faire peur? tu sens bien que tu avais tort et que c'était un crime abominable; mais ce n'est pas ta faute, le scélérat t'avait ensorcelé. Philibert! un mot! un seul mot! Ah! mon Dieu! mon enfant est mort! j'ai tué mon enfant!

Le pontonnier avait déjà porté son fils près de la table, il l'assit sur un banc, ouvrit son pourpoint et fit tout ce qu'il put imaginer pour le rappeler à la vie; mais tous ses soins furent inutiles. Après un quart d'heure d'affreuses angoisses, le malheureux père, ayant épuisé toutes les ressources que lui faisait chercher son désespoir, posa la main sur la poitrine de son fils; le cœur avait cessé de battre. Il approcha la lampe de ses lèvres, aucun souffle ne vint en faire vaciller la flamme.

A ces signes trop certains, le pontonnier se mit à pousser des cris déchirants, à se frapper

la tête de ses mains en s'accusant d'avoir tué son fils. Il se penche ensuite sur le visage de Philibert, qu'une mort aussi violente avait horriblement défigurée et le couvrit de ses larmes, tout en appelant d'une voix douloureuse le malheureux jeune homme; puis, cédant malgré lui au désespoir, il se leva brusquement, ouvrit la porte et s'élança la tête nue, au milieu des ténèbres, malgré la pluie qui tombait à flots et le vent qui soufflait avec violence. Il courut ainsi le long de la rivière en jetant des cris de douleur pareils à ceux que pousse la lionne lorsqu'elle a vu le chasseur lui enlever ses petits. Enfin, après avoir erré de la sorte pendant une heure autour de sa maison sans savoir de quel côté il portait ses pas, il se sentit ramené par une force irrésistible vers le lieu où gisait son fils. Il avait conçu comme un vague espoir qu'il avait été abusé par un songe et qu'en rentrant chez lui il allait être heureusement détrompé; mais lorsqu'il mit le pied sur le seuil, la première chose qu'il aperçut, à la clarté de la lampe, fut le corps inanimé de Philibert. A cette vue, il s'arrêta et demeura un moment immobile, les yeux fixés sur le visage du malheureux jeune homme. Une sombre et farouche tristesse

ne tarda pas à succéder au désespoir qui s'était emparé de lui. Il s'assit sur un banc et murmura d'une voix sourde :

— J'en avais trois, j'en avais trois, voilà le dernier, et c'est moi qui l'ai tué; oui, je l'ai tué sans lui donner le temps de se repentir, et il brûlera comme son père durant l'éternité. Je voyais un fantôme, j'en verrai deux maintenant : l'un sera à ma gauche, l'autre à ma droite, et la mort sera devant moi, attendant que je lui paye ma dette et que j'aille rendre mes comptes là-haut. Ah! mon Dieu, j'ai tué mon enfant, j'ai tué l'enfant de Jeanne, celui qu'elle aimait le mieux! parce qu'il lui ressemblait et qu'il était comme elle d'humeur vagabonde. Il ne courra plus les champs désormais. Il ne viendra plus frapper à cette porte au milieu de la nuit, à moins qu'il n'y revienne comme *l'autre,* pour troubler mon sommeil.

Le pontonnier, en achevant ces mots, saisit le corps de Philibert, le chargea sur ses épaules et s'achemina en pleurant vers le Rhône. Il s'avança dans le fleuve assez loin pour que l'eau lui montât jusqu'à la ceinture, puis il jeta le cadavre dans le courant. La pluie avait cessé. La lune, se dégageant d'entre les nuages, éclairait la surface du fleuve.

Le corps de Philibert s'enfonça d'abord dans les flots, mais il reparut un peu plus loin, et Bruno le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu entièrement comme un point noir dans le lointain. En ce moment une voix qui le fit tressaillir prononça son nom sur le rivage. Il retourna à la hâte vers la grève et aperçut un gentilhomme enveloppé dans un large manteau et dont le chapeau était surmonté d'une plume verte. L'étranger était debout, les bras croisés sur la poitrine et donnait les signes d'une vive impatience.

— Pâques-Soles, dit-il, que faisais-tu là-bas, vieil oiseau de nuit? ta maison est comme la tête d'un fou, elle est vide et ouverte à tous les vents.

— Continuez votre route, monsieur le comte, répliqua Bruno qui avait reconnu le vieux Sassenage et avait peine à contenir sa colère, continuez votre route : tout mauvais homme a sa mauvaise heure, et vous pourriez vous repentir d'avoir vu ma maison ce soir.

— Me repentir? dit Sassenage, qu'est-ce que cela se repentir? C'est, je crois, regretter d'avoir fait une chose. Quel bien aurais-je donc fait ce soir pour m'en repentir? Allons, trêve de folies, je

veux passer l'eau ; démarre ta barque et prends l'aviron.

—Non, monsieur le comte, dit Bruno d'un ton menaçant, ne passez pas l'eau cette nuit, n'entrez pas dans ce bateau, allez-vous-en ; il y a eu assez de malheur aujourd'hui ; allez-vous-en, et priez pour ceux dont vous avez causé la mort.

— Misérable manant, s'écria Sassenage, que parles-tu de prières? laisse les prières aux femmes ; prends ton aviron. Ne m'as-tu pas entendu, et crois-tu que j'ai coutume de répéter les ordres que je donne?

—Encore une fois, passez votre chemin, reprit le pontonnier, mais ne me tentez pas ; fiez-vous aux marais glissants, aux vagues profondes du Rhône, mais ne vous fiez pas à ma barque et à la corde neuve de ma traille.

—Jour de Dieu! dit le comte en s'avançant le poing levé sur le batelier, je passerai l'eau cette nuit, ou j'y perdrai mon nom.

—Eh bien donc! reprit Bruno d'une voix plus sourde, que ton sang retombe sur ta tête ; c'est Dieu qui t'a jugé; c'est Dieu qui t'a amené; c'est Dieu qui a marqué notre heure; qu'il en soit fait suivant sa volonté.

En parlant ainsi, le pontonnier détacha son bateau, y fit entrer le comte, et bientôt le lourd ponton retenu par le câble de chanvre lutta avec peine contre le courant du fleuve, disparut au milieu des ténèbres, car la lune s'était voilée, comme si elle eût peur d'éclairer de sa lumière la scène qui allait se passer sur cette barque chancelante.

Le lendemain, au lever du soleil, Aymé Verd sortit de la chambre où il avait reposé pendant la nuit. Il s'était réveillé à plusieurss reprise; mais, comme la cloison et la porte qui le séparaient de la pièce principale étaient solides et épaisses, il n'avait entendu qu'un bruit confus de voix comme il n'est pas rare d'en entendre dans les hôtelleries. Lorsqu'il entra dans la salle, la porte était encore ouverte et la lampe brûlait sur la table. Au dehors, les dernières traces de l'orage avaient disparu. Jamais plus belle matinée de juin n'avait succédé à une plus horrible tempête. L'air était frais, le ciel pur; le soleil dorait au loin les collines et commençait à jouer sur les flots du Rhône qui semblait couler plus doucement entre les aunes et les peupliers de ses rives. Aymé Verd, ému d'un pareil spectacle, ne put s'empêcher de souhaiter en lui-même que l'orage de la guerre civile s'apaisât

comme celui qui bouleversait la veille toute cette riche campagne, et qu'un temps de calme et de repos lui succédât de même.

Après avoir formé ce vœu qui, contrairement au sort habituel des vœux de l'homme, devait bientôt se réaliser, notre ami chercha le pontonnier afin de lui payer son gîte, mais il ne put le trouver ni dans la maison ni aux alentours. Il supposa qu'il était en ce moment de l'autre côté du fleuve où il avait conduit sans doute quelque voyageur; mais en s'approchant du rivage et en jetant les yeux sur le bord opposé, il ne put y découvrir personne. Il remarqua même avec surprise que le bateau avait disparu et que la corde du bac, rompue à son extrémité inférieure, flottait inutile au gré de l'eau. Étonné de ces circonstances et inquiet sur le sort du pontonnier, il resta au bord du fleuve, épiant avec l'attention la plus vive le moindre signe qui pourrait guider ses recherches ; mais les heures s'écoulèrent sans qu'il aperçût autre chose que les hirondelles de mer qui volaient à la surface de l'eau en poussant un cri plaintif. Il se décida donc à partir, après avoir laissé une pièce d'argent sur la table et avoir fermé la porte. Poursuivi néanmoins par une vague in-

quiétude, il suivit le bord du Rhône en promenant ses yeux dans toutes les directions avec l'espoir de découvrir le bateau de Confolens que les eaux pouvaient avoir emporté et jeté contre un écueil. Il se flattait d'arriver encore à temps pour porter secours aux malheureux passagers que contenait la barque.

Il n'avait pas encore fait une lieue de la sorte lorsqu'il vit, en effet, un ponton échoué sur le rivage au milieu d'une épaisse saulée. Il y courut aussitôt, mais le ponton était vide. Cédant à une horrible anxiété, il se mit à chercher autour de lui, tremblant d'apercevoir quelque débris plus regrettable du naufrage. Ses pressentiments ne l'avaient pas trompé; à quelques pas de la barque il découvrit deux cadavres étroitement serrés dans les bras l'un de l'autre. Dans l'un d'eux il reconnut Bruno le pontonnier; quant à l'autre, il ne put voir d'abord ses traits; mais lorsqu'il eut soulevé les plantes aquatiques dont il était couvert, il recula de surprise et d'épouvante. Il venait d'apercevoir la figure mâle et dédaigneuse du comte de Sassenage.

— Grand Dieu! dit-il, ne serait-ce point là ta justice! elle est lente, mais elle arrive. Puis reve-

nant à des sentiments plus chrétiens, ou obéissant à cette vieille loi de la chevalerie qui ordonne de pardonner à un ennemi quand cet ennemi est mort, il ajouta : Si vous l'avez puni en ce monde, Seigneur, ne soyez pas trop sévère pour lui dans l'autre.

Aymé Verd confia ensuite les deux cadavres à quelques bergers accourus à sa voix, et, mettant son cheval au galop, se hâta de se rendre à Valence pour prévenir les autorités compétentes et faire rendre les derniers devoirs aux deux naufragés.

Cet événement fut interprété de diverses manières par les nombreuses personnes qui voulurent bien en faire le sujet de leurs conversations à Valence, à Romans et dans les villages voisins. Les unes pensaient que la corde du bac s'était rompue fortuitement, et expliquaient d'une manière toute simple l'accident qui était arrivé. Les autres, et le lecteur partagera sans doute leur avis, ne voyaient pas la chose du même œil. Elles pensaient qu'on ne pouvait expliquer les diverses circonstances que la renommée avait recueillies sur la mort du comte de Sassenage, qu'en supposant un guet-apens. Maître Fournier, le greffier de Romans, soutint même à ce sujet une

discussion qui lui fit le plus grand honneur parmi les habitués de l'auberge du *Dauphin* : il exposa, 1° que la corde du bac de Confolens étant toute neuve, n'avait pu se casser d'elle-même, attendu que c'était le meilleur cordier de la ville qui l'avait fournie, et que ledit cordier assurait qu'elle aurait pu durer encore dix ans pour le moins, comme toutes celles qui sortaient de sa boutique; 2° qu'on avait découvert au fond de la barque une soupape faite de telle sorte, que la main de l'homme seule pouvait l'ouvrir; ladite soupape était ouverte! 3° qu'une lutte très-vive avait eu lieu entre Bruno et le comte, car le premier avait reçu trois ou quatre coups de poignard, et le second portait autour du cou une marque violette qui indiquait assez la vigueur avec laquelle le pontonnier l'avait serré. De ces faits et de quelques autres que nous n'avons pas besoin de rapporter, maître Fournier concluait avec plus de sagesse qu'on n'eût pu lui en supposer, que Bruno avait accompli enfin un vieux projet dont il avait parlé à plus d'une personne, à savoir de noyer quelque gros seigneur protestant en le passant dans sa barque. Placide ne manqua pas d'apporter son témoignage à l'appui de cette opinion.

Quant à Hugues Verd, il écouta la discussion en servant à boire à la ronde sans s'oublier, et la termina en disant : —Ventre-Mahom ! bien tué ou mal tué, le coquin est mort, c'est là tout ce qu'il me faut ; je n'aurais pas été fâché d'aider sa vilaine âme à déménager ; mais puisque le diable a emporté l'oncle et les neveux, il ne nous reste plus qu'à dire avec notre ami le bachelier : *Nunc est bibendum, et... et...* Voyons, aidez-moi donc, sire clerc ; êtes-vous homme à laisser ainsi un verre à sa plus belle moitié ?

— C'est juste, *pater Anchises,* repartit le bachelier :

Nunc est bibendum, nunc pede libero
Pulsanda tellus.

Maintenant il faut boire, maintenant il faut frapper la terre d'un pied léger.

Après cette citation, le couvre-feu ayant sonné, chacun se retira en son logis, et Hugues Verd partit sans plus tarder pour la ville de Grenoble où l'appelaient, dit-il, d'importantes affaires. Il se fit accompagner de maître Placide qui, étant un homme retors, pouvait assurément lui être d'un grand secours dans les visites qu'il allait faire à messieurs du parlement et à messieurs les gens du roi.

Épilogue.

Les curés tenaient autrefois, en France, des registres où ils inscrivaient les dates des naissances, des mariages et des morts qui survenaient dans leurs paroisses. On donnait le nom d'*obit*, ou d'obituaire, à ceux de ces registres qui étaient destinés à conserver la mémoire des défunts à l'heure de leur départ pour un monde meilleur. Nous avons été assez heureux pour nous procurer l'obituaire de la paroisse de Ladrieu-sous-Montmaur, lequel paraît avoir été tenu avec une grande régularité, et pendant une longue suite d'années, par le même pasteur. Il nous suffira d'en donner ici quelques extraits, pour faire connaître au lecteur curieux la destinée des personnages les plus importants de notre histoire. Nous avions craint d'abord en l'ouvrant, et en lisant au-dessus du titre cette sentence lugubre :

Pallida Mars æquo pulsat pede
Pauperum tabernas regumque turres (1);

(1) La Mort renverse d'un pied indifférent la cabane du pauvre et le palais du monarque. HORACE.

nous avions craint, disons-nous, de ne trouver dans ces pages qu'une nomenclature funèbre, plus propre à attrister l'âme qu'à la réjouir. Mais nous avons vu bientôt, avec plaisir, que maître Placide Gouttenoire, le curé en question, consignait dans ces annales de la tombe les événements les plus divers, et qu'à propos de morts, il parlait volontiers de noces et de baptêmes, en quoi il continuait de se montrer fidèle aux principes philosophiques qu'il avait puisés à l'université de Montpellier. Voici, du reste, les extraits de cette pièce intéressante que nous avons traduite tout exprès pour servir de conclusion à notre récit.

OBIT

DE LA PAROISSE DE LADVIEU-SOUS-MONTMAUR,

TENU PAR

MAITRE PLACIDE GOUTTENOIRE,

Bachelier en théologie.

† — Ce 19 septembre de l'an de grâce 1563, a été inhumé en grande pompe maître Eustache Béné-

vent, curé de cette paroisse et notre pieux prédécesseur, décédé en odeur de sainteté dans sa quatre-vingtième année, le 17 du présent mois. Il avait été fort éprouvé au temps de la persécution, et avait été réduit à dire la messe dans les bois et dans les étables. Rentré dans son presbytère, et toujours sain d'esprit, malgré son grand âge, le dernier acte de sa bonne et heureuse administration a été d'obtenir pour nous, son neveu et filleul, la survivance de sa cure, et nous avons accepté cette charge pastorale, malgré les avis de quelques personnes charitables qui nous représentaient combien ce serait-là un lourd fardeau pour nos épaules, et malgré les insinuations de quelques autres, qui nous donnaient à entendre que notre humble mérite nous appelait à de plus éminentes fonctions. *De hoc autem non agitur.* Le médecin prétend que ledit maître Eustache, qui n'était pas moins illustre par sa science que par ses vertus, est mort de vieillesse et s'est éteint comme un cierge sur le chandelier, après avoir brûlé jusqu'au dernier bout; mais des gens qui se prétendaient mieux informés ont attribué cette mort inattendue à une violente colère que lui avait causée dame Monique, sa servante. Enfin, quelques personnes sup-

posent que le bon vieillard avait été placé à côté de messire Hugues Verd de Chambéon, dans le gala qui suivit la noce de très-noble et très-puissant seigneur Aymé, baron de Montmaur, laquelle noce fut célébrée le quinzième jour du présent mois; que le bon vieillard, disons-nous, trahi par son voisin, avait bu plus que de coutume, ce qui aurait entraîné le malheur funeste que nous déplorons, opinion que nous déclarons fausse et absurde, attendu que dans cette même occasion plus d'un homme grave et éloquent s'est oublié jusqu'à lutter contre mondit sieur baron de Rochelerpt, et ne s'en est réveillé le lendemain que plus dispos, sauf un léger mal de tête qu'un verre de clairette de Dié a dissipé. D'où nous concluons que le défunt, s'il n'eût pas été si scrupuleux sur l'article de la tempérance, aurait prolongé encore sa précieuse et chère vie. Qu'il repose en paix!

† Ce 2 avril 1567 a été inhumée, dans le cimetière paroissial, demoiselle Monique, âgée de soixante-quatorze ans, décédée dans notre presbytère en filant sa quenouille. Elle avait servi quarante ans notre prédécesseur, dont la mémoire nous est et nous sera toujours chère, ainsi qu'aux habitants de Ladvieu. C'était une fille sage et

économe, et dont nous n'avons jamais eu qu'à nous louer, quoiqu'elle aimât volontiers à porter sur elle les clefs de la cave, de l'office, et même du coffre-fort; quoiqu'elle se fût formée, en un certain sens, une trop haute idée de la position d'une gouvernante du curé de Montmaur; quoiqu'elle nous reprochât de ne pas ressembler en tout point à notre estimable prédécesseur, pareille en cela à certaines matrones qui, ayant convolé à de secondes noces, rendent leur second mari martyr de toutes les vertus de leur premier époux; quoique... quoique... Mais qu'elle repose en paix, et que la terre lui soit légère. . . . . .

. . . . . .

† Cejourd'hui, 24 mai 1677, a été inhumé, dans le chœur de cette église, très-haut et très-puissant seigneur Hugues Verd de Chambéon, baron de Rochelerpt, seigneur de Rochebrune, de Rocheblaine, de Rocheplate, de Rochetaillée, de Rochecorbière et de divers autres lieux. En lui s'est éteinte la branche aînée de cette illustre maison, qui avait donné un chanoine au très-noble chapitre de Saint-Barnard, et qui s'est toujours distinguée par sa piété et sa libéralité. Ledit seigneur de Chambéon s'était toujours montré digne de

ses ancêtres, tant par la beauté de ses exploits pendant la guerre que par sa munificence, son zèle éclairé pour la religion et la dévotion toute particulière qu'il avait pour la mère de Dieu, ayant fait brûler, peu de jours avant de mourir, un cierge devant son autel. Il était le parrain de haut et puissant seigneur Hugues de Montmaur, fils aîné de très-haut et très-puissant seigneur Aymé de Montmaur, et de très-noble et très-puissante dame Hélène-Marie-Blanche de Sassenage, son épouse, pour le présent page en la cour de Sa Majesté le roi de France, et à qui il a laissé ses vastes et riches possessions du Valgodemar, à la condition par lui d'écarteler son blason aux anciennes armes de Rochelerpt, qui sont d'*azur à l'ours passant d'argent.* Nous composons pour lui une épitaphe dans laquelle nous n'oublierons pas de rappeler comment ce respectable gentilhomme se comporta au milieu des événements de 1562, événements dont personne encore n'a perdu la mémoire, et dont nous pourrions dire nous-mêmes comme le pieux Eneas :

Et quorum pars magna fui !

Cette perte nous a été très-sensible, car ledit

seigneur ne dédaignait pas de nous faire l'honneur de s'asseoir quelquefois à notre table frugale et de nous emmener dîner au nouveau château de Montmaur, lequel château, tout neuf et bâti en grosses pierres blanches, avec toutes sortes d'ornements d'un goût moderne, s'élève hors de la vue de l'ancien manoir, dans la vallée de Pécomtal. Voilà bien des amis que nous perdons en peu d'années, car nous avons vu mourir successivement notre bien-aimé père, Jean Gouttenoire, en son vivant consul de la ville de Romans; dame Gudule, notre mère nourrice; notre ami et ancien compagnon Jacques Sauzéas, de Saint-Étienne en Forez, que nous avons eu la joie de ramener au bercail, après quelques discussions approfondies sur les matières les plus ardues de la théologie; enfin notre digne oncle, maître Eustache Bénévent, qui est parti le premier de tous; et dame Monique, notre gouvernante, que nous regrettons chaque jour davantage à mesure que nous avançons dans cette vie pénible.

Heu ! heu ! fugaces, Posthume, Posthume,
Labuntur anni (1).

. . . . . .

(1) Hélas! Posthume, Posthume, les années s'envolent avec rapidité.

. . . . . .

† Cejourd'hui, 11 février 1582, a été inhumé dans notre cimetière maître Genest, marguillier de notre paroisse, intendant des domaines de Montmaur. Il avait épousé, en 1564, demoiselle Paschale, dont il a eu douze enfants, tant filles que garçons, tous bien portants à cette heure. L'aînée desdits enfants est allée s'établir à Saint-Chaffrey en Vercors, après avoir épousé un nommé Serpolet, qui a de grands troupeaux dans le pays, et qu'on suppose protégé par quelque fée ou sorcière, attendu que son père ne lui avait laissé pour héritage qu'une couple de chiens et un bâton ferré. Quant aux orphelins de maître Genest, ils n'ont pas à craindre la disette, car monseigneur le baron a promis de les marier, doter et établir convenablement. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

† Ce 13 octobre 1590 a été inhumé dans le cimetière de la paroisse maître Jérôme Gaschet, l'ancien escholier de la contrée, lequel vivait à Ladvieu, depuis assez longtemps, d'une rente que lui avait faite notre seigneur messire Aymé de Montmaur. Malgré ses soixante-dix ans, il allait

encore à pied, toutes les semaines, au château de Beauséjour, déjeuner et dîner chez madame de Salvaing, autrefois Sigolène de Jarniost, laquelle avait épousé le sieur Salvaing, doyen des conseillers au parlement de Grenoble, qu'elle eut la douleur de perdre après dix années de bon ménage. C'est de maître Gaschet que nous avons appris que feu messire Josserand de Jarniost est mort de joie en serrant dans ses bras le premier-né de sa fille. Quant à mademoiselle Cunégonde, personne n'ignore qu'elle se retira dans la maison noble des chanoisesses de Leigneux en Forez. Quelques-uns affirment que ce fut par dépit de voir sa sœur cadette mariée avant elle; mais nous repoussons cette explication de la conduite de la noble demoiselle. Elle a été plus sage que sa sœur, elle a donné sa foi à un époux qui ne la laissera jamais veuve, et qu'elle est sûre de posséder pendant l'éternité, à savoir Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Nota. Il faut, pour entrer à Leigneux, faire preuve de douze quartiers, tant du côté paternel que du côté maternel, et madame l'abbesse actuelle, qui est une du Bouchage, se montre avec raison très-sévère sur ce point. Aussi a-t-elle refusé dernièrement de donner le ruban blanc et la croix pattée

à Guillemine de Chantemerle, qui, outre qu'elle n'a pu justifier de plus de onze générations, portait sur son écusson cinq merlettes au lieu de trois que portaient ses pères, ce qui soulève une grave question que nous nous faisons un plaisir d'examiner. En effet (1). . . . . .

. . . . . .

† Ce 18 novembre 1595 a été inhumé en terre sainte maître (*quelques mots illisibles*), qui avait eu le malheur d'embrasser les erreurs de Calvin, et s'était acquis une fâcheuse réputation dans toutes les guerres de religion qui ont dévasté notre pays. Grâce à Dieu, il s'est rétracté de ses erreurs et a donné aux pauvres tous ses biens mal acquis. En disant la messe pour lui, nous avions le cœur triste; car nous nous rappelions que nous aussi nous avions versé le sang de notre prochain; mais nous avons dit un *Memento* pour le salut de toutes les victimes de la guerre, et en particulier de celles qui étaient tombées sous notre bâton. J'ai pris ensuite mon bréviaire sous mon bras, et je

(1) Ici maître Placide entre dans une longue discussion héraldique que nous croyons pouvoir supprimer sans nuire à l'agrément du lecteur. On voit que le digne bachelier, en vieillissant, avait agrandi le cercle déjà si étendu de ses connaissances, et avait porté dans l'étude si importante et si difficile du blason, la force et la pénétration d'esprit dont il était doué.

suis allé me promener sur les bords du Riousset; mais insensiblement j'ai gravi le sentier couvert d'orties et d'herbes sauvages qui mène aux ruines de l'ancien château. Comme il n'y a plus ni gardien, ni chiens, ni êtres vivants, et que le pont-levis est resté baissé depuis l'incendie qui a dévoré la maison, j'ai pu errer au milieu des décombres. Tristes effets de la guerre civile! C'est là que deux frères dénaturés se sont tués sous les yeux de leur pauvre mère. Ils n'ont écouté ni la voix du sang ni la voix de la religion pour laquelle ils prétendaient combattre. Ému par cette pensée, je me suis éloigné en murmurant ces vers d'Horatius :

Neque hic lupis mos, nec fuit leonibus,
Nunquam, nisi in dispar, feris,
Furorne cæcus, an rapit vis acrior
An culpa? responsum date.
Tacent, et ora pallor albus inficit
Mentesque perculsæ stupent.
Sic est : Acerba fata Romanos agunt,
Scelusque fraternæ necis,
Ut immerentis fluxit in terram Remi
Sacer nepotibus cruor (1)!

(1) Les loups et les lions ne connurent jamais cet usage barbare. Ils ne sont cruels que contre les animaux d'une autre espèce. Est-ce une fureur aveugle qui vous pousse? Est-ce une fatalité? ou quelque crime... parlez... Ils gardent le silence : ils pâlissent. Leurs sens étonnés demeurent sus-

Nous ne pousserons pas plus loin les citations de l'obituaire de Ladvieu. Les renseignements que nous y avons trouvés sur les personnes qui nous intéressent se trouvant disséminés dans un très-grand nombre d'articles, il nous aurait fallu trop de place pour les mettre sous les yeux du lecteur. Nous préférons résumer en peu de mots ce que nous avons pu apprendre en continuant de parcourir le vieux parchemin. Il résulte de cette précieuse relique du temps passé, que le jeune Aymé de Montmaur avait éprouvé d'assez grandes difficultés pour rentrer dans les domaines de ses pères. La déclaration du vieux Hugues Verd, déclaration qu'il avait faite entre les mains des gens du roi à l'insu de son fils, avait donné l'éveil à la justice. Quoique l'on eût mille raisons pour croire qu'Aymé Verd était véritablement l'héritier de Ponce IV, ces présomptions ne pouvaient avoir la force d'une preuve légale et positive. Heureusement, une perquisition faite dans un tout autre but dans la maison déserte du pontonnier amena la découverte d'un coffre renfermant les papiers que Philibert

pendus. Je le vois, ce sont des destins ennemis qui emportent les Romains. C'est le meurtre d'un frère, le sang de l'innocent Remus qui a été répandu, et qui retombe aujourd'hui sur les enfants du coupable.

avait cherchés en vain. Ces papiers fournirent la preuve qu'on attendait, et un arrêt solennel du parlement intervint qui rétablit le jeune orphelin dans tous ses droits. Nous avons vu avec satisfaction que notre héros n'abusa point de la richesse et de la puissance qui lui échurent en partage. Maître Placide donne les plus grands éloges au soin qu'il eut tout d'abord de fonder une messe à perpétuité pour le repos de l'âme de sa tante, et de faire élever à ses deux cousins une pierre funèbre. Il n'épousa mademoiselle de Sassenage qu'au bout de trois années, lorsque le temps eut un peu affaibli le souvenir des douloureux événements qui s'étaient passés au château de Montmaur. Enfin il vieillit en faisant le bien et entouré de nombreux enfants dont il devait voir la troisième génération.

Le bon curé, tout en racontant ces choses un peu au hasard, sans ordre et souvent sans à-propos, voyait lui-même petit à petit blanchir ses cheveux. A mesure qu'on approche des dernières pages de l'obit, l'écriture devient de moins en moins lisible, la main de notre ami Placide commençait à trembler; sa mémoire n'était plus aussi fidèle, car il tronque les passages des poëtes latins qu'il cite encore; il revient plusieurs fois sur des choses qu'il a

déjà dites et redites; il se plaint du temps présent et même un peu de son seigneur Aymé de Montmaur, quoiqu'il aille dîner régulièrement au château tous les dimanches et plus d'une fois durant la semaine.

Enfin, au 16 janvier 1612, le manuscrit s'arrête brusquement, et nous devons penser que, peu de temps après, le digne curé de Montmaur alla rejoindre au ciel son vénérable prédécesseur. Mais à cette époque Dieu n'avait pas encore enlevé à leur nombreuse famille Aymé de Montmaur et sa compagne.

NOTES.

(1) User ma traille, page 23.

On appelle traille un grand bateau plat qui n'a ni poupe ni proue, et qui sert à passer les rivières un peu considérables. Les chevaux, les voitures et les troupeaux y entrent aisément. La traille est retenue au bout d'un câble dont l'autre extrémité est attachée elle-même au moyen d'une double poulie à une grosse corde, placée en travers du fleuve, et le long de laquelle elle peut rouler en suivant les mouvements de la barque, ce qui empêche le lourd esquif d'être emporté par le courant.

(2) Les parpaillots, page 25.

Le nom de parpaillot est une des appellations injurieuses que les catholiques donnaient le plus volontiers aux partisans de la réforme. On diffère sur la véritable étymologie de ce mot. Les uns prétendent qu'il a servi à désigner les calvinistes qui, pour aller au prêche, couraient à travers champs, comme les papillons qu'on appelle *parpaillots*, dans le patois de certaines provinces méridionales. Les autres, tout en gardant la même étymologie, supposent que ce nom a été donné aux huguenots, à cause de l'imprudence avec laquelle ils s'exposaient au bûcher, comme les phalènes qui viennent se brûler étourdiment à la chandelle. D'autres, enfin, affirment que le mot de parpaillot vient du nom de Jean Perreis, seigneur de *Parpaille*, qui fut décapité à Avignon, en 1552, après avoir été l'un des chefs les plus ardents du parti calviniste. Le lecteur est libre d'adopter la version qui lui paraîtra la plus vraisemblable.

(3) Pécule castrant, page 55.

Les cadets dauphinois, au seizième siècle, étaient assez mal partagés du côté de la fortune. Leur avoir se composait le plus souvent des économies qu'ils pouvaient faire à la guerre sur leur paye ou sur leur part de butin. C'était là ce qu'on appelait *pécule castrant* d'après l'expression *peculium castrense*, pécule des camps, expression empruntée au droit romain, qui régissait la province. Nous avouons que jamais fortune ne fut établie sur des bases moins solides.

(4) Le curé de Saint-Paul-Trois-Chateaux, page 88.

La réforme avait fait en France de grands progrès pendant la régence de Catherine de Médicis. Un grand nombre d'ecclésiastiques en avaient embrassé les doctrines. Ils n'étaient pas toujours guidés, il faut le dire, par un amour bien sincère de la vérité. L'intérêt et les passions entraient souvent pour une grande part dans ces changements de croyance. Quoi qu'il en soit, plusieurs membres du clergé s'empressèrent d'imiter l'exemple de Luther et de Calvin, en renonçant au vœu de célibat qu'ils avaient formé en entrant dans les ordres. Le P. Boyer, dans son *Histoire de l'église de Saint-Paul-Trois-Châteaux*, rapporte que la plupart des chanoines de cette cathédrale avaient été des premiers à adopter la foi nouvelle, et qu'ils avaient prouvé la sincérité de leur conversion, en poussant jusqu'aux dernières limites le mépris des lois canoniques. On sait d'ailleurs que plusieurs nobles prélats ne s'étaient pas fait scrupule de s'engager dans les liens du mariage, et montraient, sur leur doigt, l'anneau conjugal à côté de l'anneau du pasteur. L'archevêque d'Aix, entre autres, Gui ou Artaud de Saint-Chamond, se maria publiquement avec une de ses plus jolies ouailles, la dame de Saint-Romain, dont il prit le nom, et n'en continua pas moins à officier pontificalement dans la cathédrale. Sa femme se faisait appeler *madame d'Aix*.

(5) Allez en Amérique, page 132.

L'Amérique était encore, au seizième siècle, le pays des songes, un autre jardin des Hespérides. Elle était le refuge de tous ceux qui désespéraient de leur fortune dans le vieux monde. Les relations des voyageurs en avaient tellement exagéré les richesses, qu'on s'imaginait aisément qu'il

suffisait de traverser la mer pour se trouver tout à coup au sein de l'opulence. La terre, disait-on, produisait d'elle-même d'abondantes moissons, sans qu'on eût besoin de la cultiver. Les forêts étaient pleines d'oiseaux merveilleux et de gibier de toute sorte, les fleuves, de poissons exquis. Un printemps éternel régnait sous un ciel toujours pur. Les rivières charriaient de l'or, comme celles de l'ancien monde charrient du sable et de la bourbe. Enfin, les diamants étaient aussi communs que les pierres et les rochers dans nos montagnes. Telles étaient du moins les croyances du peuple, croyances fondées sur les récits des témoins oculaires. Les personnes plus instruites ou plus sensées partageaient sur plus d'un point ces préjugés. On n'ignore pas, en effet, que, même en Angleterre et sous le règne d'Élisabeth, le sage Rawleigh passa la plus grande partie de sa vie à rêver la conquête de l'Eldorado, et quitta trois fois les ports de la Grande-Bretagne, avec de nombreux vaisseaux, pour courir après cette lointaine chimère. Il est vrai qu'il revint aussi trois fois sans avoir pu découvrir seulement et apercevoir de loin, au milieu des déserts de l'Amérique, la terre promise dont il voulait s'emparer. Mais il a fallu plusieurs siècles pour que cette leçon profitât aux aventuriers de tous les états et de toutes les nations.

(6) De son baton a feu, page 154.

Tel était l'un des noms que portaient les armes à poudre et à balle. Les gentilshommes français n'eurent longtemps que du mépris pour cette invention diabolique. On peut voir à ce sujet les Mémoires de Montluc, dans lesquels le vieux maréchal proteste encore de toute sa force contre ces armes déloyales qui dispensent de la vigueur et du courage, et qui mettent le plus brave chevalier à la merci du dernier soldat d'une armée.

(7) Réméages, page 234.

Les *réméages* ne sont autre chose que des pèlerinages semblables à ceux qui se font encore de nos jours dans toutes les parties de la France. Il y a bien peu de villes ou de bourgs en Dauphiné où l'on ne trouve quelque fontaine miraculeuse, quelques reliques célèbres, quelque statue de la sainte Vierge en possession d'attirer les pèlerins des environs. Louis XI, pendant son séjour dans la province, a fait plus d'une fois le *réméage* de Notre-Dame d'Embrun, et a gardé toute sa vie une dévotion vraie ou affectée pour cette image de la mère du Sauveur.

(*) Sur le mont Aiguille, page 337.

Le *mont Aiguille* ou *mont Inaccessible* est une des nombreuses merveilles du Dauphiné. Il se compose d'un seul bloc de rochers taillés à vif, et qui s'élèvent à une hauteur considérable. Il est plus étroit à la base qu'au sommet, et présente à peu près la figure d'une pyramide renversée. Cette montagne, dit un auteur dauphinois, a été l'objet de bien des contes. Gervasius de Tilisberi, qui en a fait sur toutes les choses dont il a parlé, affirme que de son temps on voyait souvent, des hauteurs voisines, des linges blancs étendus sur l'herbe, sans qu'il fût possible de deviner par quel art magique ils y avaient été portés, puisque jamais personne n'avait pu gravir jusqu'au haut de la montagne. C'est une tradition à Laschenu, à Glandage et dans tous les environs, qu'un mouton est tombé du mont Aiguille, il y a quelques siècles, sans qu'on ait pu savoir comment il avait pu y arriver. On jugea à la longueur de sa laine, et au nombre de tours de ses cornes, qu'il était âgé de sept ans. Il donna lieu à bien des conjectures de la part des habitants. Ils pensent aujourd'hui que ce mouton aura été porté sur la montagne par un aigle, cet animal n'étant pas rare dans le Diois. Au reste, Chorier, dans son *Histoire du Dauphiné,* rapporte qu'Antoine Deville, sieur de Domjulieu, capitaine de Montélimar, escalada le premier cette montagne inaccessible, le 26 juin 1492, pour satisfaire la curiosité du roi Charles VIII. Deux ou trois gentilshommes des plus hardis de sa compagnie le suivirent dans cette ascension périlleuse. Ils trouvèrent au sommet du rocher une vaste prairie, baignée par un courant d'eau vive, et sur laquelle errait en liberté un nombreux troupeau de chamois. Les aventureux explorateurs passèrent six jours sur cette cime solitaire, firent monter un prêtre pour y célébrer la messe et n'en descendirent qu'après y avoir élevé trois croix, en mémoire de leur expédition. Depuis cette époque jusqu'à nos jours personne n'a osé tenter cette entreprise et vérifier le témoignage du seigneur de Domjulieu. Dans ces derniers temps seulement, quelques habitants du village de Tréchenu et de Chichilldané se sont enfin déterminés à hasarder leur vie dans ce dangereux voyage. Mais, ce qui nous semble donner une assez juste idée des changements que le temps a apportés dans les mœurs françaises, ces nouveaux pèlerins, à peine arrivés au sommet de la montagne, entonnèrent la *Marseillaise,* et se mirent à danser des rigaudons. Ils s'occupèrent ensuite de la triangulation de la plate-forme, et toutes leurs opérations géométriques étant terminées, ils descendirent en chantant la *Colonne.* Leur récit diffère un peu de celui du capitaine de Montélimar. Ils ne trouvèrent en effet sur le rocher, ni fontaine, ni troupeau de chamois.

(9) Asiles des Enchanteurs et des Fées, page 355.

Il y a en Dauphiné beaucoup de grottes taillées par la nature au milieu des montagnes, et qui surprennent ceux qui les visitent par la régularité de leur architecture aussi bien que par la variété et la richesse des ornements dont elles sont revêtues. Quelques-unes ont des dimensions considérables. « La *balme* ou la *baume* de Saint-Pérondat, dit un voyageur, a une entrée « basse et étroite ; mais lorsqu'on a franchi cette ouverture, assez semblable « aux petites portes des temples chrétiens, on découvre une salle immense « qui a près de cent mètres de profondeur sur quinze ou vingt mètres d'élé- « vation ; car la hauteur des voûtes n'est pas la même partout. Du haut de « ces voûtes arrondies en cintres, il tombe une eau cristalline dont le sé- « diment a formé à la longue une foule de pendentifs ou culs-de-lampe de « diverses dimensions. Les uns descendent en aiguille presque jusqu'à « terre ; les autres s'étendent de tous côtés et imitent, dans leurs mouve- « ments, les plus capricieuses fantaisies de l'art. Ils sont transparents comme « le cristal de roche, quoiqu'ils n'en aient pas toujours la blancheur, et qu'ils « soient tantôt d'un vert pâle, tantôt d'un bleu foncé, tantôt d'une couleur « jaune tirant sur le safran. Au milieu de ces merveilles, on remarque huit « ou dix piliers creux en dedans, et qui sont rangés à peu près comme les « tuyaux d'un jeu d'orgues. Quand on frappe ces piliers avec un bâton, ils « rendent des sons différents et fort agréables. »

On pourrait se croire à moins dans la demeure d'une fée. Du reste, toutes ces balmes n'offrent pas des beautés du même genre. « Il existe dans « le bourg de Saint-Nazaire, dit un autre auteur, une grotte très-remar- « quable, au fond de laquelle est un lac d'une grande profondeur, d'où sort « la belle fontaine de Tai. C'est une sorte de labyrinthe immense, rempli « d'affreux rochers, et qui donne une idée du chaos et de ses horreurs. « Tout porte à croire que ce désordre et ces déchirements ont été le résultat « de quelque tremblement de terre. »

(10) Votre double, page 374.

Cette croyance est une des plus poétiques et des plus ingénieuses que nous ayons reçues de nos ancêtres. Qu'il y ait, quelque part dans le monde, un être qui vous ressemble pour les traits, pour l'esprit et pour le cœur, qui éprouve les mêmes émotions, se sente les mêmes penchants et suive l'impulsion secrète d'une même volonté, c'est là assurément une pensée qui sourit tout d'abord à l'imagination. L'homme le plus grave ne peut

s'empêcher de regarder le fait comme possible. L'instant d'après il courait volontiers à la poursuite de cet autre lui-même. Par malheur les *doubles* habitent le monde idéal des Fées, des Génies et des Enchanteurs.

(11) L'odeur des Pognes, 376.

Les *pognes* sont des gâteaux d'une pâte fine et délicate dans laquelle il entre beaucoup d'œufs. Les habitants du Romanais et des contrées voisines en mangent le lundi de Pâques en signe de réjouissance. C'est une coutume dont l'origine se perd dans la nuit des temps.

(12) Le brave montagnard, page 434.

Le dévouement de Genest, sa lutte avec la bête fauve, ne sont point une pure fiction. Il y a eu plusieurs exemples d'une lutte semblable dans les Alpes dauphinoises. Louis XI fut ainsi délivré par un paysan de la vallée d'Ambel, dont il anoblit ensuite toute la famille. Dans notre siècle même, un montagnard du Monêtier, dans le Briançonnais, lutta corps à corps avec un ours de la plus haute taille, et, se voyant près de périr dans ce combat inégal, se jeta avec son farouche antagoniste dans un précipice ouvert sous leurs pas. Cette tentative désespérée lui réussit pleinement. Il arriva sain et sauf au bas de la montagne. L'ours avait les reins brisés.

(13) La guerre des barons, page 43.

Les paroles du vieux gentilhomme sont une allusion à la révolte de la noblesse dauphinoise au commencement du règne de Charles VIII. Cette noblesse, riche, puissante, accoutumée à une sorte d'indépendance, n'avait supporté qu'impatiemment la réunion du Dauphiné à la France. Louis XI, d'ailleurs, lui avait enlevé les priviléges dont elle se montrait le plus jalouse, entre autres celui d'armer et de faire la guerre de seigneur à seigneur, privilége singulier, mais qu'on trouve écrit en toutes lettres dans la charte des libertés delphinales. A la mort de ce prince, leur ennemi juré, les barons se hâtèrent de prendre les armes pour recouvrer leur puissance féodale ; mais le peuple qui ne se souciait pas de voir renaître l'anarchie, refusa d'appuyer cette tentative qui échoua complétement et n'eut d'autre résultat que de faire enlever aux seigneurs et aux évêques leurs derniers priviléges et le droit qu'ils avaient de battre monnaie à leurs coins.

(14) Celle de Brissac, page 45.

Charles de Cossé, plus connu sous le nom de maréchal de Brissac, avait rassemblé un certain nombre de jeunes gentilshommes, perdus de dettes et de débauches, et dont quelques-uns même s'étaient fait plus d'une querelle avec la justice. Il en avait formé une compagnie qu'il envoyait toujours aux avant-postes, et qu'il appelait ses *enfants perdus*, soit par allusion à leurs anciennes habitudes, soit parce qu'ils marchaient, dans les batailles, en avant de l'armée comme des tirailleurs. Il faisait d'ailleurs le plus grand cas de leurs services.

(15) L'évêque de Valence, page 46.

Nous avons déjà remarqué la tendance de certains membres du clergé à favoriser la réforme. (*Voir* la note 4.) L'évêque de Valence, qui, disait-on, s'était marié comme son confrère l'archevêque d'Aix, mais secrètement, prêchait, lorsqu'il montait en chaire, *un mélange de huguenotisme et de papisme*, pour nous servir des expressions d'un auteur contemporain. Cet évêque de Valence n'était autre pourtant que le frère de Blaise de Montluc, l'auteur des Mémoires, qui, pendant les guerres du seizième siècle, se distingua par son zèle farouche et par sa cruauté envers les protestants. Tandis que le vieux maréchal s'efforçait d'anéantir la réforme, en massacrant les réformés, son frère l'évêque était, dans les conseils de la reine mère et dans son diocèse, un des plus fermes soutiens de leur cause. Cette division était plus marquée encore entre l'archevêque d'Aix et son frère, le marquis de Saint-Chamond. Le prélat provençal ne craignit pas d'endosser la cuirasse et de monter à cheval, pour combattre son aîné, dans les montagnes du Vivarais.

(16) Les quartiers déserts des grandes villes, page 58.

La mauvaise administration de la justice, l'insuffisance des moyens de répression, la misère publique, avaient couvert de bandits et de malfaiteurs tous les chemins du royaume. Il y en avait de toutes sortes, et l'on en rencontrait jusque sous les murs du Louvre. Personne n'ignore qu'à neuf heures du soir les ponts et les quais de Paris étaient moins sûrs que ne le sont de nos jours les bois les plus déserts.

(17) Le bon larron, page 65.

On représentait encore des mystères en France au seizième siècle, et

certains acteurs se faisaient une grande réputation par la manière dont ils remplissaient leurs rôles. On cite un Angevin qui s'attirait des applaudissements universels en jouant le personnage muet de Barrabas. Il ne prononçait pas une parole; mais sa figure était si terrible, contrastait si bien avec celle du Sauveur, que les assistants ne comprenaient pas comment le peuple juif avait pu préférer un tel scélérat à l'homme le plus doux qui eût jamais paru sur la terre. Cet acteur s'appelait Jean Jubin; mais on lui donnait habituellement le nom du voleur qu'il représentait, ce qui lui causait la plus vive peine et le poussa même à se noyer de désespoir.

(18) La conduite de l'Italienne, page 115.

Tous les historiens sont d'accord sur le rôle que joua dans cette affaire Catherine de Médicis. Il est certain qu'elle encouragea d'une manière formelle les protestants qu'elle devait plus tard sacrifier à sa politique. Elle écrivit positivement au baron des Adrets « qu'il lui ferait plaisir de s'attacher à détruire en Dauphiné l'autorité du duc de Guise; *que tous les « moyens étaient bons pourvu que la chose réussît;* qu'il pouvait prendre « parmi les protestants des forces pour les opposer au Lorrain; que ce « n'était point ici une affaire de religion, mais de politique; que l'Église « y était moins intéressée que le roi; qu'enfin elle prenait tout sur elle, et « le soutiendrait partout..... »

(19) L'évêque, le roi et le parlement, page 188.

Charles Dupuy de Montbrun avait osé exécuter le même projet et braver les mêmes dangers quelques années auparavant. Il avait chassé le curé de sa paroisse, et appelé un ministre de Genève, qu'il fit prêcher publiquement. Cité à la barre du parlement, pour répondre de sa conduite, il fit jeter en prison le prévôt des maréchaux, chargé d'exécuter la sentence et de le conduire à Grenoble. Il fut, d'ailleurs, obligé de quitter la France, après avoir soutenu un siége dans son château, et il courut diverses aventures, qui appartiennent plutôt au roman qu'à l'histoire.

(20) Ni de Lamothe Gondrin, page 301.

Ce lieutenant du roi s'était montré l'ennemi de la réforme et des réformés. Il avait fait pendre plusieurs ministres surpris à tenir des prêches nocturnes, et non content de cette exécution sévère, il avait fait suspendre leurs cadavres devant la porte de leurs demeures. Il se défendit, du reste,

vaillamment, lors de l'insurrection de Valence, et tint bon pendant longtemps dans le logis de Gaspard de Saillans, gentilhomme catholique dévoué aux Guise. On pénétra dans la maison en brûlant les portes. Lamothe Gondrin recula de chambre en chambre, disputant le terrain à ses nombreux adversaires. Enfin, il se retira sur les toits et allait se précipiter dans la rue plutôt que de se rendre, lorsqu'on lui barra le passage. Les personnes qui l'arrêtèrent lui promirent la vie sauve ; mais des calvinistes plus acharnés, voulant venger la mort de Louis Gay et des autres ministres que Gondrin avait traités si cruellement, se jetèrent sur lui et le tuèrent à coups de poignard ; ils le pendirent ensuite à une fenêtre dans la grand'rue de Valence, vis-à-vis d'un puits.

(21) Cadet des baronnies, page 403.

Durant l'anarchie féodale, quelques petits seigneurs du Dauphiné avaient érigé leurs domaines en souverainetés indépendantes. Ils refusaient l'hommage aux dauphins de Viennois, et ne reconnaissaient d'autre suzerain que l'empereur. Ils exerçaient dans leurs terres tous les droits des grands vassaux, battaient monnaie à leur coin, et créaient des nobles à leur fantaisie. Parmi ces turbulents roitelets, on distinguait au premier rang les barons de Montauban et ceux de Mévouillon, dont le territoire était voisin. Dans la suite, lorsque ces fiefs firent retour au dauphin, ils conservèrent le nom de baronnies, sous lequel ils étaient connus depuis longtemps. Mais il avait été stipulé dans l'acte de ce don que les dauphins respecteraient les droits et priviléges des habitants, et reconnaîtraient tous les titres de noblesse qu'il avait plu aux barons de concéder à leurs vassaux. Or, comme lesdits barons tenaient à avoir une cour, ils n'avaient pas été chiches de pareils titres. Il résulte d'un dénombrement de 1529, dont parle Chorier, que l'on comptait dans les baronnies plus de cent maisons nobles, c'est-à-dire presque autant qu'il y en avait dans le comté de Gap, dans les principautés d'Embrun et de Briançon réunis. Des villages entiers étaient composés de gentilshommes, et, à ce titre, exempts de taille. On ne voit guère de pareilles choses que dans la basse Bretagne et en Ecosse.

(22) L'hiver en Dévoluy, page 403.

C'est un proverbe dauphinois. On dit d'un homme lent en affaire : Ils est long comme l'hiver en Dévoluy.

Le Dévoluy est situé dans la partie la plus escarpée et la plus sauvage du département des Hautes-Alpes. L'hiver y dure sept ou huit mois. « En

« 1816, dit M. Ladoucette qui administra longtemps ce département en « qualité de préfet, il a neigé ou gelé régulièrement en été. La plupart « des récoltes n'ont été amassées, sous la neige même, qu'en décembre « et en janvier. »

(23) Un collier dont chaque dent était une dent humaine, page 409.

Les chroniqueurs du temps attribuent ce fait à Crussol. Mais Crussol n'était pas le seul qui osât se parer de semblables trophées. Plusieurs autres chefs portaient à leur cou ou à leur ceinture des chapelets de nez, de mains ou d'oreilles.

(24) Au milieu des deux armées, page 489.

De semblables éboulements sont assez fréquents dans les Alpes, et la tradition leur attribue quelquefois des causes surnaturelles. On raconte en Suisse, dans le canton de Glaris, une légende assez singulière. Les simples habitants de ces vallées se figurent que le pays qu'ils habitent était jadis un véritable paradis terrestre, et qu'il fut changé en un lieu de désolation par suite du manque de respect d'un fils envers sa mère ; la nature se révolta contre l'impie ; la terre s'ouvrit; les montagnes se renversèrent les unes sur les autres, et le coupable fut écrasé sous leurs débris. Ailleurs, c'est une lutte fratricide qui provoqua la colère du Seigneur ; cette dernière tradition existe dans une vallée du Briançonnais.

(24 *bis*) Les bailes de Provence, page 661.

Pendant les chaleurs de l'été, quand les troupeaux de la Crau d'Arles ne trouvent, sous le soleil de Provence, ni abri contre le soleil, ni herbe qui ne soit desséchée, on les envoie dans les montagnes du Dauphiné. Ces troupeaux, qu'on nomme transhumants, sont conduits par des bailes, espèce d'hommes de confiance des propriétaires. C'est ordinairement au mois de mai, et après la tonte, que partent ces sortes de caravanes. « Les bailes, « dit M. Delacroix dans son excellente statistique du département de la « Drôme, se mettent en marche avec des ânes chargés de provisions et un « nombre de pâtres proportionné à l'importance des troupeaux. En arri- « vant dans les communes, ils achètent des municipalités la permission « de faire paître leurs bestiaux, et demandent qu'on envoie jusqu'à l'extré- « mité du territoire des experts qui les suivent pour estimer les dégâts, « Cette évaluation se fait toujours à l'amiable et sans contestation. Ils ar- « rivent de cette manière sur les montagnes, et là ces hommes simples et

« grossiers, dont la principale nourriture est le lait de leurs brebis, logent « sous des tentes et ignorent tous les événements dont on se repaît avec « tant de curiosité dans les villes. On dirait des Arabes transplantés au « midi de l'Europe. Ils regagnent la Provence au retour des frimas, et « payent aux propriétaires 20 ou 25 centimes par bête pour la saison. »

(25) Le berger sourit, page 663.

Ce trait est rapporté dans l'histoire manuscrite des guerres du Dauphiné, qu'on trouve à la bibliothèque royale sous le n° 1995, autant du moins que notre mémoire soit fidèle ; seulement il eut lieu en 1569, et est attribué à un enfant de Montélimart.

TABLE DES CHAPITRES.

DU TROISIÈME VOLUME.

			Pages.
Avis au lecteur.			V
CHAPITRE	XL.	Les Prisonniers.	399
—	XLI.	Contenant une dissertation philosophique sur la mort.	423
—	XLII.	Le déjeuner du Baron.	451
—	XLIII.	Les Frères ennemis.	476
—	XLIV.	La Veille d'un bal.	494
—	XLV.	Comment le Colporteur perdit les traces d'Aymé Verd, et comment il les retrouva.	511
—	XLVI.	Tournez le feuillet.	566
—	XLVII.	La Mascarade.	600
—	XLVIII.	Suite du précédent.	618
—	XLIX.	La Maia.	650

Pages.

CHAPITRE L. Retour à Montmaur. 659
— LI. La Mère de deux héros. 679
— LII. Le départ de Blanche. 700
— LIII. Le Siége. 711
— LIV. La Crise. 727
— LV. La Conférence. 739
— LVI. Le Doigt de Dieu. 763
— LVII. L'Orage. 774
— LVIII. Tel père, tel fils. 785
ÉPILOGUE. 814